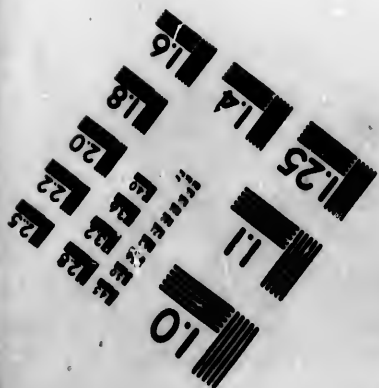
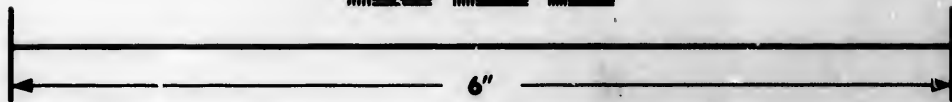
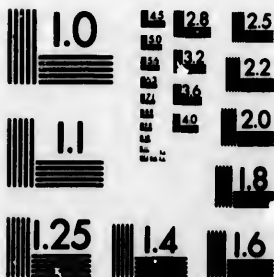


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WOOSTER, N.Y. 14590  
(716) 872-4803

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1983**



Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
Le reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

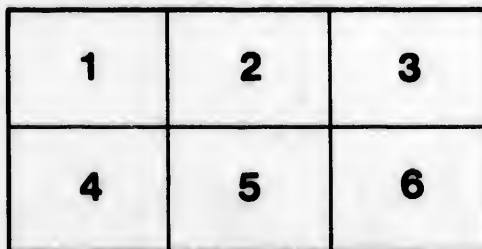
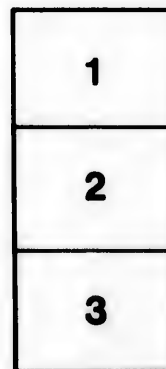
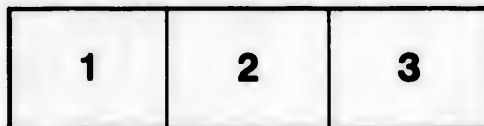
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

R

D

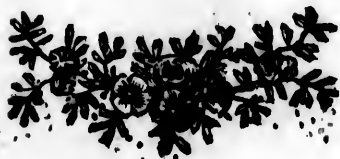
C

R

VOYAGES  
DU CAPITAINE  
ROBERT LADE,  
EN DIFFÉRENTES PARTIES  
DE L'AFRIQUE, DE L'ASIE  
ET DE L'AMÉRIQUE;

CONTENANT l'histoire de sa fortune & ses  
observations sur les Colonies & le commerce  
des espagnols, des anglois, des hollandois, &c.

*OUVRAGE traduit de l'Anglois*  
*PAR L'ABBÉ PRÉVOST.*  
AVEC FIGURES.



A. AMSTERDAM,  
*& se trouve à PARIS,*  
RUE ET HOTEL SERPENTÉ.

---

---

M. DCC. LXXXIV.

233 A 70 V

G *agnum*

669011

d  
f  
l  
v  
g  
v  
d  
d  
c  
f



## P R É F A C E.

**D**E qui attendroit-on des relations de voyages plus utiles & plus intéressantes que des anglois ? La moitié de leur nation est sans cesse en mouvement vers les parties du monde les plus éloignées. L'Angleterre a presque autant de vaisseaux que de maisons, & l'on peut dire de l'île entière ce que les historiens de la Chine rapportent de Nankin ; qu'une grande partie d'un peuple si nombreux, demeure habituellement sur l'eau. Aussi voit-on paroître à Londres plus de journaux de mer & de recueils d'observations, que dans tout autre lieu. Les anglois joignent à la facilité de s'instruire par les voies de la navigation, le désir d'apprendre, qui vient du goût des

sciences & de la culture des beaux-arts. D'ailleurs ce n'est pas seulement en qualité de voyageurs, qu'ils acquièrent la connoissance des pays éloignés. Ils y possèdent des régions d'une vaste étendue, dont ils ne négligent pas toujours les curiosités. Leurs auteurs prétendent que les terres qui sont occupées par leur nation, depuis l'extrémité de la Nouvelle-Ecosse au nord, jusqu'à celle de la Nouvelle-Géorgie au sud, n'ont pas moins de seize ou dix-sept cens milles de longueur; sans compter leurs îles, qui forment encore un domaine si considérable, que la Jamaïque & la Barbade contiennent seules plus de deux cens mille anglois.

Quoiqu'ils soient bien revenus de l'opinion qu'ils s'étoient formée de la richesse de tous ces pays dans les premiers tems de leurs découvertes, ou de leurs établissemens; il est certain qu'ils en tirent de très-grands avantages. Ils ne disent plus comme autrefois: « les flots de

P R É F A C E. vij

» nos mers font d'ambre gris ; [1] le  
» cours de nos rivières est presqu'inter-  
» rompu par l'abondance de l'or ; le  
» moindre minéral que nous possédons &  
» que nous daignons à peine recueillir ,  
» est le cuivre , car nos terres le portent  
» si près de la surface , qu'il ne faut que  
» nous baisser pour en prendre. » C'est  
un écrivain sérieux qui s'aplaudissoit  
ainsi de son bonheur en prose. M. Wal-  
ler , un des meilleurs poètes d'Angle-  
terre , a fait une peinture des îles *Ber-*  
*mudes* , qui rappelle les plus délicieuses  
idées du Paradis terrestre. « Qui ne con-  
» noît pas , dit-il , ces îles heureuses ,  
» où croissent des limons d'une gros-  
» seur énorme ; où le fruit des orangers  
» surpasse celui du jardin des Hesper-  
» des , où les perles , le corail , & l'am-

---

(1) Our seas flow With ambergreefe , our rivers are  
almost choak'd with gold , and the worst mineral we  
have , which we think not worth taking up , is copper :  
for it is so near the surface , that we may almost stoop  
and have it , &c. *Préf. of a new Relation.*



» bre gris, donnent aux côtes une splen-  
» deur céleste : Là, le cèdre superbe,  
» qui élève sa tête jusqu'aux cieux, est  
» le bois que les peuples brûlent dans  
» leurs foyers. La vapeur qui s'en exha-  
» le & qui embaume les viandes qui  
» tournent à leurs broches, pourroit ser-  
» vir d'encens sur les autels des dieux ;  
» & les lambris qu'il fournit à leurs ap-  
» partemens, embelliroient les palais des  
» rois. Les doux palmiers y produisent  
» une nouvelle espèce de vin délicieux,  
» & leurs feuilles, aussi larges que des  
» boucliers, forment un ombrage char-  
» mant, sous lequel on est tranquile-  
» ment assis pour boire cette divine li-  
» liqueur. Les figues croissent en plein  
» champ, sans culture, telles que Ca-  
» ton les montreroit aux romains, pour  
» les exciter par la vue d'un fruit si rare,  
» à la conquête de Carthage, qui le  
» voyoit naître dans son terroir. Là, les  
» rochers les plus stériles ont une sorte de  
» fécondité ; car régulièrement, dans plus  
» d'une saison, leur sommet aride offre

» un mets voluptueux , dans les œufs  
» de plusieurs espèces d'oiseaux , &c. »

Ces descriptions pompeuses étoient le langage d'une nation peu accoutumée à voir des figues & des oranges , qui croissent en effet difficilement dans un climat aussi froid que l'Angleterre. Pour l'or , le corail & l'ambre gris , s'il s'en est quelquefois trouvé dans les colonies angloises , ce n'est point assez souvent , comme on le verra par quelques endroits de cette relation , pour donner droit aux anglois de s'en applaudir dans des termes si magnifiques. D'ailleurs , quoiqu'on ne puisse douter que leurs plantations ne leur aient d'abord été fort avantageuses , elles ont souffert de l'altération sur quantité de points ; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'ils n'en tirent encore beaucoup d'utilité. Il se trouve là-dessus des détails curieux dans leurs livres. M. *Littleton* , président de la Barbade , & le chevalier *Thomas Delby* , ont écrit avec beaucoup de feu sur cette matière ; & ces explications présentées au

peuple par des écrivains si sensés, n'ont pas peu servi à redoubler l'ardeur de la nation pour le service des colonies.

On y voit sur-tout quel est l'esprit de nos voisins, non-seulement à l'égard des possessions qu'ils ont dans les Indes, mais par rapport à celles d'autrui. Ils poussent la jalousie si loin, qu'un anglois se tua, dans le siècle passé, du seul regret qu'il avoit conçu de ce que les espagnols & les portugais sont maîtres de la plus belle & de la plus riche partie de l'Amérique. Mais cette disposition les portant à ne rien négliger dans leurs voyages, & à publier toutes les remarques qui peuvent être utiles à leur commerce, il ne se passe guère de semaines où l'on ne voie paroître à Londres, le récit de quelque nouvelle navigation. Les anglois qui ont fait des voyages remarquables, sont sûrs de l'immortalité dans leur patrie. On voit gravés dans mille endroits de l'Angleterre, les noms de ceux qui ont fait le tour du monde. En effet, ces illustres aventuriers ne mé-

## PRÉFACE.

xj

ritent pas moins d'être connus dans tous les lieux où la hardiesse & l'industrie donnent droit à la gloire.

Le premier fut le chevalier François Drake. A peine le détroit de *Magellan* fut-il découvert ; que cet audacieux anglois entreprit le même voyage , pour le pousser beaucoup plus loin. Il s'embarqua au port de Plymouth le 15 Novembre 1577. Il arriva au détroit le 21 Août de l'année suivante , & se voyant dans la mer du sud le 6 de Septembre , il continua sa navigation au long de la côte occidentale de l'Amérique , jusqu'au 43<sup>e</sup> degré de latitude du nord , d'où il tourna par les Indes orientales , & revint en Europe par le cap de Bonne-Espérance. La mer du sud avoit été découverte au travers des terres , par *Baco Nunez de Balboa* , qui avoit traversé le premier l'isthme de l'Amérique. Mais Jean Sébastien Cano , espagnol , étoit le seul qui eut fait le tour du monde avant le chevalier Drake.

En 1586 , le chevalier Thomas Can-

*dish* forma la même entreprise , & ne l'exécuta pas moins heureusement. Deux hollandois , *Olivier Nord* , en 1598 , & *Georges Spilbergen* , au commencement du dix - septième siècle , firent aussi ce dangereux voyage. Mais le chevalier Jean *Narbroug* , après avoir passé le détroit de Magellan dans le cours de l'année 1609 , & s'être avancé le long des côtes jusqu'au Chili , repassa le détroit , ce que personne n'avoit encore fait avant lui ; car les périls que ses prédécesseurs y avoient courus n'avoient pas eu moins de force pour les empêcher de revenir par la même voie , que le désir d'achever leur cercle autour du globe. *Lemaire* découvrit plus au sud , en 1616 , un autre passage , auquel il donna son nom. Mais le détroit n'en étoit pas moins dangereux que celui de Magellan. Ce fut en 1681 , qu'un anglois , nommé *Sharp* , trouva le moyen de repasser de la mer du sud dans celle du nord , sans avoir apperçu aucune terre. Ayant traversé l'isthme de l'Amérique , où il commit

quantité de brigandages , il s'embarqua sur la côte de la mer du sud , pour revenir par les détroits de Magellan ou de Lemaire ; mais le vent s'étant opposé à son passage , il continua de voguer , & rentra enfin par une mer ouverte , dans celle du nord. Le capitaine Cook a fait dans le cours des années 1779 , 1780 , & 1781 , un voyage autour du monde , dont il a publié la relation en 1782.

Celle que je donne au public n'a point un objet si vaste ; mais elle n'est pas moins propre à faire connoître l'ardeur des anglois pour tous les objets de fortune & de curiosité. Quoiqu'elle ait été mise en ordre depuis plusieurs années , sur les journaux & les mémoires de l'auteur , elle n'est tombée que depuis fort peu de tems entre mes mains. Toutes les parties en sont si agréables & si intéressantes qu'elle m'a paru digne d'une prompte traduction. La naïveté des détails personnels ; l'importance des observations qui regardent le commerce , la politique , la situation des lieux & la

connoissance de ce qu'ils renferment de plus curieux ou de plus utile ; en un mot , la variété des objets & la multitude des entreprises y présentent sans cesse de nouvelles scènes. Il y a même de l'avantage à tirer pour la morale , du caractère de droiture & de probité qui se soutient constamment dans les deux négocians dont ont lit les projets & les expéditions. S'ils étoient conduits par la passion de s'enrichir , leurs motifs étoient fort différens de ceux de l'avarice ; & l'intérêt qu'on prend au cours de leurs affaires , en fait voir avec joie le succès.

Les détails qui concernent la nouvelle Géorgie , la baie d'Hudson , divers endroits de la côte d'Afrique , la nation des *Muschetos* & plusieurs établissemens espagnols & hollandois , contiennent tant de particularités qui n'ont jamais été publiées , qu'on ne se plaindra point d'y trouver comme dans la plupart des nouvelles relations , la répétition de ce qu'on a déjà lu sous d'autres titres.

L'aversion que j'ai pour le merveilleux

leux sans vraisemblance, m'a fait retrancher, à l'article de *Saint-Vincent*, de longs récits, dont je n'ai pas mieux senti l'agrément que l'utilité. Je n'aurois pas même fait grâce à l'histoire du dragon & des reptiles, si je ne m'étois souvenu qu'on en trouve des traces dans plusieurs autres relations. Qui se persuadera que des hommes aussi grossiers que les caraïbes, ayent parmi eux des magiciens & des forciers, lorsque dans les pays les plus éclairés de l'Europe, où la corruption du cœur n'a porté que trop souvent des gens d'esprit à vouloir s'initier dans ces odieux mystères, & d'autres du moins à vouloir les approfondir, il ne s'est encore rien offert qui puisse leur donner le moindre crédit ? Les îles des caraïbes ont des imposteurs, dont les prestiges sont proportionnés sans doute à l'ignorance & à la crédulité de cette nation. Ce n'est point à la vue des européens, qu'ils ont la hardiesse de les exercer ; & je ne me souviens point en effet d'avoir lu qu'aucun



voyageur anglois ou françois , ait jamais été témoin de leurs enchantemens. Mais les sauvages , qui donnent aveuglément dans toutes sortes de pièges , paroissent persuadés de toutes ces merveilles dans les récits qu'ils en font aux européens : & la persuasion est presque toujours contagieuse. Quelle apparence aussi , que s'il existoit une vallée remplie de pierres précieuses , dans une île , dont l'accès n'est pas refusé aux étrangers , le même motif qui a fait traverser les mers , & découvrir de nouveaux mondes , au travers de mille dangers , n'eût pas fait surmonter depuis long - tems les obstacles qui nous dérobent de si précieux trésors ?





# VOYAGES

DU CAPITAINE

ROBERT LADE

ET DE SA FAMILLE.

---

---

*PREMIÈRE PARTIE.*

**L**A pauvreté est un puissant aiguillon pour le courage, & j'ose dire pour toutes les vertus, sur-tout dans ceux qui sont tombés de l'état d'opulence, & qui ont pour double motif la misère d'une épouse & de plusieurs enfans. Mes voyages & mes plus difficiles entreprises n'ont point eu d'autre cause. J'avois reçu de mes ancêtres un bien considérable, dont je me vis

A

t jamais  
s. Mais  
glément  
croissent  
es dans  
opéens :  
oujours  
aussi ,  
plie de  
, dont  
ers , le  
mers ,  
es , au  
pas fait  
obsta-  
récieux

GES

dépouillé dans l'espace de peu de jours par les fameuses révolutions de l'affaire du Sud. Je me trouvois marié depuis quinze ans, âgé d'environ quarante, & chargé d'une nombreuse famille. Le désespoir m'auroit fait prendre quelque résolution funeste à ma vie, si l'exemple d'un grand nombre de mes amis, qui étoient sortis de l'indigence par la voie du commerce, ne m'eût paru une ressource qui me restoit encore à tenter.

On conçoit qu'étant sans biens, je ne me proposois pas d'imiter ceux qui avoient accumulé des richesses sur leur propre fond. Il falloit commencer par me rendre utile au service d'autrui, & je n'avois à mettre dans mon entreprise que de la probité & de l'industrie, deux qualités par lesquelles je m'étois fait connoître assez heureusement. Après avoir fait le calcul de ce que je pouvois tirer de mes meubles, unique reste de ma fortune, sur lequel je ne laissois pas de fonder quelques espérances particulières, je fis confiance de mon embarras & de mes desseins à Georges Sprat, un de nos plus riches marchands, qui avoit deux comptoirs également accrédités, l'un dans nos colonies d'Amérique, & l'autre aux grandes Indes. Il connoissoit anciennement ma famille, & quoique je n'eusse point de liaisons fort étroites avec

lui, j'étois sûr qu'ayant toujours fait ma demeure dans son voisinage, il ne pouvoit avoir qu'une favorable opinion de mon caractère. Il reçut honnêtement mes ouvertures, il me fit expliquer non-seulement l'histoire de ma disgrâce, mais l'état présent de mes affaires, & celui de ma famille. Sa curiosité, ou l'intérêt qu'il prit tout d'un coup à ma fortune, l'amena chez moi dès le lendemain, & la vue de ma femme & de mes enfans, dont la tristesse rendoit assez témoignage du malheur de notre condition, acheva d'échauffer son zèle en ma faveur.

Après avoir laissé passer quelques jours sans me communiquer ses desseins, il me parla d'un vaisseau qu'il faisoit partir pour Bengale avant la fin du mois, & pour lequel il avoit besoin d'un *supercargue*, que je pouvois être, si je voulois confier mes espérances à la mer. J'acceptai cette offre, comme une faveur qui les surpassoit beaucoup; car dans mes premières vues, je n'avois pensé qu'à obtenir quelque emploi plus borné dans l'un de ses deux comptoirs. Je conçus qu'avec l'autorité & les privilèges d'un *supercargue*, je pourrois tirer un profit considérable des marchandises que je voulois acquérir du prix de mes meubles, sans compter les autres avantages qui sont propres

à cette commission. M. Sprat m'apprit lui-même tout ce que je devois espérer d'un premier voyage. Mais en prenant soin d'arranger mes préparatifs, il supposa trop généreusement que je me reposerois sur lui dans mon absence, de la conduite & de l'entretien de ma famille; elle étoit composée de trois garçons & de deux filles. Mon aîné avoit quatorze ans, la première de mes filles en avoit treize, & la seconde un peu plus d'onze; le plus jeune de mes deux derniers fils n'en avoit que sept.

Mes vues n'étoient pas encore bien éclaircies sur la manière dont je devois pourvoir à leur subsistance pendant mon voyage. J'avois pensé que l'aîné de mes fils pouvoit m'accompagner, & je n'étois pas sans espérance que la mère de ma femme, qui vivoit encore dans une fortune fort médiocre, consentiroit à se charger de sa fille & de nos quatre autres enfans; ce fut la réponse que je fis aux propositions de M. Sprat. Mais sa chaleur paroissant redoubler pour me rendre service, il me représenta que cette disposition de ma famille feroit trop connoître au public la ruine de mes affaires; qu'à la veille de les rétablir, il falloit soutenir les apparences jusqu'à mon retour; que remettant ses intérêts entre mes mains, il ne pouvoit trop faire pour m'attacher à lui, & que

la dépense d'une année d'entretien dont il vouloit se charger pour ma maison , seroit bien compensée par la fatigue & les peines auxquelles j'allois m'exposer, pour le soin de son commerce. Je ne voyois encore dans toutes ces instances que des attentions honnêtes, auxquelles l'intérêt pouvoit avoir autant de part que l'amitié ; mais ma femme qui m'aimoit avec beaucoup de tendresse, avoit fait d'autres observations qu'elle se hâta de me communiquer. Monsieur Sprat n'étoit pas venu chez moi, sans ouvrir les yeux sur le mérite de ma fille aînée, ses sentimens n'avoient pu se dérober aux yeux d'une mère, & l'affectation même qu'il avoit apportée à les déguiser, sembloit les rendre suspects. Ce récit ne me causa point toute l'inquiétude que je voyois à ma femme : que devois-je craindre de l'amour de monsieur Sprat pour une fille de treize ans, qui ne s'éloigneroit pas un moment de sa mère ? D'ailleurs, il n'étoit point marié, & ma naissance étant supérieure à la sienne, je pouvois me flatter que son inclination, jointe aux services que j'allois lui rendre, pourroit le faire passer quelque jour sur l'inégalité de la fortune. Ma femme, surprise de mes objections, ne balança plus à s'ouvrir tout-à-fait. Elle m'apprit que si sa fille avoit gagné le cœur de M. Sprat, le commis de ce

négociant, pour qui son maître avoit une confiance absolue, n'avoit pas pris des sentimens moins tendres pour elle-même ; & que dans les visites qu'ils nous avoient rendues depuis moins de quinze jours, ils lui avoient fait entendre assez clairement ce qu'ils se propofoient tous deux, aussitôt que je serois éloigné. Malgré le triste état de mes affaires, l'intérêt n'étoit pas capable de me faire oublier l'amour & l'honneur. J'éprouvai même à l'instant toute la force d'une passion que je n'avois jamais connue, parce que la conduite de ma femme n'avoit jamais été propre à me la faire sentir. Je parle de la jalousie, qui fut assez violente dès le premier moment, pour me faire renoncer à toutes les espérances que j'avois conçues de M. Sprat. Cependant, après quelques réflexions sur son projet, je me persuadai que devant beaucoup moins de reconnoissance à un homme qui se propofoit de séduire ma femme & ma fille, il m'étoit permis d'employer quelque honnête artifice pour assurer tout à la fois ma fortune, & l'honneur de ma famille. Je revins à l'idée que j'avois eue de me procurer un office de comptoir, sans renoncer à celui de supercargue ; & pensant ainsi à m'établir dans les Indes, je résolus de ne quitter l'Angleterre qu'avec ma femme & mes enfans. Il falloit déguiser ce



dessin à M. Sprat ; j'évitai de lui parler de ma famille, comme si j'eusse accepté ses premières offres, & je lui demandai pour nouvelle faveur, de m'accorder quelque emploi dans un de ses comptoirs. Loin de m'arrêter par des objections, il se prêta si facilement à mes desirs, que je demeurai plus persuadé que jamais de ses vues sur ma fille, & de l'avantage qu'il espéroit tirer de mon éloignement.

Dans cette situation, je me hâtai de vendre mes meubles, & j'en convertis le prix en monnetes d'or, & en ouvrages d'orfèvrerie. Quelques diamans de ma femme avoient fait la principale partie de la somme ; car outre que la valeur de mes meubles étoit médiocre, je fus obligé de laisser toute meublée, jusqu'à mon départ, la salle où j'étois accoutumé de recevoir monsieur Sprat ; & ne voulant pas qu'il eût le moindre soupçon de mon projet, je convins avec ma femme que, suivant les résolutions que nous prîmes ensemble, elle disposeroit de ce reste de nos biens, dans les derniers momens. Le jour étant arrivé pour mettre à la voile, je pris congé d'elle & de mes enfans le 2 d'Avril 1722, dans la présence de M. Sprat & de son commis, qui m'accompagnèrent ensuite jusqu'à Gravesend ; mais dès la nuit suivante ma femme s'étant délivrée heureusement de tous



les embarras dont elle restoit chargée , partit avec mes enfans pour me venir joindre à Sandwich , où je devois relâcher. Son voyage & le mien se firent avec tant de bonheur , que je la reçus à bord le troisième jour , avec des mouvemens incroyables de tendresse & de joie.

Notre vaisseau , qui se nommoit *le Depfort* , portoit vingt-deux hommes d'équipage , & la cargaison consistoit presque entièrement en draps & en étoffes d'Angleterre. M. Rindekly , notre capitaine , parut surpris de l'arrivée de ma famille ; je l'avois si peu prévenu , que manquant de plusieurs commodités nécessaires , nous fûmes obligés de passer un jour entier à Sandwich , pour nous les procurer. Nos intérêts étant liés par des espérances communes de profit , je ne balançai point à lui communiquer l'état de mes affaires , & les raisons mystérieuses de ma conduite. Il m'applaudit , en me promettant son amitié & ses services. Les premières occupations de sa vie n'avoient pas été des affaires de commerce ; il s'étoit ruiné comme moi , mais par le désordre de sa conduite , & cherchant des ressources sur mer , il étoit parvenu à commander successivement plusieurs vaisseaux , qu'il avoit conduits fort heureusement. La confiance des marchands à sa bonne fortune , alloit jusqu'à se le disputer pour capitaine , & chacun cherchoit

à se l'attacher par les plus grandes récompenses. Notre amitié n'ayant fait qu'augmenter tous les jours, il m'apprit l'histoire de sa ruine, qui ne fut qu'une relation d'aventures voluptueuses, mais qui servit à me faire estimer d'autant plus le fond de son caractère, qu'il ne s'étoit perdu que par des excès de générosité & de bonne foi.

Le vent fut si favorable à notre navigation, qu'ayant doublé les caps d'Espagne en six jours, nous découvrîmes vers le soir du neuvième jour les côtes d'Afrique. Cependant le tems devenu plus gros à l'entrée de la nuit, & l'eau de la mer paroissant jaune du côté de la terre, nous fondâmes, avec quelque inquiétude pour les bancs de sable, qui étoient marqués sur nos cartes. Nous trouvâmes trente brasses, & puisant un seau de cette eau jaunâtre, nous reconnûmes que le goût n'en étoit pas différent des autres eaux de la mer. Le lendemain, qui étoit le 14 d'Avril, nous continuâmes d'apercevoir les côtes, & nous vîmes divers oiseaux de la grandeur des ramiers. L'eau ne nous parut plus jaune, elle étoit verte & azurée; nous ne trouvâmes aucun fond sur soixante-dix brasses d'eau. Le 15, nous prîmes un bon fond de sable sur vingt-deux brasses, la sonde amena de petites pierres luisantes, ce qui nous fit

croire qu'il y avoit là quelque matière minérale. Le 16, nous eûmes un fond sur soixante-dix brasses, & vers le midi nous vîmes flotter autour de notre vaisseau quantité de bois. A deux heures après midi, la terre se montra fort clairement, & le capitaine continuant sa route sans aucune marque d'embarras, me dit que nous n'avions aucune raison de nous en éloigner. Une heure après, nous vîmes du côté de là côte, dont nous n'étions plus guères qu'à douze mille, une chaloupe à voiles & à rames, équipée de huit hommes. Nous les prîmes d'abord pour des chrétiens, échappés de quelque orage, mais quand ils furent plus près, nous les reconnûmes pour des nègres. Ils jetèrent des cris en nous appercevant, nos gens en jetèrent aussi; enfin nous ayant fait un signe d'amitié, ils s'avancèrent, l'un d'eux nous fit une harangue assez longue, à laquelle nous répondîmes sans l'entendre, & sans nous flatter d'être entendus. Ensuite ils montèrent hardiment sur notre bord; leurs épaules étoient couvertes d'une peau de quelque animal sauvage; ils en portoient une autre autour des reins, qui leur couvroit les parties naturelles. Leur orateur, qui paroissoit aussi leur chef, étoit habillé de noir, il avoit une culotte, des bas, des fouliers, une ceinture, un chapeau, & deux ou trois de ses gens avoient aussi des

habillemens à la chrétienne. Ils se servirent d'un morceau de craie , pour nous faire le plan de la côte voisine , en prononçant divers mots qui nous parurent en usage chez les chrétiens. Nous jugions même à leurs manières , qu'ils nous entendoient mieux que nous ne croyions les entendre ; & par leurs signes du moins ils s'efforçoient de nous assurer que nous pouvions approcher de la terre sans aucun risque.

Nous n'avions pas d'autre besoin que de bois à chauffer , dont nous avons fait mauvaise provision , parce que nous avons compté sur un tems plus doux. Le capitaine appercevant de beaux arbres & d'agréables collines chargées de bois , résolut de mouiller derrière un cap qui s'avançoit vers nous , & qu'il prit même pour une île. Nous y trouvâmes quinze brasses de fond , & toutes les apparences étant tranquilles , nous prîmes le parti d'y passer la nuit. Dès le matin , nous descendîmes à terre au nombre de douze , armés de fusils & de haches , pour couper du bois. Le rivage étoit bas & sablonneux , mais en montant sur la première colline qui n'en étoit éloignée que d'un mille , nous fûmes surpris d'y trouver quantité de pois & de fraises , & sur-tout une multitude étonnante de figuiers sauvages ; le bois de chauffage que nous y prîmes , étoit du cyprès & du bouleau. Le

bruit de nos haches attira quelques nègres, qui n'osèrent s'approcher ; ce qui nous confirma dans l'opinion que les premiers n'étoient pas des habitans du même pays , ou que s'ils étoient afriquains , ils étoient de la côte qui regarde l'Europe.

Nous eûmes jusqu'au 24 une navigation douce & paisible. Il n'y avoit personne dans le vaisseau qui connût assez la géographie , pour nous faire prendre une autre idée de ces parties de l'Afrique que par leur hauteur. A vingt milles d'un cap que nous quitions , nous trouvâmes une autre pointe , qui nous fit éprouver pour la première fois quelques mouvemens de crainte ; car tandis que nous faisions des bordées pour doubler ce passage , nous tombâmes tout d'un coup dans un bas-fond , d'où nous eûmes une peine mortelle à nous tirer. Nous portâmes ensuite le cap vers la côte , & nous mouillâmes à l'entrée de la nuit sur huit brasses de bas-fond. J'étois surpris de cette manœuvre du capitaine , qui affectoit de ranger continuellement une côte si dangereuse. Le tems étant fort beau , nous envoyâmes notre chaloupe pour sonder au-delà d'un banc de sable ; près d'une autre pointe. Le fond s'y trouva bon ; & le capitaine nous fit prendre aussitôt cette route. Avant la fin du jour , plusieurs petits bateaux

joignirent notre bord. Les nègres qui les conduisoient avoient tous à leurs oreilles des anneaux jaunes que nous primes pour de l'or. Ce fut alors que je crus pénétrer le dessein du capitaine, & lui ayant communiqué ma pensée, il me confessa secrètement que je ne me trompois pas dans ma conjecture. Il avoit appris d'un autre capitaine anglois, que dans plusieurs endroits de cette côte, les nègres avoient des amas considérables de poudre d'or, & qu'étant sans commerce avec les européens, ils en connoissoient peu la valeur. La couleur de leurs anneaux ayant achevé de le persuader, il me recommanda le silence avec tous les gens du vaisseau, & me faisant espérer quelque occasion de nous enrichir, il se flatta que nous pourrions en profiter sans admettre personne à notre secret.

Quoique nous ne pussions tirer aucun éclaircissement des nègres qui nous avoient abordés, nos propres observations nous firent juger que cette côte étoit fort peuplée. Outre beaucoup de fumée que nous appercevions du côté de la terre, nous crûmes découvrir quantité de nègres qui couroient le long du rivage. La douceur des premiers fit prendre au capitaine une idée favorable de leur nation. D'ailleurs, il falloit risquer quelque chose avec de si grandes

espérances. Il me déclara d'un air ferme que sa résolution étoit de se mettre dans la chaloupe avec cinq ou six de ses matelots les plus stupides, & il me demanda si je me sentoiss assez de courage pour l'accompagner. Le regret que j'avois d'abandonner ma femme & mes enfans, me fit naître d'abord quelques objections ; mais considérant aussi que le ciel m'offroit peut-être une occasion que je ne retrouverois jamais, je ne mis qu'une condition à notre entreprise : ce fut d'arrêter dix des onze nègres qui étoient montés sur notre bord, après les avoir traités assez civilement, pour leur faire comprendre que notre dessein n'étoit pas de leur nuire, & d'emmener avec nous l'onzième, qui ne manqueroit pas de rendre témoignage de notre conduite & de nos intentions. Ma pensée étoit de nous précautionner contre la trahison, en gardant ainsi des otages ; & le danger d'irriter toute la nation par cette espèce de violence, me paroissoit bien moindre que celui de nous livrer sans aucune sorte de précautions. Ayant fait goûter cet avis au capitaine, nous offrîmes des rafraichissemens aux nègres, nous leur fîmes divers présens que nous accompagnâmes de beaucoup de caresses, & tâchant de leur faire comprendre notre dessein par nos signes, nous les laissâmes sur notre bord après avoir donné

ordre à nos gens de ne pas se relâcher de leurs civilités. Celui que nous fîmes descendre avec nous dans la chaloupe, avoit le visage peint de rouge, & la tête entourée de plumes, ce qui nous le fit prendre pour un homme de quelque rang dans sa nation. Il marqua si peu de résistance à nous suivre & à laisser derrière lui ses compagnons, que ne doutant plus qu'il n'eût pénétré nos sentimens, nous ne fîmes aucune difficulté de suivre la route qu'il nous marqua pour gagner le rivage. A mesure que nous avançons, le nombre des nègres nous paroissoit augmenter sur la côte, & commençant à les appercevoir distinctement, nous jugeâmes que c'étoit l'admiration qui les attiroit pour nous voir arriver. Le capitaine s'étoit muni de plusieurs petits miroirs, de quelques paires de ciseaux, & d'un grand nombre de mouchoirs de toile rouge. Il mit un de ces mouchoirs au cou du nègre qui nous accompagnoit. Il lui avoit déjà donné un miroir, qui lui avoit paru un présent merveilleux, & dans lequel il ne se lassoit point de se regarder.

Nos armes étoient nos épées, des fusils & des haches, que nous avions cru devoir porter particulièrement à toutes sortes de hasards. Nous étions sept, en y comprenant le capitaine & moi. En arrivant au rivage, qui étoit bordé



d'une foule de nègres , nous étendîmes les mains en signe de paix & d'amitié. Mais notre guide nous épargna l'embarras de nous expliquer davantage. Ayant sauté à terre aussitôt , ou plutôt s'étant élevé dans l'eau qu'il avoit encore jusqu'à la ceinture , il dut faire en peu de mots un récit bien favorable à tous ceux qu'il rencontra , puisqu'il s'éleva des cris & des témoignages de joie qui ne purent nous paroître équivoques. Nous fûmes reçus effectivement comme des anges du ciel. Plusieurs nègres , qui paroissoient distingués entre leurs compagnons , nous offrirent la main pour nous aider à descendre de la chaloupe , & remarquant que nous faisons passer le capitaine à notre tête , ils conçurent que c'étoit lui qu'ils devoient regarder comme notre chef.

Ils nous conduisirent jusqu'à leur habitation , qui n'étoit qu'à un demi-mille du rivage. Quoique les témoignages de leur amitié ne se démentissent point sur la route , leur curiosité nous étoit souvent incommode. Ils vouloient voir nos épées & nos fusils. Ils examinoient la figure de nos habits. Ils nous prenoient les mains , comme s'ils en eussent admiré la couleur. Le capitaine ayant refusé de leur abandonner son fusil & son épée , nous suivîmes son exemple ; ce qui n'empêchoit point qu'ils

ne portaient continuellement la main à nos armes, pour y fixer plus curieusement leurs yeux. Enfin nous arrivâmes à leur bourgade, qui n'étoit qu'un misérable assemblage de cabanes sans ordre, & la plupart composées de terre & de branches d'arbres. Nous crûmes entendre par leurs signes qu'il y avoit plus loin une habitation nombreuse & mieux bâtie, où leur roi faisoit apparemment sa résidence. Le pays n'étoit point couvert par des montagnes, ni par des bois, comme celui dont nous avons approché trois jours auparavant, il étoit si sec & si stérile, qu'à peine avions-nous aperçu quelques arbres, & quelques traces de verdure dans le chemin que nous avons fait depuis la mer.

Toute la nation, hommes & femmes, étoit nue jusqu'à la ceinture, & n'étoit couverte autour des reins que d'une large bande de peau, dont le poil avoit été coupé ou brûlé. La plupart portoient des anneaux aux oreilles, & l'avidité du capitaine augmentant à cette vue, il avoit déjà fait entendre à quelques nègres, que pour leurs anneaux il donneroit volontiers un petit miroir ou une paire de ciseaux. Il en obtint ainsi quelques-uns, & se persuadant, plus il les considéroit, que c'étoit véritablement de l'or, il m'avertissoit à voix basse que nous tou-

chions au tems de la fortune. Je ne pouvois rien opposer à cette prévention. Cependant mes yeux ne me rendoient pas le même témoignage que les siens, & la couleur du métal qui me paroissoit d'un jaune beaucoup plus foncé que l'or, me laissoit des soupçons. J'essayai même de plier quelques anneaux, & la facilité avec laquelle ils cédèrent à des efforts assez médiocres, augmenta mon incrédulité. Un chef des nègres qui étoit, sans doute, le premier de l'habitation, nous ayant fait entrer dans sa cabane, on nous y offrit des viandes crues, avec une liqueur dont nous ne pûmes boire après en avoir goûté. Mais nous mangeâmes volontiers d'une espèce de fruit, qui, avec moins de grosseur que nos melons, en avoit à peu près le goût & la couleur. Notre confiance augmentant pour des hôtes si doux & si careffans, nous ne fîmes plus difficulté de laisser manier nos armes à celui qui nous traitoit. Il nous parut qu'il ne connoissoit point l'usage de nos fusils; mais le plaisir qu'il prenoit à considérer nos haches, nous ayant fait juger qu'il en connoissoit l'utilité, le capitaine lui offrit la sienne qu'il accepta avec des transports de joie; & pour ne laisser rien manquer au présent, nous y joignîmes deux miroirs, & quatre mouchoirs de toile rouge.

Les  
leurs an  
blement  
voir off  
tira lui-  
Nous  
cevoir,  
terie, r  
noissanc  
seau que  
nègres,  
boire,  
leur ave  
partir de  
qui nous  
ter du v  
tonneau  
y joignit  
& le nèg  
prenant  
cette liq  
à boire,  
bonne n  
un grand  
quèrent  
loupe;  
voir qu  
plus cur

Les nègres avoient fort bien compris que leurs anneaux nous plaifoient. Nous fûmes agréablement surpris à la fin du repas, de nous en voir offrir deux ou trois poignées, que le chef tira lui-même d'un trou pratiqué dans le mur.

Nous ne nous fîmes pas presser pour les recevoir, & le capitaine charmé de cette galanterie, résolut aussitôt d'en marquer sa reconnaissance avec éclat. Il avoit observé sur le vaisseau que rien n'avoit fait plus de plaisir aux nègres, que l'eau de vie qu'on leur avoit fait boire, & quelques pièces de bœuf salé qu'on leur avoit abandonnées sans préparation. Il fit partir deux de nos gens, accompagnés du nègre qui nous avoit conduits, avec ordre d'apporter du vaisseau un baril d'eau de vie, & un tonneau de viande salée. Il recommanda qu'on y joignît du biscuit pour notre propre usage; & le nègre qui nous avoit servi de guide, comprenant par nos signes qu'il alloit apporter de cette liqueur dont il avoit pris tant de plaisir à boire, ne manqua point de répandre une si bonne nouvelle. Il fut suivi jusqu'au rivage par un grand nombre de ses compagnons, qui marquèrent beaucoup d'envie d'entrer dans la chaloupe; mais l'ordre étoit donné de n'y recevoir que lui, & n'ayant point douté que les plus curieux ne se missent dans leurs petits ba-

teaux pour gagner notre bord , le capitaine avoit ordonné aussi que sans employer aucune violence, on leur permît seulement d'approcher au pied du vaisseau , afin qu'ils pussent apprendre de leurs compagnons avec quelles caresses on les y avoit retenus.

Pendant ce tems-là, nous raisonnions, le capitaine & moi, non sur la qualité du métal que nous étions résolus d'emporter malgré mes doutes, mais sur les moyens de nous en procurer la plus grande quantité qu'il nous seroit possible. Nous aurions souhaité de pouvoir découvrir d'où les nègres le tiroient , & nous balançâmes dans cette pensée si nous ne devons pas pénétrer plus loin dans les terres, pour gagner cet autre lieu où nous avions cru comprendre que résidoit leur chef. Mais quelle apparence de nous éloigner du vaisseau, & de porter la confiance à ce point pour des barbares ? Nous traversâmes néanmoins l'habitation, pour en observer les environs du côté opposé à la mer. Nous n'y trouvâmes que des champs stériles, à la réserve de quelques langues de terre qui paroissoient cultivées dans les fonds, & qui servoient de pâturage à différentes sortes d'animaux. Nous en découvrîmes de beaucoup plus étendues à mesure que nous avancions ; & la seule curiosité nous y auroit

conduits  
ou de gr  
été frapp  
grande r  
perçu ni  
nâmes au  
tites coll  
robé la  
nous, no  
pour s'ét  
non-seule  
ries imm  
vertes de  
ter la riv  
descendo  
des rives  
qu'il n'y  
entre les  
bord de l  
chargées  
armés d'  
mettre à  
avoir tué  
tres anim  
qu'ils rev  
leur serv  
rêts. Sa l  
Entre ph

conduits pour observer quelle sorte d'herbes ou de grains elles produisoient, si nous n'avions été frappés tout d'un coup par la vue d'une grande rivière, dont nous n'avions encore aperçu ni le lit, ni l'embouchure. Nous tournâmes aussitôt de ce côté-là, & quelques petites collines, qui nous avoient jusqu'alors dérobé la perspective, s'abaissant bientôt devant nous, nos regards eurent une carrière sans fin pour s'étendre. Nous vîmes dans l'éloignement non-seulement de vastes forêts, mais des prairies immenses, ou du moins des terres couvertes de verdure. La vue se perdoit à remonter la rivière, & quantité de bateaux qui la descendoient ou qui étoient attachés le long des rives, ne nous permirent pas de douter qu'il n'y eut quelque relation de commerce entre les habitans du pays. Ayant gagné le bord de l'eau, nous y trouvâmes deux barques chargées d'onze ou douze nègres, qui étoient armés d'arcs & de flèches. Ils s'occupoient à mettre à terre deux taureaux qu'ils paroissoient avoir tués à coup de flèches, & quantité d'autres animaux sauvages; ce qui nous fit juger qu'ils revenoient de la chasse, & que la rivière leur servoit ainsi à rapporter leur proie des forêts. Sa largeur étoit au moins d'un demi-mille. Entre plusieurs autres bateaux que nous vîmes

passer, nous remarquâmes que les urfs étoient chargés aussi d'animaux tués, & d'autres de bois & de branches d'arbres. L'attention de notre capitaine s'attachoit moins à ce spectacle qu'à examiner le sable de la rivière d'où il soupçonnoit que les nègres tiroient la matière de leurs anneaux; Il en prit plusieurs poignées, qu'il passoit soigneusement dans ses doigts; & quelques paillettes jaunâtres qui restèrent sur sa main ne lui permettant plus de méconnoître ce qu'il cherchoit, il les approcha de l'oreille d'un nègre, pour lui faire entendre qu'il croyoit leurs anneaux du même métal. Ce nègre, qui étoit celui dont nous avons reçu des rafraîchissemens, comprit tout d'un coup sa pensée; & nous faisant descendre le long de la rivière l'espace d'environ deux milles, il l'attira dans un endroit fort sablonneux, où nous découvrîmes tout d'un coup ce qu'il vouloit nous faire remarquer. C'étoit un grand nombre de claies fort ferrées, qui formoient différens angles, & qui en donnant passage à l'eau, pouvoient retenir les petits corps étrangers qu'elle charioit avec elle. Mais l'idée que nous avons du sable d'or ne s'accordoit point encore avec ces machines; car il n'étoit pas vraisemblable qu'il pût être arrêté par des claies qui, toutes ferrées qu'elles étoient, ne retenoient pas le sable ordinaire,

Cepend  
examine  
gres qu  
les mên  
du sabl  
giné, n  
formes  
guères  
main,  
Quoiqu  
reconn  
ressemb  
ne put  
la gross  
néglige  
vertir  
gots d  
mépris  
s'en tr  
péranc  
nègres  
laisser  
de cha  
que n  
de pa  
poye  
de soi  
Cep



Cependant l'ardeur du capitaine lui ayant fait examiner toutes ces claies, tandis que les nègres qui étoient avec nous faisoient de leur côté les mêmes recherches, il s'y trouva, non pas du sable d'or comme nous nous l'étions imaginé, mais quelques petits lingots de différentes formes & de grosseurs inégales, dont l'un n'étoit guères moins épais que le petit doigt de la main, sur la longueur d'environ deux pouces. Quoiqu'il ne fut point sans mélange, nous le reconnûmes si clairement pour un métal qui ressembloit à celui des anneaux, que le capitaine ne put modérer sa joie. Il me fit observer que la grossièreté des nègres leur faisoit sans doute négliger la poudre d'or qu'ils ne pouvoient convertir à leur usage, & que s'attachant aux lingots dont ils composoient leurs anneaux, ils méprisoient absolument le reste. Comme il ne s'en trouvoit qu'un fort petit nombre, nos espérances paroissoient réduites aux anneaux des nègres, dont nous étions bien résolus de ne laisser derrière nous que ce qu'ils refuseroient de changer contre nos marchandises, à moins que nous ne pûssions nous ménager la liberté de passer quelque tems dans le pays, & d'employer notre industrie sur la rivière avec plus de soin & de discernement, que les nègres.

Cependant lorsque nous fûmes retournés à l'h.



hitation, il nous vint à l'esprit, que recueillant sans cesse ce qui se trouvoit dans leurs claies, ils pouvoient avoir quelque amas de ce précieux métal, & notre curiosité du moins nous faisoit souhaiter d'apprendre s'ils le changeoient aussitôt en anneaux, & quelle méthode ils avoient pour lui donner cette forme. Les gens que nous avions envoyés au vaisseau en étoient revenus dans notre absence, avec ce que nous leur avions ordonné d'apporter. Ils n'avoient pas eu peu d'embarras jusqu'à notre retour, à repousser les nègres qui vouloient faire l'essai de nos provisions. Mais nous ne pûmes douter que celui qui nous avoit accompagnés ne fût leur chef, lorsqu'à son arrivée toute la foule qui environnoit nos gens se dissipa. Nous lui offrîmes aussitôt un verre d'eau-de-vie, qu'il ne voulut prendre qu'après nous avoir vu boire avant lui. Il en fut si satisfait, quoiqu'il ne l'eût pas bu sans faire quelques grimaces, qu'il s'en fit donner un second verre; & loin d'en offrir aux autres, il se hâta de prendre quelques grands vaisseaux de terre dans lesquels il vida le baril, & ne les ferra pas moins promptement dans un trou de sa cabane. Notre bœuf salé flatta beaucoup aussi son goût. Il vida de même le tonneau, en examinant successivement toutes les pièces, & la satisfaction qui paroissoit sur son visage marquoit la joie qu'il ressentoit de notre

préfe  
tém  
reno  
de v  
faire  
& le  
ne se  
rece  
d'élo  
d'exp  
deur  
passé  
sienn  
gots  
Un r  
le ca  
méta  
pefa  
ne r  
nou  
con  
qui  
fine  
que  
no  
bo  
je

présent. Le capitaine prit ce moment pour lui témoigner par des signes que nous pouvions lui renouveler la même faveur, & ne perdant pas de vue nos propres intérêts, il s'efforça de lui faire entendre, en lui montrant les petits lingots & les anneaux, que l'eau-de-vie & le bœuf salé ne seroient point épargnés à ceux de qui nous recevions de l'or. La nature ne manque point d'éloquence dans ses signes lorsqu'il est question d'exprimer ce qu'elle désire avec beaucoup d'ardeur. Le nègre nous entendit, & nous faisant passer dans une autre cabane qui touchoit à la sienne, il nous y fit voir un tas de ces petits lingots pour lesquels notre passion étoit si vive. Un mouvement d'avidité naturelle porta d'abord le capitaine à remplir ses poches de ce précieux métal ; mais la charge devenant bientôt trop pesante, je lui fis faire attention que si le nègre ne nous ôtoit pas la permission, qu'il paroïssoit nous accorder, il étoit beaucoup plus simple de commencer par remplir le tonneau & le baril qui étoient demeurés vides dans la cabane voisine. Je les fis apporter par nos gens, & tandis que notre capitaine affuroit le nègre, par de nouveaux signes, que nous lui donnerions du bœuf salé & de l'eau-de-vie pour ses lingots, je remplis nos deux tonneaux de ce que je pus

démêler de plus précieux dans le tas. On n'y fit pas la moindre opposition. Les mouchoirs, les ciseaux, les miroirs, une épée & deux haches, dont le capitaine fit un autre tas qu'il offrit au nègre, parurent à ce barbare un équivalent fort supérieur à des richesses dont il ne connoissoit pas le prix.

La difficulté étoit de transporter avant la nuit une proie si riche, mais si pesante, jusqu'à la chaloupe. Cette entreprise nous coûta beaucoup de peine & de tems. Il fallut rouler les tonneaux sur des troncs d'arbres que nos haches rendirent propres à cet office. Enfin nous gagnâmes le rivage, & renouvelant nos caresses au chef des nègres, qui n'avoit pas cessé de nous accompagner, nous retournâmes au vaisseau avec celui qui nous avoit d'abord servi de guide. Loin de manquer à nos promesses, nous étions résolus d'envoyer le même soir à de si honnêtes gens, deux tonneaux de viande salée, & deux barils au lieu d'un ; bien persuadés que le lendemain ils nous reviendroient pleins de lingots. Ce fut en effet notre premier soin en arrivant à bord. Nous prîmes aussi le parti de renvoyer les dix nègres que nous avions retenus pour otages. Le capitaine joignit à son présent une pièce de drap, & quelques usten-

files p  
douta  
de ca  
No  
idées  
mente  
mit p  
vîmes  
nous  
fions  
déco  
digie  
charg  
étab  
bare  
préc  
chal  
fusse  
vais  
per  
de  
cha  
ren  
de  
su  
se  
ta  
a

files plus commodes que précieux, dont il ne douta point que les sauvages ne fissent autant de cas que des miroirs.

Nous passâmes la nuit dans les plus agréables idées du monde, & l'impatience de voir augmenter le lendemain nos richesses, ne nous permit pas de fermer un moment les yeux. A peine vîmes-nous les premiers rayons du jour, que nous préparant à regagner la terre, nous faisons déjà disposer la chaloupe, lorsque nous découvriâmes entre la terre & nous, une prodigieuse quantité de bateaux qui nous parurent chargés de nègres. Quoique la confiance fût établie sur de si bons fondemens entre ces barbares & nous, la prudence demandoit quelques précautions. Le capitaine ayant fait retirer la chaloupe, donna ordre que toutes les armes fussent préparées. Nous n'avions que dix mauvaises pieces de canon, quoique le vaisseau fût percé pour trente. Mais nous ne manquions ni de fusils, ni de pistolets. Les nègres s'approchant à mesure que le jour s'éclaircissoit, nous remarquâmes qu'ils étoient tous armés d'arcs & de flèches; & comptant plus de cent bateaux, sur chacun desquels il n'y avoit pas moins de sept ou huit hommes, il nous parut trop certain qu'une troupe si nombreuse ne venoit point avec de favorables intentions. Notre conjecture

fut qu'ayant été tentés par nos présens, ils avoient fait réflexion pendant la nuit qu'ils pouvoient se rendre maîtres de notre vaisseau ; ou que la nouvelle de notre arrivée s'étant répandue jusqu'à des habitations plus éloignées, d'autres nègres, ou leur roi même, s'étoient hâtés de descendre la rivière pour avoir part au butin.

Ils n'étoient plus qu'à la portée du fusil. La mer étoit tranquille, & tous nos signes d'amitié n'empêchant point qu'ils ne se ferrassent fort adroitement pour avancer, il ne nous resta plus aucun doute que leur dessein ne fut d'en venir à l'attaque. Dans cet embarras, le capitaine se fiant peu à la défense de trente deux hommes, qui composoient notre équipage, contre une troupe de sept ou huit cens barbares, espéra de les épouvanter par le bruit. Il fit faire une décharge générale de notre artillerie, & quoiqu'il nous crevât quatre pièces de canon dès le premier coup, cet expédient fit un effet merveilleux. Les barbares, qui vraisemblablement n'avoient jamais eu aucune connoissance des armes à feu, furent si consternés de ce bruit & du mélange de la fumée & des flammes, que la précipitation de leur fuite rendit témoignage de leur crainte. Nous en vîmes tomber quelques-uns dans la mer, & ne pouvant attribuer leur chute à nos balles, puisque l'ordre étoit de ne pas tirer vers eux,

nous  
nos a  
cette  
défian  
vions  
eux,  
pouvi  
pas n  
sonno  
assure  
Un  
tôt no  
heure  
caller  
penda  
Notre  
vantal  
heure  
pour  
borne  
repro  
les n  
si fun  
geoi  
violo  
par l  
cont  
agit

nous n'en accusâmes que leur frayeur. Toutes nos alarmes se changèrent en risée; mais après cette aventure, nous conclûmes que soit par la défiance des sauvages ou par la nôtre, nous devions renoncer à tout espoir de renouer avec eux, & nous éloigner d'une côte où nous ne pouvions rien obtenir par la force. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir pris toutes sortes de connoissances & de mesures maritimes pour nous assurer quelque jour le pouvoir d'y revenir.

Un vent de terre fort impétueux aida bientôt notre résolution. Il devint si violent à neuf heures du matin, que nous fûmes obligés de caller toutes nos voiles, & de nous abandonner pendant tout le reste du jour à la fureur de l'orage. Notre grand mât fut brisé avec un fracas épouvantable. L'obscurité s'étant répandue de bonne heure, nous tremblâmes à l'entrée de la nuit pour le sort de notre vaisseau, dans une mer sans bornes & sans fond. Si nous avions eu quelque reproche à nous faire dans notre commerce avec les nègres, nous aurions regardé une tempête si furieuse, comme un châtiment. Le vent chargeoit à chaque instant, sans rien perdre de sa violence. Notre vaisseau étant sans cesse couvert par les flots, & les secousses que nous éprouvions continuellement étoient si terribles, que la seule agitation de l'air ne nous permettoit pas de tenir

une chandelle allumée. Nous passâmes près de dix heures dans cet affreux état, n'attendant qu'une mort inévitable. La lumière du jour diminua un peu l'horreur de notre situation; mais elle ne changea rien à l'impétuosité du vent, qui continua de faire son jouet de notre vaisseau pendant cinquante-quatre heures. Tout l'art de nos matelots s'étant épuisé dans leurs premiers efforts, rien n'étoit si triste que de voir, & le capitaine & tout l'équipage, couchés le visage contre le plancher du vaisseau, roulant quelquefois les uns sur les autres, ou se choquant à chaque secousse que le vaisseau recevoit des flots, & n'espérant plus que du ciel l'assistance qui ne pouvoit nous venir d'aucun secours humain. Personne ne pensant à manger ni à boire dans une si terrible extrémité, je fus peut-être le seul qui eus l'attention de prendre quelque liqueur forte & d'en faire avaler à ma femme & à mes enfans. J'avois été obligé de les lier aux piliers de ma cabane, sans quoi ils auroient couru mille fois risque de se tuer contre les planches, ou l'un contre l'autre.

Enfin le ciel, qui ne vouloit mettre que notre constance à l'épreuve, nous délivra de la plus horrible tempête dont on puisse prendre l'idée dans l'histoire ou dans les récits des matelots. Mais en revenant de cette espèce de mort, nous

nous  
qui n  
de no  
qu'à  
état  
étion  
lui do  
à rég  
nous  
les do  
cinq  
espèc  
peine  
sard,  
navig  
man  
tie d  
jour  
la te  
fait l  
assun  
vem  
nom  
trou  
nou  
le r  
poi  
non



nous trouvâmes aussi embarrassés que des gens qui ne feroient qu'arriver à la vie. La plupart de nos instrumens de marine étoient brisés, jusqu'à notre bouffole qui ne se trouvoit plus en état de nous servir. Cependant l'état où nous étions passés nous paroissant délicieux après celui dont nous étions sortis, nous pensâmes moins à régler notre route qu'à prendre les alimens qui nous étoient devenus si nécessaires, & à réparer les dommages du vaisseau. Pendant cinq jours & cinq nuits que dura, ou la tempête, ou cette espèce de délassement que nous prîmes après nos peines, en continuant de suivre, comme au hasard, la direction du vent; nous crûmes qu'une navigation si aveugle & si violente, n'avoit pu manquer de nous faire parcourir une bonne partie du globe. Cependant vers le midi du sixième jour, un de nos matelots ayant crié qu'il voyoit la terre, d'autres gens de l'équipage qui avoient fait le voyage d'Angleterre en Amérique, nous assurèrent que la terre qui se présentoit effectivement devant nous étoit une des îles Canaries, nommée Ferro. Nous sondâmes aussitôt, & nous trouvâmes trente brasses. L'état de notre vaisseau nous faisant juger tout lieu du monde propre à le rétablir & à nous reposer, nous ne balançâmes point à tourner nos voiles vers la terre. Un grand nombre d'oiseaux que nous commençâmes à voir



autour de nous, acheva de nous rendre le cou-  
 rage. Nous n'étions plus qu'à deux lieues de  
 l'île, lorsque nous découvrîmes un vaisseau,  
 qui paroïsoit en avoir fait le tour, pour gagner  
 apparemment, comme nous, le port que nous  
 cherchions. Nous ayant découvert en même tems,  
 il arbora aussitôt le pavillon anglois, & voyant  
 le nôtre, que nous fîmes paroître au même  
 moment, il nous salua de deux coups de canon,  
 que nous ne pûmes lui rendre dans le désordre  
 où étoit notre artillerie. Mais notre capitaine,  
 qui étoit bien aisé de prendre langue avant que  
 d'entrer dans l'île, me proposa de descendre dans  
 la chaloupe, & d'aller faire ses excuses à nos com-  
 patriotes; que nous crûmes aussi mal traités que  
 nous par la tempête. J'acceptai volontiers cette  
 commission. Le vaisseau qui venoit à nous étoit  
 marchand comme le nôtre. Il se nommoit la  
 Trinité, & le capitaine monsieur Flint. Sans  
 avoir souffert autant que nous, il avoit besoin  
 de quelques réparations, qui lui avoient fait  
 choisir l'île de Ferro, plutôt que celle de  
 Canarie, dans l'espérance de s'y radouber à  
 meilleur marché. Nous entrâmes ensemble dans  
 la rade, qui est naturellement sûre & com-  
 mode, & qui pourroit le devenir encore plus  
 avec quelque secours de l'art. La bourgade  
 qui en occupe les bords, n'est composée que  
 d'artisans,

d'artifa  
 guères  
 cellent  
 vière,  
 moins  
 nous fi  
 ment d  
 point d  
 cette e  
 effectiv  
 continu  
 dans le  
 nom de  
 d'envir  
 diocre  
 est for  
 pèce d  
 Cepen  
 gers, n  
 qu'on  
 source  
 de l'ar  
 Pen  
 vaissea  
 de son  
 essuyé  
 l'Amé  
 recuei

d'artisans, de pêcheurs & de vigneron; l'île n'a guères d'autres propriétés que de porter d'excellent raisin & d'autres fruits. Elle est sans rivière, & même sans aucune source d'eau; du moins si ce n'en est pas une que l'arbre qu'on nous fit voir, & d'où l'eau coule continuellement dans des réservoirs dont on ne nous permit point d'approcher. Les habitans prétendent que cette eau descend d'une nuée que nous vîmes effectivement au-dessus de l'arbre, & qui se résout continuellement sur les feuilles d'où elle coule dans les réservoirs. Ils donnent à cet arbre le nom de Saint. La grosseur du tronc paroît être d'environ dix pieds. Il est d'une hauteur médiocre; mais la circonférence de ses branches est fort étendue; & son fruit, qui est une espèce de gland, nous parut d'un excellent goût. Cependant le soin qu'on a d'en écarter les étrangers, nous fit croire que cette eau merveilleuse qu'on fait descendre du ciel, vient de quelque source dont on a déterminé le cours vers le pied de l'arbre, ou qui en sort naturellement.

Pendant qu'on travailloit à réparer les deux vaisseaux, M. Flint nous apprit les circonstances de son voyage, & celle de la tempête qu'il avoit essuyée. Il venoit des parties méridionales de l'Amérique, où il étoit allé de Carthagène pour recueillir des sommes considérables qui lui étoient

dues dans divers ports. Comme il avoit fait un long séjour à Carthagène, il nous communiqua des observations si curieuses sur la situation de cette fameuse ville & sur l'état de son commerce, que l'intérêt commun à tous les anglois de connoître un des principaux centres de leurs affaires, me fit souhaiter de prendre une copie de ses mémoires. Je la placerai ici, telle qu'il eut la bonté de me l'accorder.



Sur

CAR  
cent Ca  
drigo d  
quelque  
de la C

Ce p  
aujourd  
Carex  
origine  
tinent,  
fort étr  
& dem  
près de  
du mic  
au mic  
est sépa  
fort étr  
passage  
nord-c  
vançar

---

---

## M É M O I R E

### *Sur la situation & le commerce de Carthagène.*

CARTHAGÈNE, que les espagnols prononcent *Cartahena*, reçut ce nom en 1502 de Rodrigo de Bastides qui la découvrit, & qui trouva quelque ressemblance entre son port, & celui de la Carthagène d'Espagne.

Ce port est fermé par une île, (appelée aujourd'hui *Varu*, dont le nom étoit autrefois *Carex* ou *Careshu*, & *Cadego* dans sa première origine,) & par une péninsule qui se joint au continent, par une isthme ou une langue de terre fort étroite, de la longueur d'environ cinq milles & demi. La péninsule, qui s'appelle *Nave*, a près de quatre milles de long; leur côte s'étend du midi à l'occident, & du nord à l'est. C'est au midi de la péninsule qu'est située l'île, elle est séparée de la terre au nord-est par un passage fort étroit, qui s'appelle *Passa a Cavallos*, ou passage des chevaux; & d'un de ses coins au nord-ouest, sort une langue de terre, qui s'avancant dans la mer l'espace d'environ deux mil-

les, s'étend jusqu'à la distance de deux cens pas de la péninsule de Nave; c'est l'interval de cette distance qui fait la bouche du port, & que sa petitesse a fait nommer *Bocachica*, ou la petite bouche. Le port a quatre lieues de longueur du nord au midi; sa largeur est de cinq milles, du couchant à l'est: mais elle n'a pas toujours cette étendue, elle est d'abord réduite à l'espace d'un mille, par la péninsule qui vient à s'élargir; ensuite elle redevient large de trois milles dans un endroit où l'isthme se rétrécit; & deux milles plus loin, lorsque l'isthme se change en une grande langue de terre, elle n'a pas plus de trois cens pas; delà elle s'ouvre encore pendant un mille & demi; après quoi quelques petites îles rendent les passages fort étroits; elle diminue par degrés l'espace d'un autre mille, & se change ensuite en un boyau qui continue pendant deux milles entre des terres marécageuses, quoiqu'il recommence à s'ouvrir encore vers sa fin. Ce marais & ce boyau portent le nom de *Marais & de Lac de Canapote*.

Le port, qui s'appelle *Laguna*, ou lac de Carthagène, est un des meilleurs ports des Indes occidentales, même du monde entier; il est spacieux, & capable de contenir plusieurs flottes considérables, qui peuvent s'y remuer librement,

quoique  
soient ob  
rance de  
est-ce da  
lorsqu'ils  
& qu'ils  
en Espag  
fortifié.  
au long

Carth

La ville  
bâtie da  
quarts d  
est & au  
quoi fai  
ouest, i  
pace d'  
dessus &  
que de  
eité co  
mence  
ouest e  
le cana

De

nomme  
espagn  
l'on pr  
sie faul

quoique les vaisseaux dont la charge est pesante, soient obligés de jeter l'ancre à une grande distance de la ville, qui a une fort bonne clé. Aussi est-ce dans ce port que les galions passent l'hiver, lorsqu'ils s'arrêtent à leur retour de Porto-Bello, & qu'ils prennent leur cargaison pour retourner en Espagne; c'est par cette raison qu'il est si bien fortifié. On y voit plusieurs petites îles, sur-tout au long des côtes.

Carthagène est divisée en haute & basse ville. La ville haute, qui est proprement la cité, est bâtie dans l'isthme; elle s'y étend environ trois quarts de mille. Dans cet endroit il tend au nord-est & au sud-ouest, sur un mille de largeur; après quoi faisant un coude d'un mille & demi au sud-ouest, il reprend ensuite au sud-est, environ l'espace d'un demi-mille; mais immédiatement au-dessus & au-dessous de la cité, il n'est étendu que de quelques pas plus qu'elle. En un mot, la cité couvre toute la largeur de l'isthme, & commence à l'entrée du canal; de sorte qu'au nord-ouest elle est arrosée par la mer, & à l'est par le canal, dans lequel la mer entre aussi du port.

De l'autre côté du canal est la basse ville, nommée *Xiximani*, ou suivant la prononciation espagnole *Hiximani*. Par contraction on écrit & l'on prononce *Xemani*, mot indien, qui signifie faubourg. Elle est ainsi au sud-est de la ville

haute, ou de la cité, & elle n'a pas la moitié de sa grandeur.

Après la découverte de ce port, les espagnols y abordèrent souvent, & firent la guerre aux Indiens, mais sans y former d'établissement, quoiqu'ils l'eussent entrepris plusieurs fois. Enfin, l'année 1527, don Pedro de Eredia eut ordre d'y bâtir une ville, & la commença; elle fut achevée huit ans après par Georges Robledo.

Xemani est d'une fondation plus récente, car le colonel Beeston n'en parle point dans son voyage de Carthagène en 1671; & ce silence s'accorde fort bien avec les plus anciens mémoires qu'on a de cette place, où l'on observe que de la cité l'on passoit aux marais de Canapoté sur un pont, ou sur une sorte de chaussée longue de deux cens pas, où l'on avoit pratiqué deux arches, pour le passage du flux & du reflux.

Carthagène est une très-belle ville, & la plus belle après Mexico, de toute la partie orientale de l'Amérique. Elle est composée de cinq grandes rues, dont chacune a près d'un demi-mille de longueur; les maisons sont de pierre, & fort bien bâties. Une rue plus longue & plus large que toutes les autres, traverse la ville entière, & forme une grande place au centre. On y compte cinq églises, outre la cathédrale qui s'élève au-

dessus de  
ferme pas  
étale de  
religieuse  
gnifique  
l'est pas  
bâtimens  
traordina  
espagnole  
des habi  
plus de  
nègres &  
roient p  
monde.

Elle e  
ture: le  
fendu p  
de rocs  
seaux d  
sûr; l'e  
comme  
aussi le  
l'endro  
vis l'er  
la fort  
fort n  
trois q  
encor



dessus de tous les autres édifices , & qui ne renferme pas moins de richesses dans son sein, qu'elle étale de magnificence au dehors ; onze maisons religieuses de l'un & de l'autre sexe ; une magnifique maison de ville , & un édifice qui ne l'est pas moins pour la douane. En un mot , les bâtimens y sont généralement d'une beauté extraordinaire. Elle est fort peuplée , pour une ville espagnole d'Amérique ; on fait monter le nombre des habitans à plus de vingt-quatre mille , dont plus de quatre mille sont espagnols , & le reste nègres & mulâtres ; tous si aisés , qu'ils passeroient pour riches dans tout autre lieu du monde.

Elle est aussi fortifiée par l'art que par la nature : le rivage sur lequel elle est située est défendu par sa disposition naturelle , & par quantité de rocs qui ne permettent point aux gros vaisseaux d'en approcher. Le port n'est pas moins sûr ; l'entrée en est gardée par un fort , qui porte comme elle le nom de *Bocachica* , & qui se nomme aussi le fort de S. Louis. Il est à gauche , dans l'endroit où le canal est le plus resserré ; & vis-à-vis l'entrée , c'est-à-dire dans le port même , à la sortie du canal , est une île avec un autre fort nommé S. Joseph. Sur le rivage , environ trois quarts de mille au-dessus du port , on trouve encore deux forts , l'un nommé S. Philippe , &



l'autre S. Jacques; & sur la langue de terre, dont on a parlé, à trois milles de la cité; est un autre fort, beaucoup plus considérable & presque inaccessible, qu'on appelle *El fuerse de santa Cruz, & Castillo grande*. Il n'y peut aborder qu'un petit nombre de bateaux, & l'accès en est impossible du côté de la terre parce qu'il est environné de marais, & d'un large fossé que l'eau de la mer remplit. Vis-à-vis de ce fort, sur une pointe de terre qui fort au continent, on trouve encore un fort nommé *Mançanillo, ou la petite Pomme*, par allusion à certaines pommes qui servent à cacher du poison. Enfin l'on compte un septième fort, appelé *Pastillo*, qui défend du même côté l'étroit passage de Xemani.

Malgré tant de fortifications, on a pris plus d'une fois Carthagène; il est vrai que les espagnols les ont encore augmentées depuis la dernière paix, & qu'ils en ont grossi les garnisons; de sorte qu'on ne trouveroit pas aujourd'hui la même facilité à s'en rendre maître, que les françois trouvèrent dans l'expédition de monsieur de Pointis. Carthagène passe aujourd'hui pour la plus forte place de l'Amérique, après celle de la Havana; elle n'a jamais été foible, puisque c'est la première ville que les espagnols ayent fortifiée dans le Nouveau-Monde. Elle étoit défendue par des redoutes, lorsqu'elle fut

prise par  
voyoit  
cisquain  
bien en  
de son  
Bello.  
aujourd  
est env  
la sépa  
commu  
fert d'  
de mil  
zare,  
*Félipé*  
pont m  
& se t  
tagne  
Du cé  
trouve  
de Pe  
avec  
*Nuest*  
rien  
fense.  
Ca  
du g  
de T  
*Casti*

prise par le chevalier François Drake ; on y voyoit à peu de distance un couvent de franciscains , capable de résistance , & deux forts bien entretenus. Cependant Gage observe que de son tems ; elle étoit moins forte que Portobello. La haute ville & celle de Xemani sont aujourd'hui fortifiées régulièrement ; celle-ci est environnée de sept bastions , & le canal qui la sépare de l'autre , avec laquelle elle n'a de communication que par un pont mobile , lui fert d'un large fossé. A la distance d'un quart de mille à l'est-nord-est , est le fort Saint-Lazare , ou comme on l'appelle aujourd'hui , *San Felipé de Ba. . .* , où l'on passe aussi par un pont mobile. Ce fort commande les deux villes , & se trouve commandé lui-même par une montagne fort haute , & d'un très-difficile accès. Du côté du sud-est à un mille du fort , on trouve sur une colline le monastère de la *Mandre de Popa* , qui tire ce nom de sa ressemblance avec la poupe d'un vaisseau. On l'appelle aussi *Nuestra senora de la Candelaria* , & l'on n'a rien épargné pour le rendre capable de défense.

Carthagène est la capitale de la province & du gouvernement du même nom , sur la côte de *Tierra Firma* , qui se nommoit autrefois *Castillo de l'Oro*. Cette province s'étend l'est-

pace de quatre-vingt lieues depuis *Rio-Grande* ou *Madalena*, jusqu'au golfe de Darien, & n'a pas moins d'étendue depuis la côte jusqu'à la nouvelle Grenade. Elle n'est pas gouvernée comme *Sancta Fe*, par une cour de justice & une chancellerie, mais par un seul gouverneur, qui y fait sa résidence avec les officiers du roi. C'est à Carthagène qu'on garde le trésor royal. Son évêque est dépendant de l'archevêché de *Sancta Fe de Bogota*, dans la nouvelle Grenade.

Les galions y venant prendre le revenu du roi à leur retour de Porto-Bello, ils y deviennent l'occasion d'un grand commerce, aussi bien que les vaisseaux marchands qui y arrivent sous leur escorte. Carthagène est fort riche. Son principale négoce est en perles, en émeraudes, & en toutes sortes de pierres précieuses. La plus grande partie des perles y vient de la *Margarita*. On les raffine à Carthagène; & dans une de ses plus belles rues, on ne trouve que des ouvriers occupés de cet emploi. Au mois de juillet, l'usage ordinaire est d'envoyer un vaisseau ou deux à la *Margarita*, pour en apporter les revenus du roi & les marchands de perles. La crainte des anglois & des hollandois oblige les espagnols de s'armer soigneusement pour ce voyage. On envoie aussi chaque année

douze  
de la  
les esc  
ques l  
où la

Les  
Santa  
pierre  
rique  
espagn  
émera

qui e  
cens  
rempl  
qu'un  
nez,  
On le  
croiss  
tal;

On  
de p  
l'indi  
tire c  
trou  
riche  
Nica  
gène  
pagn

douze petits vaisseaux, qu'on nomme la flotte de la perle, avec un vaisseau de guerre pour les escorter de Carthagène à *Rancherías*, quelques lieues au nord-est de *Rio de la Hacha*, où la pêche des perles est fort riche.

Les émeraudes viennent de la province de Santa Marta & du *Nuevo Regnó*. Cette sorte de pierreries étoit fort estimée avant que l'Amérique en eût produit un si grand nombre. Un espagnol curieux de savoir le prix de deux émeraudes les fit voir à un joaillier italien, qui estima l'une cent ducats, & l'autre trois cens; mais qui voyant bientôt après une caisse remplie des mêmes pierres, n'en offrit plus qu'un ducat pièce. Les indiens les portent au nez, & les croient bonnes contre l'épilepsie. On les trouve au long des rochers, où elles croissent en veines, à peu près comme le cristal; & le tems leur fait acquérir leur éclat.

On apporte tous les ans à Carthagène, sur de petites frégates, la plus grande partie de l'indigo, de la cochenille & du sucre, qui se tire de la province de Guatimala. Les espagnols trouvent plus de sûreté à faire passer toutes ces richesses au travers du lac de Grenade, jusqu'à Nicaragua, & par cette voie jusqu'à Carthagène, où les galions s'en chargent pour l'Espagne, qu'à les envoyer par les vaisseaux de

Honduras, qui ont été fort souvent enlevés par les hollandois, comme ces fré gates pourroient l'être par les anglois, si les espagnols n'avoient chassé ceux-ci de l'île de la Providence, dont ils étoient obligés de s'approcher trop dans leur course.

Pendant plusieurs années le commerce de Carthagène a beaucoup souffert, non-seulement des boucaniers, qui étoient un mélange d'aventuriers de différentes nations, accoutumés à insulter les ports de la mer du nord, & à s'emparer des vaisseaux marchands; mais encore de la part des anglois de la Jamaïque, & des hollandois de Curaçao & de Surinam, qui entretenoient sur cette côte un commerce clandestin avec les habitans. Ce commerce portoit le nom de *commerce des chaloupes*, parce que c'étoit sur des chaloupes que les marchands de ces deux nations venoient prendre les marchandises que les habitans du pays leur apportoient pendant la nuit dans leurs canots. Mais si les anglois & les hollandois tiroient un avantage considérable de ce commerce illicite, les contrebandiers espagnols y trouvoient encore plus de profit. Non-seulement ils évitoient par-là de payer les droits, qui sont excessifs dans leur pays, mais ils achetoient les marchandises des chaloupes beaucoup moins cher qu'ils ne les auroient achetées

des gal  
Cartha  
des cha

Cett  
pernici  
intérêt  
d'Espa  
qu'elle  
fut bie  
thagèn  
vit pa  
de vin  
Les an  
de gra  
de dix  
avec c  
sorte  
les ca  
qu'elle  
fin mé  
se fais  
person  
diers,  
sur le  
sister  
dans  
s'exer  
fut p

des galions à Porto-Bello, ou des marchands à Carthagène, ce qui n'empêchoit pas que celles des chaloupes ne se vendissent à fort bon prix.

Cette sorte de commerce devint également pernicieuse au revenu du roi d'Espagne, & aux intérêts des marchands de bonne foi. La cour d'Espagne n'y apportant aucun remède, quoiqu'elle n'ignorât point la grandeur du mal, il fut bientôt impossible au gouverneur de Carthagène de soutenir l'intérêt de sa nation. On vit paroître les hollandois avec des vaisseaux de vingt, de trente & de trente-six canons. Les anglois se présentoient de leur côté avec de grandes chaloupes, & des brigantins de huit, de dix, de seize canons, & quelquefois même avec des vaisseaux de la première force; de sorte qu'ils se trouvèrent en état de protéger les canots contre les chaloupes espagnoles lorsqu'elles entreprirent de les surprendre. A la fin même il auroit été difficile aux espagnols de se saisir des canots quand ils n'auroient trouvé personne pour les défendre; car les contrebandiers, informés par les espions qu'ils avoient sur le rivage, ne faisoient pas difficulté de résister aux officiers du roi, & les maltraitèrent dans plusieurs occasions. Ainsi, la contrebande s'exerçoit ouvertement à la vue de la ville, & fut portée si loin, qu'elle diminua beaucoup le

commerce des galions, sur-tout pour la province de Carthagène, de Santa Marta, Pagan, Grenade & Venezuela, qui se trouvèrent fournies par ces voies indirectes de toutes les marchandises d'Europe dont elles avoient besoin.

Enfin, le gouvernement d'Espagne se déterminant à réprimer tant d'abus, fit partir trois bons vaisseaux de guerre, avec ordre de passer l'hiver à Carthagène. Ils s'y joignirent à quelques autres vaisseaux venus de la Havana; & c'est à cette petite flotte qu'on a donné le nom de *Guarda de las costas*. Ayant bientôt rencontré cinq bâtimens hollandois qu'elle attaqua vigoureusement, les hollandois firent une défense si désespérée, qu'un de leurs vaisseaux n'étant plus en état de résister, ils prirent le parti de le couler eux-mêmes à fond. Cependant les autres ne purent éviter d'être pris, & leur cargaison fut estimée à 100000 pistoles. Pour achever cette tragédie, seize marchands espagnols qui se trouvèrent parmi eux, furent conduits à Carthagène, & pendus avec la dernière rigueur.

Les environs de Carthagène & l'isthme même, à la réserve du seul endroit où la ville est située, sont marécageux; ce qui rend l'air fort mal sain dans quelques saisons, & produit quan-

ité de  
vieux.  
pour  
qu'il  
d'autr  
est fo  
la cal  
se gar  
l'air d  
garde  
l'évite

To  
mont  
bres  
Il de  
diffici  
d'or  
rent  
natio  
pêch  
front  
ques  
gom  
est u  
& d  
arbr  
L  
gèn



ité de maladies. Le climat est humide & pluvieux. Cependant il est encore moins pernicieux pour la santé, que celui de Porto-Bello, parce qu'il n'est pas si chaud, ni si humide; & dans d'autres tems de l'année, le séjour de la ville est fort agréable. On y est exposé seulement à la *calenture*, dont il n'y a que les indiens qui se garantissent, entre ceux qui se montrent à l'air du soir, qu'on nomme le *serain*. Ainsi les gardes qui veillent la nuit ne peuvent guères l'éviter.

Tout le pays d'ailleurs est pauvre, stérile, montagneux, & ne produit guères que des arbres fort élevés. Rien n'est si sec que le terroir. Il demeure sans culture, parce qu'il seroit trop difficile d'en tirer parti. On y trouve aussi peu d'or que de bled; mais les espagnols s'y procurent de l'or par leur commerce avec quelques nations paisibles, que leur éloignement n'empêche point de venir trafiquer dans les villes frontières de la domination d'Espagne. Quelques montagnes fournissent de la *raisine* & des gommés aromatiques, du *sang de dragon*, qui est un baume odoriferant d'une grande vertu, & d'autres liqueurs qui distillent du tronc des arbres.

Les habitans des cantons voisins de Carthagène sont les plus fiers & les plus intraitables



de tout le pays. Jamais les espagnols n'ont pu les faire entrer dans aucun traité, ni dans aucune association de commerce. Ils n'y ont trouvé que des ennemis cruels, toujours disposés à les attaquer, & qui ne font pas difficulté d'empoisonner leurs flèches pour en rendre les blessures incurables; si adroits d'ailleurs à se servir de leur arc, qu'ils tuent d'un coup de flèche aussi sûrement que les espagnols d'un coup de mousquet. La plupart ont été détruits dans divers combats, ou se sont retirés plus loin dans les terres; mais les espagnols ont tiré peu d'avantage de leur victoire, parce que le pays demande un grand nombre d'habitans pour le cultiver, & plus encore pour le défendre. Aussi seroit-il peu capable de défense s'il étoit attaqué avec vigueur, & sur-tout si l'on se ménageoit l'assistance des anciens habitans, qui seroient charmés d'en chasser les espagnols à toute sorte de prix.

Suivant les observations du père Feuillée de l'année 1705, qui ont été vérifiées par celles de don Juan de Herrera en 1722, 1723 & 1724, la longitude de Carthagène à l'occident de Paris, est de 77 degrés 46 minutes 15 secondes, & par conséquent de Londres, 75 degrés 21 minutes 15 secondes. La latitude observée la même année par Feuillée, étoit de

10 degré  
rera dan  
n'a trou  
condes.  
parcè q  
chica, c  
40 degr  
veroit r  
& Boca  
phiques  
& la vi  
& dem  
Moll, l  
grés 34  
35 min  
minutes  
tombés

A ce  
lation f  
en 158  
de son  
gloise,  
il avoit

Les  
beth d  
cette g  
sur leu  
l'Espag

10 degrés 30 minutes 35 secondes. Mais Herrera dans ses calculs des années 1709 & 1719, n'a trouvé que 10 degrés 26 minutes 35 secondes. Cette observation paroît la plus exacte, parce que suivant celle de Feuillée à Bocachica, dont il trouva que la latitude étoit de 10 degrés 20 minutes 24 secondes, il se trouveroit 10 minutes de différence entre la ville & Bocachica, ce qui feroit dix milles géographiques; tandis qu'il est certain que Bocachica & la ville ne sont éloignées que de sept milles & demi. Suivant les cartes de Pople & de Moll, la latitude de Carthagène est de 10 degrés 34 minutes, & la longitude de 76 degrés 35 minutes. C'est une erreur d'un degré 14 minutes, dans laquelle ces deux auteurs sont tombés par précipitation, ou par ignorance.

A ce mémoire, le capitaine ajouta une relation fort curieuse de la prise de Carthagène en 1585, par le chevalier Drake. Il la tenoit de son père, qui servoit alors dans la flotte angloise, & qui avoit écrit les évènements dont il avoit été témoin.

Les hollandois ayant offert à la reine Elisabeth de la reconnoître pour leur souveraine, cette grande princesse fit de sérieuses réflexions sur leurs offres, & considérant les troubles que l'Espagne avoit suscités dans ses états depuis le

commencement de son règne, la haine mortelle des espagnols pour ses sujets & pour sa religion, les resentimens particuliers dont leur roi étoit animé contr'elle, & les violences qu'il avoit exercées nouvellement en faisant saisir dans ses ports les vaisseaux & les marchandises des anglois; enfin, plus excitée encore par les ambitieux desseins de Philippe II, elle résolut, de l'avis de son conseil, de recevoir les hollandois sous sa protection, & de les assister de toutes ses forces, suivant l'engagement des anciens traités. Mais elle refusa la souveraineté de leur pays, & formant au contraire des vues beaucoup plus nobles, elle entreprit de les rétablir dans leur ancienne liberté. Comme il s'agissoit d'abord de les délivrer de l'oppression des espagnols, elle leur envoya un secours de six mille hommes, & ne doutant point que cette démarche ne fut regardée en Espagne comme une déclaration de guerre, elle se crut obligée, pour garantir ses propres états, de mettre une flotte en mer, qui attirât d'un autre côté l'attention des espagnols.

Cette flotte étoit composée de vingt voiles, tant vaisseaux que pinaces, & portoit à bord 2300 hommes, sous le commandement du chevalier Drake, qui fut honoré tout à la fois du titre de général & d'amiral. Ses officiers de

terre é  
général  
Matthie  
de camp  
Plat, E  
Pen, G  
laume C  
Richard  
leurs ca  
amiral  
Knolle  
Leicest  
venture  
Carlisle  
Thoma  
le Mini  
Crosse  
ner; E  
zo, le  
cis; J  
le Dra  
Martin  
Richar  
Swallo  
Le  
voile c  
d'Espa  
rons c

terre étoient Christophe Carlisle , lieutenant général ; Antoine Powell , sergent major ; Matthieu Morgan & Jean Samfon , maréchaux de camp. Les capitaines se nommoient Antoine Plat , Edouard Winter , Jean Goring , Robert Pen , Georges Barton , Jean Marchant , Guillaume Cecil , Walter Biggs , Jean Haman , & Richard Slanton. Les noms des vaisseaux & de leurs capitaines étoient , Martin Frobisher , vice-amiral , commandant le Primrose ; François Knolle , contre-amiral , commandant le galion le Leicester ; Thomas Venner , l'Elisabeth Bonaventure ; Edouard Winter , l'Aid ; Christophe Carlisle , le Tigre ; Henri White , le Seadragon ; Thomas Drake , le Thomas ; Thomas Scely , le Minion ; Samuel Cagley , le Talbot ; Robert Croffe , le Bond ; Georges Fortescue , le Bonner ; Edouard Carelesse , le Hope ; James Eri-  
zo , le White Lyon ; Thomas Maon , le Francis ; Jean Rivers , le Vantage ; Jean Vaughan , le Drake ; Jean Varneg , le Georges ; Jean Martin , le Benjamin ; Richard Gilman , le Stout ; Richard Hawkins , le Duk ; James Bitfield , le Swallow.

Le 12 de septembre toute la flotte mit à la voile du port de Plimouth , pour gagner la côte d'Espagne. Elle y fit quelque butin aux environs de Vigo , d'où elle passa au Cap-Verd.

Elle y brûla San-Jago ou Plaga, capitale d'une île du même nom. Ni le gouverneur, ni l'évêque, ni personne de la ville, ne parut pour demander grâce, ce que les anglois attribuèrent au remords que les espagnols conservoient d'avoir massacré cinq ans auparavant, avec autant de lâcheté que de perfidie, le capitaine Guillaume Hawkins, de Plimouth, & tous ses gens. Ces barbares avoient raison de craindre encore notre ressentiment pour la cruauté qu'ils avoient exercée à l'égard d'un petit garçon de la flotte dont ils s'étoient saisis. Après lui avoir coupé la tête, ils lui avoient arraché le cœur, & mis en pièces tous ses membres : ce fut pour tirer vengeance d'une action si cruelle, que les anglois brûlèrent non-seulement la ville, mais toutes les maisons du pays, & qu'ils mirent en plusieurs endroits, sur-tout à l'hôpital, que le feu avoit épargné, des affiches qui rendoient témoignage du crime & du châtement.

Delà, ils prirent directement la route des Indes occidentales ; mais la maladie se mit quelques jours après dans leurs troupes, & leur fit perdre un grand nombre de soldats. C'étoit une fièvre ardente qui les emportoit en peu de jours, & qui leur laissoit après leur mort des taches dans toutes les parties du corps, comme celles de la peste. Ils l'attribuèrent au mauvais

air, &  
nir, sen  
considér  
ment da  
continua  
la Dom  
d'où ils  
premier  
cendie  
inutilem  
rançon  
vingt-ci  
pour sa  
point le  
y avoien

Ils pa  
rique m  
de Cart  
point tr  
le vice-  
des pin  
mier fo  
ses trou  
marcha  
silence  
à deux  
corps  
ment,

air, & ceux qui eurent le bonheur d'en revenir, sentirent long-tems après un affoiblissement considérable dans leurs forces, & particulièrement dans leur mémoire. N'ayant pas laissé de continuer leur course, ils passèrent par l'île de la Dominique, & par celle de Saint-Christophe, d'où ils se rendirent à Hispaniola. C'étoit le premier jour de l'an : ils le célébrèrent par l'incendie d'une partie de la capitale; après avoir inutilement proposé aux espagnols de payer une rançon pour s'exempter de cette perte; & les vingt-cinq mille ducats qu'ils donnèrent ensuite pour sauver le reste de la ville, n'empêchèrent point les anglois d'emporter tout le butin qu'ils y avoient déjà fait.

Ils passèrent ensuite au continent de l'Amérique méridionale, & s'approchèrent de la côte de Carthagène à la portée du mousquet. N'ayant point trouvé de résistance à l'entrée du port, le vice-amiral & les capitaines des barques & des pinaces reçurent l'ordre d'attaquer le premier fort qui la défend, & le général débarqua ses troupes vers le soir à quelque distance. Il marcha le long du rivage avec beaucoup de silence, & s'étoit déjà avancé fort heureusement à deux milles de la ville, lorsqu'il rencontra un corps de cent cavaliers qu'il attaqua brusquement, & qui tournèrent le dos à la première

décharge de la mousqueterie angloise. Dans le même instant il entendit quelques volées de canon. C'étoit le signal dont le vice-amiral étoit convenu avec lui, pour l'avertir qu'il avoit commencé l'attaque du fort; mais cette entreprise étoit plus difficile qu'on ne s'y étoit attendu. Le fort, quoique petit, étoit en état de faire une vigoureuse défense; & l'endroit le plus étroit du canal, qui fait l'entrée du port, étoit traversé par une chaîne qui en bouchoit le passage. Ainsi le bruit du canon ne servit qu'à donner l'alarme aux autres parties de la côte.

Cependant le général avoit continué d'avancer, & n'étoit plus qu'à un demi-mille des murs de Carthagène. Il trouva que le passage se rétrécissoit tout d'un coup, & n'avoit plus cinquante pas de largeur. D'un côté, c'étoit la mer, & de l'autre le grand bassin qui forme le port. Il observa la place, qui étoit environnée d'un mur de pierres & d'un fossé, flanqué de différens ouvrages. Il n'y avoit qu'un seul chemin pour les chevaux & les voitures, & les habitans l'avoient déjà bouché avec quantité de tonneaux remplis de terre. Il étoit défendu d'ailleurs par six grosses pièces de canon. Les habitans en firent une décharge à l'approche des anglois. Ils firent avancer en même tems deux grandes galères, montées chacune d'onze pièces de canon, qui

jouoien  
quatre  
bord. I  
terre p

Tou  
les ang  
prenan  
de la o  
à baiss  
coups  
ne pas  
de la v  
des to  
quets.  
renven  
faisant  
tout c  
espagn  
d'aban  
furieu  
à fair  
tems  
ville  
plus  
rejoit  
avoit  
pagn  
II



jouoient sur l'isthme en travers, outre trois ou quatre cens mousquetaires qu'elles avoient à bord. Ils en avoient posté aussi trois cens sur terre pour garder ce passage.

Toute cette artillerie fit un feu terrible sur les anglois ; mais le lieutenant-général Carlisle prenant avantage de l'obscurité, marcha le long de la côte, & trouvant l'eau qui commençoit à baisser, il se mit facilement à couvert des coups de feu. Tous les anglois ayant ordre de ne pas tirer avant que d'être arrivés aux murs de la ville, ils s'avancèrent jusqu'à la barricade des tonneaux sans s'être servis de leurs mousquets. Mais aussitôt qu'ils y furent arrivés, ils renversèrent impétueusement la barricade, & faisant leur décharge sur l'ennemi, ils en vinrent tout d'un coup aux piques & aux épées. Les espagnols se virent forcés de tourner le dos & d'abandonner le passage. On les poursuivit si furieusement, qu'ayant recommencé deux fois à faire face, ils furent poussés, sans avoir le tems de respirer, jusqu'à la grande place de la ville ; & désespérant enfin de pouvoir résister plus long-tems, ils sortirent de la place pour rejoindre leurs femmes & leurs enfans, qu'ils avoient eu la précaution d'envoyer à la campagne.

Ils avoient élevé à l'entrée de chaque rue



d'autres barricades de terre , avec une espèce de retranchement qui coûta quelque chose à forcer. Mais ceux qui les défendoient s'étant bientôt dispersés , les anglois y perdirent peu de monde. Ils avoient posté aussi dans des lieux avantageux un grand nombre d'indiens , avec leurs arcs & ces flèches empoisonnées , dont la moindre blessure étoit mortelle. Ces barbares nous tuèrent quelques soldats, Au long des rues , les espagnols avoient planté dans la terre une infinité de pointes de fer , qui étoient empoisonnées comme les flèches des indiens ; mais nos officiers s'en étant apperçus firent marcher leurs gens sur le bord de la mer qui baigne la place jusqu'au pied des maisons ; de sorte que ces odieuses inventions , si contraires aux loix de la guerre , ne furent pernicieuses qu'à un petit nombre d'anglois. Ce soin qu'ils avoient eu de se préparer avec tant de précautions , venoit d'un avis qu'ils avoient reçu de l'approche de notre flotte vingt jours avant notre arrivée ; ce qui avoit même donné assez de loisir aux habitans pour mettre tous leurs effets à couvert.

Dans cette action les anglois firent prisonnier don Alonzo Bravo , qui commandoit à la première barricade. Ne trouvant plus d'ennemis à combattre , ils passèrent six semaines dans la place,

Mais  
calent  
attribu  
rein. I  
rent le  
avoit  
ainsi  
il esp  
dédor  
le séjo  
tans a  
l'évêq  
distinc  
les m  
Cep  
qui le  
sur le  
jugé  
avoit  
ville,  
ques  
ciers  
pina  
avan  
nous  
tout  
avoit  
ave

Mais dans cet intervalle, ils furent repris de la calenture, mal dangereux que les espagnols même attribuent à l'air, & qui se gagne le soir au fe-rein. Les tristes effets de cette maladie empêchè-rent le chevalier Drake de suivre le dessein qu'il avoit d'aller à Nombre de Dios, & de gagner ainsi par terre la fameuse ville de Panama, où il espéroit trouver assez de richesses pour se dédommager des fatigues du voyage. Pendant le séjour qu'il fit à Carthagène, il traita les habi-tans avec beaucoup de civilité; & le gouverneur, l'évêque, avec quantité d'autres personnes de distinction, ne firent pas difficulté de lui rendre les mêmes politesses.

Cependant il arriva aux anglois un accident qui leur apprit à ne jamais faire trop de fond sur les apparences de l'amitié, dans un pays sub-jugé par la force. Une de nos sentinelles, qui avoit son poste sur le plus haut clocher de la ville, ayant un jour découvert deux petites bar-ques qui s'avançoient sur la mer, quantité d'offi-ciers & de matelots entrèrent aussitôt dans deux pinaces, pour alier au-devant d'elle & s'en saisir, avant qu'elles pussent être informées que nous nous étions rendus maîtres de la ville. Malgré toute la diligence des anglois, les deux barques avoient déjà reçu quelque signal qui les avoit averties du danger, Elles gagnèrent le rivage en

voyant approcher nos pinaces, & leur équipage se cacha aussitôt dans les bruyères, avec quelques espagnols de qui elles avoient reçu le signal. Nos anglois voyant les barques vides, y entrèrent témérairement, & se tinrent à découvert sur le pont, où ils furent salués d'une décharge de mousqueterie, qui leur tua deux capitaines, Wancy & Moon, avec cinq ou six de leurs gens. Les autres, ne se trouvant point assez forts pour se venger sur le champ de cette perfidie, & la plûpart étant des matelots qui n'avoient pas même apporté leurs armes, parce qu'ils avoient cru que leur canon suffisoit pour forcer les deux barques, retournèrent à la ville, & n'y remportèrent que le chagrin de leur perte.

Les espagnols, suivant l'usage auquel ils ne manquent jamais, de s'obstiner trop long-tems contre toutes sortes de propositions, & d'accepter ensuite servilement toutes les conditions qu'on veut leur imposer, refusèrent d'abord de convenir d'une somme pour racheter la ville. Mais lorsqu'ils nous virent résolu de la brûler, & que cette menace fût même exécutée en quelque partie, ils consentirent à payer cent dix mille ducats pour sauver le reste. Ainsi quoique Carthagène ne fût pas la moitié aussi considérable que Saint-Domingue, nous en exigeâ-

mes u  
que l'  
comm  
font u  
tre n'  
robe  
réside  
toutes  
îles.

La  
venti  
pour  
située  
mur  
en re  
voit  
sentin  
ne s  
rang  
fort  
men  
deux  
nou  
car  
fit  
espr  
des  
nou

mes une rançon beaucoup plus grosse, parce que l'excellence de son port, la nature de son commerce & les richesses de ses habitans, en font une place beaucoup plus importante, l'autre n'étant guères habitée que par des gens de robe ou des personnes sans emploi, comme la résidence du conseil suprême, où ressortissent toutes les provinces du continent, & toutes les îles.

La somme ayant été payée suivant les conventions, nous quittâmes la ville; mais ce fut pour nous rendre à l'abbaye voisine, qui est située proche du port, & défendue par un bon mur de pierres. Nous y mîmes une garnison, en représentant aux espagnols que ce lieu n'avoit point été compris dans la capitulation: Ils sentirent que nous les surpassions en adresse, & ne s'éloignèrent point de payer une nouvelle rançon; mais ils y vouloient comprendre un fort voisin, quoique nous demandassions séparément mille livres sterlings pour chacune de ces deux places. Leur dessein sans doute étoit de nous éprouver; cette difficulté leur couta cher, car le chevalier Drake ennuyé de leur lenteur, fit sauter le fort par le moyen d'une mine. Les espagnols publièrent dans ce tems-là, qu'outre des sommes inestimables en or & en argent, nous leur avions enlevé deux cens trente pièces

d'ordonnance; mais il n'y en avoit point alors un si grand nombre dans la ville. Il est certain, par nos propres calculs, que dans toute cette expédition, nous n'en tirâmes que deux cens quarante de toutes les villes dont nous nous permîmes le pillage.

Notre flotte étant remontée ensuite à l'embouchure du port, s'arrêta près d'une île extrêmement agréable remplie d'orangers & d'autres arbres, qui étoient couverts des fruits les plus délicieux. Ils étoient plantés si régulièrement, que l'île entière, dont le circuit est d'environ trois milles, ne paroissoit composée que de vergers & de jardins. Ce ne peut-être la même île dont on a parlé dans la description, où est à présent le fort de San-Josepho.

Le chevalier Drake ayant fait renouveler les provisions d'eau à toute sa flotte, d'un excellent puits qui se trouvoit dans la même île, se remit en mer le 31 de mars. Deux jours après, on s'apperçut qu'un grand vaisseau que nous avions pris à Saint-Domingue, chargé de marchandises & bien monté d'artillerie, commençoit à faire eau de toutes parts, ce qui nous obligea de retourner à Carthagène, où nous employâmes dix jours à transporter sur un autre vaisseau cette riche cargaison. Ensuite remettant à la voile, nous prîmes notre route vers

le cap  
plus d  
vâmes  
Cart  
des a  
comm  
eux l'i  
ont no  
trente-  
duras;  
Bello;  
nutes,  
ment p  
espagn  
n'avons  
nous p  
intérêt  
en rem  
font fa  
due, &  
leurs e  
pas laif  
pouvo  
leurs c  
dans l  
Je r  
ce mé

le cap de Saint-Antoine , qui fait la pointe la plus occidentale de l'île de Cuba, où nous arrivâmes le 27 avril.

Cartahagène s'est vengée depuis ce temps-là des anglois , non-seulement par la ruine du commerce des chaloupes , mais en prenant sur eux l'île de la Providence , que les espagnols ont nommée *Sancta Catalina*. Cette île est à trente-six lieues vers l'est de la côte de Honduras ; à soixante-dix nord-nord ouest de Porto-Bello ; & sa latitude est de 13 degrés 15 minutes , de sorte qu'elle est située merveilleusement pour causer beaucoup d'incommodité aux espagnols. Quoiqu'elle ait peu d'étendue , nous n'avons point de plantations en Amérique dont nous puissions tirer plus d'avantages , & notre intérêt doit nous faire conserver le désir de nous en remettre en possession. Les boucaniers s'en sont saisis deux fois depuis que nous l'avons perdue , & la trouvoient aussi très-favorable à toutes leurs entreprises ; mais les espagnols ne les ont pas laissés long-tems maîtres d'un lieu , d'où ils pouvoient faire à tous momens des invasions sur leurs côtes , & causer de l'embarras aux galions dans leur route de Porto-Bello à Cartahagène.

Je ne prévoyois point en tirant la copie de ce mémoire , qu'il dût jamais contribuer ou nuire

à ma sûreté. L'envie de m'instruire étoit mon unique motif, & ce fut elle encore qui me fit commencer dès le même jour à faire exactement le journal de mon voyage. Je commis seulement une imprudence en gardant à part le mémoire de Carthagène, & l'on me fit connoître dans la suite qu'il m'auroit été moins dangereux, si j'eusse pris soin de le mêler comme indifféremment dans mon journal.

Après avoir pris huit jours de repos aux Canaries nous retournâmes vers l'Afrique avec le premier vent favorable. Sans nous être ouvert particulièrement aux anglois que nous quittions, nous les avons trouvés mieux instruits que nous, sur la partie de l'Afrique dont nous avons déjà parcouru les côtes. Leur pilote, qui avoit fait plus d'une fois la même route, nous donna des lumières que nous regrettâmes de n'avoir pas eues plutôt, & qui nous servirent encore dans la suite de notre navigation. Mais nous leur cachâmes soigneusement le butin que nous avons fait parmi les nègres, & les espérances que nous emportions pour l'avenir. Quoique nous n'eussions trouvé personne à Ferro qui fût distinguer mieux que nous la qualité des métaux, quelques essais que nous avons faits secrètement ne nous laissoient aucun doute

de la  
médite  
heureu

Not  
de Bo  
avance  
seulem  
de foi  
exacte  
abord  
conno  
désirs  
notre  
heureu  
nous e  
cente  
confer  
à nous  
d'enle  
nègres  
notre  
moins  
seau  
comm  
une te  
favor  
jours  
plus



de la réalité de notre or , & notre capitaine méditoit déjà divers moyens de retourner plus heureusement à la source.

Nous eûmes dès le lendemain la vue du cap de Boyador , & continuant notre route sans avancer plus près du continent , nous prîmes seulement la résolution , en passant pour la seconde fois au long de la même côte , d'observer plus exactement que jamais les lieux où nous avions abordé. Il ne nous fut pas difficile de les reconnoître , & celui qui attiroit encore tous nos désirs nous parut tel que nous l'avions gravé dans notre mémoire. Nous ne doublâmes point cette heureuse pointe , sans être vivement tentés de nous exposer aux hafards d'une nouvelle descente ; & pendant quelques momens que nous conservâmes cette pensée , nous prîmes plaisir à nous flatter qu'il ne nous seroit pas impossible d'enlever le reste des lingots , avant que les nègres eussent le tems de se reconnoître. Mais notre petit nombre , & la nécessité de laisser du moins la moitié de nos gens à la garde du vaisseau , refroidirent cette chaleur. D'ailleurs , comme si le ciel eût voulu nous fortifier contre une tentation si dangereuse , le vent nous servit si favorablement à ce passage , qu'ayant duré quatre jours avec la même force , nous fîmes malgré nous plus de trois cens lieues dans un espace si court.



Nous fûmes ensuite arrêtés pendant neuf jours dans un calme si profond, que la mer paroissoit immobile. Quoique nous nous crussions fort éloignés de la terre, il ne se passoit pas de jour où nous ne vissions quelques oiseaux qui s'approchoient de nous à la portée du fusil; nous en tuâmes quelques-uns, que les matelots allèrent prendre dans la chaloupe, avec le secours des rames. Nous dissipâmes encore l'ennui d'un si long retardement par l'amusement de la pêche. Enfin, le dixième jour il s'éleva au nord un orage violent qui nous fit craindre une nouvelle tempête; mais qui se termina bientôt par une affreuse pluie.

Nous fûmes surpris sous la ligne d'un autre calme, qui auroit coûté la vie à ma femme; s'il eut duré plus long-tems. Elle se trouva si affoiblie, qu'ayant perdu la connoissance pendant plus de quatre heures, elle ne revint à elle-même qu'à l'aide de plusieurs soufflets, avec lesquels je fis agiter l'air dans ma cabane. Cette langueur la reprenant aussitôt que le mouvement de l'air cessoit, je fus obligé pendant trois jours d'acheter par des sommes immenses les services de quelques matelots, qui se trouvant eux-mêmes fort incommodés de leur situation, se crurent en droit de me faire payer leur secours. Nous sortîmes de cet embarras pour retomber dans un nouveau danger; le vent, dont la joie de le  
sentir

sentir r  
précau  
violenc  
marqué  
beauco  
pendan  
tellemen  
parties  
mais il  
cident  
deux he  
vaisseau  
le cours  
ciel de  
ne conno  
lorsqu'il  
matelots  
avoient v  
de nos fr  
se formé  
sur-tout  
& qui se  
mence. D  
cru reco  
& dans t  
n'étois pa  
& je ne  
nier dang

sentir renaître nous fit user d'abord avec peu de précaution, poussa notre vaisseau avec tant de violence sur un banc de sable, qui n'étoit pas marqué sur nos cartes, que nous demeurâmes beaucoup plus immobiles que nous ne l'avions été pendant les deux calmes. Notre capitaine, mortellement alarmé, fit d'abord visiter toutes les parties du vaisseau; elles se trouvèrent saines, mais il n'en fut pas plus rassuré contre un accident qui paroissoit sans remède. Cependant deux heures après, nous crûmes sentir que le vaisseau recommençoit à flotter. Il reprit en effet le cours du vent, & nous rendîmes grâce au ciel de nous avoir sauvés d'un péril, que nous ne connoissions pas mieux en le voyant finir, que lorsqu'il avoit commencé. Quelques-uns de nos matelots nous assurèrent néanmoins qu'ils en avoient vu des exemples, & donnèrent à la cause de nos frayeurs le nom de sable mouvant, qui se forme quelquefois par le seul choc des flots, sur-tout dans les momens qui précèdent un calme, & qui se résout ensuite lorsque l'agitation recommence. Depuis notre départ de Londres, j'avois cru reconnoître dans la conduite du capitaine, & dans toute la manœuvre du vaisseau, que je n'étois pas avec les plus habiles gens du monde; & je ne pûs m'empêcher, en sortant de ce dernier danger, de lui faire entrevoir l'opinion que

j'en avois. Loin d'en paroître offensé, il me confessa que dans la nécessité de réparer sa fortune, il avoit donné beaucoup au hasard, & qu'il apportoit à son métier moins de lumières que de résolution. Nous gagnâmes enfin le cap de Bonne-Espérance, où la crainte qu'il ne fût arrivé quelque dommage au vaisseau en donnant sur le banc de sable, lui servit de prétexte pour entrer dans la rade.

Nous étions si bien avec les hollandois, que n'ayant que de l'assistance à nous en promettre, nous abordâmes à pleines voiles au rivage. On nous fit l'accueil que nous avions espéré. Je conçus, par les discours du capitaine, qu'il avoit d'autres vues que celles dont il s'étoit fait un prétexte. Il ne me le dissimula point lorsque nous fûmes à terre. La compagnie hollandoise des Indes orientales ayant formé un très-bel établissement à cette extrémité de l'Afrique, il se proposoit non-seulement de vérifier la réalité de notre trésor, mais de prendre adroitement les connoissances qui nous manquoient pour le succès de nos espérances, & de jeter les fondemens de l'entreprise qu'il méditoit à son retour. Nous trouvâmes dans la grande habitation des hollandois, qui est près du fort, des gens d'autant plus entendus sur la matière des métaux, que cette partie de l'Afrique n'étant point sans mines d'or

& d'a  
cette r  
nous e  
de con  
marque  
un prof  
Ils n  
notre a  
cultivés  
nous, fi  
prête,  
espion.  
notre c  
sion de  
la beaut  
fait voir  
beauté r  
de fruits  
plus rare  
grande m  
à chasser  
Comme  
faciliter d  
en avoit  
purent n  
cours d'  
capitaine  
du vaisse

& d'argent, ils s'exerçoient continuellement à cette recherche. Mais la crainte de nous trahir nous empêcha d'abord de nous ouvrir avec trop de confiance, sur-tout lorsque nous eûmes remarqué que les hollandois faisoient eux-mêmes un profond mystère de leurs mines.

Ils nous permirent néanmoins de visiter pour notre amusement tous les endroits qu'ils ont cultivés, & la seule précaution qu'ils prirent avec nous, fut de nous faire accompagner d'un interprète, qui étoit sans doute en même tems notre espion. Peut-être que sous ombre de satisfaire notre curiosité, ils étoient ravis d'avoir l'occasion de faire connoître aux anglois la force & la beauté de cette colonie. Après nous avoir fait voir le jardin de la compagnie, qui est d'une beauté rare, & où l'on trouve avec toutes sortes de fruits délicieux, les arbres & les plantes les plus rares de l'Europe, on nous fit traverser une grande montagne, sur laquelle nous prîmes plaisir à chasser de gros singes qui y sont en abondance. Comme nous n'étions munis de rien pour nous faciliter cette chasse, & que l'occasion seule nous en avoit fait naître l'envie, tous nos efforts ne purent nous en faire prendre que deux dans le cours d'un après-midi. Nous étions quatre; le capitaine & moi, avec notre guide & l'écrivain du vaisseau. Je ne puis représenter toutes les

souples des animaux que nous poursuivions, ni avec combien de légèreté & d'impudence ils revenoient sur leurs pas, après avoir pris la fuite devant nous. Quelquefois ils se laissoient approcher à si peu de distance, que m'arrêtant vis-à-vis d'eux pour prendre mes mesures, je me croyois presque certain de les saisir; mais d'un seul saut ils s'élançoient à dix pas de moi, ou montant avec la même agilité sur un arbre, ils demeuroient ensuite tranquilles à nous regarder, comme s'ils eussent pris plaisir à se faire un spectacle de notre étonnement. Il y en avoit de si gros, que si notre interprète ne nous eût point assuré qu'ils n'étoient pas d'une férocité dangereuse, notre nombre ne nous auroit pas paru suffisant pour nous garantir de leurs insultes. Comme il nous auroit été inutile de les tuer, nous ne fîmes aucun usage de nos fusils. Mais le capitaine s'étant avisé d'en coucher en joue un fort gros qui étoit monté au sommet d'un arbre, après nous avoir long-tems fatigués à le poursuivre, cette espèce de menace dont il se souvenoit peut-être d'avoir vu quelquefois l'exécution sur quelqu'un de ses semblables, lui causa tant de frayeur qu'il tomba presque immobile à nos pieds; & dans l'étourdissement de sa chute nous n'eûmes aucune peine à le prendre: cependant lorsqu'il fut revenu à lui, nous eûmes besoin de toute

notre ac  
server,  
défendo  
mit dan  
de la fer  
un autre  
pierre,  
ques jou

En de  
gne, no  
sec & fab  
il ne se p  
une plain  
endroits  
bourgs &  
des maïsc  
cédoyent  
auxjolies  
couverte  
fura que  
les canto  
qu'elle y  
de fruits.  
moins de  
continuell  
sauvages,  
dont elle  
n'en veuil

notre adresse & de tous nos efforts pour le conserver , en lui liant étroitement les pattes. Il se défendoit encore par les morsures , ce qui nous mit dans la nécessité de lui couvrir la tête , & de la ferrer avec nos mouchoirs. Nous en primes un autre , que l'écrivain renversa d'un coup de pierre , & qui en fut si blessé , qu'il mourut quelques jours après.

En descendant de l'autre côté de la montagne , nous fûmes surpris qu'au lieu du terrain sec & sablonneux que nous avions eu jusqu'alors , il ne se présenta qu'une perspective riante dans une plaine à perte de vue. C'étoient en plusieurs endroits des habitations qui ressembloient à nos bourgs & à nos meilleurs villages. La plupart des maisons étoient bâties de briques , & ne le cédoient point pour la propreté & l'agrément , aux jolies maisons de Hollande. La campagne étoit couverte de verdure. Notre interprète nous assura que la terre y étoit aussi bonne que dans les cantons les plus fertiles de l'Europe , & qu'elle y produisoit toutes sortes de grains & de fruits. Mais cette belle plaine , qui n'a pas moins de quinze lieues d'étendue , est infestée continuellement par un grand nombre de bêtes sauvages , qui descendent des montagnes arides dont elle est bordée. Quoique tous ces animaux n'en veuillent point à la vie des hommes , il s'y

trouvé des lions, des tigres, des léopards, des chiens sauvages, des loups, & d'autres ennemis de la race humaine, à qui la faim fait quelquefois commettre des désordres fort sanglans. Les laboureurs ne conduisent point la charrue sans être armés, & l'entrée de toutes les habitations est défendue par des fossés & par des portes. On trouve d'ailleurs dans le pays toutes sortes de gibiers, particulièrement des cerfs, dont le nombre est prodigieux. Il y a quantité de chevaux sauvages, parmi lesquels il s'en trouve d'une beauté extraordinaire. Ils ont la peau diversifiée de raies blanches & noires. Mais on parvient difficilement à les dompter. Les eaux des sources & des rivières étant excellentes & fort poissonneuses, il ne manque rien à ce beau canton pour la commodité & l'agrément de la vie.

L'amusement qui nous avoit arrêtés sur la montagne ayant consumé une grande partie du jour, notre interprète nous fit craindre que si l'admiration nous retenoit plus long-tems à considérer la plaine, nous ne fussions exposés à la rencontre de ces terribles animaux dont il nous avoit peint la férocité. Nous pressâmes notre marche. Toutes les habitations ayant beaucoup de ressemblances, il nous suffisoit d'en voir une pour prendre une idée de toutes les autres. Celle où nous arrivâmes se nomme Delft, du nom

230  
10

appare  
y reçu  
taine,  
nous q  
Il revi  
gloise  
une jo  
sonnes  
lande à  
une vie  
miné à  
Cap. E  
taine q  
plaisir,  
suivre,  
eut à g  
moins  
faire ex  
pas app  
dit que  
comme  
de l'or  
mines a  
le secre  
plusieur  
roit qu  
elle no  
plusieur



apparemment d'une ville de Hollande. On nous y reçut avec toutes sortes de caresses. Le capitaine, qui favoit quelques mots de hollandois, nous quitta pour se promener seul dans les rues. Il revint une heure après, avec une femme angloise qu'il avoit rencontrée, & qui marquoit une joie extrême de se trouver avec trois personnes de son pays. Elle s'étoit mariée en Hollande à un tailleur, qui n'ayant pu se procurer une vie commode dans sa patrie, s'étoit déterminé à venir chercher une meilleure fortune au Cap. Elle n'étoit pas sans agrément, & le capitaine qui conservoit son ancien goût pour le plaisir, lui ayant proposé en badinant de nous suivre, elle nous surprit par la facilité qu'elle eut à goûter cette offre. Nous profitâmes du moins d'une si favorable disposition pour nous faire expliquer mille choses que nous n'espérions pas apprendre de notre interprète. Elle nous dit que les hollandois n'avoient guères d'autre commerce avec les naturels du pays, que celui de l'or & des dents d'éléphants. S'ils ont des mines auxquelles ils fassent travailler eux-mêmes, le secret en est bien impénétrable, puisqu'après plusieurs années de séjour au Cap, elle ignoroit qu'ils eussent cette sorte de richesse; mais elle nous assura que dans divers tems de l'année, plusieurs nations caffres leur apportent de la



poudre d'or & de petits lingots , tels que ceux dont nous avons rempli nos deux tonneaux. Ces barbares , plus grossiers que tous les autres peuples de l'Afrique, comptent pour rien les petits miroirs, les étoffes, & toutes les denrées qui servent à apprivoiser les sauvages. Ils ne cherchent dans leur trafic que de l'eau-de-vie, qu'ils aiment avec une violente passion, des haches & d'autres instrumens fabriqués. La plupart sont entièrement nuds, & d'une noirceur suprenante. Ils ne se nourrissent que de chair crue. On ne leur connoît ni loix, ni religion. Leurs habitations, qui consistent en cabanes formées de branches d'arbres, sont répandues dans les montagnes, & n'offrent qu'un amas dégoûtant de fâletés qui infectent l'air. Ils sont riches en troupeaux de toute espèce. A peu de distance du lieu où nous étions, vers une pointe qu'on nomme le cap des Aiguilles, on compte plus de cent mille bêtes à cornes dans une nation qui n'est pas composée de plus de deux mille nègres, & qui n'occupe pas plus de dix lieues dans tout son terroir. Toutes les entreprises qu'on a tentées pour les civiliser n'ont abouti qu'à faire prendre au plus grand nombre la résolution de se retirer plus loin dans les montagnes. Ils ont tant d'aversion pour l'ordre & pour la police, qu'il est rare qu'on en puisse accoutumer quelques-uns

à rendre  
tions de  
vient à  
pables

Le c  
non - fe  
guerre,  
ceux su  
leur dor  
ne leur  
& des u  
heureux  
n'accept  
mettent  
est arriv  
les écha  
par diff  
dans la  
& que  
frustrés  
un repr  
Malgré  
prendre  
réussisse  
tout ce  
vage.

Au li  
habitation

à rendre des services réguliers dans les habitations des hollandois. Cependant lorsqu'on parvient à les apprivoiser parfaitement, ils sont capables de travail & de fidélité.

Le commerce qu'ils exercent eux-mêmes, non-seulement des prisonniers qu'ils font à la guerre, mais de leurs propres enfans, & de tous ceux sur qui la force, ou des usages inconnus leur donnent quelque droit & quelque pouvoir, ne leur rapporte guères que des liqueurs fortes & des ustensiles de peu de valeur. Mais les malheureux qui sont ainsi vendus pour l'esclavage n'acceptent jamais volontairement leur sort, & mettent tout en usage pour s'en garantir. Il est arrivé plus d'une fois qu'au jour marqué pour les échanges, la plupart se donnoient la mort par différentes voies, ou qu'ils se précipitoient dans la mer en mettant le pied dans le vaisseau, & que les marchands d'Europe se trouvoient frustrés de leur proie sans être en droit d'en faire un reproche à ceux de qui ils l'avoient reçue. Malgré les précautions que l'expérience fait prendre, il s'en trouve toujours plusieurs qui réussissent à se délivrer de la vie pour éviter tout ce qu'ils se figurent d'affreux dans l'esclavage.

Au lieu de perdre le tems à visiter d'autres habitations hollandoises qui ne nous auroient rien

offert que nous n'eussions déjà vu dans la première, nous proposâmes à notre interprète de nous conduire le lendemain dans quelque canton habité par les nègres. Il consentit à nous en faire voir un qui n'étoit qu'à quatre lieues de Delft, dans une gorge de la montagne que nous avions traversée. Nos chevaux étoient assez bons pour nous faire espérer de revenir commodément avant la fin du jour. L'intention du capitaine, en proposant ce voyage, étoit de se familiariser plus que jamais avec les signes & les usages des nègres pour faciliter le grand dessein auquel ses méditations se rapportoient continuellement. Il promit à l'angloise de se charger d'elle à notre retour, & lorsque je lui demandai sérieusement à quoi il la destinoit, il me dit qu'elle pourroit être utile, en qualité de servante, à ma femme & à mes enfans. Mais croyant pénétrer ses vues, je le priai d'abandonner un projet qui bleffoit la bienséance, & j'obtins de lui qu'il ne favoriseroit point le libertinage d'une femme qui étoit lasse apparemment de son mari.

Les nègres dont nous visitâmes l'habitation, étoient de la race des Hottentots, les plus sales & les plus grossiers de tous ces peuples barbares. Le voisinage des hollandois les avoit accoutumés à les voir sans effroi, & nous fîmes fort satisfaits de l'accueil qu'ils nous firent. Ils nous

offrir  
mauva  
compo  
fort de  
landoi  
qui ne  
avec l  
vache  
insupp  
de leu  
habite  
tentor  
que le  
zagay  
les a  
exerc  
adroin  
éléph  
& ce  
on, c  
même  
de pa  
dent  
tiver  
pays  
cupe  
bonn  
ne p

offrirent du lait & de la chair qui n'avoit pas mauvaife apparence, avec une espèce de pain composé d'une racine dont le goût approche fort de celui de la noisette. Ils ont pris des hollandois l'usage de se couvrir d'une sorte d'habits, qui ne sont que de simples peaux de mouton, avec la laine, préparées avec de l'excrément de vache & une certaine graisse, qui les rend aussi insupportables à la vue qu'à l'odorat. Le centre de leur nation est beaucoup moins civilisé. Elle habite la côte orientale & méridionale. Les hottentots sont agiles, robustes, hardis & plus adroits que les autres à manier leurs armes, qui sont la zagaye & les flèches. Ils vont même servir chez les autres nations en qualité de soldats. Leur exercice principal est la chasse. Ils tuent fort adroitement avec des armes empoisonnées des éléphants & des rhinocéros, des élans, des cerfs; & ce qui est extrêmement singulier, c'est, dit-on, qu'à les entendre parler des hollandois, lors même qu'ils les servent pour en obtenir un peu de pain, de tabac & d'eau-de-vie, ils les regardent comme des misérables, qui viennent cultiver avec beaucoup de peine les terres de leur pays, au lieu d'y vivre en repos, ou de s'occuper comme eux à la chasse. Mais quelque bonne opinion qu'ils aient d'eux-mêmes, rien ne peut représenter les horreurs de la vie qu'ils

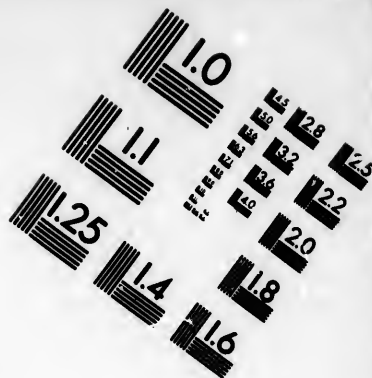
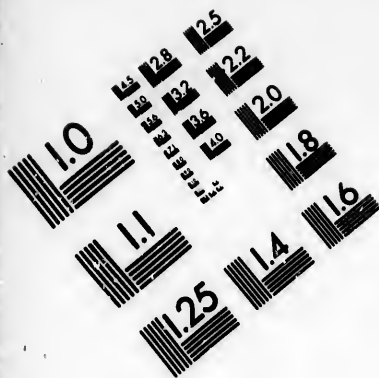
mènent. Ils font d'une saleté qui surpasse l'imagination, comme s'ils mettoient leur étude à se rendre affreux & dégoûtans. Ils se frottent le visage & les mains de la suie de leurs chaudières, ou d'une graisse noire qui les rend puans & hideux. Ils s'en graissent aussi la tête, ce qui joint leurs cheveux en petites touffes, auxquelles ils attachent des pièces de cuivre ou de verre. Les plus considérables parmi eux portent aussi de grands cercles d'ivoire, qu'ils passent dans leurs bras, au-dessus & au-dessous du coude. Les femmes s'entourent les jambes de petites peaux taillées exprès, ou d'intestins d'animaux, & se font des colliers avec de petits os de différentes couleurs. Mais quoique cette nation soit horrible à la vue, elle n'approche point, pour la férocité & la barbarie, de celle des caffres, dont notre interprète nous fit des relations presque incroyables. Ma méthode dans ce journal ayant toujours été de ne m'attacher qu'aux choses que j'ai vues par mes yeux, je me suis contenté dans ces occasions d'écrire seulement les principaux traits que j'ai pu recueillir des discours d'autrui. Les hollandois ne donnent point au pays des caffres moins d'onze ou douze cens lieues d'étendue. Il est borné dans les terres par une longue chaîne de montagnes. Les portugais ont nommé Picos Fragosos celles qui

s'avant  
Le m  
mot C  
à tous  
a cru  
qu'on  
religio  
donnic  
Mais c  
ont pl  
de Ch  
Cefala  
brutau  
phages  
le roy  
d'éléph  
phir de  
resse d  
dagasc  
ceux c  
péran  
les Co  
les Ch  
les Na  
Ces  
Water  
peu d  
chef.

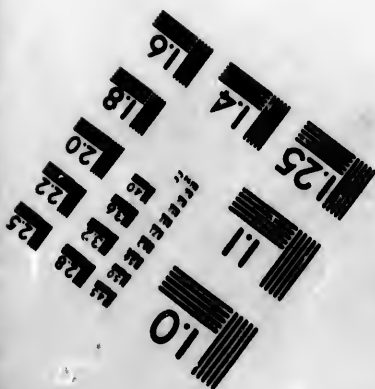
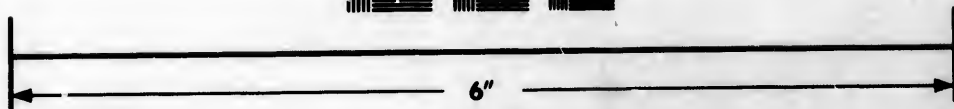
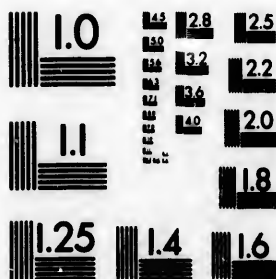
s'avahcent du côté du cap de Bonne-Espérance. Le mot de caffre signifie *sans loi*, il vient du mot *Cafir* ou *Cafiruna*, que les arabes donnent à tous ceux qui nient l'unité d'un dieu, & qu'on a cru convenable aux habitans de ce pays, parce qu'on a prétendu qu'ils n'avoient ni princes, ni religion. Ils ignorent eux-mêmes que nous leur donnions le nom de caffres, qui leur est inconnu. Mais on a su depuis, par diverses relations, qu'ils ont plusieurs rois, tels que ceux de Malemba, de Chicanga, de Sedanda, de Quieta, de Cefala & de Metavan. Ces peuples sont noirs, brutaux & cruels. Ils s'y trouve des antropophages. On comprend dans le pays des caffres le royaume de Sofala, qui produit tant d'or & d'éléphans, qu'on a douté si ce n'étoit pas l'Ophir de Salomon. Les portugais y ont la forteresse de Sofala ou de *Cuama*, vis-à-vis de Madagascar. Mais les caffres les mieux connus sont ceux qui demeurent vers le cap de Bonne-Espérance, & qu'on distingue par différens noms: les Cochoquas, les Cariguriques, les Hofaes, les Chainouquas, les Sonquas, les Brigoudis, les Namaquas, & les Coringhaiconas, &c.

Ces derniers, que les hollandois appellent Watermans, c'est-à-dire, *hommes d'eau*, sont à peu de distance du Cap, sous la conduite d'un chef. Ce fut leur habitation que nous visitâmes.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



15  
E E 128  
E E 32  
E E 136  
E E 22  
E E 20  
E E 18

11  
E E  
E E  
E E

Les garachouquas, surnommés voleurs de tabac, ont aussi leur capitaine, & n'ont pas moins de quatre ou cinq cens hommes capables de porter les armes. Les gorinhaiques, ou gens du Cap, autres voisins des hollandois, portent ce nom, parce qu'ils s'attribuent la propriété du cap de Bonne-Espérance. Les cochoquas sont quatre ou cinq cens familles qui occupent quinze ou seize villages à vingt-sept lieues du Cap vers le nord-ouest. Ce sont ceux qui ont, comme je l'ai déjà remarqué, plus de cent mille bêtes à cornes. Leurs moutons, au lieu d'une laine frisée, ont le poil long, moucheté & de diverses couleurs. Les chainouquas sont situés à plus de trois mois de chemin du Cap, & n'ont été connus que par l'infortune de quelques voyageurs qui se sont égarés dans cette immense contrée. Les cobinas sont au-delà de ceux-ci, & passent pour des antropophages, qui rôtissent vifs ceux dont ils peuvent se saisir, sans épargner les gens mêmes de leur nation. Ils sont les plus noirs des nègres, & portent les cheveux fort longs. En 1713, ils dévorèrent six hollandois, que l'espérance de recueillir de l'or avoit fait pénétrer jusques dans leur canton. Les sonquas habitent sur de hautes montagnes. Les deux sexes y font également leur occupation de la chasse, & ne vivent que de la chair crue des

bêtes q  
 leurs za  
 vaux &  
 de plu  
 y sont  
 & le  
 rouge  
 est ma  
 En 16  
 de ces  
 les dor  
 en rem  
 dans la  
 voir en  
 sion, &  
 regarde  
 chasse.  
 peau d  
 mantea  
 un par  
 maqua  
 lieues,  
 de Bon  
 gabonc  
 breuses  
 belle,  
 peaux

bêtes qu'ils peuvent tuer avec leurs flèches & leurs zagayes. On trouve dans leur pays des chevaux & des ânes sauvages, qui sont mouchetés de plusieurs couleurs très-vives. Les chevaux y sont bien formés. Ils ont ordinairement le dos & le ventre tachetés de jaune, de noir, de rouge & d'azur ; mais la peau des ânes sauvages est marquée de blanc & de couleur de noisette. En 1662, les sonquas portèrent quelques-unes de ces peaux au cap de Bonne-Espérance, & les donnèrent pour du tabac aux hollandois, qui en remplirent une de paille & la suspendirent dans la salle du château, où ils nous la firent voir encore. Ces caffres sont voleurs de profession, & tout le bétail qu'ils peuvent enlever est regardé parmi eux comme une partie de leur chasse. Ils se couvrent, dans certains tems, de peau de buffles, dont ils se font une espèce de manteau. Leurs femmes portent autour de la tête un parasol, fait de plumes d'autruches. Les namquas se tiennent à plus de cent cinquante lieues, & quelquefois à deux cens lieues du cap de Bonne-Espérance ; car c'est une nation vagabonde, quoiqu'elle soit une des plus nombreuses & des plus guerrières. Ils ont la taille belle, & se couvrent quelquefois le corps de peaux de bêtes, embellies de grains de verre

qu'ils achètent des portugais, pour des brebis & des chèvres. Les hommes portent une plaque d'ivoire au bas du ventre, & les femmes se couvrent cette partie d'une belle peau; elles ont le reste du corps nud. Ces caffres reconnoissent l'autorité d'un chef. Lorsqu'ils virent pour la première fois des hollandois parmi eux, ils les reçurent avec une troupe de joueurs d'instrumens, qui souffloient chacun dans un roseau, dont le son imitoit celui de la trompette marine. Leur chef les régala de lait & de chair de mouton; & les présens des hollandois furent de l'eau-de-vie, du tabac, des grains de corail, & quelques morceaux de cuivre. Les housaques demeurent fort loin, au nord-ouest du Cap; on n'a jamais pénétré dans leur pays, on en voit seulement quelques-uns qui viennent sur la côte avec le chef des chainouguas, pour faire trafic de bétail. Outre la qualité de pasteurs, ils font gloire de s'exercer à l'agriculture. Ils cultivent particulièrement une certaine racine qu'on nomme Dacha, & qui étant infusée dans l'eau, enivre comme le vin le plus fort. On dit qu'ils tendent des piéges pour prendre des lions, qu'ils les apprivoisent, & les rendent aussi dociles que des chiens, jusqu'à les rendre capables de les suivre à la guerre, & de fondre sur leurs ennemis dans la chaleur du combat.

combat  
voyage  
riches  
En g  
olivâtre  
noir ext  
& le vi  
municat  
sensible  
dans un  
l'arc &  
espèce  
racines  
bons; d  
qu'ils n  
malades  
le rivag  
chien de  
la côte  
long-ten  
vingt ar  
nuds, &  
cérémon  
mort for  
main ga  
regarden  
voir mo  
générale

combat. Les brigoudis n'ont guères été vus des voyageurs, on fait seulement qu'ils sont fort riches en bétail.

En général, les caffres ont le teint bazané & olivâtre, quoique plusieurs nations l'aient d'un noir extrêmement foncé. Ils ont les lèvres grosses, & le visage affreux; ceux qui ont quelque communication avec les hollandois, se civilisent insensiblement, les autres sont sauvages, & vivent dans une profonde ignorance. Leurs armes sont l'arc & les flèches, avec une zagaye, qui est une espèce de javelot. Ils ne se nourrissent que de racines cuites dans l'eau, ou rôties sur des charbons; de la chair de leurs plus méchantes bêtes, qu'ils ne tuent point si elles ne sont vieilles ou malades, ou du poisson qu'ils trouvent mort sur le rivage. Ils se font un morceau délicat d'un chien de mer, & ils n'en manquent point, car la côte en est remplie. Les caffres vivent fort long-tems, & la plupart vont jusqu'à cent & six vingt ans. Ils enterrent leurs morts assis & nus, & dans les funérailles ils observent une cérémonie très-fâcheuse; car tous les parens du mort sont obligés de se couper le doigt de la main gauche, pour le jeter dans la fosse; aussi regardent-ils comme un malheur extrême de voir mourir leurs parens. Leurs maisons sont généralement composées de branches d'arbres,

& couvertes de jonc ; à la réserve de quelques peuples qui se retirent dans des cavernes. Plusieurs de ces cabanes font si grandes , qu'elles peuvent contenir une famille de trente personnes. Il paroît que la langue de toutes les nations caffres est à peu près la même ; mais elle est si confuse & si mal articulée , que les étrangers ne peuvent l'apprendre. Au contraire les caffres apprennent assez facilement celle des étrangers , & dans le voisinage du Cap il s'en trouve beaucoup qui se font entendre en hollandois. Quoiqu'ils n'aient aucune trace de culte religieux , on croit qu'ils reconnoissent un être souverain , mais ils ne pensent guères à lui rendre le moindre hommage. Ils poussent néanmoins des cris vers le ciel , lorsqu'après un mauvais tems ils voient que l'air commence à devenir plus doux ou plus ferein. Ils rendent aussi quelques respects à la lune lorsqu'elle commence à paroître , du moins si l'on en juge par l'ardeur avec laquelle ils passent alors toute la nuit à chanter & à danser.

S'il avoit pu nous rester quelque curiosité après avoir passé quelques heures dans l'habitation des sauvages , elle auroit regardé le fort d'Hallenbock que les hollandois ont construit à dix lieues du Cap , & qui est devenu un lieu considérable par le grand nombre d'habitans qui s'y sont établis. Il est fait pour arrêter les sauvages ,

qui p  
nison  
habita  
peu d  
guerre  
de nor  
J'y  
fort é  
néanm  
été dif  
que no  
le tems  
notre v  
tre en  
vingt-q  
au chag  
une no  
absolum  
avons  
ses , il  
qui ne  
quelque  
le voya  
dres qu  
M. Spra  
tromper  
la premi  
capitaine

qui peuvent quelquefois s'attrouper. Une garnison assez nombreuse rend le Cap & les autres habitations tranquilles de ce côté là. Mais ayant peu de lumières à espérer dans une place de guerre, nous retournâmes au Cap le lendemain de notre départ.

J'y étois attendu par une disgrâce que j'étois fort éloigné de prévoir, & qui m'auroit été néanmoins beaucoup plus fâcheuse si elle eût été différée plus long-tems. Depuis huit jours que nous étions arrivés au Cap, on avoit eu le tems de réparer ce qui pouvoit manquer à notre vaisseau, & nous pensions à nous remettre en mer au premier vent. Mais en partant vingt-quatre heures plutôt, je me serois exposé au chagrin de ne recevoir que dans les Indes une nouvelle qui auroit rendu mon voyage absolument inutile. Pendant la nuit que nous avions passée à visiter les habitations hollandoises, il étoit arrivé au Cap un vaisseau anglois qui ne s'y étoit arrêté comme nous, que pour quelques nécessités de navigation. Il faisoit aussi le voyage des Indes, & n'étoit parti de Londres qu'environ quinze jours après le nôtre. M. Sprat, mortellement piqué de l'innocente tromperie qu'il avoit à me reprocher, avoit faisi la première occasion d'en tirer vengeance. Le capitaine, qui se nommoit M. Rut, étoit chargé



d'un ordre cruel, qu'il devoit me remettre au premier lieu où il pourroit me rencontrer.

N'ayant point compté de trouver notre vaisseau au Cap, il n'avoit appris qu'avec un extrême étonnement que nous y étions depuis huit jours; & dans mon absence il avoit déjà cherché à voir ma femme, mais il ne lui avoit fait aucune confiance de sa commission. Je lui en fus bon gré en l'apprenant moi-même, parce que cette nouvelle, annoncée sans préparation, auroit causé trop de chagrin à toute ma famille. M. Rut m'ayant fait demander la permission de me voir, commença son discours par un compliment fort civil sur le tort qu'il m'alloit faire, & dont le ressentiment ne devoit pas tomber sur lui. Ensuite, me remettant une lettre de M. Sprat, il me dit qu'il en avoit une autre à rendre à mon capitaine, qui contenoit les mêmes ordres. Je me hâtai de lire la mienne. C'étoit une révocation de ma charge de supercargue, dont j'étois revêtu dans le vaisseau, & de la commission que M. Sprat m'avoit accordée dans son comptoir. Il ne me cachoit pas que, sensible à l'outrage qu'il prétendoit avoir reçu par ma conduite, il étoit charmé de m'en faire porter la peine; & seulement, disoit-il, il plaignoit ma malheureuse famille qui alloit peut-être se trouver réduite à bien des extrémités

fâch  
foi.

J'

Cep

d'av

Cap

auro

difes

m'êtr

soute

land

tai p

infor

tance

qui c

Or

je ne

d'or,

que

part.

Quoi

d'ami

je ju

chir,

cutio

je co

que n

prière



fâcheuses par mon injustice & ma mauvaise foi.

J'avoue que ce malheur me parut terrible. Cependant, je remerciai intérieurement le ciel d'avoir permis que M. Rut m'eût rencontré au Cap, pour m'épargner une course dont le terme auroit augmenté mes embarras. Les marchandises que j'avois sur le vaisseau ne pouvoient m'être enlevées, & ce fond suffisoit pour me soutenir pendant quelque tems au Cap. Les hollandois sont d'un excellent caractère. Je ne doutai point qu'en leur expliquant la cause de mon infortune & le besoin que j'avois de leur assistance, ils ne m'accordassent toutes les faveurs qui conviendroient à ma situation.

On voit que dans ces premières réflexions je ne faisois point entrer la ressource des lingots d'or, dont je ne me flattai point effectivement que notre capitaine me fît jamais la moindre part. Je n'avois aucun titre pour y prétendre. Quoiqu'il m'eût donné quelques témoignages d'amitié, & que je lui crusse un bon naturel, je jugeai que l'ardeur qu'il avoit pour s'enrichir, lui feroit oublier des promesses dont l'exécution ne dépendoit que de sa volonté. Enfin, je comptai si peu sur la générosité de son cœur, que ne pensant pas même à le solliciter par des prières inutiles, j'employai mes premiers soins

à calmer les inquiétudes de ma femme. De là je me randis au vaisseau, pour faire décharger mes marchandises. Le vent étoit devenu si favorable depuis une heure, que j'appréhendois tout de l'empressement de l'équipage. Mais je trouvai le capitaine à bord, où il avoit reçu la lettre de M. Sprat. Il vint à moi les bras ouverts & la larme à l'œil. Après m'avoir fait connoître qu'il étoit instruit de mon malheur, & qu'il regrettoit amèrement de n'y pouvoir remédier, il me félicita d'en avoir reçu la nouvelle dans un lieu où je pouvois trouver mille moyens de l'adoucir. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne ferez pauvre nulle part avec une bonne partie de nos lingots, que mon intention est de vous céder.

Il ne falloit que mon embarras, sans aucun attachement aux richesses, pour me faire trouver le sujet d'une vive satisfaction dans ce discours. J'embrassai à mon tour un ami si fidèle & si généreux, & les premiers témoignages de ma reconnaissance tombèrent sur sa bonté plus que sur le trésor qu'il me promettoit. Mais enfin, dans l'état où j'allois me trouver, je ne lui cachai point que ses généreuses promesses me rendoient la vie, & sauvoient peut-être du dernier désespoir une malheureuse famille dont le sort méritoit sa pitié. Des remerciemens si vifs

excité  
Il me  
d'aba  
auroi  
& de  
ainée  
que  
role  
balar  
la m  
ne p  
répo  
semb  
lui a  
enga  
fenti  
firma  
mes  
la q  
Q  
Fer  
laiss  
fuff  
lang  
tou  
No  
qu  
lum

excitèrent encore le noble penchant de son cœur. Il me protesta que si l'honneur lui eût permis d'abandonner la conduite de son vaisseau, il auroit pris le parti de lier sa fortune à la mienne, & de me proposer même sa main pour ma fille aînée. Et s'il eût pu se persuader, ajouta-t-il, que je voulusse faire assez de fond sur sa parole pour attendre son retour, il n'auroit pas balancé à me jurer que je le trouverois dans la même disposition. Une offre de cette nature ne pouvoit être acceptée subitement. Je lui répondis qu'à son retour il me trouveroit vraisemblablement au Cap, & que sans recevoir de lui aucune promesse par laquelle il pût se croire engagé, je serois ravi de lui voir rapporter des sentimens si favorables à ma famille. Il les confirma sur le champ, en faisant décharger parmi mes marchandises le baril qui contenoit environ la quatrième partie de notre or.

Quoique les essais que nous avons faits à Ferro & depuis notre arrivée au Cap, ne me laissassent plus aucun doute que nos lingots ne fussent de l'or réel, il s'y trouvoit tant de mélange que mes richesses ne répondoient pas tout à fait à l'idée qu'on s'en pourroit former. Nos calculs nous avoient déjà fait concevoir qu'il y avoit deux tiers à rabattre sur le volume. Mais en supposant même une diminution

de trois quarts, je comptois que ma part étoit d'environ cent mille écus ; dans l'état de ma fortune, cette somme méritoit bien le nom de trésor. Je promis au capitaine que s'il repassoit au Cap, il trouveroit en me revoyant que je n'aurois pas négligé nos intérêts communs. J'étois pénétré de tendresse en lui faisant mes adieux, & je communiquai les mêmes sentimens à ma famille. Le vaisseau qui m'avoit apporté les ordres de M. Sprat partit avec le nôtre. Il se nommoit *le Georges*.

Le bruit de ma disgrâce s'étant déjà répandu au Cap, avec des circonstances d'autant plus avantageuses pour moi, qu'elles avoient été confirmées par le ministre même des fureurs de M. Sprat, je trouvai de la compassion & de la bonté dans les officiers de la compagnie hollandoise & dans tous les habitans. Ils ne me croyoient pas riche, parce qu'ils avoient su que le seul motif de mon voyage avoit été de réparer ma fortune. Ils me proposèrent d'abord d'acheter mes marchandises, en me faisant entendre qu'ils m'y feroient trouver autant de profit que si je les eusse transportées aux Indes. Mais j'avois déjà formé d'autres vues pour lesquelles je les croyois nécessaires. D'ailleurs, en confessant à ces généreux hôtes que mes affaires étoient fort dérangées, je ne voulois pas qu'ils

me c  
aise a  
que l  
core  
prise.

L'in  
vint b  
cé, m  
langue  
Ma fil  
tems  
de ma  
ans au  
chelles  
de la  
tolume  
ne se  
gue d  
noiffan  
fait p  
ment  
bien  
trop  
ne la  
que j  
thode  
de qu  
taine

me crussent dans la nécessité , & j'étois bien aise au contraire de les mettre dans l'opinion que les restes de ma fortune me laissoient encore le pouvoir de former quelque entreprise.

L'inclination qu'ils avoient à me secourir devint beaucoup plus vive, lorsqu'ayant commencé, moi & toute ma famille, à étudier leur langue, ils purent nous parler & nous entendre. Ma fille aînée étoit aimable. Je ne fus pas long-tems sans recevoir pour elle des propositions de mariage. Un marchand établi depuis vingt ans au Cap, où il avoit amassé de grandes richesses, & veuf depuis six mois, me fit offrir de la prendre sans dot. Je ne rejetai point absolument ses offres. Mais quoique mon capitaine ne se fût lié à moi que par une promesse vague dont je l'avois même dispensé, la reconnaissance que je devois à son amitié m'avoit fait prendre la résolution d'attendre effectivement son retour. Mon intention d'ailleurs étant bien éloignée de me fixer au Cap, j'aurois eu trop de regret d'y laisser ma fille, au risque de ne la revoir jamais. Cependant, pour le dessein que j'avois de m'instruire dans toutes les méthodes de commerce, & de jeter les fondemens de quelque entreprise avant le retour du capitaine, je gardai des ménagemens qui pouvoient

faire croire aux hollandois que je pensois à profiter de leurs bontés. Je n'alléguai que l'extrême jeunesse de ma fille, & je demandai qu'on lui laissât du moins le tems d'apprendre mieux la langue. Ayant pris une maison au Cap, je cherchai par degrés à m'insinuer dans la confiance de mes voisins ; je me mêlai insensiblement dans leurs assemblées & dans leurs affaires. Je parvins bientôt à n'être plus regardé comme un étranger.

Ma femme, qui avoit de l'esprit & du courage, entra merveilleusement dans les projets que je lui avois communiqués. Elle se fit aimer universellement dans l'habitation, & l'habitude des mœurs hollandoises ne lui coûta rien à former. Nous raisonnions souvent ensemble sur les desseins que je méditois, lorsqu'il arriva de Hollande trois vaisseaux qui alloient à Batavia. Cet incident me fit suspendre une résolution que je me croyois à la veille d'exécuter. Je pensai qu'avant de me livrer à des idées trop hautes, je ne ferois pas mal de saisir une si belle occasion de m'instruire. La confiance des hollandois croissant pour moi de jour en jour, je ne doutai point qu'ils ne m'accordassent la liberté de faire le voyage de Batavia, sur-tout lorsque je leur laisserois des gages aussi chers que ma famille. Je commençois à parler fort

bien  
text  
hafa  
facte  
avoi  
pern  
leurs  
arriv  
au C  
bité  
posa  
moir  
pour  
rega  
avoi  
revel  
avoi  
chess  
discu  
Amh  
le p  
Inde  
posé  
L  
trou  
espé  
chan  
tôt

bien leur langue. Il ne me manquoit qu'un prétexte pour leur faire agréer mon dessein. Le hasard me l'offrit heureusement par la mort d'un facteur de quelques marchands de Londres, qui avoit obtenu de la compagnie de Hollande la permission de faire le voyage à bord d'un de leurs trois vaisseaux. S'étant trouvé fort mal en arrivant, il avoit appris avec joie qu'il y avoit au Cap un anglois dont on y estimoit la probité, & dans ses derniers momens, il me proposa de me charger de ses lettres & de ses mémoires, pour les faire remettre à Londres, ou pour exécuter moi-même sa commission. Elle regardoit la cargaison d'un vaisseau anglois, qui avoit péri près de Java l'année précédente en revenant de la Chine. Les hollandois de Batavia avoient sauvé une partie considérable des richesses qu'il apportoit; mais après de longues discussions, qui n'avoient pu se terminer à Amsterdam, les marchands anglois avoient pris le parti d'envoyer un de leurs facteurs aux Indes, & la compagnie ne s'y étoit pas opposée.

La facilité que je ne pouvois manquer de trouver à revenir de Batavia au Cap, me fit espérer qu'après avoir fini les affaires des marchands de Londres, je serois de retour assez tôt pour prévenir M. Rindekly, mon ancien



capitaine. S'il continuoit son voyage jusqu'en Angleterre, je me proposois de le charger du rapport de ma conduite & des pièces ou des effets que je devois retirer de Batavia. Avec cette vue, j'avois celle de mortifier M. Sprat, lorsque tous les marchands de Londres apprendroient de la bouche de mon ami, & peut-être par le succès de ma négociation, que je ne méritois pas le tort qu'il avoit fait à mon honneur en m'ôtant les emplois qu'il m'avoit confiés. Enfin, quelque parti que M. Rindekly pût prendre après sa course, je ne devois pas douter que s'il s'arrêtoit au Cap pour épouser ma fille, celui à qui il remettroit la conduite de son vaisseau jusqu'à Londres ne fût digne de ma confiance autant que de la sienne.

Il n'y eut personne au Cap qui n'applaudit à ma résolution. Ma femme ne l'approuva pas moins, & ce fut elle qui me conseilla de prendre avec moi l'aîné de mes fils. J'embarquai une partie de mes montres & de mes ouvrages d'orfèvrerie, avec le quart de mes lingots que je voulois une fois convertir en argent monnoyé pour m'assurer de leur juste valeur. Nous partîmes le 17 de Juillet, à bord du *Dauphin*, vaisseau de Middelbourg. Notre navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur du cap de Bruining, éloigné d'environ cent lieues de celui de Bonne-Espé-

rance.  
perdre  
pafsân  
Enfin  
péran  
à l'an  
nous  
maltra  
derzée  
avoit  
ouven  
pressa  
une p  
qu'on  
mer t  
nouve  
attrib  
qui a  
s'en f  
& le  
naiffa  
devo  
nes a  
ciden  
carga  
de p  
resta  
page

rance. Mais un vent impétueux nous ayant fait perdre de vue les deux autres vaisseaux, nous passâmes quatre jours entiers sans les revoir. Enfin, lorsque nous commençons à perdre l'espérance de les rejoindre, nous les aperçûmes à l'ancre, & nous découvrîmes à mesure que nous en approchions, qu'ils avoient été plus maltraités que nous par la tempête. Le *Zuyderzée*, qui portoit quarante pièces de canon, avoit perdu deux de ses mâts; & se trouvoit ouvert de tant de côtés, que dans le danger pressant où il étoit, on avoit déjà transporté une partie de sa cargaison dans l'autre. Quoiqu'on eût apporté une diligence extrême à fermer toutes les voies d'eau, il s'en formoit de nouvelles à tous momens; ce qu'on ne pouvoit attribuer qu'au choc violent de quelque rocher, qui avoit ébranlé toute la charpente, sans qu'on s'en fût aperçu dans l'agitation de la tempête; & le péril étoit d'autant plus terrible, que renaissant sans cesse, on ne savoit où le remède devoit être pour le prévenir. Les trois capitaines ayant tenu conseil sur un si malheureux accident, conclurent à faire passer le reste de la cargaison, ou du moins ce qu'elle contenoit de plus précieux, sur le bord où j'étois. Il ne resta dans le *Zuyderzée* que l'artillerie, l'équipage & les vivres. Mais ce qui servoit à le

soulager nous devenoit si incommode, qu'au lieu de continuer notre route, tous nos vœux furent pour trouver quelque côte où nous pussions nous délivrer de cet embarras. Nous profitâmes à toutes voiles d'un vent qui nous pouffoit vers le continent, & l'ayant eu deux jours entiers de la même force, nous aperçûmes la terre au troisième jour. Le rivage étoit uni; & plus loin dans les terres, nous découvrions quantité de bois qui nous firent prendre une bonne opinion du pays; mais il nous étoit inconnu, & nous n'apercevions ni habitations, ni port qui pussent servir à diriger notre course. La sonde ne nous faisoit plus trouver que dix-huit brasses. Nous mîmes à l'ancre; & n'étant guères qu'à trois ou quatre lieues du rivage, nous prîmes le parti de détacher la chaloupe pour observer plus particulièrement la côte.

Dans l'ardeur qui me faisoit chercher toutes les occasions de m'instruire, je me mis au nombre de ceux qui sortirent du vaisseau. Nous n'eûmes pas avancé l'espace de quatre ou cinq milles, que nous sentant repoussés par les flots dans une mer assez tranquille, nous ne doutâmes point que nous ne fussions fort proches de l'embouchure de quelque grande rivière. Cette espérance nous causant beaucoup de joie, nous continuâmes d'avancer à force de rames,

& nous  
rant &  
tournâ  
cette a  
balanc  
même  
La ri  
vue p  
crûme  
aucun  
La pr  
depuis  
l'emb  
rivage  
nous  
terre  
Co  
bois,  
ni d'  
jugè  
loin  
cure  
ça le  
moy  
libe  
per  
de  
vint

& nous distinguâmes enfin si clairement le courant & la différence des eaux, que nous retournâmes aussitôt au vaisseau pour y porter cette agréable nouvelle. Les trois capitaines ne balancèrent point à prendre sur le champ la même route. Notre rapport se trouva fidèle. La rivière se retrécissant à mesure que notre vue pouvoit s'étendre dans les terres, nous crûmes qu'avec un tems fort doux, il n'y avoit aucun péril à nous avancer la sonde à la main. La profondeur de l'eau se trouva presque égale depuis l'extrémité de la côte, jusqu'au lieu où l'embouchure commençoit à se retrécir ; & le rivage paroissant assez commode sur la gauche, nous jetâmes l'ancre à la portée du fusil de la terre, sur douze brasses de fond.

Comme le pays nous offroit beaucoup de bois, & que nos trois vaisseaux ne manquoient ni d'ouvriers, ni d'instrumens, les capitaines jugèrent qu'il étoit inutile de chercher plus loin des secours que nous pouvions nous procurer sans pénétrer dans le pays. On commença le travail avec beaucoup d'ardeur. Mais quel moyen de refuser à une partie de l'équipage la liberté de chasser sur la côte ? Quoique cette permission ne fut accordée qu'avec beaucoup de réserve pendant les premiers jours, elle devint plus facile à obtenir lorsqu'on vit rappor-

ter aux chasseurs le meilleur & le plus beau gibier du monde. Ceux qui s'écartoient le plus du rivage, nous assurèrent qu'ils avoient vu des cèdres d'une beauté admirable, & d'autres arbres odoriférans. Ils avoient pris vifs quelques oiseaux, qui étoient tombés à terre au bruit de leurs fusils, & un petit animal de la grosseur d'une belette, dont la peau étoit mouchetée de diverses couleurs. Pendant quatre jours que l'ardeur de la chasse alloit en augmentant, nous nous trouvâmes assez de venaison de toutes sortes d'espèces pour nourrir les trois équipages pendant plusieurs mois. Aussi ne prenions-nous plus cet exercice que pour notre amusement. Mais le bruit de tant de coups de fusils n'ayant pu manquer de se faire entendre, quelques chasseurs nous avertirent, le cinquième jour, qu'après avoir observé d'abord un nuage de poussière dans une vaste campagne, ils avoient été surpris de découvrir un corps considérable d'hommes armés, qui marchaient vers la mer, & qui ne devoient pas être éloignés de plus d'une lieue. Il étoit clair qu'ils nous cherchoient. Les capitaines se hâtèrent de faire tirer un coup de canon pour rassembler tout leur monde. Ils auroient souhaité que chacun pût regagner son bord avant l'arrivée des nègres : mais perdant cette espérance dans une

alarme

alarme  
donner  
d'honn  
Le cap  
& pru  
tous d  
sur le  
mençoi  
en mên  
flanc to  
de faire  
trois é  
bre de  
environ  
armes q  
quoique  
éloignés  
dix qui  
pés par  
bientôt  
racer  
diocre,  
la plup  
tretien  
nous n  
notre  
avoient  
rangés

à l'alarme si subite, ils ne voulurent point abandonner à la discrétion des sauvages quantité d'honnêtes gens qui étoient encore dispersés. Le capitaine du vaisseau de Middelbourg, brave & prudent officier, fut d'avis de nous ranger tous derrière les arbres qu'on avoit apportés sur le rivage, & que nos charpentiers commençoient à mettre en œuvre. Il donna ordre en même tems que les vaisseaux eussent le flanc tourné vers la terre, pour être en état de faire leur déchargé au premier signe. Les trois équipages montant ensemble au nombre de cent dix hommes, nous étions à terre environ soixante, qui n'avions point d'autres armes que nos fusils & des bayonnettes. Mais quoiqu'il le signal du canon eût ramené les moins éloignés, il nous en manquoit encore huit ou dix qui couroient grand danger d'avoir été coupés par les nègres. Cependant nous découvrîmes bientôt la petite armée qui sembloit nous menacer. Quoiqu'au fond notre frayeur fut médiocre, parce que les hollandois sont aimés de la plupart de ces peuples, avec lesquels ils entretiennent continuellement quelque commerce, nous ne négligeâmes aucune précaution pour notre défense. En peu de momens les arbres avoient été croisés les uns sur les autres, & rangés avec assez d'habileté pour faire une bar-



ricade fort difficile à forcer. La facilité d'ajuster nos coups, en tirant à bout posé, nous rendoit presque sûrs de l'effet de toutes nos décharges ; & nous ne doutions point que le bruit d'environ quarante pièces de canon n'augmentât beaucoup la frayeur de nos ennemis.

Notre agitation n'empêchoit point que nous n'eussions l'œil ouvert sur tous leurs mouvemens. Ils s'arrêtèrent à cinq cens pas de nous. Leur nombre nous parut d'environ trois cens. Ayant connu que nous les attendions de pied ferme, & la vue des trois vaisseaux servant peut-être à les refroidir, ils détachèrent vers nous quatre hommes, que nous reconnûmes ensuite pour quatre de leurs officiers. Nous nous disposâmes à les recevoir honnêtement, & l'un de nos trois capitaines s'avança de quelques pas au devant d'eux, suivi d'un même nombre de nos gens. Ces quatre nègres étoient de belle taille. Ils portoient des bonnets quarrés, qui étoient ornés de plumes de paons & d'autruches. Ils avoient le corps nud, mais ils portoient des chaînes de fer qui se croisoient sur l'estomac & sur le dos. Leurs armes étoient l'arc & la flèche, avec une hache & un poignard, suspendus à leur ceinture. Ils avoient aussi sur le dos, à côté du carquois, une sorte de bouclier garni d'une peau de buffe.

Ils  
leur re  
à quel  
leur la  
vaissea  
bonne  
gres v  
pronon  
holland  
bles de  
déjà re  
d'ia, p  
que no  
lequel i  
main d  
exprim  
nous fi  
que no  
péroien  
avec m  
été pro  
ne pens  
Nos  
d'eau-d  
gnages  
presser  
loupe,  
leur y c



Ils nous saluèrent d'un air fier. Le capitaine leur rendit leur salut, & ne comprenant rien à quelques discours qu'ils prononçoient dans leur langue, il leur montra, pour réponse, nos vaisseaux & notre troupe, qui faisoient fort bonne contenance derrière les arbres. Les nègres voyant qu'ils n'étoient point entendus, prononcèrent fort distinctement quelques mots hollandois, sans liaison à la vérité, mais capables de nous faire juger aussitôt qu'ils avoient déjà reçu des visites de cette nation. Le mot d'*ia*, par lequel nous applaudîmes d'abord à ce que nous entendions, fut un nouveau signe par lequel ils nous reconnurent aussi. Ils firent d'une main dans l'autre le mouvement par lequel ils expriment les échanges du commerce; & nous nous figurâmes qu'ils vouloient nous marquer que nous étions des marchands, ou qu'ils espéroient de faire quelques affaires de négoce avec nous. Notre manière de répondre ayant été propre à les confirmer dans cette idée, ils ne pensèrent plus qu'à nous accabler de caresses.

Nos capitaines leur offrirent alors un verre d'eau-de-vie, qu'ils acceptèrent avec les témoignages d'une joie fort vive. Ils ne se firent pas presser davantage pour entrer dans une chaloupe, & se laisser conduire aux vaisseaux. On leur y donna des rafraîchissemens. Ils les prirent

avec avidité ; & quoiqu'ils parussent moins touchés de quelques petits présens que les capitaines joignirent à la bonne chère , ils les reçurent aussi avec différentes marques de reconnaissance.

Leurs gens avoient fait si peu de mouvement dans cet intervalle , que nous les jugeâmes plus accoutumés à la discipline militaire que le commun de ces barbares. Ils attendirent le retour de leurs chefs , qui reprirent en nous quittant le même air de fierté avec lequel ils nous avoient abordés. Toute leur troupe s'éloigna aussitôt , comme s'il ne leur étoit plus resté la moindre défiance de notre amitié. Nous raisonnâmes beaucoup sur le pays où nous étions , & les capitaines croyant en pouvoir juger par les armes des nègres , s'imaginèrent que ce devoit être quelque partie du royaume de Carlevan. Nous n'avions aucun intérêt présent qui nous portât à profiter de leur bonne volonté. Mais il nous restoit de l'inquiétude pour les huit personnes de l'équipage qui ne s'étoient pas rendues au signal du canon. Le jour entier se passa sans qu'on les vit paroître. Le lendemain dans l'après-midi , nous fûmes surpris de les voir descendre sur la rivière dans une barque assez ornée , qui étoit suivie de deux autres barques remplies de nègres. Ils nous rejoignirent d'un

air fo  
corps  
condu  
voisin  
tés. L  
de m  
d'au  
avoit  
penda  
nègre  
claire  
été  
été  
reçu  
s'étoi  
mou  
tir av  
prête  
ordre  
La vi  
sept  
quel  
falloi  
on y  
C  
nous  
d'Est  
est tr

air fort satisfait. Etant tombés la veille dans le corps des sauvages, ils avoient été arrêtés & conduits aussitôt à la ville par un détachement voisin où passoit le fleuve qui les avoit apportés. Ils nous firent une description fort confuse de mille choses qu'ils avoient observées avec d'autant moins d'attention, que tout leur esprit avoit été d'abord occupé par la crainte. Cependant il s'étoit trouvé dans la ville un nègre qui entendoit & qui parloit même assez clairement la langue hollandoise. Ils avoient été traités civilement aussitôt qu'ils avoient été reconnus; & dans la crainte que nous reçussions quelque insulte de la milice qui s'étoit avancée vers la mer au bruit de nos moufquetades, ils avoient eu la liberté de partir avec le nègre qui leur avoit servi d'interprète, & quelques autres nègres, qui avoient ordre de nous faire toutes sortes de caresses. La ville, qu'ils nommèrent Pemba, n'étoit qu'à sept ou huit lieues par eau; mais à cause de quelques marais impraticables, autour desquels il falloit prendre pour gagner le bord de la mer, on y comptoit plus de douze lieues par terre. Ce que l'interprète nègre joignit à ce récit, nous fit connoître que nous étions sur la côte d'Esrita, qui sans appartenir au roi de Carlenan, est tributaire de ce prince, & fait un commerce

assez considérable avec les hollandois & les portugais, qui entrent dans le pays sans y avoir encore aucun comptoir. Entre plusieurs marchandises qu'ils en tirent, telles que des gommès & du tamarin, ils en rapportent des dents d'une espèce de sanglier, qui les ont plus belles que les éléphants.

Le nègre qui nous faisoit ce récit, nous invita d'une manière pressante à remonter la rivière jusqu'à Pemba, en nous assurant que nous y trouverions toutes sortes de commodités & d'ouvriers pour le radoubement de nos vaisseaux. Mais en l'entendant raisonner sur ses propres intentions, nous comprîmes que servant au commerce du pays avec les Européens, il y trouvoit des avantages qu'il vouloit aussi se procurer avec nous. Il avoit été vendu dans sa jeunesse à des marchands d'esclaves, & son aversion pour l'esclavage lui avoit inspiré le courage de se jeter dans la mer, à la vue d'un vaisseau hollandois, qu'il avoit eu le bonheur de joindre, après avoir nagé pendant plus de deux heures. Ayant été conduit à Bantam, il y avoit passé plusieurs années avec assez de douceur pour en conserver un souvenir qui lui faisoit toujours aimer les hollandois. Comme les trois vaisseaux étoient chargés pour Batavia, nous n'avions aucune vue de commerce qui pût nous arrêter ;

& les  
derzée  
que ce

Ain  
nègre  
gers p  
huit j  
nous  
où no  
lente,  
de la  
ville,  
qui tie  
fance,  
line,  
la for  
au mil  
au lon  
lorsqu  
port.  
surpri  
vée il  
table  
insula  
pour  
d'une  
grosse

& les réparations que nous avions à faire au zui-derzée ne demandoient point d'autres secours que ceux de nos propres ouvriers.

Ainsi nous étant acquittés de la politesse du nègre & de ses compagnons par quelques légers présens, nous nous remîmes en mer après huit jours de repos. Le tems ne cessa plus de nous favoriser jusqu'à la vue de l'île de Java, où nous essuyâmes encore une tempête si violente, qu'elle nous força d'entrer dans le détroit de la Sonde, & de relâcher à Bantam. Cette ville, où les hollandois ont une forte garnison qui tient le roi & tout le pays sous leur obéissance, est située au pied d'une charmante colline, d'où sortent trois rivières qui servent à la fortifier autant qu'à l'embellir. L'une passe au milieu de la ville, & les deux autres coulent au long des murailles. La nuit étoit fort avancée lorsque nous nous présentâmes à l'entrée du port. Quoique tout y parût tranquille, je fus surpris qu'à la première nouvelle de notre arrivée il se fit tout d'un coup un bruit épouvantable dont on m'expliqua aussitôt la cause. Les insulaires n'ayant point de cloches se servent, pour avertir le public, de plusieurs tambours d'une extrême grosseur, qu'ils battent avec de grosses barres de fer. Ils ont aussi des bassins de

cuire qu'ils battent par mesure, & sur lesquels ils forment un carillon fort harmonieux. Toutes les personnes de qualité entretiennent un corps de garde à l'entrée de leur maison, formé de plusieurs esclaves, qui veillent la nuit pour la sûreté de leur maître. Ainsi à la moindre alarme, toute la ville est réveillée par un bruit extraordinaire; & l'arrivée de trois vaisseaux dans une nuit fort obscure, avoit causé de l'inquiétude aux gardes du port.

Cependant, comme les hollandois y sont si absolument les maîtres, que les autres peuples n'y peuvent aborder sans leur permission, nous trouvâmes tout le monde empressé à nous servir. La tempête avoit encore maltraité furieusement un de nos vaisseaux, & quelques marchands hollandois de Bantam étoient intéressés dans notre cargaison. C'étoient deux raisons de nous y arrêter. Un de nos trois capitaines partit le lendemain pour se rendre par terre à Batavia. J'étois le maître de partir avec lui; mais rien ne me forçant à cette diligence, je me fis un amusement de voir Bantam, pour commencer à connoître les indiens.

Le jour étant venu nous éclairer, je fus frappé du spectacle de la ville, qui forme une perspective extrêmement riante. Un mélange de

mai  
de  
de  
fure  
en  
mar  
difi  
diff  
les  
fins  
étal  
ville  
ce q  
bou  
cilit  
bese  
Ban  
lan  
bor  
deu  
ans  
avo  
ave  
réc  
son  
tro  
por  
len

maisons peintes, séparées par des jardins plantés de cocos, & distinguées par un grand nombre de petites tours bâties sur différens modèles, furent le premier objet qui fixa mes yeux. Mais en les ramenant sur le rivage, je reconnus la manière de Hollande dans un grand nombre d'édifices, & l'on m'apprit, pour m'expliquer cette différence, que tous les étrangers, c'est-à-dire les hollandois, les chinois, les malays, les abissins, & quantité d'autres marchands qui se sont établis à Bantam, ont leur demeure hors de la ville, Chacun s'est bâti dans le goût de sa nation, ce qui donne une variété fort agréable aux faubourgs, qui sont d'une grande étendue. La facilité que nous eûmes à nous procurer tous nos besoins, me fit connoître tout à la fois, que Bantam est un lieu d'abondance, & que les hollandois y sont fort respectés. Je m'informai d'abord s'il n'y avoit aucun anglois. On m'en nomma deux, dont l'un y vivoit depuis plus de vingt ans, & jouissoit d'une fortune aisée. L'autre y avoit été conduit depuis quelques mois par des aventures qui n'ont point de rapport à mon récit, & ne se soutenoit que par son esprit & son adresse. Comme il ne manquoit point de se trouver au port, à l'arrivée de chaque vaisseau, pour y chercher l'occasion d'employer ses talens, il apprit de quelques gens de notre équi-



page que j'étois de sa nation, & je le vis empressé à m'offrir ses services avant que j'eusse pensé à les lui demander. C'étoit d'un hollandois de Bantam que j'avois déjà su qui il étoit ; & le caractère qu'on lui attribuoit n'avoit pu m'inspirer beaucoup de confiance. Cependant je reçus ses offres, pour me servir de lui du moins comme d'un guide. Sa curiosité sur mes affaires & ses questions pressantes sur les motifs de mon voyage, ne me donnèrent point toute l'ouverture qu'il fouhaitoit de me trouver. Il me fit valoir les connoissances qu'il s'étoit faites dans le pays ; & si je m'en étois rapporté à lui dès les premiers momens, je lui aurois abandonné ma conduite & le soin de tous mes intérêts.

J'avois pris une meilleure opinion de M. King, qui étoit l'autre anglois dont on m'avoit parlé. Je brûlois de le voir, moins pour employer son secours, qui m'étoit inutile à Bantam, que pour me faire un ami dont la société me fût agréable. Je demandai à celui qui m'avoit prévenu s'il pouvoit me procurer sa connoissance. Loïn de me répondre avec la même ardeur, il reçut si froidement cette proposition que je découvris tout d'un coup qu'ils étoient mal ensemble. Ma défiance augmentant pour lui, je le quittai honnêtement, avec le dessein de ne le revoir qu'après avoir entretenu M. King. Je me fis conduire

che  
Il m  
qui  
rem  
de  
casie  
la m  
je le  
Ils  
gnag  
parle  
hom  
A  
M. K  
lui pe  
Je m  
en m  
soit  
confi  
Je le  
qu'il  
fit p  
trant  
crim  
& q  
sieur  
qui t

chez lui, dès le même jour, par un hollandois. Il me reçut avec beaucoup de civilités. Sa femme, qui étoit angloise aussi, ne se lassoit point de remercier le ciel qui lui accordoit la douceur de revoir un homme de son pays. J'en pris occasion de leur demander s'ils ne recevoient pas la même consolation de M. Fleet, avec lequel je leur appris que j'avois déjà quelque liaison. Ils ne m'en rendirent pas un meilleur témoignage que le premier hollandois qui m'en avoit parlé, & je demurai convaincu que c'étoit un homme dangereux.

Après avoir entendu le récit de mes affaires, M. King me pressa de prendre un logement chez lui pendant le séjour que je voulois faire à Bantam. Je me rendis à ses invitations. Il ne se flattoit point en m'assurant que sa conduite & l'usage qu'il faisoit de son bien, lui avoient attiré une égale considération parmi les indiens & les étrangers. Je le reconnus dès le lendemain aux caresses qu'il reçut dans la ville, & que sa protection me fit partager avec lui. Nous trouvâmes en y entrant, le peuple fort ému, pour l'exécution d'un criminel qui avoit tué fort lâchement une femme, & qui venoit d'être condamné au supplice. Monsieur King m'apprit les formalités de leur justice, qui sont fort simples & fort courtes. Le magis-

trat a son siège dans la cour du palais royal, où les parties comparoissent sans procureurs & sans avocats. Si l'accusation est capitale, on amène le criminel, & les accusateurs le suivent avec les témoins. On expose le crime dans toutes les circonstances. Les témoins le confirment, & le jugement succède aussitôt. Il n'y a qu'un seul supplice pour tous les crimes qui méritent la mort. On attache le coupable à un poteau, & on le tue d'un coup de poignard. Les étrangers ont ce privilege, que pourvu qu'ils n'aient point tué de sang froid & de guet à pañ, ils évitent la mort en satisfaisant à la partie civile. J'eus la curiosité d'assister à l'exécution. La foule nous ouvrit le passage en reconnoissant à mes habits que j'étois arrivé nouvellement. Le criminel étoit déjà livré à l'exécuteur, qui s'approchoit avec lui du poteau. Il avoit les mains liées, la tête nue, & ses grimaces me firent juger qu'il n'alloit pas recevoir la mort avec plus de noblesse, qu'il ne l'avoit données. Cependant la scène fut si prompte, que sa crainte ne le fit pas souffrir long-tems. J'admirai le silence du peuple pendant l'exécution, & l'air de tristesse que chacun emportoit en se retirant.

Nous nous trouvions dans la cour du palais. M. King m'offrit d'employer son crédit pour

me p  
fermé  
des c  
de po  
large  
teau  
moins  
qu'en  
rares  
Banta  
font r  
dessiné  
arbres  
présen  
reconn  
ronnée  
épais  
des cé  
fallon,  
peintu  
celles  
poste  
tire da  
pendan  
met p  
gardes  
à-dire  
quebu

me procurer la vue de tout ce qui n'étoit pas fermé pour les étrangers. Il s'adressa au maître des cérémonies, dont il fut reçu avec beaucoup de politesse. Ce palais, qui est environné d'un large fossé, & qui a plutôt l'apparence d'un château fortifié, se nomme le *Paceban*. Il n'a pas moins d'une demi-lieue de tour. Il est bâti presque entièrement de bois ; car les pierres sont si rares dans l'île de Java, que les rues même de Bantam ne sont point pavées. Tous les murs sont revêtus de peintures fort vives, mais si mal dessinées, qu'après avoir vu les animaux, les arbres, & les autres figures qu'on a voulu représenter, il est encore assez difficile de les y reconnoître. De la première cour qui est environnée de cocos joints par un grillage fort épais qui sert de mur, le moyetan ou maître des cérémonies, nous fit entrer par un vaste fallon, dans une cour fermée de bâtimens. Les peintures en étoient beaucoup plus fraîches que celles de la première façade. Cette cour est le poste ordinaire de la garde intérieure qui se retire dans le fallon pendant la nuit, & même pendant le jour, quand le mauvais tems ne permet point d'être à découvert. Les armes des gardes sont suspendues au long des murs, c'est-à-dire leurs arcs, leurs flèches, & quelques arquebuses qui leur viennent anciennement des an-

glois; car ils ont continuellement la zagaye en main. Leur habillement est une forte de veste qui leur ferre le corps jusqu'à la ceinture, & qui s'élargit autour des cuisses en descendant cinq ou six doigts au-dessous des genoux. Leur ceinture est fort large. Ils portent sur la tête un bonnet surmonté de plumes d'autruches; & comme on choisit les plus vigoureux soldats pour cet office, ils ont tous l'air fort guerrier. Ils nous saluèrent à notre passage avec la zagaye. Leur nombre étoit d'environ deux cens.

Le moyetan nous fit entrer dans un autre fallon, moins grand, mais beaucoup plus orné que le premier. Nous y trouvâmes les officiers de la garde intérieure, vêtus dans la même forme que leurs soldats, mais d'une étoffe fort riche. Le fond en étoit de soie, entremêlée d'un tissu d'or qui serpenoit en différentes figures. Ils avoient à la main, au lieu de zagaye, une espèce de dard plus court, orné d'or au lieu de fer. Une clef que le moyetan portoit à sa ceinture, & qui est le signe de la faveur pour tous les grands de l'état, nous ouvrit une porte dorée, par laquelle nous entrâmes dans un long appartement. Les murs en étoient ou dorés comme la porte, ou couverts par intervalles d'un fort beau verni, qui représentoit diverses figures d'animaux & quelques paysages mal dessinés. Je

ne pa  
les su  
ruren  
toffes  
si le  
& les  
de ce  
de qu  
fins q  
cham  
dans  
dai la  
tous l  
habitu  
ficiers  
paré;  
sonne  
celui c

La  
étoit v  
& rem  
brissea  
en arc  
beauc  
voir d  
purent  
n'étoit  
si l'on

ne parle que des trois premières chambres; car les suivantes & plusieurs cabinets, qui me parurent fort bien distribués, étoient tapissés d'étoffes dont la beauté exciteroit de l'admiration, si le dessin en étoit aussi régulier que le fond & les couleurs en sont magnifiques. La plupart de ces pièces étoient sans sièges, à la réserve de quelques sofas, & d'un grand nombre de coussins qui étoient en pile dans les coins de chaque chambre. Il ne se présenta pas un seul esclave dans notre marche. M. King, à qui je demandai la cause de cette solitude, me dit que dans tous les appartemens du roi, il n'y avoit pas habituellement dix domestiques. Le gros des officiers qui le servent, est dans un quartier séparé; & ceux qui demeurent plus près de sa personne n'y sont que pour avertir au premier signe celui dont le roi demande quelque service.

La cour où la vue donnoit par les fenêtres, étoit une espèce de jardin, distribué en allées, & rempli de caisses qui contenoient différens arbrisseaux. Au fond l'on voyoit une grille, percée en arcades qui donnoient passage dans un jardin beaucoup plus grand, & qui laissoient appercevoir deux aîles de bâtimens dont mes yeux ne purent mesurer l'étendue. M. King me dit qu'il n'étoit permis à personne de passer cette grille, si l'on n'étoit appelé par un ordre exprès du

roi. L'appartement qu'il habite est dans l'une des deux aîles ; l'autre est habitée par les femmes. Des deux côtés, il y a d'autres cours par derrière, qui servent au logement des domestiques ; & qui ont leur entrée par d'autres portes du palais. On n'y trouve ni salles pour les conseils, ni même aucun appartement pour les audiences. L'usage ancien du pays, est que le roi convoque l'assemblée de ses conseillers dans une plaine voisine de la ville, où l'on traite les plus grandes affaires de l'état. Il est vrai qu'il y en a peu d'importantes depuis que les hollandois tiennent le pays & la capitale même en bride par leurs garnisons. Ainsi, le roi de Bantam n'a qu'une autorité dépendante qui ressemble peu au pouvoir souverain ; & comme il est le plus puissant de tous les princes indiens de l'île, on peut se former là-dessus une juste idée des autres.

Rien ne me parut plus curieux & plus agréable dans son palais qu'une grande volière où l'on a rassemblé toutes les espèces d'oiseaux qui sont connus dans les Indes. La variété de leurs figures & de leurs plumages forme un spectacle dont mes yeux ne pouvoient se rassasier. D'ailleurs, la volière est si belle qu'on la prendroit pour un temple magnifique. Elle est à l'extrémité du quartier des femmes, pour leur servir d'amusement. Notre guide avertit M. King dans

cet

cet  
plus  
ouv  
beau  
en t  
terre  
coco  
d'être  
si cha  
garan  
dans  
rivière  
moins  
du jar  
en gé  
des or  
n'en a  
ment.

Le  
lation  
celui d  
est au  
cour f  
& des  
officier  
moyen  
la com  
leurs ap



cet endroit, qu'il ne pouvoit nous faire pénétrer plus loin. Mais il nous accorda par différentes ouvertures la vue des jardins, où je remarquai beaucoup plus de beautés en cabinets vernis & en treillages, qu'en allées, en fleurs & en parterres. La plupart des arbres n'y font que des cocos. Les arbrisseaux & les plantes ont besoin d'être renouvelés trop souvent dans un climat si chaud, & demandent autant de soins pour être garantis des ardeurs du soleil, qu'on en apporte dans l'Europe à les défendre du froid. Les trois rivières qui arrosent la ville fournissent néanmoins de l'eau en abondance à toutes les parties du jardin, & secondent l'art des jardiniers. Mais en général, si les jardins des Indes contiennent des ornemens plus précieux que les nôtres, ils n'en approchent point pour l'ordre & l'agrément.

Le moyetan joignit à ses politesses une collation de fruits délicieux. Son logement, comme celui de tous les autres officiers de la couronne, est au quartier des domestiques, mais dans une cour séparée, qui marque la différence du rang & des dignités. Il nous fit voir aussi celle des officiers subalternes, qui est un péristyle, par le moyen duquel on en fait le tour à couvert pour la commodité du service. Leurs chambres & leurs appartemens sont dans de longues galeries,

qui ressemblent beaucoup à celles des couvens. Enfin, dans un palais d'une si grande étendue, je ne vis pas une seule pièce d'architecture qui pût me faire prendre une idée plus avantageuse du goût & de l'industrie des indiens.

Cette visite fut suivie de celle de la ville, dont M. King me fit parcourir les plus belles rues. N'étant point pavées, le fond en est presque toujours ou sale ou poudreux. Mais toutes les maisons sont riantes par la continuité des vernis & des peintures. Il n'y a point d'édifices publics, excepté quelques lieux de retraite & pour les malades & pour les pauvres. Les marchands & les ouvriers sont reçus, chacun suivant leur espèce, dans des rues différentes, où l'on ne voit rien qui n'ait rapport à leur profession. Ils y ont des chefs de police qui veillent à l'entretien du bon ordre, & qui jugent toutes leurs affaires en dernier ressort. Les rues des marchands d'étoffes & de bijoux sont d'une richesse & d'une propreté surprenante. En marchant par la ville, je fus témoin plusieurs fois d'un usage fort incommode pour le peuple. Les grands seigneurs ne paroissent jamais en public, sans être précédés d'un officier qui porte devant eux un sabre dont le fourreau est de velours cramoisi, & sert à faire connoître la dignité du maître. A cette vue, tous les passans sont obligés de se

profi  
voir  
clave  
grand  
cette  
y sup  
fant a  
Mon  
propo  
que n  
averti  
tenir  
pensé

No  
la con  
avec l  
rent d  
nomm  
de ris  
du go  
mac &  
celles  
chands  
que pa  
en son  
préféré  
nommé  
comme

prosterner, & ceux qui manqueroient à ce devoir seroient maltraités sur le champ par les esclaves de la suite, qui sont toujours en fort grand nombre. Les étrangers sont dispensés de cette humiliante soumission, mais l'usage est qu'ils y suppléent en s'arrêtant dans la rue, & en faisant au seigneur indien une profonde inclination. Mon fils, qui m'accompagnoit, ayant fait mal-à-propos quelques pas au long des maisons tandis que nous étions à voir une de ces marches, fut averti fort brusquement par un esclave de se tenir dans le respect dont personne n'est dispensé.

Nous rendîmes visite à quelques indiens de la connoissance de M. King, qui nous reçurent avec beaucoup de caresses : ils nous présentèrent d'excellens vins de plusieurs endroits renommés, avec une sorte de pâtisserie composée de ris, de miel & d'épices. Outre l'agrément du goût, elle a la propriété de nettoyer l'estomac & de le fortifier. Les maisons particulières, celles du moins des seigneurs & des riches marchands, ne sont guères inférieures à celle du roi que par l'étendue. Les meubles & les ornemens en sont dans le même goût ; & j'aurois même préféré pour mon séjour celle d'un marchand nommé *Calite*, qui, après s'être enrichi par son commerce dans le golfe Persique, s'étoit attaché

à se rendre la vie heureuse par toutes les commodités & les agrémens, qu'il pouvoit tirer de ses richesses.

L'amitié de M. King devint si vive pour mon fils & pour moi, qu'après m'en avoir renouvelé les assurances, il m'offrit volontairement de m'accompagner à Batavia, pour faciliter le succès de ma commission par son crédit. Je ne prévoyois point encore combien ce secours me seroit bientôt nécessaire. Aussi le refusai-je d'abord, par la seule crainte d'abuser de cet excès de politesse. Nos vaisseaux ne devant pas s'arrêter long-tems au port de Bantam, je ne pensois point à faire le voyage de Batavia par terre, comme M. King me le proposoit. Mais l'industrie de M. Fleet avoit déjà fait bien du chemin. Le refus que je faisois de ses services, & l'indifférence que je marquois pour son amitié l'avoient irrité jusqu'à lui faire chercher les moyens de me nuire. Il avoit pris des informations parmi les hollandois sur le sujet de mon voyage. Une commission aussi importante que la mienne étoit une belle carrière pour l'artifice. Il étoit parti aussitôt pour Batavia, & s'étant adressé au premier commis de l'amirauté, il l'avoit déjà rempli des préventions les plus malignes contre mon caractère & contre mon entreprise. Je ne connus cette perfidie que par ses effets. Après avoir

passé  
au p  
qui n  
me p  
polite  
Un  
troit  
dema  
rien f  
les en  
l'indu  
moind  
embell  
de n'y  
périen  
cultés  
à Bata  
au soim  
d'arbre  
miers c  
chent a  
grande  
comme  
d'étend  
dam ; e  
dire qu  
canal, &  
des deu

passé six jours à Bantam, je me remis en mer au premier signe de mon capitaine. M. King, qui n'étoit jamais sans quelques affaires à Batavia, me promit de m'y rejoindre, & trouva dans sa politesse un motif de plus pour hâter son voyage.

Un heureux vent nous ayant fait sortir du détroit dès le même jour, nous entrâmes le lendemain dans le port de Batavia. La nature n'a rien fait de si propre à charmer les yeux que les environs de cette fameuse ville. On connoît l'industrie des hollandois pour tirer parti des moindres avantages de la situation, & pour les embellir. La petitesse de leur pays les forçant de n'y rien négliger, ils ont appris par des expériences continuelles à forcer toutes les difficultés du terrain. Mais n'en ayant point trouvé à Batavia, toute leur attention s'est tournée au soin de l'ornement. Des canaux, des allées d'arbres, des bâtimens magnifiques sont les premiers objets qui se présentent à ceux qui touchent au rivage; & la campagne ne paroît qu'une grande ville, au milieu de laquelle Batavia est comme resserrée. Ce n'est pas qu'elle manque d'étendue. Elle n'en a guères moins qu'Amsterdam; elle est bâtie dans le même goût, c'est-à-dire que toutes ses rues sont arrosées d'un large canal, & plantées de grands arbres qui donnent des deux côtés un ombrage continu. Le port

est large & commode. C'est ce qui se présente à la première vue. Mais les beautés particulières, les richesses & le faste de cette magnifique ville surpassent toutes les descriptions. Nous y arrivâmes le 2 de septembre.

L'année avoit été malheureuse pour le commerce. Outre un grand nombre de naufrages, les corsaires avoient enlevé ou pillé tant de vaisseaux, que la consternation étoit répandue parmi les marchands. Il n'y avoit point dans le port de Batavia la moitié des vaisseaux qu'on y voit tous les ans. Nous remerciâmes le ciel de nous avoir conservés au milieu de tant de périls, & nos capitaines se flattèrent d'en tirer plus de profit de leur cargaison. Tandis qu'ils s'occupèrent de leurs affaires, je fis l'ouverture des miennes au conseil de l'amirauté, qui étoit demeuré en possession des effets de la compagnie de Londres. Mes explications furent écoutées; mais je conclus de quelques réponses des officiers du conseil qu'on m'avoit nui dans leur estime. Ma défiance ne tombant encore sur personne, je résolus seulement d'éclaircir ce soupçon. Je pressai les officiers de parler nettement. Ils m'avouèrent enfin, sans me nommer le délateur, qu'ils avoient appris de quelques personnes bien informées, que je prenois fausement le titre de commissionnaire de la com-

pag  
mor  
attri  
d'aut  
merc  
vois  
cate  
de q  
éloig  
pre i  
les n  
chofe  
que  
accuf  
& je  
du co  
éloigr  
fendis  
tion d  
& je  
que le  
de to  
reçut  
M. F  
Batavi  
casion  
ma dif

pagnie angloise, & que le véritable député étant mort au cap de Bonne - Espérance, je m'étois attribué le droit de lui succéder sans aucune sorte d'autorité. Ils ajoutèrent qu'ayant déjà été remercié de mes services par M. Sprat, je ne devois pas être surpris que dans une affaire délicate le conseil de l'amirauté crût avoir besoin de quelque précaution, & que s'ils étoient fort éloignés de m'accuser de mauvaise foi, leur propre intérêt ne les obligeoit pas moins à garder les mesures de la prudence. J'entrevis deux choses dans cette réponse. Premièrement, quelque maligne insinuation, dont je ne pouvois accuser que les hollandois de notre équipage; & je crus démêler en second lieu que messieurs du conseil faisoient volontiers ce prétexte pour éloigner des demandes importunes. Je me défendis comme je le devois par la simple exposition des circonstances où je me trouvois au Cap; & je produisis en bonne forme la résignation que le facteur anglois m'avoit faite, en mourant, de tous les pouvoirs dont il étoit revêtu. On reçut mes pièces pour les examiner à loisir. M. Fleet, que je rencontrais dans les rues de Batavia, ne paroissant point dans toutes ces occasions, je continuai d'accuser les hollandois de ma disgrâce, & je commençai à craindre de ne



pas remporter le fruit que j'avois espéré de mon voyage.

Cependant , je ne laissai point de satisfaire ma curiosité en visitant toutes les parties de Batavia. Les hollandois n'y diffèrent de ceux de leur pays que par la corruption des mœurs , & par le faste qui y est porté à l'excès. Les plus sages & les plus grossiers y prennent bientôt le goût de toute la mollesse asiatique. Le luxe de leurs habits & de leurs meubles, la multitude de leurs esclaves , l'air de grandeur & d'opulence avec lequel ils paroissent en public , & la dépense qu'ils font pour leur table & pour leurs plaisirs, donnent la plus haute idée du monde d'une république qui est représentée à deux mille lieues de son centre par de tels sujets: Le gouverneur, le président du conseil & tous les conseillers paroissent autant de souverains, qui disposent de tous les trésors des Indes, & qui n'ont besoin que d'un signe pour se faire obéir. La même magnificence est répandue dans tous les ordres de leur nation. On ne voit point passer dans les rues la femme d'un marchand, sans la prendre à son train pour une princesse qui marche en triomphe au milieu de ses sujets. Elle est portée sur un brancard soutenu par un grand nombre d'esclaves. Elle en a d'autres qui la précèdent ,

d'aut  
sur fa  
rantie  
dont l  
de la  
Enfin  
lant po  
sent fa  
de mē

Il n  
dance  
tout d'  
propof  
estimat  
faisant e  
tage. M  
commis  
coup d  
ture. J  
creufet  
ni au p  
j'avois  
différen  
portion  
trouvoi  
toles. Q  
renouve

d'autres qui la suivent. L'or & la soie éclatent sur sa voiture & dans ses habits. Elle est garantie du soleil ou de la pluie par des tentures dont la galanterie égale la richesse. On est ébloui de la multitude & de l'éclat de ses diamans. Enfin, rien n'est trop somptueux & trop brillant pour les hollandois de Batavia ; & s'ils amassent facilement des richesses, ils les prodiguent de même.

Il ne me fut pas difficile , dans cette abondance de l'or & de l'argent, de me faire compter tout d'un coup la valeur de mes lingots. On me proposa de me les acheter en masse, sur une estimation vague de la quantité de l'or, en me faisant entendre que cette voie étoit à mon avantage. Mais ce qui m'arrêtoit dans l'affaire de ma commission ne pouvoit servir à me donner beaucoup de confiance pour un traité de cette nature. Je voulus que mes lingots fussent mis au creuset, & ne pouvant être trompé au poids ni au prix de l'once, je tirai de tout ce que j'avois apporté la valeur de cinq mille ducats en différentes espèces d'or. Ainsi, prenant cette portion pour le quart de mes lingots, je me trouvois riche d'environ vingt-cinq mille pistoles. Que le sentiment de ma reconnoissance se renouvela vivement pour M. Rindekli, à qui

j'avois l'obligation de ce commencement de fortune !

La maison de ville, la salle du conseil, l'arsenal, les magasins, sont des édifices à Batavia, dont on admire la beauté. Tous ces bâtimens, comme la plupart des rues de la ville, portent les mêmes noms qu'Amsterdam. C'est cette capitale du commerce de Hollande qu'on a voulu représenter dans la capitale du commerce hollandois aux Indes orientales. Tout y porte quelque ressemblance, jusqu'aux lieux de débauche qui sont relégués de même dans certains quartiers de la ville, & qui payent une contribution à l'état. Ce n'est pas sans raison que je les nomme. Mon fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, s'y laissa malheureusement entraîner par quelques jeunes gens, sous prétexte de voir les raretés du pays. Ces lieux dangereux sont peuplés d'indiennes, qui excellent dans toutes sortes d'exercices agréables, qui chantent, qui dansent, qui ont l'art d'exciter vivement les passions. Ce spectacle frappa mon fils jusqu'à lui faire oublier que la nuit étoit fort avancée; & quoique ses compagnons m'aient protesté, comme lui, qu'il s'étoit conduit avec sagesse, il se trouva mêlé dans la querelle de quelques ivrognes qui attirèrent la garde par leurs excès. On ne mit

point  
pable  
nuit,  
avert  
grand  
fortis  
mes  
avant  
fa pri  
Cet  
honor  
dont l  
un mo  
dant,  
nouve  
main,  
au con  
repro  
ples,  
mauva  
me ren  
à laque  
posoit  
une av  
fort ais  
mais je  
du con  
rendant

point de distinction entre l'innocent & le coupable. Il fut mené avec les autres à la prison de nuit, d'où il eut beaucoup de peine à me faire avertir de son embarras. Le mien étoit déjà fort grand, de le voir si long-tems à revenir. Je sortis avec une inquiétude mortelle, & toutes mes sollicitations n'ayant pu me le faire rendre avant le jour, je passai le reste de la nuit dans sa prison.

Cet incident n'avoit rien qui fût propre à déshonorer mon fils, ni qui dût rejaillir sur moi, dont l'empressement ne pouvoit passer que pour un mouvement de tendresse paternelle. Cependant, M. Fleet ne laissa point échapper cette nouvelle occasion de me nuire. Dès le lendemain, le cours de mes affaires m'ayant conduit au conseil, j'eus la mortification de m'entendre reprocher que je perdois mon fils par mes exemples, & que ma conduite ne détruisoit pas les mauvais offices qu'on m'avoit rendus. Ainsi, l'on me rendoit responsable d'une folie de jeunesse, à laquelle je n'avois aucune part, & l'on supposoit que j'avois été le guide de mon fils dans une aventure scandaleuse. Je réussis néanmoins fort aisément à dissiper cette noire imputation : mais je n'en augurai pas mieux de la disposition du conseil. Il sembloit qu'il me fit grâce en se rendant à la preuve de mon innocence.

Dans cet intervalle , M. King arriva de Bantam , & me chercha aussitôt avec empressement. Il n'apprit pas mes chagrins sans douleur. La multitude d'amis qu'il avoit dans la ville lui fit espérer de découvrir qui m'avoit suscité tant d'obstacles. Il reçut enfin les éclaircissemens qu'il cherchoit d'un écrivain du conseil , qui avoit entendu les déclamations de M. Fleet. Nous reconnûmes alors que je devois conserver peu d'espérance , puisque la facilité qu'on avoit eue à saisir une si frivole occasion de rejeter mes demandes , prouvoit clairement qu'on étoit résolu de fermer l'oreille à toutes mes sollicitations. Il y avoit dans le port un vaisseau qui étoit arrivé de Canton , & qui devoit relâcher au cap de Bonne-Espérance , en reprenant la route de Hollande. Attiré , comme j'étois , par les promesses de M. Rindekly , & craignant de le manquer à son passage , je balançai si je devois remettre plus loin mon départ. M. King n'eut à m'opposer que les mouvemens de l'amitié , qui lui faisoit souhaiter de ne nous séparer jamais. Il entra même dans mon impatience , lorsqu'après avoir fait une nouvelle tentative au conseil , la réponse que j'en obtins nous fit voir qu'on ne cherchoit plus qu'à se délivrer de mes importunités. J'abandonnai par son avis la poursuite de cette affaire , & j'em-

ploya  
ques  
l'amiti  
sion d  
vertu  
Un jo  
tifs de  
M. Fl  
leur à  
marque  
casion  
Ensuite  
manque  
le peu  
tenir d  
emport  
tions ,  
vorable  
de pren  
laisseroi  
cette aff  
querois  
de ce q  
que j'ai  
timens m  
& prend  
& les re  
n'y avoit

ployai le reste du tems dans la société de quelques honnêtes gens , dont il m'avoit procuré l'amitié. Mais avant mon départ , j'eus l'occasion de me confirmer dans la pratique d'une vertu que M. Sprat m'avoit déjà fait exercer. Un jour où je commençois à faire les préparatifs de mon voyage , je vis entrer chez moi M. Fleet , qui , sans donner la moindre couleur à l'indifférence que nous avons toujours marquée l'un pour l'autre , me félicita de l'occasion que je trouvois de retourner au Cap. Ensuite , affectant quelque regret d'avoir vu manquer ma commission , il ajouta que malgré le peu d'espoir qu'il avoit , comme moi , d'obtenir du tems ce que je n'avois pas d'abord emporté , il vouloit se charger de mes instructions , & chercher des conjonctures plus favorables pour les faire valoir , en m'offrant de prendre avec moi des engagemens qui me laisseroient toujours la principale direction de cette affaire , au Cap même , d'où je ne manquerois pas de facilités pour me faire instruire de ce qui se passeroit à Batavia. Le pouvoir que j'ai toujours eu sur mes plus justes ressentimens me fit écouter ce discours sans émotion , & prendre le parti de supprimer les explications & les reproches. Je répondis à M. Fleet , qu'il n'y avoit aucune apparence que ce qui n'avoit pu

se faire goûter dans ma bouche, trouvât plus de faveur ou de justice sur ma simple procuration ; & je lui déclarai que mon dessein étoit de renvoyer leurs instructions à messieurs de la compagnie de Londres , par la première voie que je trouverois au Cap.

J'avois passé six semaines à Batavia , dont je ne retirerai point d'autre utilité que l'échange de mes lingots , & le plaisir d'avoir vu une si belle ville. A l'égard du commerce , quoiqu'il ne me fût point inutile d'avoir observé les usages & les différentes méthodes d'une nation aussi éclairée que les hollandois , je ne trouvai point mille choses auxquelles je m'étois attendu. A la réserve des marchandises qui se consomment par l'usage , le commerce de Batavia n'est que d'entrepôt. Ainsi , l'on n'y voit ni manufactures , ni ouvriers d'une habileté extraordinaire , ni inventions nouvelles ; enfin , rien de ce qui s'offre de toutes parts à Londres & à Amsterdam. Tout y est apporté des Indes pour la Hollande ou de la Hollande pour les Indes. On y travaille néanmoins les perles & les autres pierreries. Mais la plupart des autres marchandises sont ou dans les magasins , d'où elles doivent être transportées suivant leur destination , ou sur les vaisseaux qui s'arrêtent au port , & qui payent les droits du passage , soit en al-

lant , f  
ce qui  
à croir  
son qu  
Les ho  
à moi f  
instruit  
à Banta  
Mon  
ennuye  
lequel j  
Persequ  
compag  
des con  
d'hui fo  
y étoit  
Perse ,  
térêts o  
étoit be  
commer  
comptoi  
des rois  
révoluti  
par le m  
par la f  
moins à  
sang , il  
vertemen



lant, soit à leur retour. Je parle du moins de ce qui est tombé sous mes yeux, car j'ai peine à croire que ma qualité d'étranger fut une raison qui eût fait dérober le reste à ma curiosité. Les hollandois avec qui j'étois venu s'ouvroient à moi sans réserve, & M. King devoit être bien instruit après vingt ans de séjour qu'il avoit fait à Bantam & dans les autres parties de l'île.

Mon retour au cap de Bonne-Espérance fut ennuyeux, mais sans danger. L'*Enchuyfen*, sur lequel j'étois monté, devoit entrer dans le golfe Persique, & relâcher dans divers ports où la compagnie hollandoise des Indes orientales a des comptoirs. Celui d'Ormuz, qui est aujourd'hui fort médiocre, nous arrêta long-tems. On y étoit occupé des mouvemens de la cour de Perse, & chacun prenant parti suivant ses intérêts ou son inclination, la crainte des armes étoit beaucoup plus écoutée, que le soin du commerce. M. Dairy, directeur hollandois du comptoir, étoit fort attaché à l'ancienne race des rois de Perse; & ne doutant point que la révolution dont cette maison sembloit menacée par le mécontentement de tous les grands, & par la foiblesse du ministère, ne tournât du moins à l'avantage de quelque prince du même sang, il n'avoit point balancé à se déclarer ouvertement contre les rebelles. Cependant leur

parti se fortifioit de jour en jour, & l'on se croyoit à la veille de quelque scène sanglante. Nous aurions repris la mer dans ces circonstances, si M. Dairy, qui commençoit à sentir la grandeur du péril n'eût fait naître divers obstacles à notre départ, dans la seule vue de grossir autour de lui le nombre des hollandois. Il nous donnoit un jour à souper, au capitaine, à moi & à quelques honnêtes gens du vaisseau, dans un fort beau jardin qu'il avoit à peu de distance de la ville. Pendant que nous étions à table, il entra dans la maison plusieurs persans de la plus vile populace, qui vinrent à nous le sabre à la main, en nous menaçant des plus sanglantes extrémités. Nous n'étions point en état de nous défendre. Il nous firent quitter nos places, & s'y mettant avec beaucoup d'insolence, ils mangèrent avidement tout ce qu'on nous avoit servi. M. Dairy se défiant que cette insulte lui venoit d'un des principaux officiers de la ville, qui favorisoit le parti des rebelles, marqua moins de ressentiment que de bonté aux misérables qui nous avoient outragés. Il se plaignit seulement qu'ayant dessein de lui demander à souper, ils n'eussent pas mieux aimé le devoir à son inclination qu'à leur propre violence. Mais ces brutaux, devenus plus hardis par notre facilité, lui répondirent que tous ses biens appartenoient

apparte  
acquis p  
sa perm  
Nous  
au mili  
que M.  
les trou  
grand n  
capitale.  
séjour ;  
impatien  
de Bonn  
Il s'ét  
part de  
fut point  
je me fig  
éloigné.  
tion, il a  
année ent  
la Tamise  
sa course.  
Indes, ap  
Son or é  
n'eût pas  
les appare  
ravi d'en  
la somme  
vois médi

appartenoient aux persans, puisqu'il les avoit acquis parmi eux, & qu'ils n'attendoient point sa permission pour les prendre.

Nous passâmes près de deux mois à Ormuz au milieu de ces alarmes, jusqu'à la nouvelle que M. Dairy prit grand soin de répandre, que les troupes du roi s'étoient assemblées en assez grand nombre pour le faire respecter dans sa capitale. Enfin, nous quittâmes cet ennuyeux séjour; & comme si le vent eût secondé notre impatience, nous l'eûmes favorable jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Il s'étoit passé près de neuf mois depuis le départ de M. Rindekly. Je ne fûs pas surpris qu'il ne fut point encore revenu d'un si long voyage; mais je me figurois que son retour ne pouvoit être éloigné. En effet, après une fort heureuse navigation, il arriva au Cap le 14 Mars. C'étoit une année entière depuis que nous étions sortis de la Tamise. Il avoit eu toutes sortes de succès dans sa course. Il revenoit chargé des richesses des Indes, après y avoir porté celles de l'Europe. Son or étoit encore en lingots, & quoiqu'il n'eût pas manqué d'occasions pour s'assurer que les apparences ne l'avoient pas trompé, il fut ravi d'en recevoir une nouvelle certitude par la somme que j'avois reçue des hollandois. J'avois médité plusieurs projets que je lui com-

muniquai dans notre première entrevue. Mais quoiqu'il en reconnut les avantages, il me les fit abandonner pour en suivre un qu'il avoit formé lui-même, & que je goûtai plus que tous les miens. Ce fut de retourner à Londres avec lui, d'y mettre à couvert la meilleure partie de nos richesses, & d'employer le reste pour acheter ou faire construire un vaisseau qui rendît nos desseins indépendans d'autrui. J'entrâi d'autant plus volontiers dans ce plan, qu'il assuroit le repos de ma famille ; car il n'y avoit aucune apparence de pouvoir me charger de ma femme & de mes enfans dans nos courses, au lieu qu'en les conduisant en Angleterre, j'étois du moins assez riche pour les y laisser dans une situation honnête, qui deviendroit vraisemblablement encore plus douce à l'avenir.

Avant que de partir, M. Rindekly me pressa d'accepter sa main pour ma fille. Mais la joie que j'eus de le retrouver dans cette disposition ne m'empêcha point de lui représenter une difficulté qui m'arrêtoit. Après avoir refusé de la marier à un hollandois, sous le seul prétexte de l'âge, je ne pouvois passer sur cet obstacle en faveur de mon ami, sans blesser tous les hollandois du Cap à qui je devois le plus de reconnaissance. J'obtins de M. Rindekly qu'il modérât son impatience jusqu'à Londres ; ce qui ne

me dé  
holland  
ment d  
L'arc  
de nos  
voit ret  
Cap le  
le 7 Ju  
de mau  
descendi  
Heureuf  
Londres  
l'achetai  
voue que  
fut de re  
un quarti  
ne, & fu  
meuroit  
arriva tro  
va d'une  
A l'exé  
sérieufeme  
fares. No  
qu'il désiro  
lien, joint  
garder ma  
ce jour, o  
étoit charg

me délivra point de mille importunités que le hollandois redoubla tous les jours jusqu'au moment de notre départ.

L'ardeur qui nous pressoit pour l'exécution de nos desseins, nous fit éviter tout ce qui pouvoit retarder notre navigation. Etant partis du Cap le 2 Avril, nous entrâmes dans la Tamise le 7 Juin, & nous n'essuyâmes que deux jours de mauvais tems dans une si longue route. Je descendis à Gravesend avec toute ma famille. Heureusement la maison que j'avois occupée à Londres se trouvoit à vendre à mon arrivée. Je l'achetai pour une somme assez médiocre. J'avoue que la seule raison qui m'en inspira l'envie, fut de reparoître avec quelque avantage dans un quartier où personne n'avoit ignoré ma ruine, & sur-tout à la vue de M. Sprat qui demuroit dans la même rue. Mais sa mort, qui arriva trois semaines après mon retour, me priva d'une partie de cette satisfaction.

A l'exemple de M. Rindekly, je m'occupai sérieusement à mettre de l'ordre dans mes affaires. Nous commençâmes par son mariage, qu'il désiroit avec autant d'ardeur que moi. Ce lien, joint à celui d'une vive amitié, lui fit regarder ma famille comme la sienne, & depuis ce jour, on ne distingua plus qui de nous deux étoit chargé des soins paternels. Il voulut que

dans notre absence sa femme continuât de vivre dans ma maison , & qu'elle en fit tous les frais. Les espagnols commençoient alors à causer de l'inquiétude à nos marchands , & sous prétexte d'arrêter la contrebande , ils s'étoient saisis de quelques-uns de nos bâtimens. Dans la résolution où nous étions toujours de cacher notre projet , nous trouvâmes dans les circonstances un prétexte pour armer un vaisseau , moitié en guerre , moitié en marchandises. M. Rindekly en fit toute la dépense , & ne laissa pas de reconnoître , dans notre traité d'association , que la moitié du vaisseau m'appartenoit. Il fut achevé en moins de trois mois. Nous le fîmes percer pour vingt pièces de canon ; & suivant nos arrangemens , l'équipage devoit être de cent hommes. Mais n'admettant que des gens résolus & qui eussent déjà porté les armes , nous ne pûmes parvenir qu'au nombre de soixante-cinq. Outre l'encouragement d'une bonne paye , nous leur fîmes entendre , sans leur expliquer nettement nos espérances , qu'il n'étoit pas question d'un commerce incertain , & qu'il ne falloit avec nous que de la hardiesse & du courage pour s'enrichir. L'or que nous avions rapporté faisoit beaucoup de bruit à Londres , quoique M. Rindekly eût engagé par ses libéralités son ancien équipage à se taire , & que dans la

même  
 publico  
 confid  
 lence  
 l'opini  
 Il d  
 mission  
 seau de  
 j'avois  
 sèrent  
 d'eux-n  
 mes pro  
 cet emp  
 eût pû  
 c'eût ét  
 faire pr  
 conseil  
 modérer  
 me coût  
 loignem  
 à ces ho  
 un nouv  
 d'une no  
 par leurs  
 téréts. L  
 de sa pro  
 je rendoi

même vue il l'eût repris à notre service. On publioit du moins que nous avions fait un butin considérable sur les côtes d'Afrique, & le silence que nous affections, augmentoit encore l'opinion de nos richesses.

Il dépendit de moi de partir avec une commission directe des marchands intéressés au vaisseau de Batavia. En me remerciant de ce que j'avois entrepris pour leur service, ils me pressèrent de faire le même voyage, & de recevoir d'eux-mêmes la qualité de leur ministre. Quand mes propres intérêts auroient pu s'accorder avec cet emploi, il n'y auroit eu qu'une raison qui eût pû me le faire accepter. On comprend que c'eût été le plaisir d'humilier M. Fleet, & de faire prendre une meilleure idée de moi au conseil hollandois. Mais ayant été capable de modérer mon ressentiment à Batavia, il devoit me coûter beaucoup moins à vaincre dans l'éloignement où j'étois. Je conseillai néanmoins à ces honnêtes marchands, & ce conseil étoit un nouveau service, de s'épargner l'embaras d'une nouvelle députation, en priant M. King par leurs lettres, de prendre en main leurs intérêts. L'éloge que je leur fis de son esprit & de sa probité, n'étoit pas moins une justice que je rendois à son mérite, qu'une marque de res-



connoissance dont je me croyois redevable à son amitié.

Notre impatience nous faisant mépriser les dangers de l'hiver, nous partîmes sur la fin de l'automne, dans un tems fort doux à la vérité, mais qui cessa de l'être après huit jours de navigation. Le vent qui nous avoit manqué les premiers jours, devint si contraire, que nous délibérâmes si nous ne devions pas retourner au port de Londres pour y attendre une meilleure saison. Cependant l'espoir de quelque changement nous fit lutter courageusement contre les flots. Nous eûmes en effet des alternatives de beau tems, qui nous mirent en moins de cinq semaines à la hauteur de l'île de Madère. Là, nous esluvâmes un danger plus terrible que toutes les tempêtes. Ayant rencontré un vaisseau espagnol qui nous refusa le salut, M. Rindekly plein du ressentiment qui étoit commun à tous les anglois, & sûr d'ailleurs de notre supériorité, ne fut pas fâché de mettre le courage de nos gens à l'épreuve. Il fit tourner brusquement la voile vers les espagnols, & sa résolution, s'il les eut pû joindre, étoit d'aller tout d'un coup à l'abordage. Mais leur vaisseau étoit plus léger que le nôtre, & le même vent qui nous avoit jetés si près de Madère, favorisoit leur fuite.

Lors  
nous  
borde  
qu'un  
nous  
ture  
furieu  
suite,  
décha  
cés ju  
présen  
perte.  
servi  
nous  
feroit

Nou  
rencon  
vaissea  
Barba  
Nous  
nous r  
qu'il a  
deux  
qu'à se  
point  
vigilan  
plus de  
côtes

Lorsqu'ils se crurent assez proches de l'île pour nous échapper , ils nous lâchèrent toute leur bordée , avec tant d'adresse ou de bonheur , qu'un boulet pénétra jusqu'à nos poudres , & nous mit dans une double alarme par l'ouverture qu'il nous fit en flanc. Notre capitaine , furieux de cette disgrâce , s'obstina dans sa poursuite , & les saluant à son tour d'une affreuse décharge de tout son canon , il les auroit forcés jusques dans le port , si je ne lui avois représenté que la victoire même entraînoit notre perte. Nous n'eûmes pas peu de peine à nous servir du vent , pour nous éloigner d'un lieu où nous devions nous attendre qu'on ne nous laisseroit pas le tems de respirer.

Nous fûmes consolés de cet accident par la rencontre que nous fîmes le lendemain d'un vaisseau de notre nation , qui revenoit de la Barbade avec une riche cargaison de sucre. Nous l'avertîmes de se défier des espagnols. Il nous rendit le même service en nous apprenant qu'il avoit rencontré , quatre jours auparavant , deux corsaires , auxquels il ne s'étoit dérobé qu'à force de voiles. Quoique nous ne fissions point la même route , nous redoublâmes notre vigilance & notre précaution. L'air devenant plus doux à mesure que nous approchions des côtes d'Afrique , nous nous retrouvâmes bien-

tôt dans la route que nous avions observée avec tant de soin l'année précédente.

Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'expliquer jusqu'ici quel étoit le premier but de notre course. Nous cherchions cette même côte où nous avions placé toutes nos espérances de fortune. Non-seulement nous nous étions munis d'un excellent pilote ; mais ayant remarqué que l'ignorance des lieux nous avoit causé bien des fatigues & des erreurs, nous avions pris un homme versé dans la géographie & l'astronomie, qui s'occupoit continuellement à dessiner les différentes formes de la côte, & qui suivant avec méthode le nombre des ses plans, se mit en état de produire dans une ligne toute la longueur de l'Afrique. Il avoit soin de distinguer tous les lieux par leurs noms connus, & d'en donner à ceux qui n'en avoient pas. Mais l'estime que nous faisons de ses talens nous avoit aveuglés sur le fond de son caractère. Il nous trahissoit, sans que nous pussions nous en défier, & ce travail si constant n'étoit pas pour nous servir. Ce fut le hasard qui nous en donna la connoissance. Un jour qu'il avoit laissé sa clé à la cassette où tous ses papiers étoient renfermés, M. Rindekly, sans autre intention que d'examiner ses plans, ouvrit la cassette, & fut tenté par la vue d'un parchemin scellé du sceau

d'Ar  
conte  
par M  
M. C  
ou d  
lemer  
de no  
la co  
d'abor  
auroie  
& la  
arriver  
prêt d  
cause  
occupé  
pas mo  
de réflé  
nous n  
celui d  
taine d  
ger à f  
faire en  
vions p  
étions f  
long-te  
tendre,  
mesures  
délivrer

d'Angleterre. Il eut la curiosité de lire ce qu'il contenoit. C'étoit un ordre du roi, contrôlé par M. Cragg, secrétaire d'état, par lequel M. Gant, c'étoit le nom de notre dessinateur ou de notre écrivain, étoit autorisé non-seulement à nous suivre, mais à faire la relation de nos entreprises, & à veiller aux intérêts de la couronne. L'indignation du capitaine faillit d'abord à le jeter dans des extrémités qui lui auroient peut-être coûté quelque jour sa fortune & la vie. Mais notre bonheur commun me fit arriver dans la cabane au moment qu'il étoit prêt d'éclater. Il eut le tems de m'apprendre la cause de son trouble, parce que M. Gant étoit occupé à dessiner sur le tillac. Je ne ressentis pas moins d'agitation que lui. Cependant un peu de réflexion sur cet événement me fit juger que nous n'avions point à choisir d'autre parti que celui de la modération. Je conseillai au capitaine de fermer la cassette, & de ne rien changer à sa conduite avec l'écrivain ; mais de lui faire entendre que dès notre départ nous n'avions point ignoré sa commission, & que nous étions surpris seulement qu'il nous en eût fait si long-tems un mystère. Ma pensée étoit de l'entendre, & de juger ensuite par sa réponse des mesures que nous avions à prendre pour nous délivrer de ses observations.

Cet expédient eut une partie de l'effet que j'avois souhaité. M. Gant , dans l'embarras qu'il ressentit à nos premières ouvertures , & tremblant d'autant plus pour sa sûreté , qu'il avoit effectivement de la perfidie à se reprocher , se leva de table où nous étions , & courut à sa cassette , d'où il se hâta de nous apporter sa patente , pour arrêter , par la vue des ordres du roi , les effets qu'il craignoit de notre ressentiment. Mais affectant plus de tranquillité qu'il ne s'y étoit attendu , nous l'exhortâmes à se remettre de sa crainte. Il nous raconta que sur le bruit de notre découverte , qui avoit été jusqu'aux ministres , il avoit reçu ordre de se rendre à la cour , & que M. Cragg l'ayant d'abord interrogé sur l'emploi qu'il avoit dans notre vaisseau , & ne le trouvant informé d'aucun de nos desseins , lui avoit proposé de la part du roi de se charger de la commission qu'il avoit acceptée. Il ajouta qu'on nous soupçonnoit d'avoir découvert quelque mine d'or d'une richesse extraordinaire , & que c'étoit là-dessus précisément que rouloient ses instructions.

Nous balançâmes si cette franchise ne devoit pas nous rendre la confiance que nous avions eue pour lui ; car nous l'avions pris sur le témoignage de nos meilleurs amis ; & paroissant se repentir de nous avoir trahis , il nous offroit

de re  
zèle à  
feroit  
secrète  
décou  
tions  
donne  
n'avoit  
quer  
chang  
intenti  
solûme  
prétex  
verion  
der , s  
gleterr  
ploys  
quelle  
sion ;  
pendan  
juger a  
ces lun  
que pa  
de tou  
directe  
trême d  
avoit en  
murer.

de réparer cette faute par un redoublement de zèle & d'affection. Mais nous conçûmes qu'il ne feroit pas le maître lui-même de garder notre secret à son retour , & que pour peu qu'on découvrit notre marche par d'autres indiscretions , l'ordre particulier qu'il avoit accepté , donneroit sur lui des droits de contrainte qu'on n'avoit pas sur nous. Ainsi , sans lui communiquer nos idées , nous prîmes la résolution de changer de route. Rien n'étoit si éloigné de nos intentions que de lui faire violence. Nous résolûmes seulement de le mettre , sous quelque prétexte , dans le premier port où nous trouverions un vaisseau de notre nation , & de l'aider , si c'étoit son dessein , à retourner en Angleterre. Etant rassuré par nos manières , il employa toute son adresse pour savoir de nous par quelle voie nous avions découvert sa commission ; mais sa curiosité fut mal satisfaite. Cependant le changement de notre route lui fit juger aisément que nous n'avions point apporté ces lumières de Londres. M. Rindekly déclara que par des raisons qui tourneroient à l'avantage de tout le monde , nous étions résolus d'aller directement à la Jamaïque. La surprise fut extrême dans l'équipage. Mais la confiance qu'on avoit en nous , empêcha les plus hardis de murmurer. Nous quittâmes ainsi les côtes d'Afri-

que , & nous ne donnâmes plus notre voyage que pour une entreprise ordinaire de commerce.

En effet , comme nous étions chargés d'une quantité considérable d'excellentes marchandises , nous pouvions trouver quelque avantage à la Jamaïque & dans nos autres colonies. Mais les impressions de crainte qui étoient restées à M. Gant , produisirent une fâcheuse révolution dans sa santé. Il fut saisi d'une fièvre ardente , qui lui ôta la vie en six jours. Ce nouvel incident changeoit notre situation. Nous commençâmes , M. Rindekly & moi , par apposer le scellé à sa cassette , à la vue de tout l'équipage ; & cette précaution nous parut nécessaire pour nous rassurer contre bien des craintes. Il ne nous échappa rien néanmoins qui pût en faire soupçonner la cause. Ensuite , ne nous trouvant point assez éloignés de notre première route pour rejeter plus loin nos projets , nous retournâmes vers l'Afrique avec une nouvelle ardeur.

Après bien des recherches , d'autant plus pénibles , que le vent ne nous servoit pas toujours à notre gré , nous découvrîmes le cap d'or ; c'étoit le nom que nous lui avions donné dans notre langage mystérieux. Nous jetâmes l'ancre dans le même lieu où nous l'avions jeté autrefois si heureusement. La mer étoit tranquille ,

& ne  
qui s

Il

péran

que

cessai

assem

que n

avions

précé

restât

champ

capabl

source

penfer

qu'à n

des fa

suivant

il prom

nous n

du but

entre l'

le mon

un nou

pandire

plus qu

municat

pas atte



& nous étions à couvert sous la pointe du cap , qui s'avance beaucoup.

Il n'étoit plus question de déguiser nos espérances à des gens qui n'étoient avec nous que pour les seconder , & qui devoient nécessairement en partager le fruit. M. Rindekly assembla l'équipage. Il expliqua sans détour que nous n'étions pas loin du lieu que nous avions cherché ; qu'après l'expérience de l'année précédente , il ne falloit pas douter qu'il n'y restât beaucoup d'or , qui pouvoit passer sur le champ dans notre vaisseau ; mais qu'étant plus capables que les nègres d'en recueillir dans les sources que nous connoissions , il falloit moins penser d'abord à la surprise ou à la violence , qu'à nous rétablir dans l'amitié & la confiance des sauvages. Ensuite proposant un partage , suivant la résolution qu'il avoit prise avec moi , il promit avec serment qu'en qualité de chefs , nous nous contenterions tous deux de la moitié du butin , & que tout le reste seroit partagé entre l'équipage. Cette proposition satisfit tout le monde , & fut ratifiée de part & d'autre par un nouveau serment. La joie & l'ardeur se répandirent dans tout le vaisseau. Il ne restoit plus qu'à chercher les moyens d'entrer en communication avec les sauvages. Nous n'avions pas attendu si tard à commencer cette délibé-

ration. Mais les difficultés se faisoient beaucoup mieux sentir si proche de l'exécution.

Il ne s'offroit que deux partis; l'un de nous présenter à eux; & l'autre d'attendre le passage de quelqu'une de leurs barques & d'en prendre occasion, comme il nous étoit arrivé la première fois, de les gagner par nos caresses. Celui de faire notre descente au-dessus de leur habitation, devoit être réservé pour la dernière ressource, c'est-à-dire, pour le cas où la violence deviendroit nécessaire. Ce n'étoit pas le plus mal arrangé ni le moins médité: mais en détruisant toutes nos espérances pour l'avenir, il les réduisoit aux fruits d'un pillage fort court & fort incertain. Entre nos préparatifs, nous avions un nègre du cap de Bonne-Espérance, que nous y avions acheté, dans la seule vue d'en faire notre interprète. Si ces misérables étoient sensibles à quelque chose, nous aurions pu nous flatter que notre douceur lui auroit inspiré de l'attachement pour nous: mais ils ne sont capables d'être conduits que par la crainte, & nous ne pouvions nous servir de lui sans l'accompagner nous-mêmes. Cependant il nous devint fort utile au moment que nous nous y attendions le moins. Après une nuit fort obscure, pendant laquelle nous n'étions point encore fortis de notre irrésolution, il

appel  
barqu  
Cap  
nègre  
couv  
n'étoit  
lança  
loupe  
brave  
lemen  
ce no  
par se  
frayeu  
avec l  
être sa  
gure.  
Nous  
il fallo  
falé;  
l'eau-d  
les re  
nous r  
Ce c  
tère d  
d'expli  
sage,  
joie de

aperçut aux premiers rayons du jour , une barque qui côtoyoit le rivage vers la pointe du Cap , & qui continuoit de voguer fans que les nègres qui la conduisoient parussent nous découvrir. Nos lunettes nous firent voir qu'ils n'étoient que cinq ou six. Le capitaine ne balança point à descendre lui-même dans la chaloupe , suivi seulement de quatre de nos plus braves gens & de notre nègre. Il joignit facilement les sauvages. Ink , nous avions donné ce nom au nôtre , se fit entendre d'assez loin par ses signes pour les guérir de leur première frayeur. Ils se laissèrent aborder , & la facilité avec laquelle Ink leur persuada qu'ils devoient être sans crainte , nous parut d'un fort bon augure. Ils suivirent la chaloupe jusqu'au vaisseau. Nous n'avions point oublié par quelles amorces il falloit les prendre. On leur prodigua du bœuf salé ; & si nous eûmes plus de réserve pour l'eau-de-vie , ce ne fut que dans la crainte de les rendre moins propres à nous servir. Ils nous reconnurent , le capitaine & moi.

Ce que nous pûmes tirer d'eux par le ministère de notre interprète , nous apporta peu d'explication. Quoiqu'ils se remissent notre visage , & qu'ils nous marquassent même de la joie de nous revoir , à peine se souvenoient-ils

de ce qui s'étoit passé il y avoit un an. Ils ne purent du moins nous apprendre comment le bruit de notre arrivée étoit allé jusqu'à leur prince, ni pourquoi il s'étoit assemblé tant de barques & de gens armés pour venir apparemment nous attaquer ; ce qui leur restoit de plus présent , étoit le bruit de notre canon. Cependant ils nous assurèrent que nous serions bien reçus dans leur habitation , & qu'on nous y avoit regrettés. Sans savoir jusqu'où devoit aller notre confiance , nous prîmes le parti de hasarder quelque chose sur ce seul fondement. M. Rindekly ne balança point à se faire le chef d'une députation , qui n'étoit pas sans danger. Mais il falloit montrer aux nègres un visage connu , & le choix ne roulant qu'entre nous deux, il voulut absolument en courir les risques. Il chargea la chaloupe d'un tonneau de bœuf salé, d'un baril d'eau-de-vie , & de tout ce qui pouvoit plaire aux sauvages. Il prit avec lui Ink , dix hommes résolus , qui pouvoient se servir également du sabre & de la rame. Nous convînmes qu'en touchant au rivage , il laisseroit deux de ses gens dans la chaloupe , pour nous donner avis du premier accueil qu'il y recevroit ; & que nous avançant beaucoup plus près de la côte avec le vaisseau , nous nous mettrions

mettr  
secou  
que n  
To  
sa des  
par de  
à bord  
La do  
tés pro  
que l'a  
couver  
vages ,  
vieillards  
nos ling  
prête de  
touchan  
titudes.  
sitôt de  
prince d  
ville ou  
lieues de  
l'année  
nous avie  
une viol  
nous , &  
ses princ  
le champ

mettrions en état de lui donner un prompt secours si nous étions trompés dans la confiance que nous prenions aux barbares.

Toutes ces précautions furent inutiles pour sa descente. Il se fit précéder d'un quart d'heure par deux des six nègres que nous avions reçus à bord. Les autres nous demeurèrent en otages. La douceur avec laquelle nous les avions traités produisit dans l'habitation les mêmes effets que l'année précédente. Le rivage se trouva couvert à son arrivée d'une multitude de sauvages, parmi lesquels il reconnut le fils du vieillard à qui nous avions eu l'obligation de nos lingots. Il lui fit demander par l'interprète des nouvelles de son père. Sa réponse fut touchante, & servit à lever toutes nos incertitudes. Le malheur d'un père n'avoit pu sortir sitôt de sa mémoire. Il raconta au nègre que le prince de la nation, qui demouroit à Delaya, ville ou habitation considérable à quelques lieues de la mer, ayant appris notre arrivée l'année d'aparavant, & les présents que nous avions faits à son père, étoit tombé dans une violente fureur. Se croyant méprisé de nous, & jugeant son autorité violée par un de ses principaux sujets, il avoit fait descendre sur le champ toute sa milice au long du fleuve,

avec ordre de se faifir de nous & de tout ce que nous avions apporté. Après le mauvais fuccès de leur entreprife, fa fureur s'étoit changée en rage. Il avoit enlevé au vieux chef les préfens qu'il avoit reçus de nous, & l'ayant puni par un long fupplice, il lui avoit enfin donné la mort.

Ce récit auroit été capable d'effrayer un homme moins intrépide que M. Rindekly. Mais trouvant au contraire dans les fureurs du prince une raifon d'en efpérer un accueil favorable, lorsque nous irions directement à lui & que nous lui offririons, avec nos excufes, de l'amitié & des préfens, il réfolut de tenter cette dangereufe aventure. Loin d'attendre quelque chofe de la force, il me renvoya la moitié de fon monde. Mais en me faifant expliquer fes intentions, il me prioit d'ajouter une quantité d'eau-de-vie & de bœuf falé à celle qu'il avoit emportée dans la chaloupe, & d'y joindre ce que nous avions de plus propre à féduire les yeux du prince. J'exécutai d'autant plus volontiers fes ordres, qu'il ne me fit repréfenter que les facilités de fon entreprife. Je lui envoyai quelques pièces d'écarlate, plusieurs mouchoirs de la même couleur, quantité de miroirs, d'étuis & de couteaux, avec un fusil & deux fabres

fort  
qui  
fauva  
J'a  
rivage  
mouv  
pouva  
rentre  
ner au  
chure  
avec t  
dans fo  
fent tro  
peu d'e  
fans ce  
Enfin,  
lorsque  
fi preff  
devois p  
même d  
du princ  
Il s'ét  
fit juger  
rapporto  
fatisfactio  
s'étant af  
prit qu'il  
que vers

fort ornés. J'y joignis même un grand portrait, qui ne pouvoit manquer de passer parmi des sauvages pour une pièce fort rare.

J'avois fait approcher le vaisseau si près du rivage, que je découvrois sans peine tous les mouvemens des nègres. Ceux du capitaine pouvant encore moins m'échapper, je le vis rentrer dans la chaloupe avec ses gens, & tourner au long de la côte pour gagner l'embouchure du fleuve. Je le recommandai au ciel, avec toute la confiance que je devois mettre dans son esprit & dans son courage. Il fut absent trois jours, pendant lesquels je n'eus pas peu d'embarras à écarter les nègres qui venoient sans cesse autour de moi dans leurs barques. Enfin, je le vis reparoître le quatrième jour, lorsque mon inquiétude commençoit à devenir si pressante, que je déliberois déjà si je ne devois pas m'avancer sur ses traces, & tenter même de remonter le fleuve jusqu'à l'habitation du prince.

Il s'étoit déchargé de ses présens; ce qui me fit juger en l'appercevant de loin, qu'il me rapportoit d'heureuses nouvelles. Son air de satisfaction me le confirma. Tout l'équipage s'étant assemblé pour le recevoir, il nous apprit qu'il n'avoit découvert l'habitation du prince que vers la nuit, & qu'il avoit mieux aimé la



passer dans sa chaloupe, que de s'exposer dans l'obscurité au milieu des barbares. Mais le jour étant venu l'éclairer, il s'étoit présenté hardiment à l'entrée de l'habitation, & sans paroître surpris de la foule qu'il vit bientôt assemblée, il s'étoit fait conduire au palais, si je ne dois pas dire à la cabane du prince. Son unique précaution avoit été de faire écarter sa chaloupe à quelque distance du rivage, & d'ordonner aux gens qu'il y laissa, de n'y recevoir aucun nègre. Il avoit trouvé au prince l'air dur & farouche; mais dès les premières ouvertures qu'il lui avoit faites par la bouche de l'interprète, & sur-tout après l'explication des présens, il avoit vu sa physionomie s'éclaircir. Nos excuses pour l'année précédente avoient été fort bien reçues. Il n'avoit été question que de faire apporter les présens, ce qui s'étoit exécuté avec une promptitude surprenante. Toute la cour, si ce n'est pas profaner ce nom, en avoit admiré la beauté & la richesse. Le prince qui n'étoit couvert que d'une peau de tigre, s'étoit fait revêtir, ou plutôt envelopper aussitôt d'une pièce d'écarlate. Il s'étoit considéré long-tems dans un de nos plus grands miroirs, dont ceux de l'année d'auaravant lui avoient appris l'usage. Enfin, il avoit avalé sur le champ plusieurs verres d'eau-de-vie, &

faisant  
il avo  
pièce  
heure  
d'expli  
surpris  
neaux  
toient  
compo  
portion  
difes. I  
roit la  
dans le  
Cepen  
avoit pr  
taine n'a  
fusil au  
sien, lui  
ie prince  
cas de n  
fortement  
refus par  
remis le f  
bord man  
main sur  
fût défié,  
nègre au  
quante pas

faisant servir des rafraîchissemens au capitaine , il avoit mangé en même tems une fort grosse pièce de notre bœuf. Des commencemens si heureux ayant donné au capitaine la hardiesse d'expliquer ses intentions , le prince avoit paru surpris que nous fissions plus de cas des anneaux que lui & la plupart de ses gens portoient aux oreilles , ou du métal dont ils étoient composés , que des richesses que nous lui apportions en eau-de-vie & en petites marchandises. Il avoit assuré le capitaine qu'il lui laisseroit la liberté , à ce prix là , de s'accommoder dans le pays de tout ce qui lui conviendrait.

Cependant il étoit arrivé un incident qui avoit presque ruiné nos espérances. Le capitaine n'avoit pas jugé à propos de mettre le fusil au nombre de ses présens. Mais ayant le sien , lui & tous ses gens , cette vue avoit frappé le prince , qui n'avoit point oublié l'ancien fracas de notre artillerie. Il les avoit pressés si fortement de lui en abandonner un , que le refus paroissant l'irriter , M. Rindekly lui avoit remis le sien. Ce grossier sauvage l'avoit d'abord manié si brusquement , qu'ayant porté la main sur le chien avant que le capitaine s'en fût défié , le coup étoit parti , avoit blessé un nègre au bras , & tué un autre nègre à cinquante pas du premier. L'épouvante s'étoit ré-

pandue vivement dans toute l'assemblée. Le prince même, regardant le capitaine avec effroi, lui avoit laissé douter quelques momens s'il n'en devoit pas craindre quelque chose de funeste. Mais les explications de notre interprète avoient calmé ce mouvement. M. Rindekly avoit fait dire au prince que la crainte même du malheur qui venoit d'arriver avoit été la cause de son premier refus, que ce dangereux instrument ne convenoit qu'à nous, & qu'il seroit pernicieux à tous les nègres qui voudroient s'en servir. Et pour le rassurer entièrement, il avoit remis le chien du fusil dans son repos, en donnant sa parole, que par la seule réparation qu'il venoit d'y faire, il ne causeroit plus ni de bruit, ni de mal sans son ordre. Il pouvoit prendre cet engagement, puisqu'il le rendit au prince sans l'avoir chargé. Ainsi loin de nous devenir nuisible, cet accident ne servit qu'à faire prendre à la nation une plus haute idée de nous, par l'impression qui leur demeura de notre pouvoir.

M. Rindekly n'avoit pas quitté le prince sans avoir fait avec lui une sorte de traité, dont il lui avoit fait répéter plusieurs fois les articles. Le principal, après celui de notre sûreté, étoit qu'en fournissant le prince d'eau-de-vie pendant notre séjour dans ses états, nous aurions la

libe  
du  
mais  
avec  
il no  
à no  
les c  
N  
déch  
n'avi  
trop  
fit di  
un jo  
entrâ  
il av  
Elle t  
de ve  
à rem  
desse  
deux  
que j  
il nou  
la cap  
que ce  
étions  
force.  
feu no  
n'aurio

liberté, non-seulement de tirer de la rivière & du pays tout ce qu'ils pouvoient produire, mais celle encore de commercer de bonne foi avec ses sujets. A ces conditions réciproques, il nous étoit permis de faire remonter la rivière à notre vaisseau, & d'user librement de toutes les commodités du pays.

Nous aurions fait éclater notre joie par une décharge de toute notre artillerie, si nous n'avions été retenus par la crainte de causer trop de frayeur à nos hôtes; mais le capitaine fit distribuer à tout l'équipage de quoi célébrer un jour si fortuné, & dès le même jour nous entrâmes sans précaution dans la rivière, dont il avoit observé la profondeur dans sa route. Elle faisoit si peu de circuits, qu'avec fort peu de vent nous n'employâmes point quatre heures à remonter jusqu'à l'habitation du prince. Notre dessein n'étoit pas de nous tenir renfermés entre deux rives, au danger de nous ressentir quelque jour de l'inconstance des nègres. Mais il nous parut nécessaire de soutenir l'idée que la capitale avoit prise de nous, & de faire voir que ce que nous demandions par amitié, nous étions peut-être en état de l'obtenir par la force. Effectivement le bruit de nos armes à feu nous auroit soumis toute la nation, & nous n'aurions point eu d'éloignement pour cette

voie si nous avions pu faire autant de fond sur la durée que sur la facilité de notre conquête.

La vue de notre vaisseau remplit d'étonnement & d'admiration le prince & tous ses nègres. Nous le reçûmes à bord avec peu de suite, en lui déclarant que nous n'aurions jamais cette déférence que pour sa personne. Il prit plaisir à la bonne chère que nous lui fîmes, & notre manière de servir lui causa beaucoup de satisfaction. Il avoit avec lui quatre de ses femmes, qui dévorèrent nos mets, & qui s'enivrèrent de quelques verres d'eau-de-vie. L'expérience qu'il avoit déjà faite de cette liqueur le fit boire avec plus de mesure. Mais étant échauffé néanmoins de ce qu'il avoit bu, il observa toutes les parties du vaisseau avec une vive curiosité. Nos canons le frappèrent encore plus. Il nous fit diverses questions, auxquelles nous ne répondîmes qu'en le priant de ne pas s'approcher trop d'un instrument beaucoup plus dangereux pour les nègres que nos fusils. Le capitaine, qui rapportoit tout à nos projets, lui demanda s'il vouloit connoître par quelques effets la puissance de ces terribles machines. Il y consentit, avec quelques marques de crainte. Nous lui dîmes qu'il y auroit trop de danger pour lui à demeurer si près, que ces furieux instrumens n'étoient familiers

qu'av  
passer  
que t  
entend  
faire  
amitié  
patien  
des or  
l'habita  
gres fu  
de cet  
charges  
pièces  
tirèrent  
ronna t  
ment m  
si violer  
nègres  
tée. Ils  
contre l  
pouvoir  
eûmes le  
loupe,  
constern  
relevant  
ceux qui  
surprenar  
supérieur

qu'avec nous ; que non-seulement il devoit passer sur le rivage, mais qu'il étoit à propos que toute l'habitation fût avertie, afin qu'elle entendît sans effroi ce que nous ne voulions faire que pour lui apprendre l'utilité de notre amitié. Il se fit conduire au rivage. Son impatience paroissoit mêlée de frayeur. Il donna des ordres qui furent répandus aussitôt dans l'habitation, & qui attirèrent une foule de nègres sur le bord du fleuve. Nous avons profité de cet intervalle, pour faire renouveler les charges de notre artillerie. Le bruit de vingt pièces de canon & de plus de soixante fusils qui tirèrent au même moment, la fumée qui environna tout d'un coup le vaisseau, le mouvement même de l'eau qui fut agitée par un effort si violent, causèrent au prince & à tous les nègres une frayeur qui ne peut être représentée. Ils se jetèrent à terre, & se pressèrent contre le sable, comme s'ils eussent espéré de pouvoir s'y cacher. Le capitaine & moi, nous eûmes le tems de gagner le rivage dans la chaloupe, avant qu'ils fussent revenus de leur consternation. L'air riant que nous prîmes en relevant le prince acheva de leur persuader que ceux qui causoient sans effort des révolutions si surprenantes, étoient des hommes d'une espèce supérieure. Ils nous auroient adorés si nous

avons exigé des honneurs divins ; mais nous pouvions supposer sans témérité que le prince & toute la nation étoient assujettis par la terreur autant que par l'intérêt.

Nous commençâmes de ce jour à nous croire aussi libres qu'à Londres, & nous recommandâmes à tout l'équipage de ne pas nuire à l'opinion qu'on avoit de nous. Le prince nous assigna quelques cabanes pour le logement de nos travailleurs. Mais en les acceptant, nous ne pensions point à les employer. Nous étions résolus, après avoir passé le jour au travail, de retourner chaque nuit au vaisseau, & de jeter l'ancre à peu de distance de l'embouchure du fleuve, vers le lieu où nous nous souvenions d'avoir observé la pêche des lingots. Nous fîmes au prince de nouveaux présens en nous éloignant de l'habitation. Ces libéralités ne pouvant nous appauvrir, les petits miroirs & les couteaux ne furent point épargnés aux principaux nègres de sa cour, dont la faveur pouvoit nous devenir nécessaire.

Quoique la saison ne fût point avancée pour l'Europe, nous ressentions une chaleur, qui, sur les bords d'une rivière fort large & fort sablonneuse, nous faisoit craindre que ce ne fût la principale difficulté de notre entreprise. La rade que nous fûmes obligés de prendre pour

la fû  
l'ord  
cont  
obse  
fleuv  
de fi  
nous  
miné  
n'en  
nomb  
parcs  
fort  
étions  
fîmes  
échap  
manqu  
les fai  
qu'aux  
avec l  
pouvo  
reste  
vation  
nouve  
Nos o  
à ces  
Enfi  
cice.  
diviser



la sûreté de notre vaisseau étoit si brûlante, que l'ordre fut donné à quatre matelots de tenir continuellement de l'eau sur les ponts. Nous observâmes pendant quelques jours le lit du fleuve & les différences de son cours avant que de fixer le principal lieu de notre travail. Il nous parut que les sauvages ne s'étoient déterminés dans ce choix qu'au hafard ; & peut-être n'en portâmes-nous ce jugement que sur le petit nombre de lingots qui se trouvoient dans leurs parcs. Il est vrai que si nous y en avions trouvé fort peu l'année précédente, celle où nous étions paroïssoit encore plus stérile. Mais nous fîmes une observation qui ne nous étoit point échappée dès la première fois. Les sauvages manquant d'art pour composer leurs claies, ne les faisoient point assez serrées pour retenir jusqu'aux moindres parties de l'or qui rouloient avec le sable ; ou plutôt n'estimant que ce qui pouvoit servir à leur usage, ils méprisoient le reste comme une chose inutile. De ces observations, nous tirâmes, & la méthode de faire de nouvelles claies, & la manière de les placer. Nos ouvriers furent employés plus de huit jours à ces préparatifs.

Enfin nous mîmes nos instrumens en exercice. Les petits courans où l'eau serbloit se diviser après s'être brisée sous l'angle de quel-

que rive, furent les lieux auxquels nous nous attachâmes particulièrement. Nous avions mille au moins de nos machines, distribuées dans l'espace d'une lieue. Notre soin étoit exact à les faire visiter le matin & le soir, & chacun de nos gens avoit sa tâche, dont le sort avoit décidé. Mais après trois semaines d'une ardeur obstinée, à peine trouvâmes-nous dans nos claies le poids d'une once d'or. Nous avions à bord un fourneau, des creufets, & tout ce qui étoit nécessaire à nos opérations. Le chagrin d'un profit si lent nous fit employer toutes sortes de voies pour le hâter. Nous laissâmes en plusieurs endroits une grande quantité de sable. Ne gagnant rien par cette méthode, nous tendîmes dans le fleuve des voiles au lieu de claies. Mais les nègres, qui ont presque tous de l'inclination au vol, nous les dérobèrent dès la première nuit. Nous y mîmes des gardes la nuit suivante. Cet essai nous apporta quelques particules de poudre d'or; mais nous conçûmes que les plus grosses parties roulant au fond plutôt qu'elles n'étoient chariées par le courant, nos voiles étoient de peu d'usage pour les arrêter. Nous joignîmes alors les voiles aux claies, & nous nous arrêtâmes à cette voie qui étoit en effet la plus sûre.

Dans cet intervalle, nous n'avions pas né-

glige  
& q  
celle  
réfer  
pour  
autre  
trouv  
l'avio  
peu  
d'ann  
un gr  
fant le  
de l'h  
à leur  
Le tr  
notre  
tout c  
morial  
tation  
consist  
tuées  
froient  
d'oreill  
choisir  
chasses  
tres bie  
dans au  
celle de

gligé des recherches beaucoup plus certaines, & qui nous causèrent moins d'embarras. C'étoit celle des lingots que les sauvages avoient en réserve. Mais comme ils ne les amassoient que pour se faire des anneaux d'oreilles, & quelques autres parures à l'usage des femmes, nous n'en trouvâmes point d'aussi grands amas que nous l'avions espéré. Ils y attachoient d'ailleurs si peu de prix, qu'ils se bornoient à leur paire d'anneaux, sans se croire plus riches d'en avoir un grand nombre, & que le prince même laissant le soin de la pêche des lingots à ses sujets de l'habitation maritime, prenoit peu d'intérêt à leur travail. Aussi étoit-elle fort négligée. Le trésor que nous avions découvert dans notre premier voyage étoit comme le dépôt de tout ce qui s'étoit pêché depuis un tems immémorial. Il se trouvoit chez le chef de l'habitation, mais le profit qui lui en revenoit ne consistoit que dans quelques présens de bêtes tuées à la chasse, que les jeunes nègres lui offroient pour obtenir de quoi se faire des anneaux d'oreilles. Le prince ayant toujours le droit de choisir la portion qui lui plaisoit dans toutes les chasses, & participant de même à tous les autres biens de ses sujets, n'avoit besoin d'entrer dans aucun détail pour sa subsistance & pour celle de sa suite.

Nous n'eûmes pas plus de difficulté à obtenir ce qui restoit de lingots au nouveau chef de l'habitation maritime que nous n'en avons eu l'année précédente. Un baril d'eau-de-vie & quelques autres présens nous en rendirent les maîtres. Mais la totalité du dépôt n'alloit pas au double de ce que nous avons emporté la première fois. Si nous découvrîmes dans les cabanes particulières de petits amas dispersés, que divers sauvages avoient recueillis, tous ces ruisseaux ne répondirent pas mieux à l'opinion que nous avons eue de la source. D'ailleurs, les nègres ne nous les abandonnoient pas sans retour. Ils vouloient tous de l'eau-de-vie, des instrumens de fer & des mouchoirs. Nos provisions & nos petites marchandises commençoient à diminuer. Cette diminution fut encore plus précipitée, lorsque nous fûmes réduits au commerce des anneaux. Nous ne nous étions pas trompés en le croyant le plus facile, mais quelque disposition que les nègres marquassent à nous les céder, c'étoit toujours au prix de nos denrées. Cent paires d'anneaux qui étoient la dépouille de cent sauvages, & qui étant aussi minces que du fil d'archal, ne faisoient pas ordinairement, suivant nos évaluations, plus d'un marc d'or en sortant du creuset; nous coûtoient notre eau-de-vie & nos petites mar-

chanc  
deven  
que l  
Qu  
à notr  
les jot  
pidité  
leurs  
la per  
pables  
favions  
à l'extr  
côte,  
l'articu  
bitation  
celle q  
Ils avo  
dans l  
immédi  
les gu  
d'autres  
sent se  
payassen  
Toute  
fix mille  
cune tra  
sorte d'  
au soleil

chandises, c'est-à-dire, ce qui commençoit à devenir pour nous plus rare & plus précieux que l'or même.

Quoique nos soins continuels se rapportassent à notre objet, je ne laissois pas de charger tous les jours mon journal des remarques que la stupidité des nègres me permettoit de faire sur leurs usages & sur leur gouvernement. Depuis la perte de notre écrivain, nous étions peu capables d'observations géographiques. Nous savions par la hauteur du lieu que nous étions à l'extrémité de la Nigritie. Le nom de cette côte, autant que nous l'avions pu démêler dans l'articulation des sauvages, étoit *Pasamba*. L'habitation de leur prince se nommoit *Delaya*, & celle qui étoit sur le bord de la mer, *Paraga*. Ils avoient quelques autres villes plus reculées dans les montagnes, qui dépendoient moins immédiatement du même maître, quoique dans les guerres qu'ils avoient quelquefois avec d'autres barbares de leur voisinage, elles vinssent se ranger sous ses enseignes, & qu'elles lui payassent un tribut de peaux & de grains. Toute la nation ne surpasseoit pas le nombre de six mille hommes. Nous n'y remarquâmes aucune trace de culte religieux, à la réserve d'une sorte d'adoration qu'ils rendent par leurs cris au soleil & à la lune lorsqu'ils commencent à les

voir paroître. L'obéissance qu'ils rendent à leur prince ne regarde que la guerre & la chasse. Ils ont pour tout le reste d'anciens usages qui leur tiennent lieu de loi. Les parens punissent entr'eux les crimes qui se commettent dans les familles ; & lorsqu'ils négligent des désordres trop éclatans ou pernicieux au bien public, leurs voisins, c'est-à-dire, les habitans des cabanes voisines, se réunissent en assez grand nombre pour les y forcer. Leurs occupations sont partagées entre la chasse, la culture de quelques terres qui produisent une espèce de millet, & le soin des troupeaux. Le pays, quoique peu éloigné de la ligne, & sujet à des chaleurs presque continuelles, qui ne sont tempérées que par la fraîcheur des nuits, paroît capable de porter toutes sortes de grains & de fruits. Ceux que la terre y rend sans travail sont d'une force extraordinaire, ce qui est cause sans doute que les nègres ne font pas leur principal objet de l'agriculture. Les troupeaux de vaches & de moutons n'y sont point en grand nombre, parce que le goût des habitans pour les animaux sauvages est comme proportionné à la gloire qu'ils tirent de la qualité de chasseurs. Ce titre est le premier degré de distinction dans le pays. Ils se servent de leurs flèches avec une adresse extrême, & leur intrépidité est surprenante

premier  
quel  
qu'ils  
leur  
de ve  
tinuel  
le vo  
ques  
pas co  
l'on n  
lemen  
Les  
médio  
de Gu  
de plu  
prendre  
forte d  
dans la  
du mon  
tant &  
Elles on  
nez, qu  
dont le  
peau gra  
que nous  
Les mari  
milles, &  
mal assort

prenante dans les combats qu'ils livrent quelquefois de près aux bêtes féroces. Le fleuve, qu'ils nomment la petite eau ou la petite mer, leur sert à transporter une quantité prodigieuse de venaison que leurs chasseurs rapportent continuellement des montagnes. J'ai compté dans le voisinage de Paraga plus de deux cens barques ou bateaux, dont la plus grande n'auroit pas contenu moins de six ou sept personnes; & l'on m'assura qu'il y en avoit le double actuellement employé au service des chasseurs.

Les hommes sont communément d'une taille médiocre, & tels pour la figure, que les nègres de Guinée. S'il s'en trouve de plus hauts & de plus robustes, le droit du prince est de les prendre pour sa milice. Les femmes ont une sorte de beauté dans leur laideur. Elle consiste dans la bouche, qu'elles ont la plus agréable du monde. Leurs lèvres sont d'un rouge éclatant & leurs dents de la plus parfaite blancheur. Elles ont aussi la gorge fort bien taite. Mais leur nez, qui est extrêmement plat, leurs yeux, dont le fond est couleur de pourpre, & leur peau grasse & luisante, excitent peu le penchant que nous avons naturellement pour leur sexe. Les mariages se font du consentement des familles, & se rompent de même lorsqu'ils sont mal assortis. Mais un mari est obligé de prendre



soin de sa femme aussi long-tems qu'il ne s'est est pas séparé par un divorce reconnu. On ne leur fait point un crime d'en avoir plusieurs lorsqu'ils peuvent les entretenir, quoique le consentement de la famille n'intervienne que pour la première. La continence passe si peu pour une vertu dans les deux sexes, qu'ils cherchent à se marier dès que la nature les avertit qu'ils peuvent l'être; & la pluralité des amans ou des maris n'est jamais une raison qui inspire du dégoût pour une femme. Tous les gens de notre équipage se trouvèrent fort bien de ce préjugé, par la facilité qu'ils eurent à se lier avec les jeunes filles & les veuves. Il falloit plus de réserve avec les femmes mariées, parce que les infidélités dans le mariage peuvent être une raison de divorce.

Dans les grandes chaleurs, qui ne reçoivent guères d'interruption qu'au mois de février & au mois de septembre, ils sont nus, hommes & femmes, sans autre voile pour la pudeur qu'une ceinture de peau. Ils se couvrent dans les autres tems des plus belles peaux qu'ils rapportent de leurs chasses; mais avec quelque soin qu'ils les fassent sécher au soleil, il y reste tant de saletés, & l'usage qu'ils ont de se frotter le corps de plusieurs sortes de graisses, les rend toujours si mal-propres, que la vue n'en est pas moins blef-

f  
d  
in  
&  
aff  
gr  
leu  
tan  
on n  
libe  
qu'il  
leur  
valle  
les p  
Aussi  
tuelle  
pas p  
faire a  
Il n  
ractère  
qu'il ne  
except  
gens s  
dont le  
la noire  
plus be  
étrange  
mante,

lée que l'odorat. Leurs amusemens les plus ordinaires sont des danses confuses, au bruit d'un instrument qui s'enfle par le vent de la bouche, & qui étant pressé sous le bras, rend un son assez harmonieux par trois tuyaux de différente grosseur. Leurs mouvemens sont lascifs & toutes leurs postures fort libres; ce qui me surprit d'autant plus, que dans le tems même de leur nudité, on ne leur voit jamais prendre en public aucune liberté indécente. Leur mémoire est si bornée, qu'ils ne connoissent rien au-dessus du tems de leur vie; & qu'après quelques années d'intervalles, à peine se souviennent-ils des personnes les plus chères qu'ils ont perdues par la mort. Aussi rien ne les touche que ce qui remue actuellement leurs sens, & l'exemple du passé n'a pas plus de force pour les persuader & pour les faire agir que la crainte du futur.

Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que ce caractère soit si généralement celui de la nation, qu'il ne s'y trouve quelques particuliers que j'en excepte. Entre les jeunes filles auxquelles nos gens s'efforcèrent de plaire, il y en eut une, dont le nom étoit *Jenli*, qui, si l'on met à part la noirceur, avoit le visage & la taille de nos plus belles filles de l'Europe. Il paroîtra fort étrange que ce qui nous la faisoit trouver charmante, la rendit monstrueuse aux yeux des sau-

vages, & que par cette raison, personne pres-  
qu'alors n'avoit voulu l'épouser. Elle n'en fut  
que plus sensible aux caresses de nos gens ; &  
se trouvant pressée par la recherche d'un grand  
nombre, elle craignit fort sagement les effets de  
leur jalousie. Son goût s'étoit déclaré pour un  
jeune homme fort bien fait, qui, depuis la mort  
de notre écrivain exerçoit le même emploi sur  
le vaisseau. Quoique ce degré lui donnât quel-  
que supériorité sur le reste de l'équipage, les  
autres ne s'étoient pas crus obligés de lui céder  
dans une concurrence d'amour. Cependant Jenli  
s'obstinoit à les rejeter, & le ressentiment qu'ils en  
avoient, leur avoit déjà fait prendre des manières  
fort brusques avec l'écrivain. Il se nommoit *Linter*.  
Je fus surpris que m'abordant un jour les larmes  
aux yeux, & me faisant des plaintes de quelques  
insultes qu'il avoit reçues d'un brutal, il me con-  
fessa que Jenli lui avoit touché le cœur, & qu'il  
l'aimoit assez pour en faire sa femme. Il m'assura  
que l'ayant observée de près, il avoit remar-  
qué qu'elle n'avoit aucun commerce d'amour  
avec les sauvages, & que s'y connoissant assez,  
il l'avoit trouvée vierge. Il lui avoit appris déjà  
quelques mots de notre langue. Sa conduite, le  
langage qu'elle lui tenoit par ses signes & par  
d'autres expressions; enfin, l'indifférence qu'elle  
marquoit pour ceux qui s'empressoient autour

d'o  
ch  
ne  
voi  
gen  
de f  
Q  
amo  
loit  
faire  
qu'un  
n'aur  
de po  
qu'il  
que la  
appren  
me lu  
turelle  
feroit  
qu'il a  
risque  
qu'à no  
le vaiss  
sa femm  
passion  
de force  
parler a

Quel

d'elle , lui persuadoient qu'elle avoit du penchant pour lui. Il me conjuroit d'empêcher qu'on ne la chagrînât par d'indignes violences. Il savoit que c'étoit le dessein de plusieurs de nos gens ; mais il étoit résolu de la défendre au péril de sa vie.

Quoique je me sentisse le cœur touché de son amour & de ses larmes, j'avois conçu qu'il ne parloit d'en faire sa femme que pour m'engager à la faire respecter des autres, & je ne lui fis là-dessus qu'une réponse badine. Mais en confessant qu'il n'auroit pas pensé au mariage s'il avoit espéré de pouvoir la posséder librement, il me jura qu'il l'épouserait sur le champ si je le permettois; que la couleur n'y faisoit rien; qu'à mesure qu'elle apprendroit notre langue on s'apercevrait comme lui qu'elle ne manquoit d'aucune qualité naturelle, & que le commerce de l'Angleterre lui feroit acquérir toutes les autres: en un mot, qu'il aimoit mieux l'épouser que de courir le risque de la perdre, & qu'il prévoyoit d'ailleurs qu'à notre départ nous ne la souffririons point sur le vaisseau avec une autre qualité que celle de sa femme. Je compris que dans l'ardeur d'une passion si vive, mes raisonnemens auroient peu de force pour le guérir, & je lui promis d'en parler au capitaine.

Quelqu'autorité que l'amitié de M. Rindekly

& le droit d'association me donnaient sur l'équipage, je n'en ufois jamais qu'avec quelque dépendance; autant pour donner l'exemple de l'obéissance à tous nos gens, que pour marquer constamment à mon gendre la reconnaissance que je lui devois. Il ne se faisoit jamais demander deux fois ce qu'il jugeoit capable de me faire plaisir; mais quoique je lui témoignasse du penchant à favoriser la passion du jeune écrivain, il rejeta cette proposition avec beaucoup de fermeté. Ses objections furent si fortes que je n'y pus rien opposer. Outre l'indécence d'un tel mariage, « Vous ne faites pas attention, me dit-il, » que nous n'avons pas un homme dans l'équipage à qui le seul goût de la débauche ne puisse faire naître la même envie, dans la supposition que des alliances de cette nature n'auroient pas beaucoup de force en Angleterre. » Toutes les conséquences qu'il m'en fit craindre me parurent si justes & si fâcheuses, que je perdis le désir de rendre service à l'écrivain. Mais pour éviter du moins les querelles dont nous étions menacés à l'occasion de Jenli, j'engageai M. Rindkly à défendre sous les plus rigoureuses peines qu'on fît la moindre violence aux femmes sauvages. Il établit la peine de mort pour ceux qui employeroient les armes dans la recherche d'une femme, soit contre les nègres, soit

co  
de  
cri  
sa c  
pen  
pliq  
inté  
mal  
& q  
faifa  
mira  
menc  
se fai  
coup  
ce mo  
la pein  
langu  
une vi  
Not  
fût be  
étions  
Mais ta  
dues d  
nous f  
toutes  
l'eau-d  
tre emb  
puisque

contre nos propres gens ; & les autres punitions demeurèrent à régler suivant la grandeur du crime. Linter se trouvant paisible possesseur de sa chère Jenli, perdit son amour par degrés. Cependant il lui apprit en fort peu de tems à s'expliquer en anglois. Comme j'avois pris quelque intérêt à leur liaison, j'observai qu'il n'avoit pas mal jugé des qualités naturelles de cette femme, & que le hasard sembloit l'avoir déplacée en la faisant naître dans la Nigritie. Mais ce que j'admire beaucoup plus, c'est que Linter eût commencé à s'en dégoûter, lorsqu'étant capable de se faire entendre, elle devoit lui paroître beaucoup plus digne de son affection. Je pensai dès ce moment à lui faire recueillir un autre fruit de la peine qu'elle avoit apportée à l'étude de notre langue, en la faisant passer à Londres pour mener une vie douce auprès de ma femme.

Notre travail ne languissoit pas, & quoiqu'il fût beaucoup plus stérile que nous ne nous y étions attendus, il n'étoit pas tout à fait sans fruit. Mais tant de libéralités que nous avons répandues dans la nation, & le subside continuel que nous fournissions au prince, épuisèrent enfin toutes nos provisions. A peine nous restoit-il de l'eau-de-vie pour les nécessités du vaisseau. Notre embarras n'avoit jamais été pour nos alimens, puisque nous trouvions l'abondance parmi les

nègres, & qu'ayant assez d'industrie pour tirer du sel de la mer, nous avons suppléé aux diminutions de notre chair salée. Mais l'avidité du prince augmentant tous les jours pour l'eau-de-vie, nous nous vîmes dans la nécessité de lui faire connoître qu'elle nous manquoit, & de le renvoyer à celle que nous promettions de lui apporter dans un autre voyage. Malheureusement il étoit ivre lorsqu'il reçut cette réponse. Il s'emporta non-seulement en plaintes, mais même en menaces, & notre interprète effrayé de ses discours nous communiqua la même frayeur par son récit. Nous tinmes aussitôt conseil. J'étois d'avis de partir, sans nous exposer aux suites de cet emportement, & d'éviter sur-tout la nécessité d'en venir à des violences, qui ne pouvoient servir qu'à nous fermer la voie du retour. Il nous étoit facile d'aller renouveler nos provisions, soit aux Canaries, soit au cap de Bonne-Espérance. Je pressai le capitaine de suivre mon conseil, jusqu'à vouloir qu'il abandonnât nos claies & quelques centaines d'anneaux qui étoient à Delaya dans nos cabanes. Mais il se reposoit trop sur l'impression qu'il croyoit avoir donnée de nos forces. En consentant à partir, il résolut de ne rien laisser derrière nous.

Nous n'avions employé que les voiles superflues du vaisseau ; & cette perte méritoit ef-

fect  
prét  
tiner  
reve  
faire  
à de  
c'éto  
il ju  
enlev  
pays  
& dès  
pour  
venge  
plus f  
lui éto  
trente  
gnit à  
mes ;  
d'arré  
se tro  
avons  
gres a  
il y eu  
arrêtés  
fence  
lièrem  
tombar  
péril,



fectivement peu de regret. Ce fut néanmoins le prétexte que M. Rindekly fit valoir pour s'obstiner dans son opinion. Le prince qui n'étoit pas revenu de son ressentiment, ne nous vit pas faire les préparatifs de notre départ sans se livrer à de nouvelles fureurs. Il ne considéra point si c'étoit l'impuissance qui avoit causé notre refus; il jugea du chagrin qu'il nous causeroit en enlevant tout ce que nous avions tiré de son pays, par l'ardeur que nous avions eue à l'amasser; & dès les premiers mouvemens qu'il nous vit faire pour tirer nos voiles, il prit des mesures pour sa vengeance. Les conjectures lui étoient d'autant plus favorables, que peu de jours auparavant il lui étoit revenu des montagnes cent vingt ou cent trente de ses plus braves chasseurs. Il les joignit à sa milice, qui étoit d'environ cent hommes; & l'ordre qu'il leur donna d'abord, fut d'arrêter tous les gens de notre équipage qui se trouveroient dispersés. L'habitude que nous avions prise de vivre familièrement avec les nègres ayant beaucoup diminué nos précautions, il y eut dès le premier jour dix-huit de nos gens arrêtés. Nous ne nous aperçûmes de leur absence que le soir, à l'appel qui se faisoit régulièrement dans le vaisseau; & nos soupçons ne tombant point encore sur la véritable cause du péril, nous nous figurâmes qu'à la veille de

notre départ, ils avoient voulu donner quelque chose de plus à leurs plaisirs. Cette erreur nous entraîna dans une autre. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous envoyâmes de divers côtés dix hommes pour les rappeler, dans la crainte de causer trop d'effroi par le signal du canon. Ces dix hommes eurent le même sort que leurs compagnons ; & le prince jugeant bien que la trahison ne lui réussiroit pas plus long-tems, fit assembler ses troupes entre l'embouchure de la rivière & le vaisseau. Ce fut de quelques nègres mêmes, que nous apprîmes notre disgrâce. Elle nous fit frémir, car nous ne pûmes envisager sans horreur tout ce que nous avions à craindre de la fureur & de la perfidie d'une nation barbare. Cependant un peu de réflexion nous fit penser que le prince nègre étoit sans prudence. Ses troupes étant au-dessous de nous, rien n'auroit pu nous empêcher de mettre douze ou quinze hommes résolus dans la chaloupe, qui auroient remonté la rivière jusqu'à Delaya, ou de remonter avec le vaisseau même, & non-seulement de réduire sa capitale en cendres, mais de nous saisir assez facilement de lui, de ses femmes & de toute sa cour. C'étoit le sentiment de M. Rindekly dans son premier transport. La terreur de nos armes lui faisoit croire le succès certain. Mais il nous restoit un juste

fujet  
auroie  
des fa

L'in  
de fo  
bérati  
prit d  
prîmes  
représ  
quée  
surpri  
ses vic  
pas no  
armes  
que n  
vie &  
ment  
liberté  
notre v  
que no  
dessein  
prome  
plus g  
fortes  
fut rep  
assurer

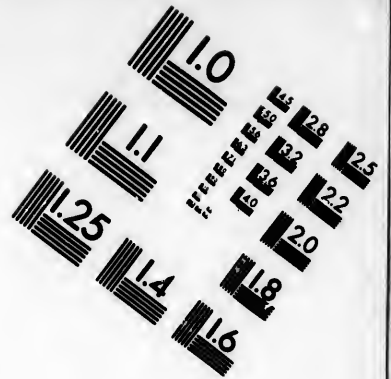
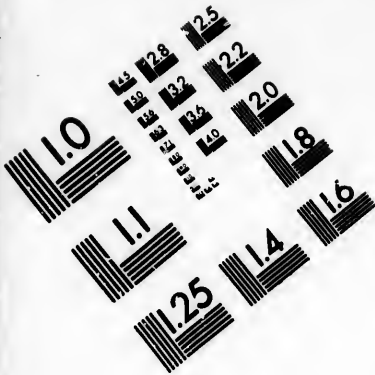
Il se  
soit fo

fujet de crainte pour nos compagnons, qui auroient été le premier objet de la vengeance des sauvages.

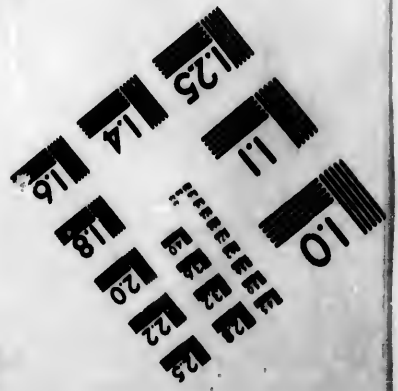
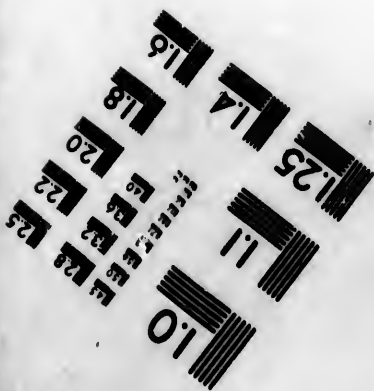
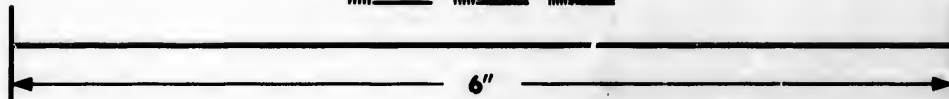
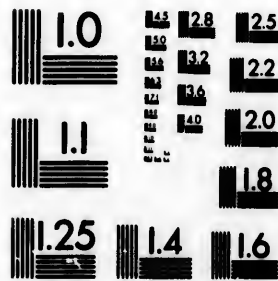
L'interprète, que le besoin où nous étions de son secours nous fit appeler à notre délibération, s'offrit volontairement à tenter l'esprit du prince par des voies plus douces. Nous prîmes confiance à ses offres. Il se chargea de lui représenter l'affection que nous lui avions marquée par notre conduite & par nos présens, la surprise & la douleur que nous ressentions de ses violences, & le désir que nous avions de ne pas nous voir forcés d'employer contre lui les armes terribles qu'il nous connoissoit. Le refus que nous avions fait de lui fournir de l'eau de vie & du tabac, n'étant venu que de l'épuisement de nos provisions, nous lui laissions la liberté de visiter lui-même ou de faire visiter notre vaisseau par un de ses gens, pour s'assurer que nos excuses étoient de bonne foi. Notre dessein à la vérité étoit de partir; mais nous lui promettions de revenir incessamment, avec une plus grande abondance d'eau-de-vie, de toutes sortes de marchandises. Cette courte harangue fut répétée vingt fois à l'interprète, pour nous assurer de sa mémoire.

Il se rendit à Delaya. Le prince, qui connoissoit son attachement pour nous, le reçut avec





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14590  
(716) 872-4903

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20

plus de douceur que nous n'avions osé l'espérer. Il écouta nos propositions; & prenant aussitôt son parti, comme s'il l'eut médité d'avance, il lui déclara qu'ayant violé la promesse par laquelle nous étions engagés à lui fournir de l'eau-de-vie, nous avions mauvaise grâce de nous plaindre qu'il violât les siennes; que si les provisions nous avoient manqué, nous n'étions pas moins coupables de l'avoir trompé, en promettant ce que nous ne pouvions exécuter; que nos armes l'effrayoient d'autant moins, qu'il fauroit se venger sur nos compagnons si nous entreprenions de lui nuire; qu'il consentiroit néanmoins que nous quittassions son pays pour aller faire de nouvelles provisions dans le nôtre; mais à deux conditions. L'une, que les gens qu'il avoit fait arrêter demeureroient pour caution de notre retour; & l'autre, que pendant notre absence nous laisserions à leur garde les lingots & les anneaux que nous avons tirés de ses sujets.

Cette réponse, qui nous parut fidelle dans la bouche de l'interprète, calma du moins une partie de nos inquiétudes. C'étoit beaucoup que des violences commencées si brusquement, se changeassent tout d'un coup en négociations. Nous n'avions pas voulu risquer d'aller nous-mêmes, ni d'envoyer le moindre de nos gens à Delaya,

pour  
semb  
rends  
miner  
de vo  
avec  
lui fer  
ration  
point  
dans u  
du ren  
faire a  
rendre  
mais i  
prince

De  
son act  
cès de  
ressent  
un hor  
relle. J  
la réso  
il m'a  
cueilli  
& sans  
de men  
vantes  
férence



pour ne pas exposer notre liberté ; mais il nous sembla qu'avec le tour que prenoient nos différends , nous pouvions entreprendre de les terminer sans médiation ; & M. Rindekly résolut de voir lui-même le prince pour s'expliquer avec lui. J'exigeai néanmoins de son amitié qu'il lui feroit demander une conférence hors de l'habitation. Elle fut accordée. Le prince ne balançoit point à se rendre avec une douzaine de ses gens dans un petit bois qui fut marqué pour le lieu du rendez-vous. M. Rindekly affecta de ne se faire accompagner que de six des nôtres , pour rendre quelque déférence à l'autorité souveraine ; mais il étoit plus sûr de cette escorte , que le prince ne devoit l'être de la sienne.

De quelque manière qu'on veuille juger de son action , je ne prétends la justifier que par l'excès de sa vivacité , ou peut-être par le fond de ressentiment qu'il conservoit avec raison , contre un homme qui avoit commencé une injuste querelle. Non-seulement il n'avoit point emporté la résolution qu'il exécuta , mais dans la fuite il m'a cent fois protesté , qu'après en avoir recueilli le fruit , il en avoit senti quelques remords ; & sans porter la religion plus loin qu'un homme de mer , il a toujours attribué nos disgrâces suivantes à cette malheureuse aventure. La conférence , après avoir commencé paisiblement ,

se termina par des injures si piquantes, que le prince barbare ayant porté la main sur un fabre qu'il tenoit de nous, pour maltraiter l'interprète que M. Rindekly forçoit de parler, nos six soldats n'attendirent point l'ordre exprès de leur chef. Ils étoient armés de leurs fusils & de pistolets. Chacun d'eux tira son coup, dont ils tuèrent, à bout portant, six sauvages de l'escorte du prince. M. Rindekly leur défendit absolument d'insulter le prince. Dans la vue qui lui avoit fait tolérer cette violence, il étoit important que ce fier nègre ne fut point maltraité. Son effroi & celui des six hommes qui lui restoient, pouvoit suffire pour l'humilier. Il se jeta contre terre, aussi consterné du bruit, que du prompt effet de nos armes. M. Rindekly ne lui laissa point le tems de revenir de cette épouvante. Il lui fit dire par l'interprète que si tous nos compagnons ne nous étoient pas rendus sur le champ, il devoit s'attendre au même sort, lui & toute sa nation; & le forçant de se relever pour le suivre, il le conduisit jusqu'à la chaloupe, dont il n'étoit éloigné que d'environ deux cens pas.

L'ordre de nous renvoyer nos gens fut porté à Delaya par un des six nègres. M. Rindekly eut la constance d'attendre leur arrivée sur le bord de la rivière, assez sûr de pouvoir gagner le vais-

seau  
lieu  
penf  
sa vi  
fard.  
récit  
de fa  
nuit  
gardi  
se mi  
seau  
role  
avec  
descen  
der,  
froi.

M.  
de fan  
ne jug  
avoir  
traite.  
des ci  
gagé à  
mal. L  
avec l  
en tric  
homme

Il s'

seau dans sa chaloupe, s'il s'appercevoit qu'au lieu d'exécuter la volonté du prince, ses sujets pensassent à le venger. Mais en donnant trop à sa vivacité, il n'avoit presque rien donné au hasard. Il connoissoit le caractère des nègres. Le récit que le député du prince ne manqua point de faire à Delaya, nous fit renvoyer avant la nuit vingt-huit de nos gens, qui y avoient été gardés fort étroitement depuis quatre jours. Ils se mirent dans des barques, pour gagner le vaisseau par le fleuve. Et quoiqu'on eut porté parole à l'habitation que le prince seroit rendu avec la même fidélité, une multitude de nègres, descendant au long du fleuve, vint le redemander, en poussant des cris de douleur & d'effroi.

M. Rindekly ayant eu le tems de considérer de sang-froid l'excès auquel il s'étoit emporté, ne jugea point à propos de le renvoyer libre sans avoir pris d'autres précautions pour notre retraite. Il laissa la permission de se retirer à trois des cinq nègres qui lui restoient, après s'être engagé à eux & à lui qu'il ne lui arriveroit aucun mal. L'ayant fait passer ensuite dans la chaloupe avec les deux autres, il nous les amena comme en triomphe, accompagné de nos vingt-huit hommes qui le suivoient dans leurs barques.

Il s'étoit passé dans cette expédition toute la

longueur d'un des plus grands jours de l'été. L'inquiétude commençoit à me tourmenter mortellement, lorsque je vis descendre cette petite armée au long du fleuve. M. Rindekly, en m'apprenant son aventure, ne s'expliqua point si nettement, que je ne m'apperçusse bien qu'il avoit quelque chose à se reprocher. Il étoit naturellement honnête homme, & sensible aux mouvemens de l'humanité. Mais la raison de notre sûreté, par laquelle il s'étoit cru justifié, m'empêcha aussi de le presser trop sur le droit qu'il s'étoit attribué de faire donner la mort à six sauvages. Il y a peu d'apparence d'ailleurs que tout autre parti nous eût réussi de même, car sans parler de notre or, qui ne méritoit pas sans doute d'être mis en balance avec la vie de six hommes, peut-être n'aurions-nous point obtenu par d'autres voies la liberté de nos compagnons.

Loin de maltraiter le prince, nous nous efforcâmes de lui faire sentir par notre conduite le tort qu'il s'étoit fait en renonçant à notre amitié. On lui fit voir de ses propres yeux, que la seule impuissance nous avoit forcés d'interrompre nos subsides. Il feignit de se rendre à toutes nos raisons; mais l'interprète nous avoua que dans ses réponses, il laissoit échapper plusieurs mots qui marquoient la violence de son ressentiment. Nous ne lui promîmes pas moins que s'il vouloit s'en-

gager

gager  
bient  
abonc  
sentir.  
& que  
mes q  
la forc  
pour r  
de la r  
incomin  
s'il vou  
ciliation  
tirer. C  
chose,  
de ses t  
à le m  
notre ve  
de nos  
prenions  
têrvalles  
fit partir  
exécuta  
demandé  
troupes  
voulut q  
que nous  
veaux su  
Quoiqu'il

gager à nous bien recevoir, nous reparoîtrions bientôt dans son pays avec des provisions plus abondantes. Il ne se fit pas presser pour y consentir. Enfin, comme la manœuvre étoit prête & que le vent paroissoit favorable, nous lui dîmes qu'étant prêts à partir, & sûrs d'ailleurs de la force invincible de nos armes, nous comptions pour rien les troupes qu'il avoit à l'embouchure de la rivière; dans l'espérance ridicule de nous incommoder apparemment au passage; mais que s'il vouloit nous donner une preuve de réconciliation, il devoit leur envoyer l'ordre de se retirer. Cette résolution parut lui coûter quelque chose; comme s'il eût appréhendé que la retraite de ses troupes ne nous donnât plus de hardiesse à le maltraiter, ou plus de facilité à tourner notre vengeance sur ses sujets. Cependant la vue de nos canons & de nos fusils; sur lesquels nous prenions soin de lui faire jeter les yeux par intervalles; eut le pouvoir de le déterminer: Il fit partir un de ses gens dans une barque, qui exécuta sans doute l'ordre que nous lui avions demandé, car nous ne vîmes aucun corps de troupes en descendant la rivière. M. Rindekly voulut qu'en le renvoyant libre, au moment que nous mîmes à la voile, on lui donnât de nouveaux sujets de se louer de notre générosité: Quoiqu'il restât autour du vaisseau plusieurs bar-

ques, sur lesquelles nos prisonniers étoient revenus de Delaya, il me proposa de le conduire au rivage dans la chaloupe, & nous y mîmes tout ce qui nous restoit d'ustensiles & de petites marchandises à l'usage des nègres. Cette occasion fut une faveur du ciel pour Jenli, qui se trouva sur le bord de la rivière avec un grand nombre d'autres sauvages. Elle y étoit pour dire le dernier adieu, par ses regards, à l'écrivain, que l'inconstance, ou la jalousie, faisoit partir avec beaucoup d'indifférence. Un mouvement de pitié pour une femme qui valoit mieux que ses pareilles, & qui entendoit assez notre langue pour nous être utile, me fit renaître la pensée de lui offrir une situation plus douce avec nous. Elle l'accepta, & le prince appaisé par nos caresses & par les présens que je fis débarquer avec lui, ne s'opposa point à son départ.

Nous fortîmes du fleuve à pleines voiles. M. Rindekly vouloit saluer les nègres d'une décharge de toute notre artillerie, & leur laisser pour adieu une nouvelle impression de terreur. Je m'opposai à ce dessein, qui étoit capable de détruire la mémoire de nos bienfaits. Nous devions, après tout, plus d'affection que de haine aux sauvages. Si les richesses que nous emportions n'avoient pas répondu à notre attente, elles étoient si supérieures à nos frais, que nous

né p  
prise  
voya  
tant  
trouv  
devoit  
souha  
nant c  
pas ve  
sinon  
moins  
parties  
dence  
treprise  
moins l  
d'autres  
prendre  
En  
trouvâ  
comme  
le com  
cette ro  
contre  
eux la  
Canaries  
veler no  
Mais à l  
s'éleva t

ne pouvions regretter les peines de notre entreprise. Suivant nos calculs, le fruit de notre voyage montoit à plus d'un million de livres, tant anneaux, qu'en poudre & en lingots. Je me trouvai si riche du quart de cette somme, qui devoit me revenir dans nos partages, que je ne souhaitai que de le mettre à couvert en retournant droit à Londres. M. Rindekly ne se rendit pas volontiers à cette proposition. Il penchoit, sinon à retourner bientôt sur la même côte, du moins à faire valoir nos trésors dans d'autres parties du commerce, en attendant que la prudence nous permît de tenter une nouvelle entreprise chez les nègres. Mes instances néanmoins l'auroient fait consentir à notre retour, si d'autres évènements ne nous avoient forcés de prendre un parti fort différent.

En sortant de la rivière de Pasamba, nous trouvâmes deux vaisseaux espagnols, montés comme le nôtre, moitié en guerre, moitié pour le commerce, qui revenoient des Philippines par cette route avec une riche cargaison. Cette rencontre nous alloit déterminer à suivre comme eux la route de l'Europe, du moins jusqu'aux Canaries, où nous aurions mieux aimé renouveler nos provisions que dans tout autre lieu. Mais à l'occasion d'une dispute de matelots, il s'éleva une querelle si vive entre les deux ca-



pitaines & le nôtre , qu'abusant de la supériorité du nombre pour nous traiter d'hérétiques & de misérables , ils nous mirent dans le cas de ne pouvoir nous faire raison que par les armes. M. Rindekly, comptant trop sur le courage de nos gens , repassa dans notre bord , d'où la seule politesse l'avoit fait sortir , pour crier aux armes d'un ton furieux. Il ne voulut écouter ni mes conseils , ni mes prières. Je vis en un moment l'image d'une guerre sanglante au milieu de la paix.

Les deux espagnols marquèrent moins d'emportement dans les suites de cette action. Ils gagnèrent le dessus du vent , & se reposant sur cet avantage , ils sembloient attendre que les premières hostilités vinssent de nous. Je pris droit de leur modération pour renouveler mes efforts sur l'esprit de M. Rindekly. Enfin , j'arrêtai l'ordre qu'il alloit donner de lâcher sa bordée ; mais je ne pus l'empêcher d'écrire sur le champ aux deux capitaines, que s'il ne vouloit point donner naissance à la guerre entre deux nations , qui faisoient encore profession de paix , il étoit résolu de soutenir sa querelle particulière , & qu'avec un de ses gens , il les défioit tous deux dans un combat de chaloupe à chaloupe. Il leur laissoit le choix des armes & du nombre des rameurs. A ce défi, qui étoit accompagné de quelques injures,

les  
les m  
doier  
attaq  
bien  
M. R  
n'aur  
l'eusse  
femme  
même  
indign  
Cep  
vent ,  
Nous l  
ployâ  
calmer  
solumen  
conduir  
& tirer  
bat regl  
sujets de  
les jours  
dence ne  
à trop de  
pour nou  
la querel  
pris droi  
que nous,

les espagnols répondirent qu'ils n'étoient point les maîtres de leurs personnes lorsqu'ils commandoient les vaisseaux d'autrui, mais que s'ils étoient attaqués sur leur bord, ils promettoient de se bien défendre. Cette réponse fut regardée par M. Rindekly, comme une nouvelle insulte. Je n'aurois pas eu le pouvoir de l'arrêter, si je ne l'eusse fait enfin souvenir qu'il alloit ruiner sa femme & toute sa famille. J'avois eu besoin moi-même d'un motif si puissant pour modérer mon indignation au récit de sa querelle.

Cependant les deux espagnols profitèrent du vent, & tirèrent à nos yeux vers les Canaries. Nous les suivîmes. Douze jours que nous employâmes dans cette route n'ayant pas suffi pour calmer la bile de M. Rindekly, il voulut absolument relâcher dans une des îles, se faire conduire dans la chaloupe à celle de Canarie, & tirer raison des deux capitaines par un combat réglé. Je lui représentai envain que dans les sujets de mécontentement qui croissoient tous les jours entre l'Angleterre & l'Espagne la prudence ne nous permettoit pas de nous exposer à trop de hasards; qu'il étoit déjà fort heureux pour nous que les deux capitaines eussent ignoré la querelle des deux nations, & n'en eussent pas pris droit d'agir avec plus de rigueur; enfin que nous avions des biens & une réputation de

sagesse à conserver, Il croyoit satisfaire à toutes mes objections, en me répondant qu'il vouloit s'exposer seul avec un de ses gens, & que l'honneur lui étant plus cher que la fortune & la vie, il n'étoit pas capable de s'éloigner sans avoir tiré vengeance d'un affront qui le déshonoroit. Nous relâchâmes dans l'île de Ferro, d'où il fit partir le plus adroit de nos gens dans une barque du pays, pour aller prendre des informations sur l'arrivée des deux capitaines au port de Canarie. Il les reçut avant la fin du jour; mais elles étoient capables de le refroidir. Ses ennemis n'avoient pas manqué en arrivant de faire le récit de leur aventure. Ils s'en étoient plaints comme d'une injure que la seule considération de la paix leur avoit fait supporter; & mettant enfin tout le tort de notre côté, ils avoient échauffé d'autres capitaines espagnols, déjà irrités contre les anglois, jusqu'à leur faire prendre la résolution de sortir du port pour nous chercher.

Notre situation devenoit fort dangereuse, car il ne falloit pas espérer de demeurer long-tems cachés à Ferro. Il n'y avoit pas plus d'apparence de pouvoir nous remettre en mer au risque de tomber entre les mains des espagnols. Quatre jours s'étant passés dans cet embarras, nous renvoyâmes le cinquième jour un de nos

gens  
la la  
la pr  
Ferro  
mière  
tir du  
la situ  
remet  
vaiss  
même  
& not  
avant  
jours  
de la  
venoi  
ans au  
notre  
à la fi  
entroit  
La plu  
à terre  
regagn  
tre en  
d'ailleu  
Il ne  
dispute  
nous é  
leurs,

gens au port de Canarie. Il savoit parfaitement la langue espagnole, & s'étant mêlé, comme la première fois, parmi quelques habitans de Ferro, il devoit seulement s'informer si la première chaleur de nos ennemis les avoit fait sortir du port. Il trouva les deux capitaines dans la situation où il les avoit laissés, mais prêts à remettre à la voile pour l'Europe, avec un autre vaisseau marchand de leur nation, qui faisoit la même route. Nous respirâmes à cette nouvelle, & notre espérance fut qu'en les laissant partir avant nous, la mer nous deviendroit libre. Trois jours se passèrent encore, sans aucun trouble de la part des habitans de Ferro, qui se souvenoient d'avoir vu M. Rindekly & moi deux ans auparavant, & qui avoient été satisfaits de notre conduite. Enfin, nous nous flattions d'être à la fin du péril, lorsqu'on nous avertit qu'il entroit trois vaisseaux dans la rade de Ferro. La plus grande partie de notre équipage étoit à terre. Toute notre diligence ne put nous faire regagner assez tôt notre bord, pour nous mettre en état de nous défendre, & la défense d'ailleurs n'auroit fait qu'assurer notre ruine.

Il ne nous auroit pas été plus avantageux de disputer notre liberté dans Ferro même, où nous étions sans armes & sans secours. D'ailleurs, ne pouvant nous persuader qu'une que-

relle particulière, qui n'avoit été suivie d'aucune hostilité, nous exposât aux plus furieux effets de la guerre, nous prîmes le parti d'attendre que les espagnols nous expliquassent leurs intentions.

De notre vaisseau, dont ils s'étoient saisis sans résistance, ils firent avertir le capitaine de s'y rendre immédiatement. Je l'accompagnai. Nos ennemis, car c'étoient eux-mêmes, & leur dessein n'étoit que de nous chagriner par des humiliations, reçurent M. Rindekly d'un air arrogant. Ils lui demandèrent compte de sa commission, de son voyage & de ses marchandises, en feignant de douter si nous n'avions pas fait la contrebande dans les colonies espagnoles. Je reconnus que M. Rindekly étoit capable de déguiser son ressentiment. Il répondit de bonne foi à toutes ces questions. Les prétextes leur manquant pour nous chercher querelle, ils continuèrent seulement de nous humilier en faisant la visite du vaisseau. Notre crainte étoit qu'ils ne découvrirent notre or, & que la vue d'une si belle proie ne les rendit plus injustes qu'ils n'affectoient de vouloir l'être. Mais en observant ma cabane, ils apperçurent mon journal qui étoit ouvert sur une table, parce que j'y ajoutois tous les jours quelques circonstances. Ils le parcoururent, & leurs yeux tombèrent sur la

de  
dè  
oc  
fle  
des  
cet  
qu  
gn  
fair  
info  
doi  
com  
ren  
beau  
eux  
fier  
N  
cède  
mém  
d'au  
dekl  
relâc  
qui e  
lui in  
seaux  
aussi  
bords  
pour

description de Carthagène, qui se présentoit dès les premières pages. Cette découverte les occupa long-tems. Enfin, bornant leurs réflexions, ils déclarèrent à M. Rindekly, que des observations si particulières sur un lieu de cette importance n'avoient point été faites sans quelques vues ; que dans un tems où les espagnols avoient de ce côté-là tant de plaintes à faire des anglois, ils se croyoient obligés d'en informer le roi leur maître ; qu'ils ne prétendoient pas décider si nous devions être regardés comme les ennemis de l'Espagne, mais que se rendant droit à Cadix, ils ne nous feroient pas beaucoup de tort en nous y conduisant avec eux, & que nous y aurions la liberté de justifier nos intentions.

Nous sentîmes amèrement la nécessité de céder à la force. Cependant les circonstances mêmes nous faisant connoître qu'on n'avoit pas d'autre vue que de nous chagriner, M. Rindekly prit un air ouvert pour assurer que nous relâcherions volontiers à Cadix. L'unique loi qui exerça beaucoup sa patience, fut celle qu'ils lui imposèrent de passer dans un de leurs vaisseaux pour y servir d'otage. Ils distribuèrent aussi une partie de nos gens sur leurs trois bords, & mirent à leur place assez de monde pour se rendre maîtres du nôtre. J'obtins la li-

berté d'y demeurer. Le vent nous étant favorable, ils nous pressèrent de les suivre, avec toutes les précautions qui pouvoient les assurer de nous. Il me parut fort surprenant que dans toutes ces exécutions il ne leur échappât rien, ni à monsieur Rindeky, qui eût le moindre rapport à notre querelle.

Notre sortie de Ferro eut pour eux l'air d'un triomphe, & pour nous celui de l'esclavage le plus humiliant. Mais notre disgrâce ne dura que six jours. En approchant de l'Europe, nous découvrimus cinq grands vaisseaux que nous reconnûmes bientôt pour anglois. Ils voguoient à pleines voiles & pavillon déployé, tandis que nous avions beaucoup de peine à nous servir du vent, qui avoit changé pendant la nuit. Quoique je m'attendisse bien que cette petite flotte ne passeroit pas sans reconnoître la nôtre, & que je me crusse déjà presque certain de notre délivrance, il me vint à l'esprit de charger secrètement un de nos matelots d'arborer tout d'un coup notre pavillon. Cette idée me réussit avec tant de bonheur, que les cinq anglois profitant de l'avantage du vent, s'approchèrent de nous à la portée du canon, avant que les espagnols eussent commencé à se reconnoître. Ils devinèrent une partie de la vérité par les apparences; & le signe par lequel ils firent

con  
enn  
dre,  
Il  
toit  
quel  
la ré  
soule  
pitai  
leur  
d'eux  
mis  
perso  
tant  
j'eus  
qui c  
qu'on  
dent.  
de n  
Aprè  
plus  
mélé  
même  
Il req  
de lui  
tions  
craint  
il lui



connoître aussitôt leurs intentions, força nos ennemis de ployer leurs voiles pour les attendre.

Ils étoient en état de se faire respecter. C'étoit cinq vaisseaux de guerre, qui transportoient quelques troupes à la Jamaïque, pour appaiser la révolte des nègres de cette île, qui s'étoient soulevés contre les anglois. Tandis que les capitaines espagnols cherchoient les moyens de leur faire approuver leur conduite, & que l'un d'eux les alloit joindre dans sa chaloupe, je me mis dans la nôtre, avec un air d'autorité auquel personne n'eut la hardiesse de s'opposer. Je fis tant de diligence, qu'ayant prévenu l'espagnol, j'eus le tems d'informer le chevalier Shelton, qui commandoit l'escadre angloise, du prétexte qu'on avoit pris pour nous arrêter. Il étoit prudent. Nos affaires ne nous permettoient point de nous brouiller ouvertement avec l'Espagne. Après m'avoir fait expliquer dans les termes les plus précis le fond & les circonstances du démêlé, il prit un parti que nos ressentimens mêmes ne nous empêchèrent point d'approuver. Il reçut honnêtement le capitaine espagnol. Loin de lui faire un crime de l'excès de ses précautions pour la sûreté de Carthagène, il loua ses craintes; mais les tournant ensuite en badinage, il lui conseilla de me rendre mon journal, qui

n'étoit que l'amusement d'un voyageur, & de prendre confiance à la parole que j'allois lui donner de n'en jamais faire un usage pernicieux pour l'Espagne. Ce conseil eut toute la force d'une menace sérieuse. L'espagnol embarrassé s'excusa sur la fidélité & le zèle qu'il devoit à sa patrie. Il me prit à témoin qu'il n'avoit fait aucune insulte à notre vaisseau, & se retira sur le champ pour rendre la liberté à M. Rindekly & à tous nos gens.

Je ne cachai point à M. Shelton que malgré ces apparences de réconciliation, j'appréhendois tout encore du caractère des espagnols. Il ne me conseilla pas lui-même de m'exposer à leur ressentiment dans la même route. Cependant, comme il n'y avoit point de tempérament entre la nécessité de les suivre ou le parti d'accompagner l'escadre angloise, je résolus d'attendre M. Rindekly pour nous déterminer. Il se réjouissoit déjà de l'occasion qui se présentoit de faire le voyage de l'Amérique en sûreté. Son inclination avoit toujours été de ne pas retourner à Londres sans une riche cargaison, & de faire valoir auparavant une partie de nos richesses dans les colonies ; de sorte qu'il se déclara tout d'un coup pour le parti de suivre monsieur Shelton.

Ainsi, nos incertitudes & nos dangers mêmes

fer  
nou  
ven  
M.  
rou  
où i  
ler.  
ploy  
se fa  
tête  
Il  
notre  
nous  
sieurs  
la vu  
le 24  
près  
le no  
si faci  
vent,  
Les g  
Iland.  
titude  
où fix  
bois,  
d'églan  
hérons  
sur les

fervirent à nous procurer toute la sûreté que nous pouvions espérer pour ce voyage. Le vent ne nous servit pas moins heureusement. M. Shelton, qui avoit plusieurs fois fait la même route, devoit toucher aux îles du Cap-Verd, où il avoit quelques affaires d'intérêt à démêler. Quoiqu'il ne se proposât point d'y employer la force, il nous dit agréablement qu'on se faisoit rendre une justice plus prompte à la tête d'une escadre.

Il s'y arrêta peu. Ayant repris directement notre route vers l'Amérique, un vent du sud nous jeta fort loin vers le nord. Il dura plusieurs jours avec la même violence. Nous eûmes la vue de Sainte-Marie, une des Açores, & le 24 de Septembre, nous nous trouvâmes fort près d'une île déserte, dont nous n'avions pas le nom dans nos cartes. L'accès nous en parut si facile, qu'ayant été un peu maltraités par le vent, nous prîmes le parti d'y mouiller l'ancre. Les gens de M. Shelton la nommèrent Shelton-Island. Elle est au 38<sup>e</sup> degré 15 minutes de latitude, & son circuit nous parut d'environ cinq ou six lieues. Nous y trouvâmes quantité de bois, des fraises, des groseilles, & beaucoup d'églantiers. Nos gens y virent des grues, des hérons, & plusieurs autres oiseaux qui nichent sur les rochers. Ils y rencontrèrent aussi quel-

ques poules qu'ils prirent facilement. Le rivage étoit couvert de coquillages, de moules, de la couleur des nacres de perles ; mais en ayant ouvert quelques-unes, nous n'y trouvâmes qu'un petit poisson assez sec & dont le goût ne nous parut point agréable. Il sort du milieu de l'île plusieurs sources si abondantes, qu'elles forment tout d'un coup une rivière. Nos gens s'occupèrent pendant deux jours à la pêche & à la chasse. Mais quelques-uns se trouvèrent fort mal d'avoir mangé trop de fruits & de légumes sauvages, sur-tout des patates ou des pommes de terre, qui causèrent la dissenterie à ceux qui en avoient pris avec excès. Nous remîmes à la voile le 26, & n'ayant rien souffert de la mer pendant le reste de notre navigation, nous arrivâmes à Port-Royal le 18 Octobre.

Le bruit de notre arrivée, avec six cens hommes que M. Shelton avoit à bord, fit bientôt rentrer une partie des barbares dans la soumission, & les plus obstinés se retirèrent dans les montagnes, où l'on ne pensa point à les poursuivre. Son voyage n'étoit point inutile, puisqu'il produisit tout d'un coup l'effet pour lequel il étoit entrepris. Cependant après avoir distribué une partie de ses troupes dans les forts, il paroissoit déterminé à retourner promptement en Europe avec le reste. Nouveau sujet

d'in  
de  
ave  
don  
M.  
vou  
& q  
pou  
tout  
don  
rent  
la bo  
ciété  
avoie  
à no  
les co  
mand  
quara  
kly p  
esprit  
preuv  
leté s  
fiance  
du M  
çois c  
bliffen  
deur e  
rien u

d'incertitude, du moins pour moi qui brûlois de me revoir à Londres, & qui étois comme averti par un pressentiment secret des disgrâces dont nous étions menacés. Le sentiment de M. Rindekly ne laissa point de l'emporter. Il vouloit qu'il ne manquât rien à notre fortune, & que nous ne retournassions à Londres, que pour nous y reposer dans l'abondance pendant tout le reste de notre vie. Plusieurs de nos gens dont les désirs étoient plus bornés, demandèrent le partage de notre or. Il se fit avec toute la bonne foi qui avoit été la base de notre société. Cependant la plupart de ceux mêmes qui avoient pressé cette distribution, se rengagèrent à notre service ; de sorte qu'après le partage & les congés accordés au gré de ceux qui les demandoient, nous nous trouvâmes encore avec quarante - cinq hommes d'équipage. M. Rindekly possédoit admirablement l'art de séduire les esprits par les plus grandes espérances. Les preuves qu'il nous avoit données de son habileté servoient encore plus à soutenir la confiance. Il nous proposa de pénétrer dans le golfe du Mexique, où nous apprenions que les françois commençoient à négliger un fort bel établissement, après l'avoir entrepris avec une ardeur extraordinaire. Son dessein n'étoit pas de rien usurper sur une nation qui nous étoit at-

tachée par une folide alliance. Mais depuis les expériences que nous avons faites en Afrique, il avoit pour principe, qu'il y avoit toujours beaucoup à gagner chez les nations sauvages, qui voyoient des européens pour la première fois ; & fans s'ouvrir de toutes ses espérances, il nous exhortoit à nous fier à sa conduite.

J'avois des liaisons trop étroites avec lui pour lui contester trop ardemment ses principes, & je devois être convaincu d'ailleurs de la sincérité de son zèle pour l'intérêt commun de notre famille. Je cédaï à la vraisemblance de ses raisonnemens, avec la seule exception que la moitié de notre or demeurerait à la Jamaïque, & que nous ne risquerions pas tout le fond de notre fortune. Mais je fus surpris de lui entendre assurer qu'il pensoit si peu à risquer notre or, que son dessein au contraire étoit d'employer seulement ce qui seroit nécessaire pour la cargaison du vaisseau, & que pour les marchandises dont il vouloit la composer, il n'avoit besoin que d'une somme médiocre. En effet, il nous chargea de liqueurs fortes, de bas, de bonnets & de camisoles de laine, d'ustensiles de fer, & de toutes les bagatelles qui nous avoient procuré tant de faveur chez les nègres. A l'objection que je lui fis ; que dans toutes

les

les pa  
pénétr  
merce  
la mén  
il me r  
mêmes  
plus p  
n'ayant  
Amériq  
mens de  
les lique  
vages ;  
faire agr  
trouver  
des sauv  
au chang  
tems des  
tromper.  
condition  
m'engagea  
j'avois à f  
Il ne r  
mystère de  
voyages p  
siento, ce  
noient le d  
d'autre vue  
en lui four

les parties du golfe, où il parloit toujours de pénétrer, les américains accoutumés au commerce des nations de l'Europe, n'avoient plus la même avidité pour ces petites marchandises, il me répondit que c'étoient les européens eux-mêmes qui s'étoient accoutumés à ne leur en plus porter dans cette fausse opinion ; que n'ayant pas fait inutilement quatre voyages en Amérique, il savoit de quel prix les habillemens de laine, les ustensiles de fer, & sur-tout les liqueurs fortes étoient toujours pour les sauvages ; que son embarras n'étoit point de leur faire agréer des biens de cette nature ; mais de trouver dans les pays que nous allions visiter, des sauvages qui nous fissent gagner beaucoup au change, & qu'il avoit là-dessus depuis longtems des idées qui ne pouvoient guères le tromper. Enfin tout m'étant agréable, avec la condition de laisser notre or derrière nous, je m'engageai à le suivre sur la seule confiance que j'avois à son esprit & à son amitié.

Il ne me fit pas longtems, néanmoins, un mystère de son projet. Il avoit observé dans ses voyages précédens que depuis le traité de l'Assiento, ceux de nos marchands qui entreprennoient le commerce clandestin n'avoient guères d'autre vue que de suppléer au vaisseau annuel, en lui fournissant par la voie qui portoit le nom



de commerce des chaloupes, de quoi se remplir à mesure qu'il se vidoit, soit à Vera-Cruz, soit à Porto-Bello; ou que le principal terme du moins étoit toujours quelqueune des villes où les espagnols tenoient leurs grands marchés. Il se proposoit au contraire d'abandonner les routes communes, pour s'arrêter sur les côtes où il n'auroit affaire qu'aux sauvages. Il avoit un mémoire des lieux où se faisoient les principales pêches de perles, & d'où l'or passoit pour venir en plus grande abondance. Les espagnols n'ayant point de troupes dans tous ces quartiers, il se promettoit qu'avec un vaisseau aussi bien armé que le nôtre, nous nous ferions respecter d'eux s'il s'y trouvoit quelques gens de leur nation; & qu'avec des denrées, qui ne passeroient point pour marchandises de contrebande, nous engagerions les naturels à nous faire tous les avantages que les espagnols ne tiroient d'eux que par leurs duretés & leurs violences.

J'avoue que cette explication augmenta ma confiance. M. Rindekly, qui s'étudioit de plus en plus à ne rien négliger, prit une autre précaution que je trouvai fort sage, & que la suite de notre entreprise nous fit reconnoître fort nécessaire. Il obtint du gouverneur de la Jamaïque, après lui avoir communiqué une partie

de l  
port  
gouv  
tilité  
cesse  
comm  
borne  
nous  
pouvi  
fert qu  
verne  
d'autar  
sujets  
des esp  
qui éto  
Nou  
auspice  
rantie d  
la voile  
tant de  
même d  
arrivârn  
qui est u  
demi - r  
Cette e  
Le com  
commiff  
avis au

de son dessein, des lettres de commission, pour porter les plaintes de nos colonies à tous les gouverneurs & les officiers espagnols, des hostilités que leurs gardes côtes commettoient sans cesse contre nous, sous le prétexte d'arrêter le commerce clandestin. Cet office, qui n'étoit borné à aucun lieu, nous donnoit la liberté de nous présenter sur toutes les côtes, où nous pouvions supposer que les anglois avoient souffert quelque violence, & milord Herbert, gouverneur de la Jamaïque, nous en fit expédier d'autant plus facilement les lettres, que dans les sujets réels que nous avions de nous plaindre des espagnols, il favorisoit toutes les entreprises qui étoient à l'avantage de notre commerce.

Nous partîmes ainsi sous les plus heureux auspices; & tranquilles du moins, sous la garantie du droit des gens. M. Rindekly fit tourner la voile droit à la Havane. Je lui avois promis tant de confiance, que je ne lui demandai pas même quelles étoient ses premières vues. Nous arrivâmes le troisième jour à l'entrée du port, qui est un canal fort étroit, de la longueur d'un demi-mille, nord-ouest de l'île de Cuba. Cette entrée étoit défendue par plusieurs forts. Le commandant, à qui nous déclarâmes notre commission, nous demanda le tems d'en donner avis au gouverneur de la ville; ce qui nous fit

demeurer vingt-quatre heures dans le canal. On nous accorda la liberté d'entrer dans le port. Nous admirâmes sa beauté. C'est un bassin qui a la forme d'un quarré long, du nord au midi. Le canal qui forme l'entrée, est au coin du nord-ouest, & les trois autres coins forment trois grandes baies, au fond d'une desquelles, qui est au coin du sud-est, on découvre la ville de *Guan Abacoa*, éloignée par terre d'environ deux lieues de la Havane, mais d'une lieue seulement par la mer.

A l'ouest se présente la Havane, dans une délicieuse plaine qui s'étend au long du rivage. Sa figure est ovale, & commence à un demi-mille de la bouche du port. Autrefois les maisons n'étoient que de bois, mais depuis l'année 1536, on les a bâties de pierres, dans le goût de celles d'Espagne. Les édifices sont fort beaux, mais ils ont peu d'élévation. Les rues sont étroites, extrêmement propres, & si droites qu'on les croiroit tirées à la ligne. On y compte onze églises, tant paroisses que monastères, & deux magnifiques hôpitaux. Au milieu de la ville est une belle place quarrée, dont tous les bâtimens sont uniformes. Rien n'approche de la magnificence & de la richesse des églises. Les lampes, les chandeliers & tous les ornemens des autels, sont d'or ou d'argent. On y admire plusieurs lampes

d'un  
cens  
N  
polit  
rire  
féren  
Pend  
à tra  
tant  
fance  
de la  
rober  
vane  
de l'île  
fameu  
brassé  
évêque  
nous a  
dans le  
core, q  
qui est  
l'occasi  
relation  
1600,  
cens fan  
la ville  
lâtres,  
Les l

d'un travail exquis, & dont le poids est de deux cens marcs.

Nous fûmes reçus des espagnols avec une politesse affectée, qui ne donna qu'un sujet de rire à M. Rindekly, parce qu'il lui étoit indifférent de quel œil on regardoit sa commission. Pendant quelques jours qu'il employa gravement à traiter avec le gouverneur, je cherchai d'autant plus curieusement à prendre une connoissance particulière de la situation du commerce de la ville, que les espagnols s'efforcent de dérober toutes ces lumières aux étrangers. La Havane fut bâtie par Jean Velasques, qui s'empara de l'île de Cuba en 1511, avec l'assistance du fameux Barthélemi de las Casas, qui ayant embrassé dans la suite l'ordre de S. Dominique, devint évêque de Chiapa dans la nouvelle Espagne, & nous a laissé l'histoire des cruautés des espagnols dans les Indes. En 1561, l'on ne comptoit encore que trois cens espagnols à la Havane, ce qui est confirmé par notre Chilton, qui eut alors l'occasion d'observer ce qu'il a publié dans sa relation. Du tems d'Heirera, c'est-à-dire en 1600, le nombre étoit augmenté jusqu'à six cens familles. Aujourd'hui l'on fait monter toute la ville, en y comprenant les noirs & les mulâtres, à dix mille familles.

Les habitans ont dans les manières un air de

politesse & d'ouverture qu'on ne trouve point dans les autres colonies espagnoles. Cette façon libre est répandue jusques chez les femmes, quoiqu'elles ne sortent jamais de leurs maisons sans être couvertes d'un grand voile. Elles savent presque toutes la langue françoise : elles imitent aussi la même nation dans leur coëffure & dans leur habillement. A la surprise que je témoignai là-dessus, on me répondit que ces usages s'étoient introduits depuis que la maison de Bourbon est sur le trône d'Espagne, & que plusieurs familles françoises sont venues s'établir à la Havane. On m'apprit qu'en 1703, lorsqu'on y faisoit des réjouissances à l'honneur de Philippe V, M. du Casse, officier françois, s'y étant trouvé avec son escadre, les espagnols le prièrent de se joindre à eux pour cette fête. Il fit débarquer cinq cens de ses soldats, qui firent les exercices militaires sur la grande place, & qui causèrent tant d'admiration aux habitans, que la ville se trouva disposée à recevoir tous les françois qui souhaiteroient de s'y établir.

Les alimens les plus communs à la Havane, sont la chair de porc & celle de tortue, dont on porte même une quantité considérable en Espagne. Le porc y est très-nourrissant; & contre sa nature ordinaire, il y resserre le ventre au lieu de le relâcher. Quelques-uns de nos anglois

furent  
le m  
rôti.  
fort l  
ensui  
gent  
veau.  
réserv  
y son  
même  
& la  
La  
moitié  
Cuba  
toujou  
ne lui  
elle es  
l'île &  
San-Ja  
est auss  
nuel es  
de la v  
partie d  
montag  
troupea  
Mais  
son con  
Je rése

furent étonnés, qu'après s'être fait purger, le médecin leur ordonna de manger du porc rôti. On coupe la chair des tortues en pièces fort longues, qu'on sale beaucoup, & qu'on fait ensuite sécher au vent. Les matelots la mangent avec de l'ail, & lui trouvent le goût du veau. Mais toutes les autres provisions, à la réserve du vin qui est fort bon à la Havane, y font d'une cherté extraordinaire. Le pain même n'y est point à bon marché. Le poisson & la viande de boucherie y font sans goût.

La juridiction de la Havane s'étend sur la moitié de l'île, comme celle de *San-Jago de Cuba* sur l'autre partie. Quoique *San-Jago* ait toujours passé pour la ville capitale, la Havane ne lui cède cet avantage que pour le nom, car elle est la résidence du gouverneur général de l'île & de tous les officiers du roi, tandis que *San-Jago* n'a qu'un gouverneur subalterne. Elle est aussi le siège épiscopal, dont le revenu annuel est de cinquante mille écus. Les environs de la ville font la plus belle & la plus fertile partie du pays. Le reste de l'île est si sec & si montagneux, qu'on n'y trouve ni fermes, ni troupeaux.

Mais c'est par l'importance de sa force & de son commerce, qu'il faut considérer la Havane. Je réserve pour ceux qui nous gouvernent,

toutes les observations de M. Rindekly & les miennes sur le premier de ces deux articles, & je me garderai bien de les exposer au hasard d'être traduites dans quelque autre langue, pour servir de préservatif contre l'utilité que l'Angleterre en peut tôt ou tard espérer. Par bien des questions hasardées, M. Rindekly étoit parvenu à se faire éclaircir quantité de vues qu'il avoit formées anciennement, & quelques-unes dont il étoit redevable à l'article de mon journal, où j'avois inséré la relation de Carthagène. Revenant toujours à l'idée qu'on se trompoit en croyant les naturels de l'Amérique revenus du goût qu'ils avoient eu pour nos petites denrées, il espéroit beaucoup plus de cette voie que d'un commerce régulier; & suivant ses mesures, il se croyoit également à couvert, & de la crainte des espagnols & du reproche de violer la justice.

Je ne fais si nous devons souhaiter de faire un plus long séjour à la Havane; mais un officier du gouverneur vint nous déclarer qu'ayant rempli suffisamment notre commission, il n'y avoit plus que des vues suspectes qui pussent nous arrêter. Cette explication, jointe au soin qu'on avoit eu de retenir constamment notre équipage à bord, nous fit craindre quelque insulte des habitans, si nous différions notre départ jusqu'au

le  
m  
en  
tra  
fa  
po  
co  
plu  
de  
aux  
lier  
n'en  
que  
nou  
ressé  
qu'il  
cour  
faire  
innoc  
après  
témér  
cès, i  
fissent  
primer  
dessus  
étoit v  
c'étoit  
plaintes



lendemain. M. Rindekly, qui favoit beaucoup mieux que moi la langue du pays, nous avoit entendu nommer dans plus d'une occasion, *traîtres & Luthériens*. Nous étions d'ailleurs assez satisfaits du gouvernement. Notre commission portoit, non - seulement de faire des plaintes contre les gardes-côtes, qui nous avoient enlevé plusieurs bâtimens sous de faux prétextes, mais de protester que la nation n'ayant aucune part aux entreprises supposées de quelques particuliers, les articles fondamentaux du commerce n'en devoient rien souffrir; & quant aux barques & aux vaisseaux qui nous avoient été pris, nous avons demandé que les marchands intéressés fussent entendus dans leurs allégations, & qu'il ne leur fût pas nécessaire de recourir à la cour de Londres, ou à celle de Madrid, pour faire entendre & recevoir les preuves de leur innocence. Le gouverneur nous avoit répondu, après quelques jours de délibération, que la témérité des contrebandiers étant portée à l'excess, il ne falloit pas s'étonner que les espagnols fissent tout ce qui dépendoit d'eux pour les réprimer; que les gardes-côtes n'exécutoient là-dessus que les ordres de la cour; & que, s'il étoit vrai qu'ils les eussent quelquefois excédés, c'étoit à la cour même qu'il falloit adresser nos plaintes, puisque c'étoit d'elle qu'ils recevoient

directement leur commission. Quoiqu'une réponse si vague ne tendit qu'à se défaire promptement de nous, M. Rindekly avoit insisté sur plusieurs barques qui avoient été prises hors du golfe, & qui ne pouvoient être accusées, par conséquent, du commerce clandestin. Il avoit réclamé leurs effets avec beaucoup de force; mais comme il ne pensoit qu'à nous ménager le tems dont nous avions besoin, il s'étoit rendu ensuite à la réponse du gouverneur, qui se retranchoit toujours dans les bornes de son pouvoir, & qui nous renvoyoit à la cour, ou au gouverneur général.

La joie qu'on eut de nous voir partir fut une nouvelle marque de l'impatience & du regret avec lequel on nous avoit soufferts pendant neuf jours. Nous débauchâmes un nègre, que toutes les précautions des officiers du port ne purent empêcher de gagner notre vaisseau, & de s'y tenir caché. En sortant du canal, M. Rindekly affecta de reprendre au sud la route de la Jamaïque; c'étoit celle qui convenoit aussi à son premier dessein. Nous rencontrâmes vers San-Antonio, quelques marchands espagnols, qui nous laissèrent passer sans obstacles; & passant à la vue de la Jamaïque avec un vent favorable, nous entrâmes dans la grande mer, pour gagner les petites Antilles, comme si notre

d  
M  
te  
ca  
ap  
co  
ret  
do  
che  
gen  
M.  
tout  
déce  
au c  
Q  
nifon  
qu'ils  
des  
plu  
teurs  
pour  
nord-  
la nu  
ne nou  
qui s'e  
cre au  
seau fa  
fia qu'

dessein eût été de nous rendre à la Barbade, Mais coupant en plein sud, nous primes directement vers celle de la Marguerite, où l'importance de notre entreprise étoit d'arriver sans être apperçus des gardes-côtes. La fortune nous seconda si heureusement, que nous ne fûmes point retardés par les vents que nous redoutions en doublant le cap de Vela. Nous étant trop approchés de la Grenade, nous évitâmes un autre danger, en reconnoissant aussitôt notre erreur; & M. Rindekly, qui connoissoit beaucoup mieux toutes ces mers que les côtes d'Afrique, nous fit découvrir, vers le soir, le château de Montpatre, au cap de l'est de la Marguerite.

Quoique les espagnols n'y aient aucune garnison; comme c'est le lieu où la petite flotte qu'ils y envoient tous les ans pour la pêche des perles, va jeter l'ancre, & qu'il y reste plusieurs de leurs marchands ou de leurs facteurs, nous cherchâmes quelque lieu plus écarté pour aborder. Le fond se trouvant excellent au nord-est, nous entrâmes au commencement de la nuit dans une petite baie, où l'obscurité ne nous empêcha point d'appercevoir de la fumée qui s'élevoit en tourbillon. Nous jetâmes l'ancre aussitôt; & M. Rindekly, croyant le vaisseau sans péril dans un lieu si paisible, ne se fia qu'à lui-même du soin de prendre les pré-

mières informations. La lune, qui commença bientôt à paroître, lui fit remarquer plus distinctement que la fumée sortoit de quelques cabanes. Il se mit dans la chaloupe avec huit de nos gens. Ayant gagné le rivage, il se trouva éloigné d'environ deux milles, des cabanes qu'il avoit apperçues. Il fit ce chemin avec le même courage. C'étoit une petite habitation de mulâtres, qui parloient presque tous la langue espagnole. Il en fut reçu avec humanité; & sans leur expliquer ses desseins, il parla de son arrivée comme si le mauvais état de notre vaisseau l'eût forcé de s'arrêter au premier lieu qui s'étoit offert.

Il revint fort content de la douceur des mulâtres. Il avoit appris d'eux que les vaisseaux espagnols étoient partis de l'île depuis six semaines, mal satisfaits de la pêche de cette année; mais loin d'être refroidi par le peu d'avantage qu'ils en avoient tiré, il en conclut, au contraire, que ce qui n'étoit pas tombé entre leurs mains, devoit être resté dans l'île, & ce n'étoit pas sans fondement qu'il formoit cette conjecture. Il savoit par d'autres informations, que les mulâtres & les nègres qu'ils employoient à la pêche, ne se trouvant point assez payés ou récompensés de leurs peines, commençoient à prendre l'usage de leur dérober les perles,

& qu'ils se trouvoient mieux de les donner aux hollandois, qui venoient furtivement de Curaçao & même de Surinam. Dès la pointe du jour nous vîmes arriver cinq ou six barques, que nous ne fîmes pas difficulté de laisser approcher. Nous reçûmes à bord plusieurs mulâtres, auxquels nous rendîmes fort avantageusement les honnêtetés qu'ils avoient faites au capitaine. Ils n'attendirent point qu'on leur parlât de perles, pour nous en faire voir de fort belles. Monsieur Rindekly, sans marquer trop d'empressement, leur offrit quelques bonnets & quelques camisoles, qu'ils acceptèrent avec beaucoup de joie. En effet, ces misérables manquoient de tout, & se croyoient fort heureux de recevoir des présens utiles, eux que les espagnols font travailler avec une dureté surprenante, sans autre fruit qu'une mauvaise nourriture. Cette première visite nous valut quinze grosses perles, qui ne nous coûtèrent pas deux pistoles en marchandises. Mais sur ce qu'ils nous assurèrent eux-mêmes que nous n'aurions pas de peine à nous en procurer un grand nombre, nous leur fîmes voir nos provisions de liqueurs fortes, & toutes nos autres denrées, en les leur proposant comme un prix que nous distribuerions libéralement à ceux de qui nous recevions les plus grands services.

J'étois d'avis d'attendre à bord ce que produiroient nos promesses ; mais l'ardeur de l'équipage , & celle de M. Rindekly même , ne put se modérer à la vue d'une si belle carrière. La moitié de nos gens quittèrent le vaisseau , dans la résolution non - seulement de chercher d'autres habitations , mais d'aller jusqu'à Makanas , qui en est une plus considérable à quelques lieues de la mer. Le bruit de notre débarquement y arriva plutôt qu'eux. Tout ce qu'il y avoit de mulâtres & d'américains , à qui il étoit resté des perles , vinrent au bord du rivage , où je ne doutai point , en les voyant , du motif qui les amenoit. Je fis un négoce si avantageux dans l'absence de M. Rindekly , qu'il fut surpris du trésor qu'il trouva dans une grande caisse à son retour. Il avoit beaucoup moins réussi par la peine qu'il s'étoit donnée de parcourir une longue étendue de côte. La Marguerite n'est point une petite île. On ne lui donne pas moins de trente-cinq lieues de tour ; & si toutes ses parties ressemblent à celle dont nous avons la vue , elles doivent être fort agréables. Elle n'est séparée de la nouvelle Andalousie , que par un détroit de huit ou neuf lieues. L'île est riche en fruits & en pâturages , ce qui fournit aux habitans de quoi se nourrir avec abondance ; mais manquant d'industrie &

de commerce, par la faute des espagnols, qui dans l'immense étendue de pays dont ils sont les maîtres, ne cherchent que l'or, l'argent, & les pierres précieuses, à peine les insulaires les plus aisés ont-ils de quoi se mettre à couvert de l'injure des saisons. Ils ont si peu d'eau douce, qu'ils sont obligés de la tirer du continent, par des barques qui vont & reviennent continuellement.

Les espagnols n'étant pas toujours assez forts pour contraindre les naturels à leur pêcher des perles, amènent souvent avec eux des esclaves nègres qu'ils employent à cet exercice. Mais ces malheureux, qui sont obligés de plonger jusques sous les rochers pour en arracher les huîtres, & qui ignorent ordinairement la manière de se défendre des monstres marins, périssent en grand nombre, soit qu'ils soient étouffés par l'eau, ou dévorés par les requins. Aussi la pêche la plus abondante se fait-elle dans l'absence des espagnols, par les américains du pays, qui savent mieux se garantir des périls de la mer. Mais s'ils ne sont pressés par un extrême besoin, ils cachent à l'arrivée de ces rigoureux maîtres, des richesses qui ne leur procurent pas les biens qui leur sont le plus nécessaires. Nous remarquâmes qu'ils avoient beaucoup plus d'inclination à trafiquer avec nous qu'avec les hol-



landois , parce qu'ils conservent le souvenir d'une ancienne descente de quelques vaisseaux de Hollande , qui pillèrent l'île avec toutes sortes de désordres & de cruautés. Ils sont exposés d'ailleurs aux ravages des flibustiers , qui viennent souvent troubler leur pêche , & qui leur ravissent cruellement leur travail. Mais le soin qu'ils ont de cacher ce qui est déjà recueilli , fait qu'ils ne perdent guères que les perles qu'ils pêchent actuellement.

Enfin , si nous épuîsâmes une grande partie de nos provisions , nous les crûmes réparées au centuple par trois grandes caisses des plus belles perles du monde que nous recueillîmes en moins de quinze jours. Nous ne nous serions point lassés sitôt d'une si heureuse entreprise , si nous n'avions appris , par les barques qui apportent de l'eau du continent , que les espagnols étoient avertis de notre expédition , & qu'ils pensoient à nous faire repentir de notre hardiesse.

M. Rindekly jugea que dans la crainte d'être poursuivi par les gardes-côtes , nous n'avions point d'autre route à prendre que celle de la Barbade. Outre la commission du gouverneur de la Jamaïque , il avoit eu soin de prendre des lettres de recommandation à Port-Royal , pour quelques riches négocians de la Barbade , & même pour l'île françoise de la Martinique , qui

en

en  
nos  
ces  
Not  
van  
de  
moi  
baie  
town  
C  
a po  
est au  
on a  
sur la  
qui se  
situati  
empê  
baie ;  
que n  
de de  
mortes  
enviro  
pierres  
élevés  
quartie  
princip  
nos plu

en est fort voisine. Il se proposoit de mettre nos richesses en dépôt dans l'une ou l'autre de ces deux îles, & d'y renouveler nos provisions. Nous quittâmes la Marguerite dès la nuit suivante; & prenant entre l'île de la Trinida & celle de Tabago, nous arrivâmes heureusement, en moins de vingt-quatre heures, à l'entrée de la baie de Carlisle, au fond de laquelle Bridgetown est située.

Cette ville, qui est la capitale de la Barbade, a porté autrefois le nom de Saint-Michel. Elle est au 12<sup>e</sup> degré 55 minutes de latitude, comme on a pris soin de le marquer en gros caractères sur la première maison du port. Les vapeurs, qui semblent la couvrir continuellement dans une situation fort basse & fort marécageuse, nous empêchèrent de l'appercevoir en entrant dans la baie; mes ces nuages se dissipèrent à mesure que nous approchions. Nous n'y trouvâmes rien de désagréable que les marais & les terres mortes dont elle est environnée. Elle contient environ douze cens maisons, toutes bâties de pierres. Les rues sont larges, les édifices fort élevés, & les loyers aussi chers que dans les quartiers les plus fréquentés de Londres. La principale église ne le cède point en grandeur à nos plus vastes cathédrales. Le clocher en est

beau & contient sept cloches ; l'orgue & l'horloge font deux pièces fort estimables.

Les forts qui défendent l'accès de la ville font construits avec tant d'habileté que s'ils étoient aussi bien munis qu'ils doivent l'être, ils n'auroient rien à redouter des plus puissantes attaques. Le premier qui est à l'ouest, & qui se nomme James-Fort, est monté actuellement de dix-huit pièces de canon. Milord Grey, qui a été gouverneur de l'île, y a fait bâtir une salle pour le conseil qui est d'une beauté extraordinaire. A la pointe d'une langue de terre qui s'avance dans la mer, est un autre fort, nommé Willoughby, qui contient douze pièces de canon. La côte de la baie de Carlisle, depuis le fort Willoughby jusqu'à celui de Needham, est défendue par trois batteries ; & le fort de Needham a vingt pièces de canon. Audessus, & plus avant dans les terres, le chevalier Bevill Granvill a commencé une citadelle, qu'on nomme, à l'honneur de la reine Anne, le fort Sainte-Anne. Ce sera la plus forte place de l'île, mais elle ne coûtera pas moins de trente mille livres sterling. Le conseil de la Barbade se laissa entraîner dans cette dépense, sur l'avis que M. d'Herbèville faisoit de grands préparatifs à la Martinique pour nous

V  
a  
d  
t  
to  
to  
qu  
fo  
qu  
An  
dar  
fon  
On  
cab  
les  
étab  
tout  
les p  
dans  
La  
Bridg  
n'en  
Il y a  
Fort  
horrib  
force  
nomb  
homm  
giment

venir attaquer. Il y pensoit effectivement, mais ayant été détourné de cette entreprise par les difficultés, il alla porter l'orage à Saint-Christophe, & particulièrement à Nevis, qu'il ruina tout-à-fait. A l'est de Bridgetown, est un cinquième fort muni de douze canons. Toutes ces fortifications rendent la ville si sûre & si tranquille, qu'elle est devenue la plus riche des Antilles. Les marchands n'y craignent aucun danger. Aussi leurs magasins & leurs boutiques sont-ils aussi richement fournis qu'à Londres. On trouve à Bridgetown des auberges, des cabarets, des lieux d'amusement comme dans les plus grandes villes de l'Europe. On y a établi un bureau de poste pour les lettres, & toutes les semaines il en part un paquebot, qui les porte en terre ferme pour être distribuées dans toutes les parties des Indes occidentales.

La baie de Carlisle, au fond de laquelle est Bridgetown, a plus de fond & de largeur qu'il n'en faudroit pour contenir cinq cens vaisseaux. Il y avoit un môle qui s'étendoit depuis James-Fort jusqu'à la mer, mais il fut ruiné par une horrible tempête en 1694. On peut juger de la force & de la grandeur de Bridgetown par le nombre de sa milice. On y compte douze cens hommes de guerre, qui portent le nom de *Régiment Royal*, ou de régiment des gardes à

piéd. C'est dans cette ville que le gouverneur, le conseil, la chancellerie, & toutes les cours d'affaires ont leur siège. En un mot, si le lieu de sa situation étoit aussi sain qu'il est fort & commode, elle pourroit passer pour la meilleure de nos places en Amérique, comme elle en est la plus riche. A l'est de la ville est un magasin à poudre, bâti de pierre, avec une forte garde.

J'ai commencé par faire la description de ce qui se présente à la première vue. Le gouverneur, à qui nous fîmes notre visite au moment de notre arrivée, nous traita moins comme des marchands que comme des députés du gouverneur de la Jamaïque. M. Rindekly, en lui montrant sa commission, affecta de lui rendre compte de notre voyage à la Havane, & feignit de n'avoir pris par la Barbade que pour s'informer s'il n'y avoit pas quelques nouveaux sujets de plaintes contre les espagnols, avant que de nous rendre à Carthagène, & dans leurs autres ports. Nous apprîmes, dans cette première audience, qu'il étoit arrivé huit jours auparavant sur les côtes de l'île, un accident fort tragique. On y avoit trouvé une barque sans matelots, & sans aucun autre guide, quoiqu'elle eût une petite voile tendue, dans laquelle étoient les corps de huit hommes à qui l'on avoit cou-

p  
p  
ti  
la  
qu  
na  
de  
ce  
ge  
de  
do  
hui  
che  
neu  
M  
cré  
per  
fess  
au v  
Cet  
rian  
été  
avec  
voie  
repre  
gros  
Barb  
autre

pé la tête. Ces cadavres étoient nus, & ne portoient aucune marque à laquelle on pût distinguer de quelle nation ils étoient. Cependant la forme de la barque & la couleur de la chair, qui étoient plus brune que nos anglois ne l'ont naturellement, avoient fait conjecturer que ce devoient être des espagnols. Il restoit à savoir si cette boucherie étoit l'effet de quelque vengeance des habitans de l'île, ou si elle venoit des espagnols mêmes, qui pouvoient avoir abandonné la barque aux flots après avoir massacré huit de leurs propres gens. Toutes les recherches qui s'étoient faites par l'ordre du gouverneur n'avoient encore pu rien éclaircir.

M. Rindekly, ne pouvant espérer de la discrétion de notre équipage, que l'histoire de nos perles demeurât cachée, prit le parti de confesser au gouverneur l'obligation que nous avons au vent de nous avoir jetés dans la Marguerite. Cet aveu, qu'il ne put s'empêcher de faire en riant, laissa voir assez que nous n'y avons point été conduits par le seul hasard. Mais on étoit avec les espagnols dans des termes qui pouvoient faire passer ces entreprises pour de justes représailles. Ils avoient pris récemment cinq grosses barques, parties d'une autre baie de la Barbade, & chargées pour la Jamaïque, sans autre prétexte que de les avoir trouvées un

peu trop à gauche de leur route, quoique la force du vent fût une juste excuse. Nous en concluons que puisqu'ils abusoient du vent pour nous piller mal à propos, il nous étoit permis d'employer, dans l'occasion, les mêmes prétextes pour nous dédommager de toutes ces pertes.

Comme notre unique affaire à Bridgetown étoit de renouveler nos provisions, & de mettre nos richesses en sûreté, je laissai ce soin à M. Rindekly, pour observer particulièrement les propriétés d'un pays dont nos marchands s'étoient moins occupés jusqu'alors à nous faire des relations qu'à tirer de solides avantages. Je visitai dès le lendemain, avec M. Ogle, un des négocians à qui nous étions recommandés, la nouvelle maison qui a été bâtie à un mille de la ville pour la résidence du gouverneur, & qui se nomme *Pilgrim*, du nom de celui qui a vendu le fonds. Elle est située à l'est. C'est un édifice qui feroit honneur à nos plus riches & nos plus fastueux seigneurs en Europe. Du côté du midi, à un mille & demi de Bridgetown, est une autre maison, nommée Fontabel, qui seroit auparavant au même usage, & dont l'île fait encore la rente au propriétaire.

Depuis la ville jusqu'à Fontabel, on a tiré au long de la côte une ligne, qui est fortifiée

d'u  
ba  
bel  
gne  
just  
che  
fort  
Meh  
& c  
ville  
font  
de  
Elle  
l'eau  
prop  
plus  
comm  
qui y  
indiffe  
à caul  
Saint-  
fendu  
d'artill  
James  
autre b  
De  
compte  
à Speig



d'un parapet, & l'on a placé à Fontabel une batterie de douze pièces de canon. De Fontabel à la Plantation de Chace, est une autre ligne qui n'est pas moins défendue; & de Chace jusqu'à la baie de Mellou, on trouve des rochers & des monts fort escarpés, qui ont fortifié naturellement l'île de ce côté-là. A Mellou est encore une batterie de douze canons; & delà jusqu'à Hole, qui est une fort jolie ville, on a fait divers retranchemens qui ne sont point interrompus. Hole est à sept milles de Bridgetown, à neuf de Saint-Georges. Elle consiste en deux rues, l'une qui borde l'eau, & d'où l'on entre dans celle qui forme proprement la ville. On y compte un peu plus de cent maisons. Elle est extrêmement commode pour quelques plantations voisines, qui y chargent leurs marchandises. On lui donne indifféremment le nom de Hole & de Jamestown, à cause de sa principale Eglise qui est dédiée à Saint-James, ou Saint-Jacques. Le port est défendu par un fort muni de vingt-huit pièces d'artillerie; & proche de la paroisse de Saint-James, qui forme une pointe, on a placé une autre batterie de huit canons.

De Hole à Saint-Thomas, vers l'est, on compte un mille & demi, & de Saint-Thomas à Speight, environ six milles. La ligne dont j'ai

parlé continue de régner au long de la côte, depuis l'église de Hole jusqu'à la plantation du colonel Allen, au-dessous de laquelle est le fort de la reine, *Queensfort*, monté de douze pièces de canon. La ligne continue ensuite jusqu'à la baie de Reid, où est encore un fort de quatorze pièces de canon; delà elle va joindre la plantation de Scot, qui a un fort de huit canons. Elle gagne la plantation de Baily, qui a aussi sa batterie; ensuite celle de Benson, puis celle de Heathcot, qui est fort proche de Speight, où est un fort de huit canons.

La ville de Speight, est à trois mille & demi de Hole, & portoit autrefois le nom de *Petit-Bristol*. Après Bridgetown c'est la plus considérable de l'île. Elle est composée de quatre rues, dont l'une s'appelle la rue des Juifs. Les trois autres touchent au rivage. On y compte plus de trois cens maisons. C'étoit autrefois le lieu où les marchands de Bristol abordoient par prédilection, ce qui a servi par degrés à former la ville. Mais Bridgetown ayant attiré tout le commerce, Hole s'affoiblit tous les jours. Outre le fort qui touche à la plantation de Heathcot, il y en a deux autres; l'un au milieu de la ville, avec onze pièces de canon; l'autre, à l'extrémité, du côté du nord, avec vingt-huit pièces.

De Speight la ligne continue l'espace de trois

milles , jusqu'à la baie de Macock , où l'on a bâti nouvellement un fort , & delà jusqu'à la paroisse de Sainte-Lucie , qui s'avance environ deux milles , dans les terres. De Sainte-Lucie , en tirant vers le rivage du nord , on rencontre une fort belle campagne ; mais depuis Macock , en suivant la côte , jusqu'à la pointe de Lambert , il y a plusieurs petites baies , chacune fortifiée d'un fort ; & de même dans l'espace de quatre milles qu'on compte depuis la pointe de Lambert , en suivant le rivage du nord , jusqu'à la pointe de Deeble. Delà jusqu'à la ville d'Ostin , qui est à l'est , l'île est fortifiée naturellement par une chaîne de monts , & de rocs , qui la rendent inaccessible. De la pointe de Conset à la pointe du sud , cette chaîne est extrêmement haute & sans interruption. La mer est si profonde au long de cette côte qu'il n'y a presque point de cables qui en puisse toucher le fond , & le rivage si difficile , qu'il est impossible d'en approcher.

Dans la partie de l'île qu'on nomme Scotland , ou l'Ecosse , il y a aussi une chaîne de montagnes , dont la plus élevée s'appelle le mont Helleby. C'est le plus haut lieu de la Barbade. Du sommet , on voit de tous côtés la mer autour de soi ; & du pied des mêmes monts sort la rivière qu'on appelle aussi Scot-

land, qui tombe dans la mer près du mont Chanleki, en formant une espèce de lac vers son embouchure. Dans cette partie de l'île, la nature du terrain est telle que la surface s'écoule quelquefois à la profondeur d'un pied, ce qui cause un tort extrême aux plantations.

En suivant le rivage depuis Sainte - Lucie, on trouve à cinq milles la paroisse de Saint-André, & trois milles plus loin celle de Saint-Joseph, où prend sa source la rivière de Saint-Joseph, qui est la principale de l'île. Elle sort de la plantation de *David*, & va se jeter dans la mer au - dessous de *Holder*, après un cours qui n'est guères que d'environ deux milles. Quelques - uns prétendent que les eaux de cette rivière & de celle de *Scotland*, sont quelquefois altérées par l'eau de la mer, qui traverse le sable dans les grandes marées. Les plus éclairés assurent que c'est une erreur : mais il est vrai que les marées couvrent souvent les pâturages & les plantations à quelque distance, ce qui rend alors le passage de ces lieux fort difficile.

Outre ces deux rivières, on trouve presque à chaque plantation des sources d'eau vive ; & dans quelque endroit qu'on ouvre la terre, on est presque sûr d'y rencontrer une source. De Saint-Joseph, on compte, au long de la même côte, trois milles jusqu'à Saint-Jean. C'est dans cette

pa  
lo  
ce  
les  
en  
Sa  
un  
ro  
la  
la  
de  
blif  
tati  
de  
cou  
auss  
Oft  
De  
com  
L  
chur  
est  
ama  
nom  
a vo  
ville  
la m  
niçat

paroisse qu'est située la célèbre plantation du colonel James Drax, qui, avec un fonds de trois cens livres sterling, devint le plus riche de tous les négocians de l'île. Trois milles plus loin, en tirant vers le sud, on trouve les paroisses de Saint-Philippe & de Saint-André. Là commence une chaîne de montagnes qui règne depuis Valrond jusqu'au mont de Middleton, & delà jusqu'à la paroisse d'Harding. Cette partie de l'île est la dernière qui ait été habitée, à l'exception de Scotland. Trente ans après le premier établissement des anglois, il n'y avoit aucune plantation depuis la baie de Codrington jusqu'à celle de Cottonhouse, qui est près d'Ostin. Tout étoit couvert de bois, au lieu qu'à présent on trouve aussi peu de bois depuis Sainte-Lucie jusqu'à Ostin, qu'on y trouvoit alors peu de maisons. De Saint-Philippe jusqu'à Christchurch, on compte sept milles.

La ville d'Ostin, qui est voisine de Christchurch, a tiré son nom du premier anglois qui s'y est établi. C'étoit un fou, qui ne laissa point d'y amasser des richesses considérables, & dont le nom a prévalu sur celui de Charles Town, qu'on a voulu donner au même lieu. La baie de cette ville est flanquée de deux bons forts, l'un vers la mer, l'autre du côté de la terre. La communication est libre entre les deux par le moyen

d'une longue plateforme. Le premier , qui est au nord de la ville , contient quarante pièces de canon ; l'autre n'en a que seize ou dix - huit , mais ils défendent admirablement la place. Elle est de la grandeur de Hole , & bâtie presque de même. On ne compte delà que six milles jusqu'à Bridgetown. Little Island , ou la petite île , en est éloignée d'un mille & demi. C'est-là que sont les fameux jardins de M. Pierce , où l'on voit des allées admirables d'orangers & de citroniers , des bosquets de toutes sortes d'arbres les plus délicieux , des ouvrages d'eaux , avec une prodigieuse quantité de fruits & de fleurs.

Après avoir fait presque entièrement le tour de l'île , où je ne manquai point d'observer plusieurs autres baies , telles qu'au nord , *River-Bay* , *Teut-Bay* , *Baker's-bay* ; à l'est , *Skullbay* , *Foul-Bay* , *Mill's-Bay* , *Long-Bay* , *Women's-Bay* ; au sud-ouest , entre la pointe de Deeble & celle d'Ostin , *Sixmen's-Bay* ; & du côté le plus occidental de l'île , *Cliff's-Bay* ; sans compter plusieurs autres petites baies , qui sont sans noms , ou qui portent celui du chef de la plantation voisine ; j'observai aussi plusieurs torrens , qu'on honore du nom de rivières , tels que celui de Hockletoncliff , dans la paroisse de Saint-Joseph , qui se jette dans la mer à un mille de la rivière de ce dernier nom ; le torrent de Hatches , dans

la  
Sa  
à  
ma  
la  
Fo  
Inc  
pou  
I  
con  
haut  
haie  
faire  
U  
nom  
trou  
mille  
souv  
qu'ils  
de le  
de re  
ce pa  
possé  
Il  
Barba  
préfer  
leur d  
chesse

la paroisse de Saint-Jean, & celui de la paroisse Saint-Philippe, qui se perd avant que d'arriver à la mer ; on trouve aussi de côté & d'autre des mares ou des étangs, qui ont été ouverts pour la commodité de l'eau. Entre Bridgetown & Fontabel, est un ruisseau qu'on appelle la rivière Indienne, *Indian River*, qui roule assez d'eau pour aller jusqu'à la mer.

La ligne, qui environne l'île presque entière, consiste dans un fossé & un parapet de sable, haut de dix pieds, devant lequel est une forte haie d'épines, dont les pointes sont capables de faire des blessures dangereuses.

Une rareté particulière à cette île, c'est le nombre extraordinaire de vastes caves qu'on y trouve de tous côtés. Il y en a de plusieurs milles de longueur, & dans lesquelles il coule souvent un ruisseau. Les nègres s'y cachent lorsqu'ils ont quelque chose à redouter de la colère de leurs maîtres. On prétend qu'elles servoient de retraite aux Caraïbes, lorsqu'ils possédoient ce pays ; mais il est incertain s'ils l'ont jamais possédé.

Il y a peu d'édifices publics dans l'île de la Barbade. Les négocians ont apporté, jusqu'à présent, moins de soins à l'embellissement de leur demeure, qu'à l'augmentation de leurs richesses. Il n'y a que les églises, la maison du



gouverneur , & la salle du conseil qui soient bâties régulièrement. Les maisons y sont extrêmement basses , & c'est apparemment la crainte d'un nouvel ouragan , tel que celui de 1667 , par lequel tous les édifices furent abattus , qui empêche qu'on ne leur donne plus d'élévation. On n'y voit point de tapisseries , quoique l'humidité de l'air rende les appartemens fort mal sains ; mais la même raison fait appréhender que les tapisseries ne fussent exposées trop tôt à la pourriture. Cependant on trouve par tout , sinon de l'élégance , du moins de la propreté & de la commodité.

On peut s'imaginer que le terroir de la Barbade est un des plus fertiles de l'univers , puisque dès les premiers essais qu'on en a faits pour les cannes de sucre , il a rendu annuellement une moisson prodigieuse. Quoiqu'il ait aujourd'hui moins de fécondité , ce qui n'est pas surprenant après qu'on en a tiré tant de richesses , il ne laisse pas , avec un peu de culture , de produire encore des trésors si considérables qu'on a peine à se le persuader quand on ne connoît point le commerce de cette île. Chaque acre de terre , l'un portant l'autre , rend tous les ans à l'Angleterre dix schellings , qui font près de douze livres de France , sans y comprendre le profit du plantateur , & l'entretien de plusieurs

m  
à  
p  
m  
B  
ab  
br  
de  
des  
tou  
mar  
cup  
tou  
les  
inde  
O  
culie  
tout  
Mais  
épuie  
parti  
plant  
d'Ao  
Le  
bade.  
gemb  
de fru  
criptio

milliers de personnes qui vivent de ce commerce, à la Barbade & à Londres. Enfin l'on ne connoît point de terre plus féconde. Les quartiers mêmes qui le font le moins, tels que celui de Bridgetown, qui est fort sablonneux, rapportent abondamment pendant toute l'année. Les arbres & les campagnes y sont toujours couverts de verdure. On y voit constamment des fleurs & des fruits, c'est-à-dire, tous les agrémens & toutes les promesses du printems, avec l'utile maturité de l'automne. Les habitans y sont occupés sans cesse à semer ou à planter ; mais surtout au mois de Mai & de Novembre, qui sont les saisons où l'on confie à la terre le bled des indes, les patates, & toutes sortes de légumes.

On ne distinguoit d'abord aucune saison particulière pour les cannes à sucre, parce que toutes les saisons étoient également favorables. Mais depuis qu'on s'est apperçu de quelque épuisement de la terre, qui a fait prendre le parti de la cultiver régulièrement, la saison pour planter les cannes à sucre est entre le mois d'Août & celui de Janvier.

Le sucre est la principale production de la Barbade. Les autres sont l'indigo, le coton, le gingembre, & plusieurs sortes de bois, de plantes, de fruits, & de légumes, dont on trouve la description dans plusieurs livres. Rien n'égale la

beauté des jardins , dès qu'on donne le moindre foin à leur culture. Toutes les peintures qu'on fait des champs-élifées n'approchent point de ce spectacle. On trouve aussi dans l'île toutes les espèces d'animaux que nous avons en Europe , avec plusieurs autres , tant de mer que de terre , qui sont inconnus dans d'autres lieux , & dont on trouve les noms & les propriétés dans M. Ligon , & dans le docteur Stubs.

Une remarque à l'avantage de la Barbade , c'est que la plupart des chefs de plantations sont des gens de qualité ; ce qui lui donne une sorte de supériorité sur toutes les autres colonies de l'Amérique , où l'on fait que les premiers habitans ont été presque tous des gens sans nom & sans aveu. Il est assez surprenant qu'il s'y trouve un Patéologue , descendu , suivant les prétentions de sa famille , des anciens empereurs du même nom. C'est apparemment pour soutenir ces idées de noblesse , que les rois d'Angleterre créent souvent chevaliers baronets les plus riches négocians de la Barbade. Il y en eut treize de créés tout d'un coup en 1661.

L'excellence du pays y attira tant de monde dès l'origine de notre établissement , que vingt ans après , la milice y étoit plus nombreuse qu'elle ne l'est aujourd'hui à la Virginie , qui a cinquante fois plus d'étendue. On y comptoit alors onze mille

m  
rie  
au  
ch  
toir  
nus  
pée  
faiso  
dans  
celle  
vinc  
glete  
que l  
cinq  
sur c  
que ,  
sept r  
Cep  
dimin  
sieurs  
leur fo  
ladie q  
est mo  
compte  
vingt -  
soixante  
en trois  
ou écof

mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. Ce nombre se trouva si considérablement augmenté en 1676, sous le gouvernement du chevalier Jonathas Atkins, qu'on y en comptoit vingt mille, & cinquante mille habitans venus d'Europe, ou descendus de famille européennes, avec quatre-vingt mille nègres; ce qui faisoit en tout plus de cent cinquante mille ames, dans une île qui n'est guères plus grande que celle de Wight. Nous n'avons point de provinces en Angleterre qui soient si peuplées. L'Angleterre contient quatre cens fois plus de terrein que la Barbade, & devoit avoir par conséquent cinquante millions d'habitans en proportionnant sur cette règle le nombre à l'étendue; tandis que, suivant tous les calculs, elle n'en a pas sept millions.

Cependant cette quantité de monde est fort diminuée à la Barbade depuis la retraite de plusieurs riches négocians qui sont venus jouir de leur fortune en Europe, & par une funeste maladie qui fut apportée dans l'île en 1691. Il y est mort tant de maîtres & d'esclaves, qu'on n'y compte plus que sept mille hommes de milice, vingt-cinq mille habitans anglois, & soixante ou soixante-dix mille nègres. On distingue les habitans en trois ordres: les maîtres qui sont, ou anglois, ou écossois, ou irlandois, avec un petit nom-

bre de hollandois, de françois, & de juifs portugais ; les domestiques blancs, & les esclaves. Il y a des domestiques blancs de deux sortes : ceux qui s'engagent volontairement en Europe, pour aller servir à la Barbade l'espace de quatre ans ou davantage ; & ceux qui sont transportés en punition de quelque crime. Les honnêtes gens de l'île méprisoient autrefois ceux-ci jusqu'à refuser de s'en servir ; mais les ravages de la maladie, & ceux de la guerre, les ont forcés d'employer tout ce qui se présente. A l'égard des autres, la plupart sont de pauvres gens, que la misère, ou quelque sujet de chagrin, a chassés de leur patrie, & qui, après avoir rempli l'engagement de leur servitude, trouvent quelquefois le moyen de former une bonne plantation qui les enrichit.

Les maîtres vivent de leurs plantations comme autant de petits souverains. Ils ont leurs domestiques pour le service de leur maison, & pour l'ouvrage de la campagne. Leur table est bien servie, leur suite nombreuse, leurs carrosses, & leurs livrées beaucoup plus magnifiques que les équipages de Londres. Outre le train de terre, les plus riches ont des barques fort ornées sur lesquelles ils se plaisent à faire le tour de l'île. Les dames y sont vêtues avec autant de goût & de propreté, que de magnificence. Leurs so-

ciétés ne sont pas moins agréables que celles de Londres, ou du moins l'emportent beaucoup sur celles des plus honnêtes gens de nos provinces. La générosité, la politesse, l'hospitalité, règnent dans toutes les parties de l'île. Leur nourriture commune est la même qu'en Angleterre; mais rien n'est comparable à la beauté de leurs desserts, qui sont composés de mille choses délicieuses que l'île produit en abondance. Cependant ils sont obligés de tirer leur farine, leurs vins, & presque toutes leurs liqueurs de l'Europe. Un domestique blanc s'achète vingt livres sterling, ou plus s'il fait quelque métier; une femme dix livres, lorsqu'elle est jolie. Ils redeviennent libres lorsque le tems de leur service est expiré. La condition des esclaves nègres est fort misérable, parce que leur servitude dure toute leur vie. Ils coûtent ordinairement trente ou quarante livres sterling; mais il s'en trouve de si habiles qu'on ne fait pas difficulté d'en donner jusqu'à deux ou trois cens livres sterling.

On les achète par lots sur les navires qui les apportent de Guinée. Les maîtres leur laissent la liberté de prendre deux ou trois femmes, dans l'espérance d'une plus grande multiplication; mais j'ai remarqué au contraire que l'excès du plaisir les énerve. Les femmes sont fidelles à celui qui passe pour leur mari, & l'adultère est re-

gardé entr'eux comme un grand crime. Il y en a peu qui marquent du penchant pour le christianisme. On ne leur impose là-dessus aucune loi, mais il est faux qu'on s'oppose à leur conversion. Ce changement n'en apporteroit point à leur état, & ne diminueroit pas l'empire absolu que leurs maîtres ont sur eux. La plupart sont perfides & dissimulés; leur nombre, qui est au moins de trois pour un blanc, les rend si dangereux, qu'on est obligé, pour les tenir dans la soumission, de les traiter avec beaucoup de rigueur. D'ailleurs, la paresse & l'imprudence sont deux autres vices dont on en trouve très-peu d'exempts. Il est arrivé mille fois qu'un nègre a ruiné la plantation de son maître par le feu, sans qu'on ait pu découvrir si c'étoit négligence ou malignité. On est surpris en Europe que leur multitude ne les encourage pas plus souvent à la révolte. Nos anglois, à qui j'ai marqué le même étonnement, m'ont répondu que la plupart étant de différentes régions d'Afrique, vivent non-seulement sans le moindre commerce les uns avec les autres, mais avec une haine mutuelle, qui va jusqu'à les empêcher de se rendre certains services dont l'occasion se présente continuellement, & qui pourroient les soulager dans leur misère. D'ailleurs, on les entretient dans une si furieuse crainte des armes à feu, qu'à peine osent-ils lever les

ye  
ci  
gr  
la  
lât  
ad  
pé  
Le  
fan  
de  
I  
nèg  
dit-  
mall  
die,  
le p  
dant  
clut  
abso  
muni  
ajout  
sous  
nous  
Ma  
ait co  
la soc  
gens d  
à l'esp



yeux sur un fusil. Lorsque les troupes font l'exercice ou passent en revue, on voit tous les nègres tremblans comme s'ils croyoient toucher à la dernière heure de leur vie. Ils sont tous idolâtres, & l'on prétend que c'est le diable qu'ils adorent. Mais un maître ne s'attache guères à pénétrer quelle est la religion de ses esclaves. Les nègres créoles sont moins grossiers. Les enfans des afriquains perdent aussi quelque chose de la férocité de leurs pères.

Le docteur Towns prétend que le sang des nègres est aussi noir que leur peau. Il a vu, dit-il, tirer du sang à vingt au moins de ces malheureux, soit dans la santé ou la maladie, & sa superficie en étoit aussi noire que le paroît notre sang lorsqu'on l'a conservé pendant quelques jours dans un bassin. Il en conclut que la noirceur est une qualité qui leur est absolument naturelle, & qui ne leur est pas communiquée par l'ardeur du soleil ; d'autant plus, ajoute-t-il, que les autres créatures qui vivent sous le même climat ont le sang aussi vermeil que nous l'avons en Angleterre.

Mais avec quelque habileté que le docteur ait communiqué cette prétendue découverte à la société royale, j'ai su de plusieurs honnêtes gens de la Barbade, ce qu'il ne m'étoit pas venu à l'esprit d'éclaircir dans mes deux voyages d'A-

frique: 1°. Que par des expériences continuelles, ils étoient sûrs que le sang des nègres n'est pas différent du nôtre: 2°. Qu'il est même arrivé plus d'une fois que par divers accidens un nègre est devenu presque aussi blanc que nous. On me raconta l'exemple récent d'un esclave du colonel Titcomb, qui s'étoit tellement brûlé dans une chaudière de sucre, qu'il s'étoit élevé dans toutes les parties de son corps une multitude infinie de pustules blanches. A mesure qu'il se rétablit, sa peau acquit une parfaite blancheur, & devint si tendre qu'elle étoit blessée de l'ardeur ordinaire du soleil; de sorte que, par un sentiment d'humanité, son maître le fit revêtir d'habits comme un domestique blanc. Les médecins de Bridgetown, qui ont fait la dissection de plusieurs nègres, m'ont assuré aussi qu'il n'y avoit aucune différence entre les parties intérieures de leur corps, & celles des habitans de l'Europe.

Un chef de plantation fait sa demeure au milieu de ses nègres; c'est-à-dire, qu'étant logé avec toutes les commodités possibles pour lui & pour tous les domestiques qui le servent dans sa maison, il est environné, à quelque distance, des huttes de ses esclaves, qui forment de petits villages dont il est le souverain maître. Leur nourriture est fort misérable; elle consiste en

lé  
av  
ac  
me  
fun  
da  
av  
I  
din  
une  
me  
n'or  
tabl  
il re  
mais  
chaf  
jeun  
avan  
Le  
être  
fait  
une  
que  
Ils en  
curan  
du vi  
de ne  
che, I

légumes & en fruits, que leurs femmes cultivent, avec quelques morceaux de porc salé qu'on leur accorde deux ou trois fois la semaine. Lorsqu'il meurt quelques bestiaux de maladie, ils se jettent sur cette proie, que les domestiques blancs dédaignent, & rien ne peut représenter l'avidité avec laquelle ils s'en remplissent l'estomac.

Les amusemens des nègres consistent à danser le dimanche au son de deux instrumens qui forment une mélodie fort bizarre, ou à lutter, les hommes péle-mêle avec les femmes. Les anglois n'ont guères d'autres plaisirs que celui de la table & des cartes, ou des autres jeux de hasard. il reste dans le bois quelques animaux sauvages; mais en général le pays n'est pas propre à la chasse. Les bals sont fort en usage entre les jeunes gens, tandis que ceux d'un âge plus avancé emploient une partie du jour à boire. Le vin de Madere, quoique trop chaud peut-être pour un climat qui l'est beaucoup aussi, fait leurs plus chères délices; & ce n'est point une chose rare pour un homme en bonne santé, que d'en boire chaque jour cinq ou six bouteilles. Ils en préviennent les mauvais effets en se procurant des sueurs abondantes. Une propriété du vin de Madere, du moins à la Barbade, est de ne pouvoir se conserver dans une cave fraîche. Les vins de France & du Rhin y perdent

leur force, quelque moyen qu'on emploie pour les soutenir, & celui de Canarie n'y est point estimé.

Il est venu quelquefois à la Barbade des troupes de comédiens de Londres, qui n'ont point eu sujet de se repentir du voyage. Nous trouvâmes à Bridgetown des marionettes nouvellement arrivées, & nous admirâmes l'ardeur des plus honnêtes gens à se procurer tous les jours la vue d'un spectacle si puéile. La salle des représentations étoit mieux ornée que celles des plus célèbres assemblées d'Angleterre, & le prix fort supérieur à celui des théâtres de Londres.

Parmi toutes ces observations, je me gardai bien de négliger celles qui pouvoient m'apporter de nouvelles lumières pour le commerce. Quoique le sucre fasse le principal fonds des richesses de l'île, il y a fait naître tant d'autres moyens de s'enrichir, que ce ne sont pas aujourd'hui les chefs des plantations qui passent pour les plus opulens. Si l'on considère combien de gens sont employés dans ce petit coin du monde, on ne sera pas surpris que les seules nécessités des habitans forment une carrière fort vaste pour toutes sortes de négoes. Il ne partoit point autrefois moins de quatre cens vaisseaux de la Barbade, richement chargés pour Londres ;

d'où l'on peut inférer quelle prodigieuse quantité de mains étoient employées à ces expéditions. La seule subsistance de tant de bouches entraînoit un commerce à la nouvelle Angleterre & à la Caroline, pour les provisions, au nouvel Yorck & à la Virginie, pour le pain, la farine, le porc, le blé d'inde & le tabac; en Guinée, pour les nègres; à Madere, pour le vin; aux Terceres & à Fyall, pour le vin & l'eau-de-vie; aux îles de May & de Curaçao, pour le sel; & en Irlande, pour le bœuf & le porc. Mais depuis la grande guerre du commencement de ce siècle, ce nombre de quatre cens vaisseaux est diminué à deux cens cinquante; ce qui ne laisse pas de porter plus de sucre en Europe que toutes les autres îles n'en fournissent ensemble. Dans l'origine les habitans plantèrent aussi du tabac, qu'ils envoyèrent en Angleterre; mais il se trouva si mauvais qu'on fut obligé d'abandonner ce commerce. Celui de l'indigo succéda; mais l'île en produit à présent fort peu. Le gingembre & le coton en viennent toujours avec abondance. Les marchands de la Barbade tirent cinq pour cent pour les commissions de vente & de retour.

Malgré la chaleur du climat, l'air y est si humide que le fer le plus net ne peut être exposé une nuit à l'air sans être couvert de rouille le lendemain; ce qui augmente beaucoup le com-

mercé des instrumens de fer. Le cuivre est d'un grand usage pour la fabrique du sucre. Il est remarquable que les horloges & les montres vont rarement bien dans l'île ; mais je suis persuadé que la faute vient des ouvriers, ou peut-être encore plus de la négligence des habitans, qui ne prennent pas soin assez souvent de nettoyer les ressorts. Je connois un honnête homme, qui, ayant porté à la Barbade une montre qu'il avoit déjà depuis quatre ans, l'y conserva saine & régulière pendant sept autres années, sans y avoir fait faire la moindre réparation. C'en est assez pour accuser d'erreur ceux qui attribuent le désordre de leurs montres au climat. Il n'y a point d'espèces de marchandises qui ne puissent être portées à la Barbade avec la certitude d'un prompt débit, parce que tout le monde y est riche, & que l'île manque de la plupart des biens de l'Europe.

Sous le règne de Charles II. la Barbade, & nos autres îles, furent accusées de faire enlever en Angleterre de jeunes enfans, qu'on transportoit sur les vaisseaux sans la participation de leurs parens. Le chevalier William Hayman, fameux marchand de Bristol, fut obligé de se défendre contre cette accusation devant la justice, & ne parvint jamais à se justifier clairement ; mais les loix ont été si sévères en Angle-

tère & dans les colonies, qu'elles ont fait abandonner cet odieux trafic.

Comme nous avions pris des lettres à la Jamaïque, pour deux anglois qui faisoient depuis quelque tems leur séjour à Sainte-Lucie, M. Rindkly me proposa de faire le voyage de cette île, qui n'est guères à plus de vingt lieues de la Barbade, & j'approuvai le motif qui le portoit à me faire cette proposition. Nos perles, étant un trésor sur lequel nous fondions de hautes espérances, il jugea qu'il n'y avoit point de précautions trop grandes pour la sûreté d'un tel dépôt; & que sans nous défier d'aucun des marchands pour lesquels nous avions des lettres, la prudence nous obligeoit de mettre nos richesses en différentes mains. Il avoit choisi à Bridgetown, le chevalier John Worsum pour notre dépositaire & notre correspondant dans la suite de nos entreprises. Après lui avoir remis deux de nos trois caisses, il me chargea de porter l'autre, qui contenoit presque autant de perles que les deux premières, à M. Rytwood, à qui nous étions recommandés dans l'île de Sainte-Lucie.

Notre espérance étoit, qu'à la faveur du commerce qu'il faisoit à la Martinique, dans un tems où la paix étoit bien établie entre les deux couronnes, il trouveroit le moyen de faire passer



sûrement cette partie de notre bien en Angleterre, par la route de France.

Je partis, avec quatre de nos gens, dans une espèce de pacquebot, qui fait régulièrement cette route une fois chaque semaine. Nous arrivâmes le soir du même jour, & d'assez bonne heure pour observer toute la grandeur de l'île, qui est longue d'environ vingt-deux milles, sur onze de largeur. Elle est coupée par quelques montagnes; mais la plus grande partie du terroir est excellente, & fort bien arrosée par quelques rivières, ce qui lui donne un avantage considérable sur la Barbade. L'air y est aussi plus sain; & l'on attribue cette différence aux vents d'est, qui tempèrent d'autant plus les ardeurs du climat, que l'île a moins de largeur, & que les montagnes n'y sont pas fort élevées. Elle est remplie de grands arbres, qui fournissent d'excellent bois pour les édifices, & pour les moulins à vent; avantage dont la Barbade se ressent. Entre plusieurs bons ports, on estime beaucoup celui qui porte le nom de *Little Carenage*, où nos Anglois ont pensé long-tems à se fortifier.

Mais la France & l'Angleterre ayant fait inutilement diverses tentatives pour se mettre en possession de Sainte-Lucie, on en étoit revenu à l'ancienne convention, qui étoit d'user librement des avantages de l'île, sans aucune préfé-

re  
av  
ha  
fra  
dan  
inte  
que  
il a  
pou  
mén  
men  
dans  
dérar  
d'esp  
liaiso  
& mé  
à jug  
crètes  
finage  
Il  
Entre  
fit un  
*Duc* &  
tol, qu  
des an  
étoit co  
cette gr  
dres en

rence entre les deux nations. M. Rytwood y avoit jeté comme au hafard les fondemens d'une habitation ; & ne pensant point à troubler les françois, qui avoient formé la même entreprise dans plusieurs autres quartiers, il n'étoit point interrompu dans la sienne. Il nous dit que de quelque manière que les affaires pussent tourner, il avoit déjà tiré assez de profit de son travail pour ne pas regretter ses premiers frais, ni même la perte de ce qu'il employoit actuellement à le continuer. Il ne me fit pas pénétrer dans le fonds de son commerce ; mais en considérant le petit nombre de ses ouvriers, le peu d'espace qu'il avoit défriché, & sur-tout l'étroite liaison qu'il avoit avec divers françois de l'île, & même de la Martinique, je n'eus pas de peine à juger que ses principales affaires étoient secrètes, & qu'il tiroit adroitement parti du voisinage des deux nations.

Il nous reçut avec beaucoup de caresses. Entre divers récits de ses voyages, il nous en fit un fort étendu de la fameuse navigation du *Duc* & de la *Duchesse*, deux vaisseaux de Bristol, qui firent le tour du monde dans le cours des années 1708, 1709, 1710 & 1711. Il étoit contre-maître du *Duc* ; mais la relation de cette grande entreprise ayant été publiée à Londres en 1712, par le capitaine Edouard Cooke,

je n'en donnerai place ici qu'à ce qui peut éclaircir un fait assez intéressant, dont on a négligé les circonstances dans le premier volume. Le capitaine Cooke parle d'un William Selkirk, qui ayant été abandonné dans l'île de Fernandez y passa quatre ans & quatre mois sans aucune société humaine. M. Rytwood nous apprit d'abord que ce malheureux solitaire se nommoit Selcrag, ce qu'il nous prouva aussitôt par la lecture même de son journal, où il avoit eu soin de lui faire signer de sa propre main la vérité de son aventure; ensuite il nous lut ce qu'il me permit de transcrire dans le peu de tems que nous passâmes à Sainte-Lucie.

» Le *Duc* & la *Duchesse* s'étant approchés  
 » de l'île de Fernandez, qui passoit alors pour  
 » déserte, depuis que les habitans espagnols  
 » avoient trouvé plus d'avantage à se retirer au  
 » continent; quelques gens de l'équipage dé-  
 » couvrirent sur la côte un homme qui faisoit  
 » voltiger une forte de pavillon blanc. On dé-  
 » pécha aussitôt l'esquif du *Duc*, & j'en pris moi-  
 » même la conduite. A mesure que nous appro-  
 » châmes du rivage, nous entendîmes clairement  
 » que l'étranger imploroit notre secours en lan-  
 » gue angloise. Je lui criai de me montrer un  
 » endroit où nous pussions aborder sans péril.  
 » Il me donna de fort bonnes explications; &

» tandis, que nous remontions à force de rames  
» vers le lieu qu'il m'avoit marqué, nous le  
» vîmes courir au long de la côte avec autant  
» de vitesse que l'animal le plus léger. Lorsque  
» nous eûmes pris terre, il nous embrassa tous  
» successivement avec des transports de joie,  
» qui lui ôtèrent pendant quelque tems le pou-  
» voir de parler. Enfin s'étant assuré par ma pro-  
» messe que nous le prendrions à bord, il nous  
» offrit de nous conduire à son habitation. Le  
» chemin n'en étoit pas long, mais il me parut  
» fort difficile. Cependant le désir de voir un  
» spectacle si extraordinaire, me fit hasarder  
» l'entreprise avec deux de mes matelots. Il  
» fallut grimper sur plusieurs rochers escarpés,  
» pour arriver par cette voie sur un terrain  
» fort agréable, couvert de verdure & planté de  
» plusieurs arbres. Il y avoit deux petites caba-  
» nes composées de terre & de branches, dont  
» l'une servoit de logement à Selcrag & l'autre  
» de cuisine : l'ameublement étoit conforme à la  
» nature de l'édifice. Il consistoit en plusieurs  
» peaux de chèvres ou de boucs, étendues au  
» long des murs, & sur des pierres assez unies  
» qui servoient de planches. Une marmite de  
» fer, une broche à rôtir, & un grand couteau  
» composoient tout le reste des meubles. A  
» quelques pas de l'habitation étoit un petit

» troupeau de chèvres que Selcrag avoit trouvé  
 » le moyen de prendre toutes jeunes, & qu'il  
 » avoit apprivoisées. Il en tua, sur le champ,  
 » une des plus grasses, dont il nous fit rôtir les  
 » meilleures parties; & pour des gens qui étoient  
 » depuis plus de trois mois en mer, ce repas  
 » grossier fut un festin délicieux. Nous le pres-  
 » sâmes de quitter promptement son désert, pour  
 » dissiper l'inquiétude où l'on pouvoit être de  
 » notre retardement. Il nous suivit volontiers :  
 » nous emportâmes une partie de ses chèvres  
 » dans la chaloupe.

» L'explication qu'il nous donna de son aven-  
 » ture se réduisit aux circonstances suivantes. Il  
 » étoit matelot de la frégate *les Cinq-Ports*, qui  
 » avoit touché à l'île de Fernandez il y avoit  
 » quatre ans & quatre mois. Une querelle fan-  
 » glante qu'il avoit eue avec un de ses compa-  
 » gnons lui avoit fait prendre le parti de s'échap-  
 » per, pour se mettre à couvert du châtiment.  
 » Dans l'incertitude des ressources nécessaires à  
 » la vie, il s'étoit muni du petit nombre d'ins-  
 » trumens que nous lui avons trouvés, & toute  
 » son étude avoit été de se cacher jusqu'au  
 » départ de son vaisseau. Se trouvant seul dans  
 » un lieu où les anciens espagnols n'avoient  
 » laissé aucune trace de culture, il avoit été  
 » forcé d'abord de vivre de coquillages & des  
 » autres

» autres poissons qu'il pouvoit prendre sur le  
» rivage. Mais ensuite il avoit cherché les  
» moyens de mettre un peu plus de variété dans  
» ses alimens. L'île ne manquoit pas de chèvres,  
» la difficulté étoit de les prendre, au milieu  
» des rocs & des montagnes où les blessures  
» qu'il leur faisoit quelquefois à coups de pier-  
» res, ne les empêchoient pas de se réfugier.  
» La faim lui servit de maître; il s'accoutuma  
» si bien à grimper & à courir lui-même sur les  
» rochers, qu'il se faisoit de plusieurs jeunes  
» chèvres; & se perfectionnant tous les jours.  
» dans cet exercice, il y acquit tant d'habi-  
» leté, qu'il n'y avoit plus aucun de ces ani-  
» maux qu'il ne fut sûr de prendre quand il  
» s'étoit mis à le poursuivre. Sa vie devint ainsi  
» beaucoup plus douce; il ne manquoit ni de  
» chair ni de poisson; différens arbres lui four-  
» nissoient du fruit, & l'eau d'une rivière assez  
» fraîche servoit à le préserver de la soif. Quel-  
» ques vaisseaux espagnols avoient touché dans  
» cet intervalle à l'île de Fernandez: mais les  
» ayant reconnus, sans s'être laissé découvrir, il  
» avoit mieux aimé demeurer avec ses chèvres  
» que d'être obligé de sa liberté à cette nation.  
» Un jour s'étant approché trop près du rivage,  
» il avoit été poursuivi, & même atteint d'un  
» coup de feu; mais l'agilité de ses jambes l'a-

» voit sauvé du péril. Le plus grand mal qui lui  
» fût arrivé pendant plus de quatre ans , étoit  
» une chute violente , qui l'avoit précipité du  
» sommet d'un roc dans une vallée. Il n'avoit  
» pu se traîner fans une peine mortelle jusqu'à  
» son habitation, & n'ayant ni chirurgiens ni re-  
» mède, il avoit été obligé d'attendre sa guéri-  
» son de la nature, qui l'avoit rétabli par dé-  
» grés. Cet homme extraordinaire étoit né à la  
» Jamaïque, d'un père écossais & d'une mère  
» Moscovite.

Le journal de M. Rytwood , étoit celui d'un homme de mer , qui s'attache plutôt à la position des lieux, à la description des côtes, des ports, des baies & des parages , qu'à l'histoire physique ou morale des pays qu'il visite. Cependant je tombai sur divers traits curieux , dont il m'accorda la communication. Je n'en rapporterai qu'un , dont l'exemple m'a paru singulier pour l'utilité du commerce. Après avoir passé quelque tems dans un port de Californie , les deux vaisseaux remirent à la voile, fortifiés de deux autres bâtimens anglois qui s'étoient joints à eux. Deux mois de navigation continuelle leur firent trouver la fin de leurs vivres , jusqu'à forcer les capitaines de réduire leurs gens au quart de leur nourriture ordinaire. Ils étoient dans cet embarras , lorsqu'ils découvrirent les



îles des Larrons. L'Angleterre étant en guerre avec l'Espagne, ils prirent des pavillons françois & espagnols pour s'approcher de l'île de Guam, où la nécessité les forçoit de prendre des rafraîchissemens à toutes sortes de prix. Entre plusieurs chaloupes qui vinrent au-devant d'eux, & qui se nomment *Param* dans ce quartier du monde, il en parut une qui étoit envoyée par le gouverneur espagnol, pour savoir d'eux qui ils étoient & ce qu'ils désiroient ; ils retinrent les deux principaux officiers de cette députation, & firent partir dans le param leur interprète, avec cette lettre au gouverneur.

» Monsieur, nous sommes des sujets du roi  
 » d'Angleterre, que la disette d'eau & de vivres  
 » oblige de s'arrêter dans votre île en allant aux  
 » Indes orientales. Quoique la guerre soit allu-  
 » mée dans l'Europe entre nos maîtres, notre  
 » intention n'est pas de vous nuire, parce que  
 » nous n'avons point d'autres vues que celles  
 » du commerce, & que notre situation, d'ail-  
 » leurs, nous ôte l'envie de nous battre. Nous  
 » payerons argent comptant, ou par des équi-  
 » valens de marchandises à votre choix, tou-  
 » tes les provisions dont nous avons besoin.  
 » Cependant, si vous abusez de l'embarras où  
 » nous sommes, & qu'après une demande si po-  
 » lie vous nous refusiez ce qui nous est néces-

» faire, notre désespoir nous fera trouver les  
 » moyens de nous en ressentir. Nous nous re-  
 » commandons à votre humanité & à votre hon-  
 » neur, en vous assurant que vous pouvez vous  
 » fier entièrement à vos très-humbles servi-  
 » teurs, &c.

Le gouverneur, qui se nommoit don Juan-  
 Antonio Pimentel, ne demanda qu'un moment  
 pour faire cette réponse :

» Messieurs, je reçois de vous une lettre fort  
 » civile, dont le porteur m'apprend l'extrémité  
 » où vous êtes réduits. Je vous réponds avec  
 » la même civilité; & je vous offre tout ce que  
 » je puis pour votre secours. Mais je dois vous  
 » avertir que nous avons ici une maladie fort  
 » violente, qui a mis au tombeau une partie de  
 » nos habitans. Quoique vous soyez nos enne-  
 » mis, je crois que dans l'état où nous sommes de  
 » part & d'autre, nous ne devons nous considé-  
 » rer que sous la qualité d'hommes, & que les  
 » devoirs que nous avons à remplir sont ceux  
 » de l'humanité. Si vous avez des prisonniers  
 » espagnols, vous trouverez bon seulement de  
 » me les remettre, & je vous accorderai tous  
 » les rafraîchissemens que vous désirez de votre  
 » très-humble, &c.

Sur ces assurances les quatre anglois ne firent  
 pas difficulté de jeter l'ancre, & d'envoyer plu-

seurs de leurs officiers au port d'Umatta. On les y traita si honnêtement, que la confiance étant absolument établie, ils employèrent huit jours à se procurer toutes sortes de rafraîchissemens. Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que dans la satisfaction mutuelle des deux partis, le gouverneur, & les principaux de ses espagnols, s'étant assemblés, de concert avec les officiers de l'escadre angloise, ils convinrent de se donner mutuellement un certificat de politesse & d'humanité. Voici les termes de celui des anglois :

» Nous, commandans & principaux officiers  
 » de quatre vaisseaux d'Angleterre, reconnoissons  
 » ici qu'en arrivant à l'île de Guam, dans la  
 » nécessité d'un prompt secours de vivres, nous  
 » avons trouvé le plus honnête & le plus gé-  
 » néreux accueil dans la bonté de l'honorable  
 » don Juan-Antonio Pimentel, gouverneur &  
 » capitaine général des îles Marianes, qui nous  
 » a fourni, avec diligence, tout ce que nous  
 » avons désiré ; & pendant le séjour que nous  
 » avons fait dans son port, nous a traités avec  
 » beaucoup d'amitié. En reconnoissance, nous  
 » lui avons donné toute la satisfaction, & fait  
 » tous les présens que nous avons cru lui de-  
 » voir ; de quoi il a paru si content qu'il nous  
 » en a donné une attestation signée de sa main ;

» comme celle-ci l'est aussi de la nôtre. William,  
 » Dampier, Robert Fry, William Stretton,  
 » Thomas Dover, Woodes Rogers, Stephens  
 » Courtney, Edward Cooke, Elias Rytwood.

De la part des espagnols: « Nous, &c. cer-  
 » tifions que quatre vaisseaux anglois, comman-  
 » dés par les capitaines Rogers, Courtney, Do-  
 » ver, & Cooke s'étant présentés à l'île de  
 » Guam dans un grand besoin de provisions, &  
 » nous ayant demandé, avec beaucoup de civi-  
 » lité, de leur en accorder autant qu'il nous se-  
 » roit possible; ils en ont reçu de nous comme  
 » ils le désiroient, les ont payées plus du dou-  
 » ble de leur valeur, & se sont conduits avec  
 » tant d'honnêteté, que nous leur en donnons  
 » volontiers cette attestation signée de notre  
 » main. Don Juan-Antonio Pimentel, gouver-  
 » neur & capitaine général, don Juan-Antonio  
 » Pretana, don Sebastian Luis Romez, don  
 » Nicolas de la Vega, don Juan Nunez.

Toutes les cartes se trompent, suivant le jour-  
 nal de M. Rytwood, sur la position des îles  
 Marianes, ou des Larrons; il place l'île de Guam  
 au 13<sup>e</sup> degré 30 minutes de latitude du nord,  
 & au 100<sup>e</sup> degré 20 minutes de longitude de-  
 puis le cap de Saint-Luce en Californie. On ne  
 compte pas moins de deux mille trois cens lieues  
 de la nouvelle Espagne aux îles des Larrons;

mais les vents de commerce durent si constamment entre les tropiques, que cette longue course est aisée, & se fait ordinairement dans l'espace d'environ soixante jours.

Les espagnols de Guam racontèrent à M. Ryewood, qu'un de leurs vaisseaux faisant voile de Manille à la nouvelle Espagne, découvrit plusieurs îles extrêmement agréables, & fort abondantes en or, en ambre gris, &c. Ils les nommèrent *îles de Salomon*. Dans la suite ils ne manquèrent pas d'envoyer plusieurs vaisseaux pour les retrouver; mais toutes leurs recherches ont toujours été sans fruit; & plusieurs chaloupes, ou *Params*, qui ont cru pouvoir tenter la même entreprise, ont disparu, sans qu'on en ait jamais entendu parler. On a placé ces îles, dans les cartes espagnoles, au 15<sup>e</sup> degré 20 minutes de latitude du nord, trois cens lieues à l'est des îles Mariannes.

Le même vaisseau qui les avoit découvertes, ayant besoin de se lester, prit dans une de ces îles, de la terre & des pierres pour s'en servir à cet usage. Lorsque le vaisseau fut arrivé au port d'Acapulco, & qu'on voulut le mettre en meilleur ordre, on découvrit que les pierres s'étant brisées dans plusieurs endroits, par l'agitation de la mer, il y paroissoit des veines d'or très-pur. Mais l'étonnement fut bien plus

vif pour ceux qui, vifitant le foyer de la cuisine, qu'on avoit été obligé de réparer avec de la terre du même lieu, ils trouvèrent un lingot d'or qui s'étoit fondu & réduit en masse par la chaleur continuelle du feu. C'est au lecteur à juger de la vraisemblance de ces deux faits sur le témoignage des espagnols. M. Rindkli & moi, qui nous étions familiarifés en Afrique avec les évènements de cette nature, nous comprîmes du moins que le récit qu'on avoit fait à M. Rytwood n'étoit pas impossible.

Mais ce que je tirai de plus utile & de plus remarquable du journal de M. Rytwood, fut une table de la latitude & de la longitude des principaux ports, îles, rivières, baies, caps, & autres lieux remarquables de la côte occidentale de l'Amérique dans la mer du sud, depuis la Californie au nord jusqu'au détroit de Magellan au sud. Je le donnerai ici d'autant plus volontiers, que la mort de M. Rytwood semble m'en laisser la liberté; & qu'en joignant ces importantes observations à la *description des côtes de la mer du sud*, qui fut publiée à Londres il y a vingt ans, il ne manquera rien aux géographes pour faire une carte exacte de toutes ces côtes. On place à l'ordinaire le premier méridien à la pointe la plus occidentale de la grande Canarie,

	Latit.	Longit.
	D. M.	D. M.
La Californie ,	24 40	255 15
Sa pointe orientale ,	24 4	258 15
Cap Saint-Luc ,	25 30	259 50
Dernière pointe du continent ,	24 40	260 55
Rivière de la Salle ,	23 30	262 16
Las Chamitas ,	22 55	262 48
Rivière de Saint-André ,	22 30	264 8
Iles des Trois-Maries.	22 7	264 14
Rivière de San-Milpa ,	22 5	264 23
Boca de las Higueras ,	21 32	264 38
Punta de la Cruz ,	21 26	264 16
Ile de Calisto ,	20 10	264 22
Cap Corrientes ,	20 20	265 20
Juan Ballegas ,	20 28	265 50
Cabo de los Angelos ,	20 20	266
Nouvelle Galice ,	20 25	266 26
Puerto de la Navidad ,	20 10	266 40
Baie de Santiago ,	20 4	266 8
Rivière de Saint-Pierre ,	19 52	267 30
Rivière d'Aculima ,	19 30	267 50
Rivière de Sacatula ,	18 40	269 16
Ile de Ladrillos ,	17 52	270 5
Rivière de Gariotas ,	17 40	270 24
Pointe de Siguantanejo ,	17 20	270 4
Rivière de Piticalla ,	17 15	270 55
Rivière de Mitala ,	17 8	271 28



	Latit.	Longit.
	D. M.	D. M.
Rivière de Sitala,	17 40	272 4
Port d'Acapulco,	17	272 4
Rio de Pescadores,	17	272 45
Rio de don Garcia,	15 45	273
Punta de la Galera,	16 8	273 42
Rio Verde,	16 8	273 45
Mont de Talcamanca,	16	273 55
Puerto Escondido,	15 50	274 32
Ile de la Brea,	15 40	274 45
Rivière de Milcas,	15 38	275
Rivière de la Galera,	15 36	276 6
Porto Angeles,	15 26	276 6
Rivière de Carasco,	15 18	276 18
Rivière Dicilo,	15 20	276 40
Porto Aguatulco,	15 36	276 25
Pointe de Mafatetlan,	15 30	277 46
Ile d'Hata,	15 30	277 26
Las Salinas,	15 42	278 26
Baie de Teguatepeque,	15 50	278 46
Barra de Macias,	15 20	278 46
Morro,	14 56	279 47
Cerro de la Encomienda,	14 58	280
Montbrulant de Soconusco,	14 51	280 36
Baie de Milpas,	14 51	281 7
Rivière d'Anabasos,	14 29	202 20
Rivière de Sapotitlan,	14 40	281 49

	Latit.	Longit.
	D. M.	D. M.
Bar d'Istapa,	14 24	282 56
Rio Grande,	14 20	283 40
Rivière de Motualpe,	14 7	284
Port de Sonfonate.	14	284 53
Côte de Tonela,	13 50	285 22
Rivière de Lampa,	13 10	286 30
Rivière de Saint-Michel,	12 45	287 46
Baie de Candadilla,	12 38	287 46
Golfe d'Amapala,	12 20	288 8
Porto Realejo,	12 30	288 48
Punta del l'Esto,	11 40	289
Baie de Tofta,	11 30	290 10
Golfe del Papayot,	11 10	290 37
Pointe Sainte-Catherine,	10 34	288 48
Port Delas,	10 30	289
Morro Hermoso,	9 17	290 10
Capo Blanco,	9 20	290 17
Morro de la Ensenada,	10 10	291 20
Baie de Nicoya,	9 18	291 49
Port de Caldera,	9 43	292 27
Rio de la Estrella,	9 8	292 47
Puerto del Bigles,	9	293
Ile de Cano,	8 45	293 30
Golfo Dolcê,	8 47	293 5
Port Limones,	8 17	294 10
Rivière de Chiriqui,	8 37	295

	Latit.	Longit.
	D. M.	D. M.
Pueblo Nuevo ,	7 22	295 40
Ile de Quicara ,	7 41	295
Baie de Philippinas ,	7 12	296 40
Pointe de Higuera ,	7 21	297 44
Rivière de Mensave ,	8 47	297 40
Rivière de Covita ,	8 1	298 35
Rivière de Parita ,	8 11	298 36
Rivière de Nata ,	8 26	298 37
Port de Villa ,	8 28	299 58
Rivière de Ceymito ,	9 9	299 30
Ile d'Otoque ,	8 30	299 37
Ile de Tabuga ,	8 40	299 40
Anson ,	8 55	299 50
Panama ,	9	300 36
Chepillo ,	9	301 1
Pointe des Manglares ,	8 53	300 23
Ile de Contadora ,	8 46	300 32
Ile del Rey ,	8 10	300 5
Cap Saint-Laurence ,	8 10	300 58
Rivor Congo ,	7 53	301 43
Baie de Saint-Michel ,	8 18	301 20
Morro Quemado ,	6 45	301 19
Puerto Claro ,	6 46	301 37
Baie de Saint-François ,	5 50	301 50
Baie de Saint-Antoine ,	6 20	302
Port des Indiens ,	6 14	302 2

C  
R  
Ile  
Riv  
Bu  
Ile  
Riv  
Ile  
Ile  
Baie  
Ile  
Riviè  
Cap  
Riviè  
Cap  
Baie  
Baie  
Ile de  
Ile de  
Riviè  
Bocach  
Baie de  
Ile de  
Ile de S  
Ile Ver  
Riviè

DE ROBERT LADE. 253

	Latit.	Longit.
	D. M.	D. M.
Côte d'Anegabas,	6 55	302 3
Rivière de Sandi,	5 35	302 5
Ile de Coco,	5 9	299 8
Rivière de Noamas,	4 38	302 23
Buena Ventura,	4	302 50
Ile de Malpelo,	4	299 46
Rivière de Pisco,	3 45	302 39
Ile Gorgona,	3 15	301 36
Ile del Gallo,	2 17	300 40
Baie & rivière de Mira,	1 57	300 26
Ile de Gorgonilla,	1 58	300 25
Rivière de Santiago,	1 14	299 30
Cap Saint-François,	50	299 57
Rivière Juma,	5	298 44
Cap Passado au sud,	8	298 32
Baie de Carascas,	28	298 43
Baie de Manta,	50	298 31
Ile de Plata,	1 15	298 15
Ile de Salango,	1 40	298 25
Rivière de Caloncha,	2	298 18
Bocachica,	2 40	299
Baie de Chanduy,	2 26	299
Ile de Puna,	2 54	299 10
Ile de Santa-Clara,	3 23	298 50
Ile Verde,	2 26	299 48
Rivière del Bucy,	3 40	299 20

	Latit.	Longit.
	D. M.	D. M.
Mancora ,	4 10	298 17
Ile Lobos de Paita ,	5 25	298 40
Rivière de Sana ,	6 40	299 37
Port Cheripe ,	7	299 50
Malabrigo ,	7 30	300 18
Guanchaco ,	8	300 50
Port & île Santa ,	9	301 2
Guambacho ,	9 20	301 20
Casma ,	9 28	301 30
Bermejo ,	9 40	301 38
Ile de Sangalla ,	14 5	302 35
Saint-Nicolas ,	15 6	304 40
Saint-Jean ,	17 15	304 15
Ile de Guana ,	16 40	308 9
Port Arica ,	18	311 8
Algodovales ,	21 30	311 15
Port Betas ,	24 45	311 42
Port Guasco ,	28 30	311 3
Ile de Paraxos ,	29 46	310 10
Coquimbo ,	30	310 46
Ile de Saint-Felix ,	26 15	303 15
Rivière de Conchali ,	21 26	310 50
Port Guillermo ,	31 41	311
Papudo ,	32 25	311 27
Port Saint-Antoine ,	33 29	311 8
Topocalma ,	34	310 57

	Latit.	Longit.
	D. M.	D. M.
Rivière de Maule ,	35	311 30
Port de la Conception ,	36 30	311 20
Ile de Quiriquina ,	36 42	311 10
Ile de Jean Fernandez ,	33 50	305 17
Ile de Sainte-Marie ,	37 14	311
Ile de Mocha ,	38 28	310 46
Rivière de Tolten ,	39 12	311 21
Valdiana ,	40	311 10
Rio Bueno ,	40 20	311 17
Pointe Cilan ,	42	311
Ile de Guafó ,	44 20	310 46
Corcobado ,	43 30	313
Cap Corzo ,	46 35	312 22

Les deux couronnes jouissant d'une paix bien cimentée durant la régence, nos vaisseaux & nos marchands étoient aussi libres à la Martinique que dans nos îles ; M. Rytwood ne faisoit pas moins de commerce avec les François qu'avec la Jamaïque & la Barbade ; & c'étoit précisément cette raison qui nous avoit fait penser à lui confier une partie de nos perles, dans l'espérance qu'il lui seroit aisé de les faire passer en France, où notre dessein étoit de faire valoir cette partie, comme nous destinions l'autre pour l'Angleterre. La probité de cette hon-

nête négociant étoit aussi bien établie que sa fortune. Aussi avions-nous conçu qu'il me suffiroit de lui expliquer nos intentions ; mais il y trouva des difficultés. Comme il ne pouvoit embarquer nos richesses à la Martinique sans la participation des officiers de la douane, il me fit craindre que des effets si peu ordinaires dans le commerce des deux nations, ne fissent naître quelques obstacles qui entraîneroient des explications dangereuses. Nous n'étions pas bien avec l'Espagne ; on pouvoit soupçonner naturellement que nos perles étoient la dépouille de quelque vaisseau espagnol ; & la France qui s'étoit réconciliée depuis peu de tems avec cette couronne évitoit toutes les occasions de se mêler dans notre querelle. Enfin, M. Rytwood me déclara qu'il ne répondoit point du sort de nos perles lorsqu'elles seroient sorties de ses mains. Je fus effrayé de cette déclaration, & je pris le parti de remporter mes perles à la Barbade.

M. Rindekly me reprocha beaucoup d'avoir été trop timide, & nos correspondans de Bridgetown nous prouvèrent par quantité d'exemples que les françois étoient fort éloignés d'avoir des complaisances excessives pour les espagnols. Nos trois caisses n'en demeurèrent pas moins à la Barbade, comme si le ciel qui ne  
vouloit



vouloit pas que ce trésor arrivât jamais en Europe nous eût coupé la voie la plus sûre pour l'y faire transporter.

Il y avoit trois semaines que nous étions à Bridgetown , & la crainte que nous avions eue d'être recherchés par les espagnols ne pouvant plus nous causer d'inquiétude , nous remîmes à la voile pour nous rapprocher du continent. M. Rindekly m'avoit fait l'ouverture de ses nouveaux desseins ; il vouloit gagner le Rio de la Hacha , sous les mêmes prétextes qui nous avoient heureusement réussi dans l'île de Cuba , & remonter s'il étoit possible jusqu'à Rancherías , où il y avoit peu d'apparence que dans la saison où nous étions , nous pussions rencontrer beaucoup d'obstacles de la part des espagnols. La Marguerite n'étoit rien en comparaison des espérances qu'il se formoit à Rancherías , non-seulement pour les perles dont on prétend que la pêche y est fort abondante , mais pour l'or même qui s'y rassemble de diverses parties de ces riches provinces. Nous rentrâmes dans la mer du nord , & nous avions déjà passé les petites Antilles , lorsqu'en doublant le cap de Vela , nous apperçûmes trois gardes-côtes qui nous avoient découverts avant que nous les eussions observés , & qui vinrent à notre rencontre avec toutes leurs voiles. Il ne falloit rien

espérer de la force contre trois vaisseaux si bien armés. M. Rindekly recommanda soigneusement à tout l'équipage de s'observer dans les discours, & d'éviter particulièrement les détails qui auroient rapport à la Marguerite. Ensuite, loin de faire voir de la défiance ou de la crainte, il se mit dans la chaloupe avec quatre hommes seulement, pour aller au devant de nos ennemis. Ils le reçurent à bord. Pendant plus d'une heure nous fûmes incertains de la manière dont il y étoit traité ; mais les trois gardes-côtes s'étant approchés de nous à la portée du canon, nous vîmes descendre plusieurs espagnols dans leurs propres chaloupes, avec lesquels ils arrivèrent promptement à nous. Nous ne leur disputâmes rien. Ils montèrent dans notre vaisseau au nombre de douze, & s'arrêtant peu aux politesses avec lesquelles je les reçus, ils examinèrent avec soin l'état de nos forces & la nature de nos provisions. Dans quelques discours qui leur échappèrent j'entrevis autant de chagrin que de soupçons. Cependant après avoir fini leurs recherches, ils dépêchèrent deux de leurs hommes dans une chaloupe pour aller rendre compte apparemment de leurs observations à leurs chefs. Tout notre équipage murmuroit intérieurement de cet air d'autorité, & mon principal soin étoit de le

contenir ; mais ne pouvant douter que monsieur Rindekly n'eût donné le tour le plus favorable à notre commission, je supportois tranquillement des hauteurs qui pouvoient n'être que l'effet ordinaire du caractère espagnol. Monsieur Rindekly m'envoya aussitôt par un de ses gens l'ordre de le suivre. J'appris de son messager qu'on ne lui avoit fait aucune violence. Mais les capitaines gardes-côtes affectant de ne se pas fier à ses passeports & à sa commission, lui avoient déclaré qu'il falloit demeurer dans leur bord jusqu'à Carthagène, & M. Rindekly loin d'en marquer du chagrin leur avoit témoigné que dans le dessein où il étoit d'y aller volontairement, il acceptoit volontiers leur compagnie & leur escorte.

Ce contre-tems ne pouvoit avoir apparemment d'autre effet que de nous ôter le pouvoir d'aller à la Hacha, car nous ne devions pas espérer de sortir de Carthagène sans être observés, mais la direction de notre route étoit un soin qui n'appartenoit point aux circonstances. Nous suivîmes la loi de nos guides jusqu'à Bocachica, d'où ils donnèrent avis au gouverneur de notre arrivée & de nos intentions. On nous apporta la permission d'entrer dans le port, mais celle de débarquer ne fut accordée qu'au capitaine avec quatre personnes de

l'équipage. Ces précautions nous surprirent peu. M. Rindekly me pria de demeurer à bord ; mais le désir de vérifier par mes propres yeux la description que j'avois de Carthagène , me fit souhaiter de gagner le rivage avec lui. Je n'oubliai point mon journal , qui commençoit à grossir par le peu d'ordre que j'avois mis jusqu'alors dans mes relations. On nous épargna le soin de nous procurer un logement en nous conduisant dans une grande maison d'où l'on nous déclara que nous ne devions point sortir sans l'ordre du gouverneur : on ajouta que tout ce qui nous seroit nécessaire pour les besoins de la vie , nous seroit fourni soigneusement à juste prix. Dès le premier jour qui nous fut accordé pour nous reposer , un jeune espagnol qui s'introduisit dans la chambre de M. Rindekly , se jeta à ses genoux pour le supplier de le recevoir dans notre vaisseau , & de le transporter dans quelqu'une de nos colonies. J'étois présent à cette prière , je demandai au jeune homme s'il avoit formé seul ce dessein ; il me confessa en rougissant qu'il devoit être accompagné d'une demoiselle qui l'aimoit assez pour le suivre. Le service qu'il désiroit de nous devenant beaucoup plus important par cet aveu , nous lui en représentâmes le danger ; mais il ne nous répondit que par de nouvelles instan-

ces ; & pour nous attendre en sa faveur , il nous raconta l'histoire de ses amours. Sa maîtresse se nommoit Helena Parcz ; elle étoit fille unique d'un père fort riche , qui la persécutoit depuis deux ans pour lui faire épouser un homme qu'elle haïssoit. Leur amour avoit commencé dès l'enfance , & quoiqu'il n'eût point autant de biens qu'Helena , sa naissance & sa fortune n'étoient pas méprisables. Il s'étoit fait proposer à Parcz pour épouser sa fille ; mais ce père dur & opiniâtre avoit juré de suivre son premier choix. Dans l'intervalle , Helena s'étoit liée à lui par tant de sermens & par les marques d'une si forte tendresse qu'il ne manquoit à leur mariage que la bénédiction du prêtre. Ils s'étoient vus avec des peines & des risques infinis , tantôt sortant la nuit pour la passer exposés à toutes les injures de l'air , tantôt escaladant les murs & les maisons pour s'introduire dans un appartement , & n'ayant mis jusqu'alors personne dans leur confiance. Enfin , les persécutions du père redoublant tous les jours , ils étoient persuadés qu'il ne leur restoit point d'autre ressource que la fuite ; & leur espérance étoit , qu'après s'être mis en sûreté , ils se reconcilieroient aisément avec un père qui n'avoit rien après tout de si cher que sa fille ; ou , s'ils y trouvoient trop de difficultés , ils étoient résolus de s'établir dans le premier

lieu où leur amour ne seroit point traversé. M. Rindekly, qui avoit le cœur fort sensible, étoit porté à les satisfaire, en prenant de justes mesures pour assurer leur évafion : je n'en aurois pas été plus éloigné que lui, si j'y eusse vu la moindre facilité. Mais quelle apparence de leur rendre ce service, lorsqu'à peine étions-nous sûrs de notre propre liberté. Cependant après en avoir conféré quelques momens, nous promîmes au jeune homme que s'il pouvoit gagner le bord de la mer avec sa maîtresse & nous joindre à la sortie du port, nous ne ferions pas difficulté de le recevoir. Il parut transporté de notre promesse. Je le fis souvenir que dans une entreprise de cette nature, il ne falloit pas croire que les secours étrangers fussent toujours certains : nous n'avions point en Amérique de demeure fixe où nous pussions lui offrir les nôtres, & nous ne lui répondions pas que dans le lieu de sûreté où nous nous engageons à le conduire, il trouvât dans la libéralité d'autrui de quoi fournir à l'entretien de deux jeunes fugitifs qui n'avoient point d'autre justification que la force de l'amour. Ce langage étoit assez clair pour lui faire entendre qu'il ne devoit pas partir sans précautions ; mais il n'avoit pas attendu jusqu'alors à les prendre. Il nous dit que si l'honneur & ses pro-

pres vues lui eussent permis de profiter des offres d'Helena, il étoit sûr de pouvoir se mettre en possession tout d'un coup & de sa maîtresse & d'une grande partie du bien qu'elle attendoit de son père. Comme elle dispoſoit de tout dans sa maison, elle pouvoit à tous momens se saisir de l'argent de Perez & de ce qu'il avoit de plus précieux. Mais dans la résolution où il étoit de revenir à lui par la soumission, il ne vouloit pas lui donner de si odieux sujets de plainte. Il pouvoit faire sur le champ une somme considérable de son propre bien, & se mettre pour long-tems à couvert de toutes sortes de besoins. Des sentimens si raisonnables achevèrent de nous disposer à le servir : nous lui laissâmes le soin de ses préparatifs, & surtout de prendre des voies sûres & tranquilles pour joindre furtivement notre vaisseau. Je le priai même, après lui avoir engagé notre parole, de ne pas se montrer dans notre logement pendant le séjour que nous ferions à Carthagène.

Le lendemain deux officiers du gouverneur étant venus nous prendre dans un de ses carrosses, nous fîmes conduits au château où l'on nous fit attendre fort long-tems son audience. Après nous avoir fait introduire avec beaucoup de formalités, il nous demanda la lecture de notre commission, dont les capitaines gardes-

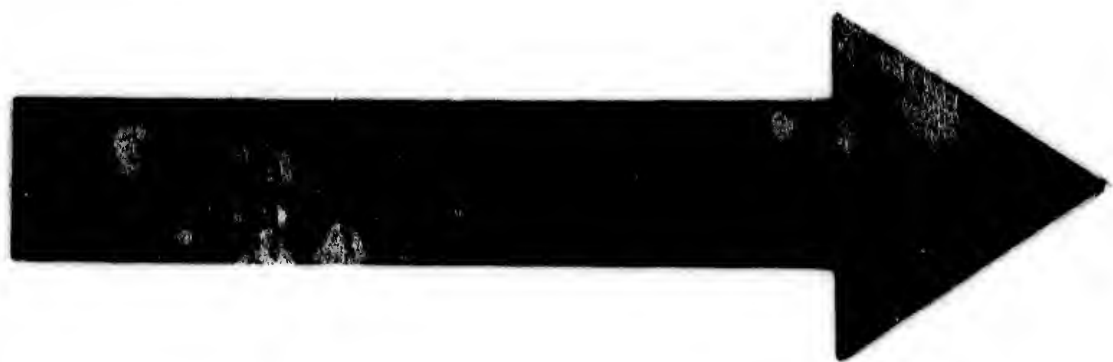


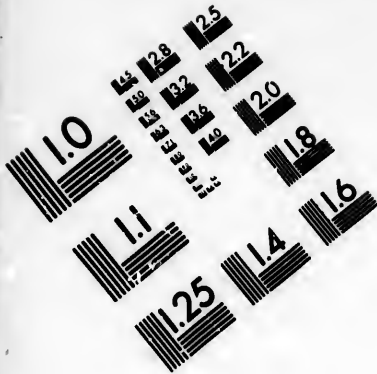
côtes lui avoient déjà fait le rapport. M. Ryndekly la lut en anglois, & commençoit ensuite à l'expliquer en espagnol ; mais quoiqu'on ne l'eût point interrompu dans sa lecture, un interprète qui accompagnoit le gouverneur, le pria de lui laisser ce soin. Il en fit sur le champ une traduction fort fidelle, tandis que le gouverneur affecta de nous faire plusieurs questions indifférentes, auxquelles nous répondîmes avec le même air de liberté. Prenant ensuite la traduction des mains de son interprète, il la lut & la relut avec beaucoup d'attention. Elle étoit si claire que nous fûmes surpris qu'elle parût l'arrêter. M. Rindekly profita de son silence pour lui représenter de bouche ce qui n'étoit qu'imparfaitement dans la commission. Il lui fit le dénombrement de nos pertes depuis plusieurs années, & sans vouloir justifier les anglois qui avoient été surpris plusieurs fois dans le commerce clandestin des chaloupes, il se plaignit que sous ce prétexte les espagnols avoient non-seulement insulté, mais saisi un grand nombre de nos vaisseaux. Nous mêmes, qui étions chargés d'une commission publique, ne venions-nous pas d'être arrêtés par les gardes-côtes ? L'air d'empire & de triomphe avec lequel on nous avoit conduits jusqu'à l'entrée du port n'étoit-il pas une véritable oppression ? Enfin, pour

donner plus de poids à nos plaintes, M. Rindkly nomma plusieurs bâtimens dont il demandoit expressément la restitution, & particulièrement un vaisseau de l'île d'Antego, qui avoit été pris trois mois auparavant à la hauteur de San-Antonio.

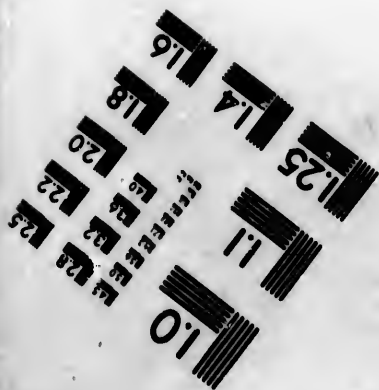
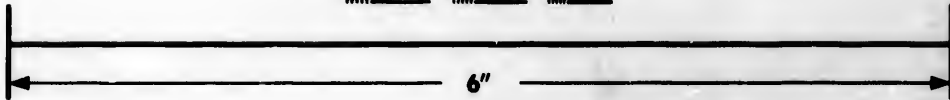
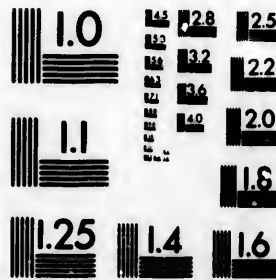
La réponse du gouverneur fut si courte, & ses regards si sombres pendant toute l'audience, que cet accueil nous auroit rendu ses intentions suspectes si l'on avoit pu trouver sur nous ou dans notre vaisseau quelque prétexte pour nous chagriner. Mais dans la confiance que nous avions au bon ordre de nos affaires, nous lui fîmes de nouvelles plaintes de la froideur avec laquelle il s'expliquoit sur le sujet de notre voyage, & nous le priâmes, avec beaucoup de hardiesse, de considérer que les anglois ne seroient pas toujours disposés à souffrir les injustices & les violences des espagnols. Il ne fit pas un mot de réponse à ce reproche; mais en nous congédiant d'un air plus ouvert, il nous assura que dans l'espace de vingt-quatre heures nous connoîtrions ses véritables sentimens.

Nous sortîmes plus contents qu'il ne se l'imaginoit. Il suffisoit pour nous, qu'il eût écouté nos représentations, & que nous pussions tirer de cette audience un nouveau droit ou plutôt de nouvelles facilités pour l'exécution de nos





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4303

18  
20  
22  
25

10  
01

projets. Mais nous ne nous étions pas défiés depuis que nous étions sortis de notre vaisseau , que par l'ordre du gouverneur on avoit fait une très - rigoureuse visite de notre cargaison. Les gardes-côtes retenus dans quelque respect par les premiers discours de M. Rindekly n'avoient osé pousser trop loin leurs recherches ; mais à notre arrivée ils avoient averti le gouverneur que nous étions chargés d'eau-de-vie & d'ustensiles. Quoique ces marchandises ne soient pas d'un grand usage dans la baie de Carthagène ni sur la côte où nous avons été surpris , ce n'étoit pas sans dessein que nous les avons apportées. Nos gens qu'on avoit interrogés , ne s'étoient défendus qu'en protestant qu'ils ignoroient celui du capitaine , & que nous étions partis de nos îles dans la seule vue d'exécuter notre commission. Cette réponse à laquelle nous leur avons recommandé de se borner , avoit si peu satisfait les espagnols , que pendant l'audience du gouverneur on étoit entré dans notre logement par son ordre , & l'on avoit visité fort curieusement nos papiers. Heureusement que dans ceux de M. Rindekly auxquels on s'étoit attaché plus particulièrement , il ne s'étoit trouvé que des observations sans date sur les mouillages & sur les côtes. Comme il se reposoit du reste sur mon journal , il ne jetoit sur le papier que ce qui avoit

rapport à la navigation ; & les mémoires , suivant l'ordre des lieux plutôt que de celui des jours , pouvoient passer pour le fruit d'un autre voyage , dans tout autre tems qu'il nous auroit plu d'imaginer. La même précaution qui m'avoit fait prendre mon journal en sortant du vaisseau , m'avoit porté à le mettre dans ma poche en allant à l'audience. Tout ce que les officiers du gouverneur avoient découvert de plus , se réduisoient à des calculs de dépense , & à quelques évaluations où notre or & nos perles étoient nommés. Ce qui suffisoit pour faire naître des soupçons , n'étoit pas capable de donner des lumières qui pussent nous être nuisibles. Aussi n'avoit-on pris aucun de nos papiers , & nous n'apprîmes avec quelle curiosité on les avoit lus que par le mulâtre qui nous servoit depuis que nous l'avions amené de la Havane.

Cependant , comme il n'en falloit pas davantage pour nous faire juger du moins que nous étions suspects , nous attendîmes impatiemment la réponse du gouverneur. Il se passa deux jours entiers , pendant lesquels nous demandâmes envain la liberté de voir la ville ; le troisième jour au matin , les mêmes officiers qui nous avoient conduits à la première audience vinrent nous prendre dans le même carrosse. Nous trouvâmes au gouverneur un visage plus



tranquille. Il nous dit à peu près dans les mêmes termes que celui de la Havane, qu'il ne connoissoit point, dans la conduite des espagnols d'injustices ni de violences dont les anglois pussent se plaindre; que les gardes-côtes, & les autres vaisseaux d'Espagne, ne faisoient rien que par les ordres du roi leur maître, & dont on ne prit soin d'envoyer des mémoires fidèles à la cour de Madrid; que c'étoit-là que nous devions faire entendre nos justifications, ou nos plaintes; mais qu'il doutoit qu'elles y parussent fort justes aussi long-tems que celle de Londres n'arrêteroit pas les scandaleuses entreprises des anglois contre les articles les plus formels du traité. Il ajouta que ses pouvoirs ne s'étendant pas plus loin, il ne pouvoit nous offrir avec cela que la liberté de partir.

Nous sentîmes combien il seroit inutile, & pour l'intérêt de notre nation, & pour le nôtre, d'insister sur nos demandes. Mais après que nous eûmes pris congé de lui, il nous fit rappeler, & s'étant fait attendre assez long-tems dans une salle où l'on nous laissa seuls, nous commençâmes à craindre, qu'après nous avoir expédiés assez civilement en qualité de ministres publics, il ne revînt à nous faire quelque mauvaise querelle sur notre cargaison & nos papiers. Il nous parla effectivement de l'un & de

l'autre, mais sans y joindre aucun reproche ; & passant tout-d'un-coup au dessein qu'il avoit, & qu'il se flattoit, nous dit-il, que nous ne condamnerions pas, de nous faire escorter par ses gardes-côtes jusqu'à la Jamaïque, où il ne doutoit pas que nous n'allassions porter directement sa réponse ; il nous fit comprendre fort clairement que cette précaution venoit de sa défiance, & que son dessein même étoit de nous la faire sentir. M. Rindekly mortifié de voir toutes nos espérances reculées par ce contre-tems, crut se tirer d'embarras en répondant que les ordres dont il étoit chargé l'obligeoient d'aller à Porto-Bello. Je ne m'y opposerai point, repartit le gouverneur, quoique je puisse vous assurer d'avance que la réponse que vous y recevrez sera conforme à la mienne ; mais l'escorte que je vous donne ne vous fera pas moins utile pour cette route, & servira même à vous faire prendre la plus courte & la plus sûre. Cette raillerie acheva de nous faire pénétrer ses intentions. Nous consentîmes, sans répliquer, à ce qui pouvoit nous arriver de plus fâcheux.

Mais le plus malheureux dans cette aventure, étoit le jeune espagnol qui s'attendoit à nous suivre. Il fut bientôt, par le bruit public, que nous devions être accompagnés des gardes-côtes, & dans un désespoir qui ne lui permettoit plus

de rien ménager, il vint, les larmes aux yeux, nous apporter ses plaintes. Il ne nous restoit que de la compassion à lui offrir. Cependant, à force de raisonner sur sa situation, l'amour lui fit naître un expédient qui ne nous parut pas sans vraisemblance, & pour lequel nous ne lui refusâmes point notre secours. Ses vues demandoient de la hardiesse; mais les amans de cet âge la poussent toujours jusqu'à la témérité. Il lui vint à l'esprit, que ne devant pas craindre qu'on recommençât la visite de notre vaisseau en sortant du port, il pouvoit s'y rendre avec sa maîtresse, dès la nuit suivante; & que de quelque manière qu'on pût expliquer leur fuite, on s'imagineroit d'autant moins qu'ils nous eussent suivis, que le voyage que nous allions faire à Porto-Bello, & la compagnie des gardes-côtes, ôteroient toute vraisemblance à cette supposition. Il se flattoit de demeurer caché dans le vaisseau sous quelque déguisement. Enfin il comptoit encore plus sur notre inclination à l'obliger, dont nous lui avions déjà donné des marques.

Les circonstances rendoient sa proposition fort dangereuse. Cependant la bonté de notre cœur l'emporta. Je me souvins de mes filles, & ma tendresse agissant avec plus de force dans l'éloignement, je sentis que j'aurois voulu les rendre heureuses à toutes sortes de prix. La seule

restriction que nous mêmes à nos promesses, regarda la manière d'arriver au vaisseau. Nous consentions à recevoir les deux amans; mais nous ne voulions pas contribuer à leur fuite, ni qu'on pût même nous accuser d'avoir favorisé leur départ. Spallo, c'est le nom que le jeune homme voulut se donner en quittant Carthagène, ne nous fit ses adieux que jusqu'à la nuit suivante, & partit charmé de l'intérêt que nous prenions à sa fortune.

Nous regagnâmes notre bord à l'entrée de la nuit, sans avoir vu Carthagène autrement que par nos fenêtres. Les trois gardes-côtes étoient à l'ancre si près de notre vaisseau, qu'on s'entendoit de leur bord au nôtre, sans effort pour prêter l'oreille. Nous convînmes de partir au premier vent qui favoriseroit la sortie du port. Une partie de la nuit se passa. Au premier souffle du vent que nous attendions, les cris des espagnols nous ayant avertis de mettre à la voile, je commençois à désespérer que nos jeunes amans eussent trouvé le moyen de sortir de la ville. Mais un homme d'équipage, que j'avois chargé de tenir les yeux ouverts de ce côté-là, vint me dire à l'oreille qu'il voyoit approcher une chaloupe. Je tremblai qu'elle ne fût aperçue des gardes-côtes. L'amour la conduisoit avec son secours ordinaire, c'est-à-dire avec plus de

bonheur que de prudence. Je me présentai moi-même à l'échelle , pour recevoir Spallo & sa maîtresse. Cette jeune fille étoit tremblante ; & lorsqu'ayant mis le pied dans le vaisseau , son amant lui eût appris que j'étois leur plus ardent protecteur , elle se jeta sans réserve entre mes bras , pour me témoigner sa reconnoissance dans les termes les plus passionnés.

Je la trouvai digne du service que nous lui avions promis. C'étoit une brune qui ne manquoit d'aucun des agrémens de son sexe , & qui joignoit beaucoup de maturité d'esprit aux charmes de la jeunesse. Quoique Spallo ne fût pas sans mérite , il me sembla fort inférieur à sa maîtresse , & je n'eus pas de peine à comprendre qu'il fût disposé à tout sacrifier pour elle , avec le double motif de l'amour & de l'intérêt. Ils n'étoient accompagnés que d'un seul matelot , qu'ils avoient excessivement récompensé de ses services. J'admirai , sur leur récit , que sans le secours ni la participation d'aucun domestique , ils eussent pu transporter au rivage deux grandes malles , qui contenoient leurs habits & leur argent. Leur secret n'avoit été confié qu'au matelot qui les avoit servis. Avec tant de prudence dans leur conduite , je ne doutai point du succès de leur entreprise. M. Rindekly les mit dans un cabinet qui touchoit à sa chambre , & par  
le

le soin que je pris de détourner les gens de l'équipage, à peine s'en trouva-t-il quatre à qui leur arrivée ne put être cachée.

Le jour commençoit à luire lorsque nous levâmes l'ancre. Nous affectâmes en descendant le long du canal, de ne pas faire des observations trop curieuses; de sorte qu'après avoir demeuré quatre jours à Carthagène, & traversé deux fois le port, je me trouvai bien moins instruit par mes yeux que par la relation qu'on m'avoit communiquée deux ans auparavant. La saison nous exposant beaucoup aux vents de terre, qui sont toujours dangereux jusqu'à l'entrée du golfe Darien, les gardes-côtes auxquels nous abandonnions le soin de nous conduire, nous firent prendre si fort au large que nous eûmes vers le soir la vue de l'île de la Providence. Ce fut à l'occasion de cette île que nos deux jeunes amans coururent un fort grand risque. Un des capitaines gardes-côtes, qui nous avoit toujours traités avec beaucoup de politesse, profita du tems, qui étoit tranquille, pour se mettre dans sa chaloupe, & nous surprendre dans notre bord. Nous étions à table, au commencement de la nuit; les deux amans y étoient avec nous. Le garde-côte, s'étant fait un plaisir d'entrer dans la chambre du capitaine, sans nous avoir fait avertir de son arrivée,

prit tout d'un coup son sujet de l'île de la Providence dont il nous dit qu'il étoit venu nous apprendre les curiosités. La vue d'un espagnol causa tant de frayeur à la maîtresse de Spallo, que les marques qu'elle en donna ne purent manquer de la trahir. Le garde-côte qui avoit à peine jeté les yeux sur elle, les y fixa si attentivement qu'il la reconnut pour une femme de sa nation. En vain M. Rindekly s'efforça de lui ôter cette idée par une histoire feinte qu'il tira sur le champ de son imagination. Je compris qu'une fable sans vraisemblance nous deviendroit plus nuisible que la vérité, & priant le garde-côte de me suivre dans le cabinet pour soulager l'embarras des deux amans, j'entrepris de le mettre dans leurs intérêts par tous les motifs qui pouvoient faire impression sur un galant homme. Sans lui parler de ce qui s'étoit passé à Carthagène, je commençai l'histoire de Spallo à son arrivée dans notre vaisseau; je le priai de consulter son propre cœur, & de décider sur le parti que nous avions du prendre à la vue de deux jeunes gens qui s'étoient déjà trop engagés en quittant leurs familles, pour y reparoître sans honte, & qui n'avoient point d'autre ressource, si nous les eussions rejetés, que de se précipiter dans la mer. C'étoit la crainte de les réduire à cet excès de désespoir



qui nous avoit attendris autant que leurs prières & leurs larmes. Ils ne pensoient d'ailleurs qu'à se joindre par un mariage honnête, pour retourner aussitôt à Carthagène. Enfin, les charger dans leur entreprise, c'étoit leur ôter tout à la fois l'honneur, la vie, & la fortune. Tandis que je plaidois leur cause auprès du garde-côte, il s'éleva un vent si furieux, que n'en ignorant point le danger dans cette mer, il ne pensa qu'à regagner son vaisseau; après m'avoir promis de ne pas nuire aux jeunes amans, & de revenir pour lier connoissance avec eux. Mais nous ne devons pas sitôt nous revoir; & lorsque nous nous croyions en sûreté de la part de nos plus dangereux ennemis, nous ne savions pas à quel péril nous allions être exposés.

L'orage étant devenu furieux, nous fûmes emportés toute la nuit par les vents & les flots sans pouvoir tenir de route certaine. Au point du jour nous eûmes comme un présage du malheur qui nous menaçoit; ce fut un météore qui s'enflamma vers la poupe du vaisseau, & qui passant avec beaucoup de bruit à la hauteur de nos mats comme un dragon de feu, s'alla dissiper vers la terre que nous commençons à découvrir. Nous avions perdu la vue des gardes-côtes, & nous ignorions absolument

dans quel lieu nous étions. Autant que nous en pouvions juger par le vent qui étoit venu de terre, & par la connoissance des courans, qui roulent avec violence dans le golfe de Mexique, nous nous crûmes dans une large baie de ce golfe, & la terre que nous apercevions devoit être quelque partie du Mexique. Mais notre incertitude se changea bientôt dans une plus juste alarme. J'aperçus de loin neuf pirogues, qui ne me parurent d'abord que des morceaux de bois flottans sur l'eau. J'en avisai le capitaine; il me dit, après les avoir considérées: si nous étions dans une autre mer, je croirois que ce seroit une armée de sauvages qui iroient à quelque expédition; mais un moment après, les ayant vus revirer, il s'écria, *pare, pare le canon*, c'est un grand nombre de sauvages. Comme ils étoient encore éloignés de nous, on eut le tems de se préparer au combat, ou de se mettre du moins en état de ne le pas craindre.

La principale des pirogues laissant les huit autres derrière elle, vint nous reconnoître avec beaucoup de hardiesse. Elle portoit plus de cinquante sauvages. Nous fîmes tous nos efforts pour la prendre de travers & passer par-dessus; mais ils esquiverent adroitement. Notre canon étoit braqué pour prendre la pirogue d'un bout

à l'autre , & nous en chargeâmes deux pièces d'un gros boulet, d'une chaîne de fer, de deux sacs de mitrailles , & de quantité de balles de mousquet. La moitié des sauvages ramoit. Tous les autres tenoient chacun deux flèches sur la corde de l'arc , prêts à les décocher. Lorsqu'ils furent à la distance de quarante pas , ils poussèrent de grands cris , sans paroître effrayés de la masse de notre vaisseau , & vinrent à nous pour nous attaquer ; mais comme nous allions à eux le vent derrière , nos grandes voiles nous couvroient si bien qu'ils ne purent faire leur décharge , & l'un des deux canoniers les voyant proches , prit si bien son tems pour mettre le feu à son canon , que le coup emporta presque la moitié des sauvages. Si l'arrière de la pirogue n'eut baissé , il n'en seroit pas échappé un seul. J'en vis tomber plus de vingt , & la mer parut toute sanglante autour de notre barque. La pirogue fut fendue & toute remplie d'eau ; ce qui n'empêcha point ces furieux , lorsque le mouvement du vaisseau nous eut mis à découvert , de nous tirer quantité de flèches qui blessèrent deux de nos gens. Nous leur en tuâmes un grand nombre à coups de fusil. Les huit autres pirogues avançant avec la même ardeur , l'obstination de ces misérables commençoit à nous causer d'autant plus d'inquiétude , que tout

notre canon ne portoit point auffi heureusement que le premier coup. Un vieux capitaine sauvage voyant M. Rindekly sur le pont, lui tira un coup de flèche avec tant de violence qu'elle se brisa contre un anneau de fer de la voile. Il ne le porta pas loin, car sur le champ M. Rindekly lui tira un coup de fusil dans le côté, qui le perça de part en part ; & comme il prenoit son pistolet pour l'achever, le sauvage, transporté de frayeur, se jeta dans la mer avec son arc & ses flèches. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que le reste des sauvages qui étoient dans la pirogue imitèrent son exemple, & se précipitèrent après lui. Si les sauvages des autres pirogues s'étoient avancés plus promptement, & nous eussent attaqués avec la même résolution, nous aurions eu beaucoup d'embaras à nous défendre ; mais ayant vu le feu que nous avions fait sur la première, & s'apercevant que nous allions vers eux à toutes voiles, ils prirent l'épouvante, & gagnant le vent à force de rames, ils se sauvèrent dans une petite île. Quinze ou vingt hommes qui s'étoient jetés à la mer tous blessés, s'y retirèrent aussi à la nage.

Aussitôt que nous en fûmes délivrés, nos gens s'efforcèrent de sauver quelques prisonniers qui étoient dans la pirogue. On en tira facile-

ment deux françois ; mais lorsqu'on voulut rendre le même service à une fille angloise qui se fit reconnoître en parlant notre langue , une vieille sauvage la mordit à l'épaule , & lui enleva autant de chair que ses dents en avoient pu saisir. Mais le mulâtre que nous avions à bord , ennemi juré des américains , lui tira un coup de pistolet qui lui perça le cou & qui lui fit lâcher prise ; ce qui ne l'empêcha point de se jeter une seconde fois sur l'angloise & de la mordre à la fesse avant que nous l'eussions tirée de la pirogue. Un nègre à qui notre coup de canon avoit coupé les deux jambes , refusa la main qu'on lui présenta pour le sauver ; ensuite s'étant soulevé sur la pirogue , il se jeta la tête devant dans la mer ; mais ses jambes n'étant pas tout à fait séparées de son corps , il demeura accroché par cette partie , & se noya misérablement. On fit aussi les derniers efforts pour sauver une jeune demoiselle angloise , maîtresse de cette fille qu'on avoit déjà tirée dans le vaisseau ; mais la pirogue ayant achevé de se fendre , nous la vîmes quelque tems sur un coffre , qui nous tendoit les mains. On alloit à elle avec la chaloupe ; le coffre tourna & nous cessâmes de la voir. Pendant que nous nous occupions à sauver ces misérables , le vieux capitaine sauvage revint à nous , tout blessé qu'il

étoit, & fortant à demi-corps hors de l'eau, comme un Triton, avec deux flèches sur la corde de son arc, il les tira dans le vaisseau & se replongea aussitôt dans l'eau. Il revint ainsi généreusement cinq fois à la charge, & les forces lui manquant plutôt que le courage, nous le vîmes défaillir & couler à fond. Un autre vieillard qui s'étoit tenu au gouvernail du vaisseau, ayant lâché prise, se mit à crier & à nous supplier de lui sauver la vie. J'en priai instamment M. Rindekly, qui pour me satisfaire lui fit jeter le bout d'une corde, mais si loin que ce malheureux ne put l'attraper; & voyant qu'il faisoit tous ses efforts pour regagner le vaisseau, il lui tira au visage un coup de mousquet qui le fit couler à fond. Au commencement du combat, j'avois vu sur l'eau un petit sauvage qui ne pouvoit avoir que deux ans, s'aidant déjà de ses petites mains pour résister aux flots, mais il fut impossible de le sauver. La vieille sauvage qui avoit reçu un coup de pistolet dans le cou & un autre au-dessous de la mammelle, eut la force de se sauver à la nage; & la première satisfaction que sa vengeance lui fit chercher en arrivant dans l'île, fut de prendre un petit françois, âgé de douze ans, de le lier par le milieu du corps, & de le traîner le long de la côte entre les rochers,

jusqu'à ce qu'il perdît la vie dans ce tourment, M. Rindekly, désespéré d'un si barbare spectacle, promit aux deux françois que nous avions reçus, & dont l'un étoit oncle de cet enfant, que le jour ne se passeroit pas sans qu'ils fussent vengés. Ils nous apprirent que nous étions comme nous l'avions jugé, sur la côte du Mexique, dans un lieu terrible par la cruauté des sauvages qui l'habitoient. On les appelle les Chichimèques. Leur nation est célèbre dans les relations des espagnols. Elle n'habite que des trous & des cavernes, d'où elle se répand, soit dans l'intérieur des terres, soit sur les côtes, pour y exercer ses brigandages. Un vaisseau anglois qui revenoit de Campêche, y ayant été jeté par la tempête, étoit tombé entre les mains de ces barbares. Ils avoient traité l'équipage avec la dernière inhumanité, & les malheureux que nous avions sauvés en étoient les restes. Nous consolâmes par nos caresses les deux françois, qui étoient des protestans établis à la Jamaïque. La servante angloise trouva tout d'un coup une condition fort douce auprès de notre jeune espagnole qui la prit à son service.

Quoiqu'il n'y eût rien à gagner dans la poursuite des sauvages, le ressentiment de notre propre injure, & le désir de venger leur dernière barbarie, nous fit prendre la résolution de nous



approcher de l'île où ils s'étoient réfugiés. Ils y étoient plus de trois cens. Le fond étant excellent dans toute la baie , nous les serrâmes de si près que nous n'étions pas à trente pas du rivage. La crainte de nos armes à feu , dont ils venoient de voir les effets , leur fit prendre le parti de s'éloigner , mais en bon ordre , & la flèche sur leur arc. M. Rindekly fit mettre en pièces toutes les pirogues , non-seulement pour leur ôter le moyen de nous nuire , mais dans l'espérance que se rapprochant pour les défendre , ils nous donneroient la facilité de leur envoyer une décharge de toute notre artillerie , que nous avions chargée à chaînes & à mitraille. Il sembloit que l'instinct naturel leur fît juger de la portée de nos coups ; car ils s'arrêtèrent lorsqu'ils se crurent hors d'atteinte , & sans paroître embarrassés de leurs pirogues , ils parurent attendre quelle seroit notre résolution. Je représentai à M. Rindekly que le châtiment de ces monstres étoit pour nous une foible satisfaction , & qu'il nous suffisoit d'en être heureusement délivrés. Il se rendit enfin à mes instances , & nous ne pensâmes plus qu'à profiter du vent pour nous éloigner de cette affreuse baie.

Loin de craindre la rencontre des trois gardes-côtes , nous n'aurions pas regardé comme un mal d'en être accompagnés jusqu'à Porto-Bello , ni

ce voyage même comme un obstacle à nos projets, si le désir de rendre service à nos deux amans, n'eut été assez fort pour nous faire souhaiter de prendre une autre route. Mais si nous voulions nous rendre directement à la Jamaïque, nous n'ignorions point quelle seroit la force des courans entre la pointe de l'île de Cuba, & celle de Merida. Il n'y avoit qu'un vent extrêmement favorable qui pût nous faire surmonter cet obstacle, & nous ne pouvions guères nous y attendre au milieu de l'hiver. M. Rindekly penchoit beaucoup à risquer le passage, d'autant plus qu'ayant doublé une fois le cap de Catoche, & nous retrouvant dans la mer du nord, le pis qui pouvoit nous arriver, s'il nous étoit trop difficile de gagner la Jamaïque, étoit de retomber dans la grande baie de Honduras, ou sur la côte de Nicaragua, lieux qui convenoient assez à nos espérances de commerce. Et si la même tempête, qui nous avoit jetés dans le golfe de Mexique, y avoit aussi poussé les gardes-côtes, rien ne nous empêchoit d'espérer que nous ne pussions repasser en quelque sorte à la vue de Carthagène, pour regagner Rio de la Hacha, qui avoit été notre premier but. Mais tous ces raisonnemens supposoient la liberté de les suivre. A peine eûmes-nous perdue de vue la côte des Chichimèques, que sans pouvoir péné-

trer d'où vint le changement des courans , dans un tems d'ailleurs assez tranquille , au lieu de se porter suivant leur détermination ordinaire vers le nord & les côtes de la Floride , ils nous poussèrent impétueusement au sud , vers la baie de Campêche. Le vent , qui devint nord-est vers le soir , acheva de nous jeter malgré nous dans cette route ; & n'ayant pu nous en rendre maîtres pendant toute la nuit , notre étonnement fut extrême , au point de jour , de nous trouver à la vue d'une côte plate & sablonneuse , qu'il nous fut impossible de reconnoître dans nos cartes. Nous jetâmes l'ancre à dix-huit brasses de fond , dans le dessein d'envoyer la chaloupe au rivage. Dix de nos plus braves gens , qui se chargèrent de nous rapporter bientôt des informations , furent de retour effectivement avant midi , & nous causèrent quelque frayeur en nous apprenant que nous étions sur une autre côte du Mexique , entre Tampico & Villaricca ; mais ce n'étoit plus les américains que nous avions à redouter , puisqu'ils étoient au contraire si humains dans cette contrée qu'ils avoient fait l'accueil le plus favorable à nos dix hommes ; c'étoient les espagnols mêmes , qui sont plus jaloux de leur commerce du côté de Vera-Cruz que dans tout autre lieu. Sur les explications que nos gens avoient tirées des na-

turels, nous ne pouvions être à plus de douze lieues de Villa-Ricca. Il nous parut impossible d'éviter la rencontre des gardes-côtes à si peu de distance de San-Juan de Ulva, & nous ne prévîmes que de nouveaux embarras dans cette situation. M. Rindekly fut d'avis de faire valoir encore une fois notre commission, & de nous rendre ouvertement à Vera-Cruz. Il prétendoit, avec raison, que c'étoit l'unique moyen de nous garantir de tous les soupçons & de toutes les chicanes des gardes-côtes. Quoiqu'il fût peu naturel que nous eussions choisi le mois de Décembre pour un voyage de cette sorte, la vraisemblance pouvoit être sauvée par la multitude de nos pertes, qui paroissoient augmenter depuis le départ de la flotte & des galions. D'ailleurs, comme c'étoit en hiver que la contrebande étoit poussée le plus ardemment, nous résolûmes d'ajouter aux termes de notre commission que nous avions ordre d'observer par nos propres yeux jusqu'où nos marchands portoient le désordre dont les espagnols faisoient tant de plaintes.

Il n'y eut qu'Helena & son amant qui ne parurent point satisfaits de ce dessein. Leurs craintes étoient justes; mais l'intérêt de notre sûreté devant l'emporter, nous les rassurâmes en convenant qu'Helena seindroit d'être malade, & demeureroit au lit pendant qu'on feroit la visite du

vaisseau. A l'égard de son amant, nous lui fîmes prendre l'habit & le bonnet d'un matelot, assez sûrs de pouvoir le dérober en mille manières à la curiosité des espagnols. Avec ces précautions, nous nous laissâmes entraîner par le vent, qui nous portoit directement vers la baie. Mais il devint si impétueux, qu'appréhendant vers le soir les dangers d'une côte que nous connoissions fort mal, nous prîmes le parti de nous mettre à la rade dans l'embouchure d'une rivière où nous pouvions passer la nuit en sûreté.

A peine y eûmes-nous mouillé l'ancre, que nous en vîmes descendre une grande barque, dont nous reconnûmes les matelots pour des espagnols. Ils s'arrêtèrent d'autant plus facilement à la vue de notre vaisseau, qu'ils descendoient avec le vent contraire. M. Rindekly, s'étant jeté aussitôt dans notre chaloupe, alla vers eux avec quatre de nos gens, & sans les engager dans aucune explication, leur demanda naturellement à quelle distance nous étions de San-Juan de Ulva, où nous étions fort impatiens d'arriver. Cette ouverture ayant dissipé leur crainte, ils lui dirent que de Villa-Ricca, dont il voyoit la rivière, on comptoit par mer quinze ou seize mille jusqu'à San-Juan; mais que du tems qu'il faisoit ils ne lui conseilloyent point, dans l'obscurité, de risquer cette route s'il ne

la connoissoit bien. Ils y alloient néanmoins, parce qu'ils en avoient l'habitude. Il vint à l'esprit de M. Rindekly de faire partir avec eux deux de nos gens pour annoncer notre arrivée, & de leur en demander un des leurs pour nous servir le lendemain de guide. Loin de rejeter cette proposition, ils la reçurent comme une marque de confiance qui les assuroit de nos intentions. Nous leur donnâmes M. Zil, notre lieutenant, qui savoit fort bien l'espagnol, avec un soldat, qui parloit aussi cette langue. Ils nous laissèrent un matelot, que nous nous attachâmes encore par la promesse d'une bonne récompense. M. Zil fut chargé de demander simplement la permission d'entrer au port de Vera-Cruz, pour un député du gouverneur de la Jamaïque.

Le matelot qui nous resta, m'ayant assuré que Villa-Ricca n'étoit guères qu'à trois quarts de mille du rivage, & que nous l'aurions même apperçu dans un tems moins obscur, je résolus de ne pas m'éloigner sans avoir jeté du moins les yeux de plus près sur un lieu si fameux par le premier débarquement de Fernand Cortez, conquérant du Mexique. C'est-là qu'ayant abordé avec cinq cens espagnols, il fit couler à fond ses propres vaisseaux, pour faire connoître à ses gens qu'il ne leur restoit plus de ressource pour la fuite, ni d'espérance que dans la victoire. Le

matelot, qui vit ma curiosité si ardente, m'offrit de me conduire sur le champ à la ville. Je remis cette partie au lendemain, & je fis consentir M. Rindekly à m'accorder deux ou trois heures pour un voyage si court. Villa-Ricca portoit anciennement le nom de Vera-Cruz, & quantité de gens, qui le lui donnent encore, y ajoutent seulement le mot de Vieja, Vieille, pour la distinguer de la nouvelle ville du même nom. Sa situation est dans une grande plaine. Elle a d'un côté la rivière, & de l'autre des campagnes couvertes de sable, que la violence du vent y pousse des bords de la mer. Ainsi le terroir est fort inculte aux environs. Entre la mer & la ville, est une espèce de bruyère qui est remplie de daims rouges, dont les gens de notre équipage tuèrent un grand nombre dans mon absence. La rivière coule au sud, & pendant une partie de l'année elle est presque sans eau; mais elle est assez forte en hiver pour recevoir toute sorte de vaisseaux.

La ville me parut composée de quatre ou cinq cens maisons. Dans le centre est une grande place, où je remarquai deux arbres d'une prodigieuse grandeur. L'air y est si mal sain, que les femmes quittent toujours la ville dans le tems de leurs couches, parce que ni elles, ni les enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent ré-

sister



sister alors à l'infection; & par un usage extrêmement singulier, on fait passer le matin dans toutes les rues des troupes de bestiaux fort nombreuses, pour leur faire emporter les pernicieuses vapeurs qu'on croit sorties de la terre.

Villa-Ricca, étant dans cette mer le port le plus voisin de la ville de Mexico, qui n'en est éloignée que de soixante lieues d'Espagne, on a continué fort long-tems d'y décharger les vaisseaux. Ensuite les dangers du port, que rien ne défend contre la violence des vents du nord, ont fait choisir aux espagnols un lieu plus sûr, où est aujourd'hui Vera-Cruz. Avant qu'ils se fussent déterminés à ce choix, les plus riches négocians de Villa-Ricca n'y venoient que dans le tems où les flottes arrivoient d'Espagne. Ils faisoient leur séjour habituel à Xalapa, ville située dans un air fort sain, à seize milles de l'autre en avançant dans les terres. Ils se garantissoient ainsi des mauvaises influences de Villa-Ricca & de son voisinage; mais à cette distance de la mer ils avoient besoin de quatre ou cinq mois pour décharger les vaisseaux & pour transporter les marchandises. Une incommodité si nuisible au commerce, les fit penser à prendre un lieu, nommé Buytron, situé à seize milles plus bas, sur la même côte, vis-à-vis l'île de San-Juan de

Ulua, qui n'est guère à plus de huit cens pas du rivage. Outre la défense que le port y reçoit de cette île contre la fureur des vents du nord, on trouva qu'il n'y falloit que six semaines pour décharger les vaisseaux, & ces deux avantages firent prendre la résolution d'y bâtir une ville, qui est aujourd'hui Vera-Cruz.

Ma curiosité fut bientôt satisfaite à Villa-Ricca. Cette ville n'a plus rien qui réponde à l'origine de son nom; car elle ne le reçut des espagnols, il a plus de deux siècles, que pour célébrer l'abondance d'or qu'ils y avoient trouvée: ses richesses & le nombre de ses habitans ont diminué à mesure que Vera-Cruz s'est agrandie. Les maisons ni sont ni belles ni commodes. On y est aussi tourmenté par les morsures de plusieurs animaux venimeux que par l'infection de l'air; ce qui n'empêche point qu'à peu de distance des murs on ne trouve des bois fort agréables, d'orangers, de limoniers, de guaiaves, &c. qui sont remplis d'oiseaux de toutes sortes de couleurs, & des plus jolis singes que j'aie jamais vus. Je fis des efforts inutiles pour en prendre un à mon retour, & le souvenir de ce qui nous étoit arrivé au cap de Bonne Espérance me fit abandonner l'entreprise. Le matelot qui m'avoit conduit avec deux de nos gens,

Étoit un bourgeois fort aisé, qui nous fit servir un bon déjeuner dans sa maison, & qui empêcha, par ses bons offices, que ma curiosité ne fût désagréable aux habitans. Il étoit environ midi lorsque nous arrivâmes au rivage. M. Rindekly, ne jugeant point qu'il fût nécessaire d'attendre le retour de notre lieutenant pour mettre à la voile, nous levâmes l'ancre sur le champ, sous la direction du matelot espagnol.

En approchant de l'île d'Ulua, qui est à l'entrée du port de Vera-Cruz, ou plutôt qui sert à le former, nous conçûmes, par sa situation, qu'il auroit été fort dangereux pour nous d'en approcher dans l'obscurité. Nous découvrîmes, à fleur d'eau, quantité de petites roches, qui n'ont au-dehors que la grosseur d'un tonneau. L'île n'est elle-même qu'un rocher fort bas, éloigné de la côte environ d'un mille, & n'a que la longueur d'un trait de flèche dans toutes ses dimensions. Ces défenses naturelles rendent l'entrée du port extrêmement difficile. Aussi la ville n'est-elle pas défendue par un grand nombre de forts. L'île d'Ulua contient un château carré, qui en couvre presque toute la surface. Il est bien bâti, & gardé par une forte garnison, avec quatre-vingt cinq pièces de canon, & quatre mortiers; les espagnols le croient imprenable. Ils nous confessèrent qu'il devoit son origine à la

crainte qu'on eut en 1568, d'un capitaine anglais, nommé Hawking; & nous lisons en effet dans nos relations, qu'en 1556 le capitaine Tomson ne trouva dans l'île qu'une petite maison avec une chapelle. Seulement, du côté qui fait face à la terre, on avoit construit un quai de grosses pierres, en forme de mur fort épais, pour se dispenser d'y entretenir, comme on avoit fait fort long-tems, vingt nègres des plus vigoureux, qui réparoient continuellement les brèches que la mer & le mauvais tems faisoient à l'île. Dans ce mur, ou dans ce quai, on avoit entremêlé des barres de fer, avec de gros anneaux auxquels les vaisseaux étoient attachés par des chaînes; de sorte qu'ils étoient si près de l'île que les mariniers pouvoient sauter du pont sur le quai. Il avoit été commencé par le vice-roi don Antoine de Mendoza, qui avoit fait construire deux boulevards aux extrémités. Hawkes, qui fit le voyage de Carthagène en 1572, rapporte qu'on s'occupoit alors à bâtir le château, & Philippe nous apprend qu'il étoit fini en 1582.

C'est donc cette île qui défend les vaisseaux contre les vents du nord, dont la violence est extrême sur cette côte. On n'oseroit jeter l'ancre au milieu du port même, ni dans un autre lieu qu'à l'abri du roc d'Ulua. A peine y est-on en

sûreté avec le secours des ancrés & l'appui des anneaux qui sont aux murs du château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les liens, arrache les vaisseaux, & les précipite contre les autres rochers, ou les pousse dans l'océan. Ces vents furieux ont emporté plus d'une fois des vaisseaux & des maisons, bien loin sur le continent. Ils causent les mêmes ravages dans toutes les parties du golfe de Mexique. Une tempête fait souvent traverser toute l'étendue du golfe au vaisseau le plus pesant, & le capitaine Hawkes rapporte qu'ayant vu nager une grande quantité d'arbres vers le rivage de Vera-Cruz, on lui assura qu'ils y avoient été poussés, par quelque orage, de la Floride, qui en est à trois cens lieues. Gage rapporte qu'étant à Vera-Cruz en 1625, il fut témoin des horribles effets d'un ouragan qui renversa la plus grande partie des maisons. Une troupe de moines, nouvellement arrivés, se croyoient prêts à tous momens d'être emportés dans la mer, ou d'être ensevelis sous les édifices. Ils quittèrent leur lit pour aller attendre à découvert la fin de la nuit, & celle de la tempête. Mais, le matin, les autres moines du pays, qui étoient accoutumés à ces aventures, rirent beaucoup de leur crainte, & assurèrent qu'ils ne dormoient jamais mieux que lorsqu'ils étoient ainsi bercés dans leur lit. Ce-

pendant Gage, & les moines étrangers, prirent si peu de confiance à la tranquillité des autres, qu'ils remontèrent promptement dans leur vaisseau.

Depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre les vents de commerce soufflent dans le golfe du Mexique : entre le nord-est & le sud-est. Mais depuis Septembre jusqu'au mois de Mars c'est le vent de nord qui règne, & qui produit d'affreux orages, sur-tout au mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Cependant il y a des intervalles de tranquillité & de beau tems, sans quoi l'on n'oseroit entreprendre de naviguer dans cette mer. Les marées mêmes, & les courans y ont peu de régularité. En général, le vent du nord fait remonter les flots vers les côtes, ce qui rend l'eau beaucoup plus haute alors, au long du rivage.

Le port de Vera-Cruz n'est pas assez spacieux pour contenir un grand nombre de vaisseaux. Il y en avoit à notre arrivée trente-quatre ou trente-cinq, qui paroissoient fort pressés, & comme l'un sur l'autre. On y peut entrer par deux canaux, l'un au nord, par lequel nous arrivâmes, l'autre au sud. Outre l'île de San Juan de Ulua, il y en a trois ou quatre autres plus petites, que les espagnols appellent *Cayos*, & les anglois *Keys* ou *Clés*. A deux milles au

sud , est celle des Sacrifices , dont notre matelot nous raconta des choses surprenantes , à l'occasion des îles de Gallega , d'Anagada , & de quelques autres que nous apperçûmes en venant du nord. Grijalva , nous dit-il , le premier espagnol qui aborda sur cette côte en 1518 , c'est-à-dire avant Fernand Cortez , ayant commencé par découvrir l'île des Sacrifices , qui lui parut bien peuplée , y débarqua une partie de ses gens. Entre plusieurs édifices d'une fort belle structure , il y trouva un temple , avec une tour extrêmement singulière. Elle étoit ouverte de tous côtés , & l'on y montoit par un escalier qui étoit au milieu , & qui conduisoit à une espèce d'autel , sur lequel on voyoit des figures horribles. Auprès de ce lieu Grijalva découvrit les cadavres de cinq ou six hommes qui avoient été sacrifiés la nuit précédente , ce qui lui fit donner à l'île le nom de l'île des Sacrifices. L'année d'après , Cortez , étant venu dans le même lieu , y trouva aussi des figures affreuses , des papiers ensanglantés , & quantité de sang humain qu'on avoit tiré des victimes. Il y trouva le bloc sur lequel on faisoit les sacrifices , & les rasoirs de pierre qui servoient à ces barbares exécutions , ce qui remplit les espagnols d'horreur & de crainte. Ils ne laissèrent pas de choisir d'abord ce lieu pour y décharger leurs



marchandises ; mais ils furent bientôt forcés de l'abandonner par les insultes des diables & des mauvais esprits qui ne leur laissèrent point de repos. Aux environs de toutes ces petites îles , la mer est extrêmement poissonneuse.

A peu de distance du port , nous en vîmes sortir plusieurs barques , qui venoient au-devant de nous , & qui marchant l'une après l'autre sur la même ligne , nous firent juger de la difficulté qu'il y avoit à passer au travers des rochers. D'ailleurs , on a pris soin de marquer les plus dangereux par diverses enseignes , qui servent de direction pendant le jour. Mais c'étoit moins pour nous guider , que pour s'assurer de nos intentions , qu'on envoyoit quelques officiers à notre rencontre. Il fallut essayer leur visite & leurs recherches. M. Zill parut immédiatement , avec un député du gouverneur , qui étoit chargé de lire notre commission , d'en prendre une copie , & de nous marquer le lieu où nous devons jeter l'ancre , contre les murs de San-Juan de Ulua.

Il resta dans notre vaisseau deux commis de la douane , qui nous refusèrent la liberté de descendre dans l'île pour visiter le château. Le lendemain , on vint offrir au capitaine celle d'aller à la ville , pour être conduit à l'audience du Gouverneur. Nous conçûmes que nous ne

serions pas moins observés qu'à Carthagène. Cependant je résolus de suivre M. Rindekly, & de faire en chemin toutes les remarques qui pourroient enrichir mon journal. En approchant de la ville, sa figure me parut ovale, mais plus large dans la partie du sud-est que dans celle du nord-ouest. Sa longueur est d'environ un demi mille, & sa largeur de la moitié. Les rues sont droites, les maisons régulières, quoique la plupart des édifices, jusqu'aux églises, soient bâties de bois; ce qui a produit souvent des incendies terribles. Au sud-est coule une rivière, qui prenant sa source au sud, descend vers le nord jusqu'à ce qu'elle arrive près de la ville, & delà se jette dans la mer au nord-est, par deux bras qui forment une petite île à son embouchure. La ville est située dans une plaine sablonneuse & stérile, environnée de montagnes, au-delà desquelles on trouve des bois remplis de bêtes sauvages, & des prairies pleines de bestiaux. Du côté du sud sont de grands marais, qui contribuent beaucoup à rendre l'air mal sain. Le vent du nord pousse, comme à Villa-Ricca, tant de sable du bord de la mer, que les murs de la ville en sont presque entièrement couverts.

En descendant sur le rivage, il m'arriva un accident qui favorisa mes observations. Je sai-

gnai du nez avec tant de violence, que nos guides furent obligés de me faire entrer dans une maison où je reçus quelque secours, tandis que M. Rindekly fit sa visite au gouverneur. La satisfaction que j'eus de me voir libre, servit sans doute à me rétablir. Je priai le maître de la maison où j'étois, de me procurer la vue de la ville. Il n'avoit pas d'ordre qui pût l'en empêcher. Je vis plusieurs églises que je trouvai belles & fort riches en argenterie. Les maisons sont remplies de porcelaine & de meubles de la Chine. Il y a peu de noblesse à Vera-Cruz ; mais les négocians y sont si riches, qu'il n'y a guère de villes aussi opulentes dans l'univers. La plupart des habitans sont mulâtres. Cependant ils affectent de s'appeler blancs, autant parce qu'ils se croyent honorés de ce titre, que pour se distinguer des nègres leurs esclaves. Leur nombre ne surpasse pas trois mille, & parmi eux on passe pour un homme sans considération, lorsqu'on n'est pas riche au moins de cent mille livres sterling.

Ils se nourrissent de chocolat & de confitures. Leur sobriété est extrême. Les hommes sont fiers. Les femmes sont continuellement retirées dans leurs appartemens d'en-haut, pour éviter la vue des étrangers, qu'elles verroient pourtant fort volontiers si leurs maris leur en lais-

soient la liberté. Si elles sortent quelquefois de leurs maisons, c'est en chaise ou dans un carrosse, & celles qui n'ont pas de voiture sont couvertes d'un grand voile de soie qui leur pend de la tête jusqu'aux pieds, avec une petite ouverture du côté droit, pour leur faciliter la vue du chemin. Dans leurs appartemens, elles ne portent sur leur chemise qu'un petit corset de soie lacé d'un trait d'or ou d'argent, & sur la tête, leurs seuls cheveux noués d'un ruban. Avec un habillement si simple, elles ne laissent pas d'avoir autour du cou une chaîne d'or, des bracelets du même métal, & des émeraudes fort précieuses à leurs oreilles.

Les hommes entendent fort bien le commerce ; mais leur indolence naturelle leur donne de l'aversion pour le travail. On leur voit des chapelets & des reliquaires aux bras & au cou, & toutes leurs maisons sont remplies d'images de saints & de statues.

L'air est aussi chaud que mal-fain par toutes sortes de vents, excepté celui du nord, qui souffle ordinairement une fois tous les huit ou quinze jours, & qui dure l'espace de vingt ou de vingt-quatre heures. Il est alors si violent qu'on ne peut pas même sortir d'un vaisseau pour aller au rivage, & le froid qu'il porte avec lui est très-perçant. Le tems où l'air est le plus

mal-sain , est depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre , parce qu'il pleut alors continuellement. Depuis Novembre jusqu'au mois d'Avril le vent & le soleil qui se tempèrent mutuellement , rendent le pays fort agréable.

Le climat chaud & mal-sain continue l'espace de quarante ou quarante-cinq milles vers la ville de Mexico ; après quoi , on se trouve dans un air plus tempéré. Les fruits , quoiqu'excellens , y causent des flux dangereux , parce que tout le monde en mange avec excès , & qu'on boit ensuite trop avidement de l'eau. La plupart des vaisseaux étrangers y perdent ainsi une partie de leur équipage ; mais les habitans mêmes ne tirent là-dessus aucun avantage de l'expérience. Mon guide me fit appercevoir deux montagnes couvertes de neige , dont le sommet est caché dans les nues , & qu'on voit fort distinctement dans un tems serein ; quoiqu'elles soient éloignées de plus de quarante milles. Elles sont sur la route de Mexico , & c'est-là que commence proprement la différence du climat.

Les oiseaux & les autres bêtes y sont les mêmes que dans les autres contrées de l'Amérique. On trouve néanmoins aux environs de Vera-Cruz , un oiseau qu'on nomme cardinal , parce qu'il est tout-à-fait rouge. Il s'apprivoise

facilement, & son ramage est délicieux. Il apprend aussi à siffler, comme les serins de Canarie.

Vera-Cruz est non-seulement le principal, mais, à parler proprement, l'unique port du Mexique. On peut regarder cette place comme le magasin de toutes les marchandises & de tous les trésors qui sont transportés de la nouvelle Espagne en Europe. Les espagnols, & le monde entier peut-être, n'ont point de lieu dont le commerce soit si étendu ; car c'est là que se rendent toutes les richesses des Indes orientales par les vaisseaux d'Accapulco ; c'est le centre naturel de toutes celles de l'Amérique, & la flotte y apporte annuellement de la vieille Espagne des marchandises d'une immense valeur. Le commerce de Vera-Cruz avec Mexico, & par Mexico avec les Indes orientales ; avec le Pérou, par Porto-Bello ; avec toutes les îles de la mer du nord par Carthagène ; avec Zapotecas, & Ildephonse & Guaxaca, par la rivière d'Alvarado ; avec Tabasco, Los-Zeques, & Chiapa de Indos par la rivière de Grijalva, enfin celui de la vieille Espagne, de Cuba, de Saint-Domingue, de Jucatan, &c. rendent cette petite ville si riche qu'elle peut passer pour le centre de tous les trésors & de toutes les commodités des deux Indes. Comme le

mauvais air du lieu cause le petit nombre des habitans, leur petit nombre fait aussi qu'ils sont extrêmement riches, & qu'ils le seroient bien davantage, s'il n'avoient pas souffert des pertes irréparables par le feu.

Les marchandises qui viennent de l'Europe sont transportées de Vera-Cruz à Mexico, Pueblo Delos Angelos, Sacatecas, Saint-Martin, & dans d'autres lieux, sur le dos des chevaux & des mulets, ou sur des chariots traînés par des bœufs. La foire ressemble à celle de Porto-Bello, mais elle dure plus long-tems; car le départ de la flotte, quoique fixé régulièrement au mois de Mai, est quelquefois différé jusqu'au mois d'Août. On n'embarque l'or & l'argent que peu de jours avant qu'on mette à la voile. Autrefois le trésor royal étoit envoyé de Mexico pour attendre à Vera-Cruz l'arrivée de la flotte : mais depuis que cette place fut surprise & pillée en 1683 par les boucaniers, il s'arrête à vingt lieues de Mexico, dans une ville nommée Los Angelos, où il demeure jusqu'à l'arrivée de la flotte, & sur l'avis qu'on reçoit de Vera-Cruz, on l'y transporte pour l'embarquer.

Il s'est glissé beaucoup d'erreur dans la géographie, sur la situation de cette place. Quelques-uns la mettent au 18<sup>e</sup> degré de latitude,



& d'autres au 18<sup>e</sup> 30 minutes. La carte de M. Popple marque 18 degrés 48 minutes : le capitaine Hawkins veut 19 degrés. Mais suivant les observations de Carranza, pilote de la flotte en 1718, Vera-Cruz est au 19<sup>e</sup> degré 10 minutes ; ce qui fait deux minutes de moins que ne l'a prétendu M. Harris dans des observations postérieures. On ne s'est pas moins trompé à l'égard de la longitude, qui suivant la carte de M. Popple est à 100 degrés 54 minutes de Londres ; au lieu que par les observations des espagnols en 1557, elle est seulement de 97 degrés 50 minutes ; & M. Harris la fait moindre encore de deux minutes.

Mais quantité de cartes ont commis une faute beaucoup moins excusable en confondant l'ancienne & la nouvelle Vera-Cruz. Dans la carte de M. Popple & dans l'*Atlas maritimus*, l'île de Saint-Juan de Ulua est placée avec son château vis-à-vis l'ancienne ville, autrement nommée Villa-Ricca, & l'île des Sacrifices, qui n'est qu'à deux milles de celle de Ulua & à un mille de la côte, est reculée de quarante milles, & séparée de la côte d'environ trente milles. Quoique l'auteur du *Géographe complet* distingue par leurs noms Vera-Cruz de San - Juan de Ulua, il semble néanmoins qu'en mettant le

château à Vera-Cruz, il confond mal à propos ces deux places.

Mon guide qui se nommoit Pacollo, & dont je ne puis trop louer la politesse, étoit un chirurgien qui avoit assez voyagé pour secouer le joug des préjugés communs de sa nation. Il étoit établi depuis quinze ans à Vera-Cruz, & sa mémoire conservoit fidèlement le malheur que cette ville avoit essuyé en 1712. Il me raconta que les boucaniers, excités par le désir du pillage, résolurent de surprendre les espagnols, & qu'ayant pris terre quinze ou seize milles au-dessus du port, ils laissèrent leurs vaisseaux à l'ancre au long de la côte. Leurs forces composoient environ six cens hommes. Ils firent onze ou douze milles de chemin pendant la première nuit, & le jour suivant, ils se tinrent cachés derrière les monceaux de fable que le vent jette continuellement sur la terre. Ayant quitté leur retraite à l'entrée de la seconde nuit, ils réglèrent leur marche pour arriver aux portes de la ville vers le tems où l'on a coutume de les ouvrir. Lorsqu'ils furent à quelque distance, ils firent alte; & s'étant fait précéder d'un petit nombre de leurs gens les plus résolus, qui savoient la langue espagnole, un de ceux-ci ne vit pas plutôt la porte ouverte,

Verte qu'il monta par l'escalier d'une petite tour qui conduisoit sur la terrasse du bastion, où, sous prétexte de demander du feu pour allumer sa pipe, il s'approcha du soldat qui étoit en sentinelle & le tua d'un coup de pistolet. C'étoit le signal auquel les autres devoient se saisir de la porte. Ils y réussirent heureusement, & le corps de leurs compagnons qui n'étoit pas éloigné survint au même moment pour les soutenir. Ils n'eurent pas plus de peine à se rendre maîtres d'un petit ouvrage qui étoit à la suite du premier. Quelques-uns de leurs gens demeurèrent à la garde de ces deux postes, tandis que les autres se rendirent en corps à la place de la parade. La plupart des habitans étoit encore au lit; mais l'alarme s'étant bientôt répandue, ils se rassemblèrent, les uns à pied, les autres à cheval, & s'avancèrent en bon ordre par une de leurs plus grandes rues, pour venir charger l'ennemi. Les boucaniers avoient eu le tems de se préparer à les recevoir. Aussi leur défense fut-elle admirablement concertée. Ils placèrent une partie de leurs gens à l'entrée de la rue par où venoient les espagnols, avec ordre de faire feu lorsqu'ils les verroient à la portée du fusil. Ensuite un autre rang succédant aussitôt au premier, ils continuèrent ainsi de leur faire essuyer chacun leur décharge, ce qui

leur tua tant de monde , & causa tant d'épouvante à leurs chevaux , que ne pouvant se remettre de ce désordre ils tournèrent le dos avec des cris effroyables. Ils furent poussés sans relâche jusqu'à l'autre porte de la ville , & fortant impétueusement pour se sauver dans la campagne , ils abandonnèrent leurs maisons & leurs familles à la discrétion des boucaniers.

D'un autre côté , le château d'Ulua prenant l'alarme , fit aussitôt feu de toute son artillerie sur la ville , pour en chasser l'ennemi. Cette diversion effraya d'abord les boucaniers. Cependant ayant tenu conseil , ils prirent la résolution de se saisir d'une partie des prêtres & des moines de la ville. Ils coupèrent la tête à quelques-uns des plus respectables , & faisant porter ce présent au gouverneur du château , ils lui déclarèrent que s'il ne cessoit de tirer ils feroient le même traitement à tous les autres prêtres. Une barbarie de cette nature ne fit qu'irriter le gouverneur. Il redoubla le feu de son canon , & les boucaniers , qui en étoient fort incommodés , n'eurent point d'autre ressource que de fermer toutes les portes de la ville , pour empêcher le reste des habitans d'en sortir , & de les rassembler dans cette partie de la ville qui étoit la plus exposée à l'artillerie du château. Alors le gouverneur , effrayé pour la vie d'une

infinité d'honnêtes gens , qu'il se crut beaucoup plus intéressé à conserver que leurs biens , fit cesser son canon. Les boucaniers eurent toute la liberté qu'ils désiroient pour piller la ville ; & s'étant chargés de toutes les richesses qu'ils purent emporter , ils emmenèrent encore quelques-uns des principaux habitans en otage , pour s'assurer le paiement d'une somme considérable qu'ils exigèrent pour n'avoir pas brûlé la ville. Les espagnols ont bâti depuis ce tems-là , sur la côte , des tours fort élevées , où ils entretiennent continuellement des sentinelles , qui les garantissent de ces terribles surprises. Ils avoient essuyé en 1683 , une disgrâce de la même nature , qui auroit dû réveiller plutôt leur prudence.

Après une heure de promenade , pendant laquelle M. Pacollo me raconta des choses incroyables de la puissance & des richesses du roi d'Espagne , nous retournâmes à sa maison , où il m'offrit une collation de chocolat , de confitures , & d'excellens fruits. J'avois payé si libéralement le secours qu'il m'avoit donné pour arrêter mon sang , que la valeur de ses rafraîchissemens y étoit comprise. En homme que ses voyages avoient guéri des scrupules du vulgaire , il me fit voir sa femme & ses enfans , qui auroient passé en Angleterre pour de vrais

nègres, tant leur couleur étoit brune & tannée. Les espagnols de Carthagène sont beaucoup moins noirs, quoique leur position soit plus méridionale ; & notre Helena devoit craindre peu d'être reconnue parmi des gens qui l'auroient regardée comme un prodige de blancheur.

Les officiers qui avoient conduit M. Rindekly à l'audience, revinrent avec lui, & déclarèrent que leurs ordres portoient de nous reconduire sur notre bord. Je ne fus qu'après qu'ils nous eurent quittés, la réponse que monsieur Rindekly avoit reçue du gouverneur. Elle avoit été beaucoup plus dure que celle des gouverneurs de la Havane & de Carthagène ; car il nous avoit rendu plaintes pour plaintes ; & croyant les espagnols beaucoup plus offensés par le commerce clandestin, que nous par les efforts qu'ils faisoient pour l'empêcher, il avoit protesté qu'indépendamment des ordres de sa cour, il ne laisseroit échapper aucune occasion de venger l'Espagne. M. Rindekly ayant répliqué que nous ne demandions point de grâce pour les coupables, mais qu'il arrivoit trop souvent aux espagnols d'abuser de leur prétexte pour insulter des anglois qui ne pensoient point à leur nuire ; on lui avoit dit avec beaucoup de hauteur que toute injustice & toutes pertes compensées, le désavantage étoit si visiblement

du côté de l'Espagne, que c'étoit une raison de plus pour se ressentir vivement de l'infraction que nous faisons continuellement au traité, & qu'au reste le fond de nos différends devoit être jugé dans les deux cours.

Le vent, quoique médiocre, étant demeuré nord pendant cinq jours, on ne nous pressa point de fortir du port; mais au premier changement, les commis, qui n'avoient pas quitté notre vaisseau, nous avertirent qu'un plus long retardement rendroit nos intentions suspectes. L'impatience que nous avions de partir égaloit au moins celle qu'ils avoient de recevoir nos adieux. Nous sortîmes par le canal du sud, & nous passâmes contre l'île des Sacrifices, qui nous rappela les récits fabuleux du matelot. M. Rindekly avoit mis en délibération si nous ne tenterions point la fortune à l'embouchure de la rivière Alvarado, ou dans quelque autre lieu de la baie de Campêche. Mais, outre que cette mer est fort observée, il y avoit peu d'apparence de trouver beaucoup de richesses parmi les américains de la nouvelle Espagne, qui sont trop voisins des principaux sièges du commerce de l'Espagne. Nos espérances étoient dans les mers inférieures, & si nous eussions entièrement perdu celle de gagner Rio de la Hacha, nous aurions mieux aimé faire une tentative du côté



de Truxillo , où M. Rindekly étoit bien informé qu'on trouvoit des perles & de l'or en divers endroits de la côte.

Après avoir attendu quelques jours le vent que nous désirions , nous l'eûmes tout d'un coup nord-ouest , c'est-à-dire , fort propre à nous faire sortir au moins du golfe du Mexique en remontant par la route que la flotte prend régulièrement pour y entrer. Ce fut une faveur du ciel dans la saison où nous étions. Mais ce qui nous avoit été si favorable pour doubler San-Antonio , cessa de l'être à la hauteur de Cuba. Tous les efforts que nous fîmes pour nous rapprocher du continent , n'aboutirent qu'à la perte de notre grand mât qui fut brisé par la violence du vent ; & le vaisseau ayant souffert d'autres atteintes , nous prîmes le parti , à la joie extrême de nos deux amans espagnols , de relâcher à la Jamaïque dont nous n'étions pas fort éloignés.

*Fin de la première Partie.*



---

---

*SECONDE PARTIE.*

**A**PRÈS quatre mois de navigation nous nous retrouvâmes à Port-Royal, sans autre fruit d'un si long voyage, que les trois caisses de perles que nous avions laissées à la Barbade. Mais je fus consolé de mes fatigues, par le plaisir de trouver à Port-Royal l'aîné de mes fils, que ma femme avoit fait partir pour me rejoindre. Le chevalier . . . . étant retourné à Londres après son expédition, avoit appris à ma famille par quelle aventure j'avois été forcé de faire le voyage de la Jamaïque. Ma femme & madame Rindckly ma fille, également inquiètes pour leurs maris, s'étoient déterminées d'autant plus facilement à nous envoyer mon fils, qu'en partant pour l'Afrique je ne l'avois laissé à Londres qu'à regret, & pour céder aux alarmes d'une mère trop tendre. Elles s'imaginèrent que dans une absence qui devenoit beaucoup plus longue que je ne me l'étois proposé, il me seroit doux d'avoir près de moi un enfant qui m'étoit fort cher. Effectivement, si vue à laquelle je m'attendois si peu, me causâ

une des plus vives satisfactions que j'aie jamais ressenties. Je le trouvai si formé pour son âge, & d'une figure si prévenante, que je formai, dès les premiers jours, un dessein qui me réussit fort heureusement pour sa fortune. M. Thorough, notre facteur à la Jamaïque, & le dépositaire du trésor que nous avons rapporté de la côte d'Afrique, avoit une fille un peu plus âgée, mais qui ne faisoit qu'entrer néanmoins dans sa seizième année. Elle étoit son unique enfant, & par conséquent l'héritière d'un bien fort considérable qu'il avoit amassé depuis trente ans par le commerce. Comme il nous logeoit chez lui, & qu'à l'arrivée de mon fils il lui avoit fait la même politesse, je ne doutai point que la familiarité où nous allions vivre ensemble ne fît naître des ouvertures qui favoriseroient mon dessein. Je le communiquai même à M. Rindekly, qui l'approuva beaucoup; & mon fils, qui avoit déjà du goût pour les femmes, me confessa que depuis quinze jours qu'il étoit arrivé, il s'étoit senti quelque inclination pour mademoiselle Thorough.

Tous les négocians de Spanish-Town & de Port-Royal, avec lesquels nous avons fait quelque liaison, furent étonnés de nous voir arriver, après un long voyage, dans l'état où nous étions partis. Cependant ils n'ignorèrent pas

long-tems que nous avons fait une descente à la Marguerite, dont nous avons tiré de grands avantages ; & cette opinion, jointe à celle des richesses que nous avons rapportées d'Afrique, nous fit regarder comme des gens d'une opulence extraordinaire. Les gens de notre équipage, attachés à nous par notre douceur, autant que par l'utilité qu'ils avoient déjà trouvée à nous servir, contribuoient encore à nous faire cette réputation en relevant beaucoup l'estime & l'affection qu'ils avoient pour nous. Le gouverneur & M. Thorough, furent les seuls à qui nous nous ouvrîmes entièrement. Nous avons conservé un assortiment de fort belles perles pour un collier & des bracelets, dont nous fîmes présent à la gouvernante. Sir Nicolas Lawes son mari, nous marquoit beaucoup d'affection, & plus mécontent que jamais des espagnols, depuis le refus que le commandant de Trinidado, dans l'île de Cuba, avoit fait pendant notre absence, de lui rendre Eton & Winter, deux voleurs anglois qui s'étoient réfugiés dans cette ville, il auroit souhaité qu'au lieu de la Marguerite nous eussions pu piller dans notre route Carthagène & Vera-Cruz. Il fit bientôt éclater cette disposition. Le capitaine Chandler, capitaine d'un de nos vaisseaux de guerre, nommé *le Lanceston*, s'étant saisi d'un

garde-côte espagnol, monté de cinquante-six hommes, qui avoit pris nouvellement, sous les prétextes ordinaires, une barque richement chargée pour quelques marchands de la Jamaïque, le chevalier Lawes joignit au ressentiment qu'il avoit de l'affaire de Trinidado, celui qu'il avoit conçu des réponses que nous lui avions rapportées de la Havane, de Carthagène & de la Vera-Cruz. Dans une assemblée du conseil de guerre, il condamna au gibet quarante-trois de ces prisonniers espagnols, à titre de voleurs & de pirates. La sentence fut exécutée avec la dernière rigueur, & M. Lawes me protesta que si les rebelles de son île ne l'eussent mis dans la nécessité de garder auprès de lui toutes ses forces, il les auroit employées, pendant le reste de son gouvernement, à exterminer jusqu'au dernier garde-côte.

En effet, les nègres révoltés, dont on avoit méprisé les restes, recommençoient à se rendre redoutables dans les montagnes. Ils avoient construit dans une des *montagnes bleues*, qui s'appelle Nanny, un fort dont l'accès étoit si difficile qu'il pouvoit être défendu par un petit nombre de soldats contre une armée. Ils avoient fait plusieurs descentes dans le plat pays, & tout récemment ils s'étoient si fort approchés de *Spanih-Thown*, qu'ils y avoient jeté la terreur.

Les troupes qu'on avoit fait marcher contre eux, ne pouvant s'engager prudemment dans leurs retraites, ils sembloient se confirmer de jour en jour dans la possession de nous outrager impunément. Le gouverneur avoit déjà pensé à faire venir à son secours un corps de muschetos ou mosquitoes, nation indienne qui étoit plus propre que nos gens à les forcer dans leurs montagnes. L'aveu que nous lui fîmes du dessein que nous avions eu de nous approcher de Truxillo, lui renouvela cette idée, & lui fit croire qu'il nous rendroit service en nous chargeant de l'exécution de son projet.

Les muschetos habitent cette partie du continent qui est entre Truxillo & Honduras. Ils se soumirent aux anglois dans le tems que le duc d'Albermale étoit gouverneur de la Jamaïque, & n'ayant jamais été conquis par les espagnols, on peut dire qu'ils conservoient le pouvoir de se choisir les maîtres pour lesquels ils avoient le plus d'inclination. Ainsi les droits que l'Espagne s'attribuoit sur leur pays semblent être passés aux anglois par cette soumission volontaire. Cependant il faut avouer que ce que j'appelle ici soumission, n'a jamais entraîné aucune autre marque de dépendance. Les muschetos sont gouvernés par leurs propres rois & leurs propres capitaines, qui préfèrent seulement la protection

des anglois à celle de toute autre puissance de l'Europe.

Ce n'étoit pas la première fois qu'on avoit pensé à se procurer leur secours. En 1720 on leur fit demander deux cens hommes qu'ils accordèrent volontiers , contre les nègres qui s'étoient alors révoltés. On leur envoya des chaloupes qui transportèrent cette milice à Port-Royal. Elle fut distribuée en compagnies sous leurs propres officiers , & leur paye fut de quarante schellings par mois avec une paire de souliers. Ils passèrent quelques mois dans l'île & ne se retirèrent qu'après avoir rendu de fidèles services. M. Rindekly n'eut pas d'éloignement pour la proposition du gouverneur. Il s'étoit persuadé depuis long-tems , sur divers récits , que le pays des muschetos n'étoit pas sans or , quoique de tous les américains du continent , ils fussent peut-être ceux qui en connoissent moins le prix. Nous fîmes marier avant notre départ nos deux amans de Carthagène , & la délicatesse de leur conscience fut satisfaitte par l'occasion qu'ils eurent de recevoir la bénédiction nuptiale d'un ministre de leur religion. Ce fut le chapelain du vaisseau garde-côte , dont M. Lawes avoit fait pendre l'équipage. Comme on avoit fait grâce à quelques-uns de ces pirates , & que le capitaine étoit demeuré en prison avec son lieute-



nant, M. Lawes se laissa persuader par mes instances d'en relâcher trois qui étoient de Carthagène, avec le chapelain qui étoit de la même ville, dans la seule vue de me servir d'eux pour faire agréer au père d'Helena son retour avec son mari. Je comptois que les prenant dans notre vaisseau, ils gagneroient aisément, du lieu où nous aborderions, le petit port de Gracias de Dios, & de-là Carthagène. Mais je fus surpris, en faisant cette proposition aux deux jeunes espagnols de ne pas leur trouver tout l'empressement que je leur croyois pour retourner dans leur patrie. Helena me fit entendre avec beaucoup de douceur & de modestie, que si nos anglois n'avoient pas de répugnance pour son établissement à la Jamaïque, elle préféreroit le séjour de Port-Royal à celui de Carthagène. Outre la confusion qui lui faisoit craindre de reparoître dans un lieu qu'elle avoit abandonné avec un peu d'indécence, elle me confessa que le commerce de nos angloises & cette honnête liberté qu'elle avoit remarquée dans nos usages, lui plaisoient beaucoup plus que les formalités gênantes de sa patrie. Ce n'est pas qu'elle renonçât à se réconcilier avec son père ni qu'elle perdît l'espérance de sa succession: mais elle se flattoit d'obtenir ces deux biens sans quitter la Jamaïque, & elle me pria d'établir ma négociation sur ce

fondement. Je la laissai dans une maison particulière qu'elle avoit louée immédiatement après son mariage. A notre arrivée elle s'étoit mise en pension chez d'honnêtes gens, où sa conduite l'avoit fait estimer de ses hôtes, tandis que les agrémens de sa figure lui avoient attiré les caresses & les honnêtetés des principales dames de la ville. Spallo ayant conçu que la bienfiance ne lui permettoit pas de se loger avec elle, s'étoit retiré de son côté dans une famille sans reproche, où il ne s'étoit fait connoître que par des qualités propres à le faire aimer.

Mais avant notre départ il arriva un changement qui nous chagrina, par les sentimens de reconnoissance que nous devons à sir Nicolas Lawes, gouverneur de la Jamaïque. Quoiqu'il fût né dans l'île, où sa mère avoit encore son établissement à Spanish-Town, & que les habitans eussent regardé comme un bonheur qu'il eût été nommé pour les commander, il étoit né entre eux quelques différends qui les avoient refroidis pour lui, & qui lui rendoient à lui-même son administration fort ennuyeuse. Enfin sur les instances qu'il avoit faites à la cour de Londres pour être déchargé, elle lui donna pour successeur le duc de Portland, qui arriva le 22 Décembre à la Barbade avec la duchesse son épouse, & le colonel du Bourgay son lieutenant, M. La-

Wes reçut fans chagrin la nouvelle de leur approche. Il se difpofa même à les recevoir avec toutes les marques de diftinction qui étoient dues à leur rang. Mais comme il auroit fallu attendre de nouveaux ordres de M. le duc de Portland, fi nous n'étions point partis avant fon arrivée à Port-Royal, il nous confeilla, pour l'avantage de l'île & pour notre propre utilité, de profiter de la commiffion que nous avions reçue de lui & de hâter notre départ.

Nous mîmes à la voile au commencement de Janvier. Quoique la diftance ne foit pas grande, de la Jamaïque, jufqu'au cap de Gracia de Dios, qui eft la plus proche partie du continent, nous eûmes à lutter pendant quatre jours contre un vent de terre qui ne changea qu'au cinquième jour : s'étant tourné tout d'un coup en notre faveur, il nous auroit forcé avec la même violence d'entrer dans la première rade, fi le defsein que nous avions de mettre à terre notre prêtre, le plus près qu'il nous feroit poffible de quelque petit port efpagnol, ne nous eût fait louvoyer au fud avec toute l'habileté de nos matelots. Nous gagnâmes ainfi la baie de Camaren, à l'entrée de laquelle nous trouvâmes une grande barque efpagnole que la vue de notre pavillon fit trembler. Mais de quelque reffentiment que les derniers procédés de cette nation euflent

achevé de nous remplir, l'occasion étoit si belle pour nous délivrer de notre prêtre, que nous rassurâmes par notre douceur huit espagnols, qui étoient dans la barque avec autant d'indiens pour rameurs. Ils portoient leur cargaison de ce bois que nous nommons Logwood, & qui se coupe sur la côte de Honduras & de Campêche. Leur route étoit vers la petite île de Santa-Catharina, ou la Providence, d'où ils devoient se rendre à Carthagène. En leur confiant le prêtre espagnol, qu'ils reçurent avec beaucoup de respect pour sa profession, nous leur fîmes quelques présens, pour leur ôter la pensée que nous cherchassions à leur nuire, ou que nous eussions formé quelque dessein contre leur nation.

Après les avoir quittés, nous remontâmes au long de la côte; suivant les instructions que nous avions reçues d'un vieux pilote de Port-Royal, & nous découvrîmes bientôt une autre baie, qui portoit, dans la carte du même pilote, le nom de *Spawn-Bay*. C'étoit la route qu'il nous avoit conseillé de prendre pour trouver les premières habitations des muschetos. Nous abordâmes au fond de la baie, dans un endroit si marécageux que nous sentîmes le besoin que nous avions eu des leçons du pilote, & la vérité de ses récits sur la situation des muschetos. Ce bon peuple ayant été forcé par les espagnols  
d'abandonner

d'abandonner un fort beau pays qu'il habitoit anciennement, s'est retiré dans des montagnes & des bruyères, qui sont environnées, de tous les côtés de la terre, par des marais inaccessibles. Elles ne sont pas moins défendues du côté de la mer par la disposition du rivage. Le terrein en est si humide, & coupé par tant de ravines & de précipices, que les plus hardis n'oseroient s'y engager sans en connoître parfaitement les détours. La carte du pilote les marquoit par des lignes si exactes, qu'en la portant à la main nous nous trouvâmes tout d'un coup familiers dans des lieux où nous venions pour la première fois. M. Rindekly fit mouiller l'ancre sur un bon fond, & me laissant le soin des premières découvertes avec dix hommes que je pris pour m'accompagner, il me promit d'attendre mon retour avant que de quitter son bord.

Je marchai l'espace de deux lieues dans le terrein que j'ai représenté, avec de l'eau quelquefois jusqu'aux genoux, mais toujours guidé par ma carte, où je trouvois, dans des mesures de la dernière précision, une règle sûre pour me conduire. Etant arrivé au pied d'une colline qui avoit borné ma vue depuis le rivage, je fus tenté d'abandonner la direction du pilote, parce qu'elle marquoit autour de la colline un chemin fort humide & fort long, & que je croyois pou-

voir l'éviter en remontant directement une pente fort douce & fort sèche. Mais la confiance que je devois à mon itinéraire m'ayant fait renoncer à mes propres lumières, je reconnus bientôt que je n'avois pu prendre un meilleur parti, puisqu'après avoir tourné l'espace d'un quart-d'heure, je tombai dans une habitation de muschetos, dont je n'aperçus les premières cabanes qu'en y entrant avec mon escorte. Ils entendirent les questions que je leur fis dans ma langue, & quoique ceux à qui le hasard me faisoit parler ne la fussent point assez pour me répondre, ils comprirent si bien que j'étois anglois, qu'après m'avoir comblé de caresses, ils s'empressèrent de faire venir un de leurs chefs, qui lia un entretien plus clair avec moi. Il avoit fait le voyage de la Jamaïque en 1720, & la langue angloise qu'il avoit apprise dans le séjour qu'il y avoit fait pendant cinq ou six mois, lui étoit encore familière. Il me dit que je trouverois dans sa nation plusieurs anglois qui y avoient épousé des femmes indiennes, & qui s'étoient accoutumés aux usages du pays. Je lui demandai si le roi ou le principal chef des muschetos faisoit sa demeure dans un lieu fort éloigné. Il me répondit qu'on y pouvoit aller, & revenir, dans l'espace d'un jour; mais que la distance me devoit causer peu d'inquiétude, puisqu'un anglois étoit

aussi sûrement dans sa nation qu'à la Jamaïque.

Il étoit tard. Je pris confiance à ce discours, & ne voyant aucune nécessité de retourner le même jour au vaisseau, je me contentai d'y renvoyer deux de mes gens, pour informer M. Rindekly du projet que je formai pour le lendemain. C'étoit d'aller à Ramajen, principale habitation des muschetos, où leur roi tenoit sa cour, & de me charger ainsi, non-seulement de toutes les formalités de notre commission, mais encore d'examiner quels avantages nous pourrions tirer du pays pour notre commerce. Je passai la nuit dans l'habitation où j'étois, & j'y fus traité avec beaucoup d'honneur par tous les muschetos de l'un & de l'autre sexe. J'y trouvai, comme on me l'avoit dit, un anglois nommé Luke Haughton, qui avoit épousé une femme de la nation, & qui menoit la même vie que les indiens. Il me dit qu'il n'étoit pas le seul à qui le goût de la liberté eût fait prendre ce parti, & qu'il s'en applaudissoit tous les jours. Les muschetos ne craignent que le diable & les espagnols. Ils ont un grand nombre de prétendus sorciers qui les entretiennent, par leurs prestiges, dans la première de ces deux craintes, & l'autre leur vient des cruautés & des persécutions qu'ils ont longtemps essuyées de la part des colonies d'Espagne. Après de longues guerres, où les avantages ont



été souvent balancés, leur petit nombre les a forcés de se retirer dans des montagnes & des marais impraticables. Ils y sont à couvert des attaques des leurs ennemis; mais le souvenir du passé nourrit leur haine, & leur fait chercher les occasions de se venger. Ils font quelquefois des excursions imprévues qui coûtent la vie à plusieurs espagnols; & dans les autres tems ils ne font aucun quartier à ceux que le hasard leur fait rencontrer. Ils les appellent *Little Breeches*, ou Petites Culottes, pour les distinguer des anglois, qui en portent de plus grandes. Si l'on excepte la haine, il n'y a point de bonnes qualités qui ne soient communes dans la nation des muschetos. Jamais peuple ne fut plus fidèle à sa parole. Ils sont doux, humains, capables de reconnoissance & d'amitié. Les mariages y sont fort chastes. Ils n'ont qu'une femme, pour laquelle ils ont des égards qui approchent de la soumission. Leur religion se réduit à quelques adorations qu'ils rendent au soleil. Ils enterrent leurs morts avec beaucoup de décence, & leur tournent la tête du côté de l'orient. Mais leur pénétration ne s'étend pas plus loin que la vie, & je fus surpris, en les interrogeant sur l'état où ils supposoient leurs parens après la mort, de les voir étonnés & muets à cette question.

Le lendemain je fus accompagné de Luke

Haughton, & des principaux muschetos de l'habitation, jusqu'à la demeure du roi, où nous arrivâmes avant midi. Je n'y trouvai rien qui répondit à la majesté royale; mais je ne m'étois point attendu que de malheureux indiens, dont toute l'occupation est la pêche & la culture de leurs terres, affectassent beaucoup de magnificence. Le roi, ou le chef, qui se nommoit Jayo, nous reçut dans une large cabane, aussi informe & aussi nue que celles de ses sujets. C'étoit un homme d'environ quarante-cinq ans, qui n'avoit rien d'extraordinaire dans sa figure que la grandeur de ses yeux, où l'on voyoit briller de l'esprit & de la bonté. Il m'embrassa d'un air affectueux; & lorsque je lui eus expliqué le sujet de mon voyage, il me répondit, sans balancer, qu'aimant beaucoup les anglois, il iroit lui-même à leur secours avec les plus braves de ses gens. Je m'étois déjà informé si sa nation étoit nombreuse. On n'y comptoit guères plus de deux mille hommes, soumis à trois différens princes. Je lui demandai à quoi pourroit monter le secours qu'il me promettoit. Il me dit que les deux princes ses voisins, n'ayant pas moins d'affection que lui pour les anglois, il étoit sûr, avec leur secours, de ne pas mener moins de trois cens hommes à la Jamaïque. Mais il falloit des vaisseaux, ou du moins des barques pour le passage;

car leurs pirogues étoient en petit nombre, & n'étoient pas propres à s'éloigner de la côte dans une si mauvaise saison. Jayo me fit faire lui-même cette observation. Il stipula aussi qu'on fourniroit des armes à tous les gens, & qu'elles demeureroient à eux après le service qu'ils alloient rendre. Ces conditions étoient justes. Je lui proposai seulement de nous donner d'avance cent de ses hommes, que nous pouvions transporter facilement avec nous; & sur la parole que j'avois reçue de sir Nicolas Lawes, je lui promis qu'on en verroit prendre incessamment le reste, qu'il pourroit amener lui-même.

Nos articles étant réglés, cette nouvelle répandit une ardeur surprenante dans toute la nation. Mais tandis que les plus jeunes & les plus hardis se préparoient à partir les premiers, je renvoyai encore à M. Rindekly un de mes gens avec Luke Haughton, pour lui rendre compte du succès de notre commission, & des lumières que j'avois déjà tirées sur la qualité du pays. Outre les informations que j'avois prises pendant la nuit, l'air pauvre & nud que j'avois observé dans tout ce qui environnoit le prince, ne me faisoit pas juger favorablement des richesses du terroir. J'avois vu deux rivières, qui n'avoient point d'autre propriété que celle d'être extrêmement bourbeuses. A la vérité, les mon-

tagnes pouvoient renfermer des trésors : mais quelle apparence d'y découvrir ce qui n'étoit pas connu des habitans ? Cependant à force de questions, j'appris d'eux qu'on voyoit souvent des espagnols dans quelques montagnes qui étoient au-delà des leurs, & que c'étoit-là que les jeunes muschetos alloient comme à la chasse des *Petites Culottes*, pour chercher l'occasion d'en tuer toujours quelques-uns. Je fis donner cet avis à M. Rindekly, qui jugea comme moi, qu'il devoit s'y trouver quelque mine. Il ne balança point à descendre avec quinze soldats, en laissant le commandement du vaisseau à M. Zill, notre lieutenant. Je fus surpris de le voir arriver vers le soir. Nous nous trouvions forts, avec ses gens & les miens, & plus de cinquante jeunes muschetos qui s'étoient déjà rangés autour de moi pour me suivre à la Jamaïque. Dès la nuit suivante nous nous fîmes conduire vers la montagne, où, sur l'idée qu'on nous avoit donnée de sa distance, nous comptions nous rendre vers la pointe du jour.

Notre marche fut beaucoup plus longue. Il se trouva tant de ravines & de défilés, tant d'endroits si difficiles à monter & à descendre, que la fatigue nous contraignit plusieurs fois de nous arrêter. Nous n'avions pas fait la moitié de la route lorsque le jour vint nous

surprendre, & n'ayant apporté des provisions que pour vingt-quatre heures, nous ne voulûmes point nous engager plus avant sans nous être assurés de ne pas manquer du nécessaire. Ainsi nous attendîmes au même lieu le retour d'une partie de nos indiens, que nous envoyâmes chercher des vivres. Ceux qui nous restèrent passèrent le jour à la chasse avec les gens de notre équipage. Ils tuèrent deux ours d'une énorme grosseur, & quantité d'autres animaux sauvages dont nous tirâmes peu d'utilité. Mais la plupart des oiseaux, dont ils nous rapportèrent un fort grand nombre, se trouvèrent d'un goût délicieux. Les provisions étant arrivées avant la nuit, nous nous remîmes en marche avec de nouvelles difficultés, & ce ne fut que le lendemain à midi que nos guides nous montrèrent le terme de notre voyage.

La montagne étoit fort escarpée du côté qui regardoit le pays des muschetos, & les sentiers si étroits que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir faire usage de nos forces contre les espagnols, si nous les trouvions en état de nous disputer le passage. En avançant par divers détours, nous eûmes entre les rochers une échappée de vue, qui nous fit découvrir, à plus de quatre ou cinq lieues, les tours ou les clochers d'une ville que nous prîmes

pour Truxillo. Les muschetos, qui nous conduisoient, ne la connoissoient pas mieux que nous. Enfin touchant au lieu où ils nous assurèrent qu'ils avoient vu & tué plus d'une fois des espagnols, nous détachâmes quelques-uns des plus hardis pour observer les environs. Allen, soldat résolu de notre équipage, s'offrit à les accompagner. Il nous rapporta bientôt que dans un endroit plus ouvert de la montagne, il avoit apperçu vingt ou vingt-cinq espagnols, qui paroissoient occupés de quelque travail, & qu'en ayant vu plusieurs fois disparoître une partie, il ne doutoit pas qu'ils ne descendissent sous terre par quelques ouvertures, qui devoient être celles d'une mine.

En quelque nombre que nous pussions les supposer, il n'étoit point à craindre que les ouvriers fussent assez bien armés pour résister à quatre-vingt hommes qui l'étoient parfaitement, & qui auroient l'avantage de les surprendre. Nous résolûmes d'aller ouvertement à eux, & de ne pas les épargner s'ils entreprennent de se défendre. La disposition du terrain ne permettoit guères qu'ils nous apperçussent à plus de cent cinquante pas. Mais au lieu de penser à la défense où à la fuite, il n'eurent pas plutôt reconnu le danger, qu'ils descendirent en confusion dans leurs trous. Une manière si nou-

velle de se dérober à l'ennemi nous fit beaucoup rire ; d'autant plus qu'ils avoient laissé leurs habits & leurs armes aux environs de leur asyle. Tout nous confirmant dans l'idée que ce ne pouvoit être qu'une mine , il étoit question de profiter malgré eux de cette découverte. Quelques-uns de nos plus braves soldats nous offrirent de descendre le pistolet au poing. Mais comme c'étoit exposer trop imprudemment leur vie , parce que les espagnols avoient retiré les échelles , M. Rindekly , après avoir observé qu'il n'y avoit que trois ouvertures à la mine , dans un espace qui n'avoit guères plus de quarante pas , prit une résolution dont le succès n'étoit pas incertain. Il fit boucher deux de ces trous avec des branches d'arbres croisées , qui furent couvertes de terre ; ensuite ayant fait ramasser tout ce qu'il y avoit de combustible aux environs , il y fit mettre le feu , & tout ce qui s'enflamma fut jeté par le seul des trois trous qui demeuroidoit ouvert. La fumée , qui ne manqua point d'épaissir bientôt l'air , mit les espagnols en danger de périr. Ils nous marquèrent leur consternation par des cris lamentables , qui vinrent jusqu'à nos oreilles. Nous cessâmes alors de jeter du bois enflammé par le trou. Ils y dressèrent leur échelle , dont nous vîmes paroître le sommet. Un d'entr'eux se hâta



d'y monter, & nous appercevant autour de lui lorsqu'il eut mis la tête hors du trou, il joignit les mains d'un air consterné, pour nous demander la vie.

Nous le presâmes dans sa langue, de sortir tout-à-fait. Il parut se rassurer en nous reconnoissant pour des anglois. Je lui dis qu'il devoit être sans crainte, s'il nous répondoit sincèrement. Ma première question regarda le nombre de ses compagnons. Il m'assura qu'ils n'étoient que vingt-deux. Mais avant que je pusse continuer mes demandes, ils se présentèrent successivement à l'ouverture avec tant de précipitation & de marques de frayeur, qu'ils nous parurent peu capables de nous causer de l'embarras. D'ailleurs, ils étoient défarmés, & dans l'état d'une troupe d'ouvriers qui sortent du travail. A mesure qu'ils se montrèrent au jour, nous leur donnâmes à chacun, deux de nos gens pour gardes. Ils sortirent enfin jusqu'au dernier, & leur nombre n'étoit effectivement que de vingt-trois.

Nous leur fîmes alors des interrogations plus tranquilles. Leur chef, qui étoit une sorte d'officier militaire, nous dit qu'il étoit employé par deux riches négocians de Truxillo, qui ayant découvert des mines d'or sur les montagnes, y faisoient travailler depuis deux ans,

avec une commission du vice-roi de la nouvelle Espagne ; que la peine & les frais avoient surpassé long-tems le profit ; mais que dans le lieu d'où il sortoit, & qui n'étoit ouvert que depuis quelques semaines, ils avoient trouvé de quoi se dédommager de toutes leurs avances ; que la mine étoit riche, & qu'elle le devenoit tous les jours de plus en plus. Dans la joie que nous ressentîmes de ce discours, nous demandâmes d'abord assez avidement, quelle quantité d'or ils avoient. Leur réponse fut qu'on venoit tous les matins de Truxillo pour recueillir le fruit de leur travail ; qu'on avoit emporté le même jour environ deux marcs d'or, du moins autant que l'expérience pouvoit leur faire juger de la valeur des alliages, & qu'ils en avoient tiré presque autant depuis le départ de leurs inspecteurs. Nous ne doutâmes point de la sincérité d'un récit que nous étions en état sur le champ de vérifier. Mais avant que de visiter la mine, nous tînmes conseil, M. Rindekly & moi, sur la conduite que nous devons observer pour notre intérêt & notre sûreté.

En supposant la vérité de ce que nous venions d'entendre, il n'y avoit aucun doute que nous ne pussions tirer un avantage considérable de notre découverte. Les vingt-trois espagnols étoient si peu capables de nous arrêter que

nous pouvions les employer eux-mêmes à travailler pour nous. Mais nous n'ignorions pas que Truxillo étoit une ville assez considérable & gardée par quelques troupes espagnoles. Les inspecteurs venoient tous les jours au matin. Il étoit impossible de les tromper, & beaucoup plus encore de nous défendre contre un corps de troupes réglées, qui ne pouvoient manquer d'avoir de grands avantages sur nous par les armes & par le nombre. Cependant après de longues réflexions, nous ne vîmes point d'autre parti à choisir, que d'attacher & les vingt-trois espagnols & tous nos gens au travail pendant le reste du jour, & de nous saisir le lendemain des inspecteurs pour nous procurer encore la liberté de travailler le jour suivant. Les soupçons ne pouvoient naître à Truxillo que dans l'après midi, c'est-à-dire vers le tems où l'on étoit accoutumé à voir arriver les fruits de la mine; & la distance étant de quatre lieues, nous ne devions pas craindre qu'on eût le tems de nous interrompre avant la nuit.

Nous nous arrêtâmes à cette résolution. M. Rindekly fit déboucher aussitôt toutes les ouvertures de la mine pour donner passage à la fumée, & se faisant précéder de l'officier espagnol, il descendit après lui par la plus commode des trois échelles; il revint au bout d'un

quart d'heure , & m'apporta une poignée du précieux métal pour lequel nous n'avions pas moins de goût que les sujets du roi d'Espagne. Nous expliquâmes nos intentions à l'officier , & nous lui donnâmes la plus grande partie de nos gens pour l'aider dans son travail , tandis qu'avec le reste nous fîmes soigneusement la garde au dehors.

Nous ne pouvions espérer des richesses immenses d'un travail de vingt-quatre heures , avec quelque ardeur qu'il fût poussé. Cependant la veine se trouva heureusement fort abondante , & n'ayant pas manqué de forcer les espagnols à continuer l'ouvrage pendant la nuit , nous jugeâmes le lendemain au matin que notre voyage seroit fort bien récompensé. Toutes nos réflexions avoient roulé dans cet intervalle sur les moyens de tirer plus d'utilité d'une si belle découverte ; mais quand nous nous serions supposés maîtres du pays des mûchetos ou capables d'y amener des forces plus considérables , la situation des montagnes ne nous auroit jamais permis d'approcher des mines malgré les espagnols , & nous ne pouvions douter que sur le premier avis qu'ils alloient avoir de notre entreprise , ils ne prissent des mesures certaines pour empêcher qu'elle ne put être renouvelée. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'avec

un peu de recherche & d'industrie, on trouveroit d'autres mines dans les montagnes qui sont moins avancées, & dont l'accès est plus facile.

Les inspecteurs de Truxillo furent extrêmement surpris, en arrivant sur les neuf heures du matin, de se voir arrêtés par des anglois. Ils étoient trois, & leur crainte fut d'abord pour leur vie. Nous les rassurâmes, & notre politesse alla jusqu'à les faire déjeûner avec nous. Ils eurent le regret de nous voir emporter la nuit suivante tout ce qu'un travail obstiné nous avoit pu faire tirer de la mine : mais le nôtre fut beaucoup plus vif d'abandonner un lieu si riche. Sur le calcul qu'ils firent eux-mêmes, par la connoissance qu'ils avoient du produit ordinaire, ils jugèrent que notre butin pouvoit monter à quarante marcs ; somme légère à la vérité, mais qui renouvelée toutes les vingt-quatre heures nous auroit bientôt composé un riche trésor. Nous reprîmes notre route au travers des précipices par lesquels nous étions venus, & la connoissance que nous en avions acquise rendit notre retour plus facile. Jayo n'avoit pas perdu un moment pour mettre notre milice en état de partir. Nous le quittâmes, après lui avoir renouvelé mes promesses.

Pendant notre absence le duc de Portland étoit arrivé à Port-Royal, & nous trouvâmes

tous les habitans dans la joie qui accompagne tous ces changemens. Nous nous présentâmes à lui avec nos cent muschetos. Il étoit assez informé des nécessités du pays pour sentir l'importance de ce secours. J'ai déjà fait observer que les troupes angloises ne pouvant pénétrer dans les montagnes, on comptoit sur les muschetos pour y presser les nègres jusques dans leurs retraites les plus inaccessibles. L'ordre fut donné pour le départ de plusieurs grandes barques, qui devoient aller prendre Jayo & le reste de sa milice. Il arriva quatre jours après. M. le duc de Portland ne le traita pas avec moins de distinction que s'il eût été son égal. Il le fit manger avec lui & madame la duchesse, qui prit plaisir d'abord aux manières simples & grossières de ce prince américain. Mais un jour que le vin l'avoit échauffé, ils lui échappa des expressions si libres & si indécentes, que la duchesse fut forcée de quitter la table, & se refroidit d'autant plus pour lui, que M. le duc se ressentant lui-même de la débauche, avoit pris plaisir à la railler de son embarras. Cependant on n'en pensa pas moins à faire marcher le prince des muschetos avec sa troupe. Il étoit question de le soutenir d'un certain nombre d'anglois. Les quatre régimens de troupes régulières qui étoient dans l'île ne pouvoient guères être employées contre les nègres, tandis

tandis que l'extrémité où l'on s'étoit porté contre les espagnols devoit faire craindre à tout moment qu'ils ne pénessent à se venger. Il y avoit plusieurs compagnies franches qui étoient dispersées dans les forêts, & qui n'y étoient pas moins nécessaires. L'embarras où l'on se trouvoit fit naître à M. le duc de Portland la pensée de prendre sur les vaisseaux de la nation, qui se trouvoient dans le port, les hommes qui paroïtroient les plus propres à porter les armes. Dans la résolution où l'on étoit d'exterminer tous les rebelles, on crut devoir réunir tous les efforts, & que personne ne devoit être exempté d'y contribuer. Nos gens étoient sans contredit la troupe la plus leste & la plus aguérie de l'île. On ne manqua point de nous les demander, & le dessein du gouverneur étoit de les faire servir de capitaines aux mûschetos, qu'il vouloit réduire en compagnies; mais nos gens refusèrent de se séparer, & malgré toutes les offres de M. le duc, ils ne consentirent à marcher contre les nègres que sous les ordres de M. Rindekly ou de M. Zill.

On fut forcé d'accepter leurs services à cette condition. M. Zill, qui avoit porté les armes en Angleterre dans un régiment de cavalerie, & qui n'étoit pas moins versé dans le service de terre que dans celui de mer, pria M. Rindekly



de se reposer sur lui du commandement. J'eus besoin de me joindre à lui pour faire perdre à M. Rindekly la résolution de commander lui-même, & ce fut la bonté du ciel qui m'inspira toute la force qui étoit nécessaire pour le fléchir, Nos gens partirent dans la résolution de se distinguer, & la plupart pensant à s'établir à la Jamaïque, étoient bien aises d'avoir cette occasion de se faire considérer dans l'île. Mais à peine s'étoit-il passé quinze jours, que nous apprîmes la nouvelle de leur tragique aventure.

Ils s'étoient avancés avec tant d'ardeur, que dans la vue de se distinguer, ils ne pensèrent qu'à prévenir les muschetos, dont le secours ne leur paroissoit nécessaire que pour grimper sur les montagnes. Ayant appris qu'un gros de rebelles s'étoit fait voir du côté de Spanish-Town, ils prirent cette route, & ne croyant point que ces barbares pussent tenir un moment devant eux, ils négligèrent les précautions de la guerre. Cet excès de confiance les fit tomber dans une embuscade, où toute leur valeur ne les empêcha point de succomber au nombre & à l'aveugle furie des nègres. M. Zill fut tué un des premiers, & ceux qui demeurèrent blessés sur le champ de bataille n'obtinent aucun quartier de leurs cruels ennemis,

qui achevèrent de les massacrer brutalement. Les muschetos ne furent guères plus heureux dans leur expédition. Après avoir perdu quantité de gens, tout l'avantage qu'ils remportèrent avec le secours de plusieurs compagnies angloises qui reçurent ordre de les rejoindre, fut de forcer les nègres à se retirer dans leurs asyles. Sur les récits qu'on nous faisoit, non-seulement de leur situation, mais du soin qu'ils ont pris de cultiver les terres dans l'intérieur des montagnes, & de chercher des mines qui leur fournissent du cuivre & du fer pour les armes, il étoit aisé de prévoir, comme l'événement l'a vérifié jusqu'aujourd'hui, qu'on ne réussiroit pas aisément à les détruire ou à les soumettre.

Dans la douleur que nous eûmes de perdre si tristement nos compagnons, les avantages qui nous revenoient de leur mort ne furent point capables de nous consoler d'une si cruelle disgrâce. De soixante-cinq, dont leur nombre se trouvoit composé, il ne nous en restoit que trois, qui étoient demeurés à la garde du vaisseau, & dont le courage étoit si peu inférieur à celui des autres, qu'il avoit fallu recourir au sort pour les faire consentir à laisser partir sans eux leurs camarades. Quelques personnes mai

intentionnées s'efforcèrent de leur mettre dans l'esprit , que représentant l'équipage , ils devoient avoir entr'eux la part de tous les autres : mais ils furent les premiers à nous en donner avis ; & par la seule générosité de leur caractère ils reconnurent d'eux-mêmes , qu'en qualité de maîtres & de chefs , nous avions droit , M. Rindekly & moi , à l'héritage des morts , du moins si ceux-ci n'avoient pas d'héritiers naturels qui se fissent connoître. Loin d'abuser d'un si rare défintéressement , nous nous crûmes obligés de le récompenser par des augmentations de bienfaits.

Les vues que j'avois eues pour l'établissement de mon fils , n'eurent pas besoin de sollicitations ni d'adresse pour réussir aussi heureusement que je l'avois espéré. Mademoiselle Thorough ne vécut pas long-tems dans la plus étroite familiarité avec un jeune homme aimable , sans prendre pour lui des sentimens fort tendres , & son père , qui s'en apperçut , ne fit pas difficulté de les approuver. Il me demanda un jour en riant si je ne remarquois pas que nos enfans s'aimoient beaucoup , & sur une réponse honnête que je fis à ce badinage , il me dit sérieusement , que si je ne mettois pas plus d'obstacle que lui à leur inclination , rien ne les em-

pêcheroit de fatisfaire leur cœur. J'y consentis fans exception, & leur mariage fut célébré huit jours après.

M. Thorough n'avoit pas ignoré le fond de nos entreprises ; & nos premiers succès l'avoient comme forcé jusqu'alors d'applaudir à tous les projets de M. Rindekly. Mais les défagrémens que nous venions d'effuyer dans nos dernières courses, & les hostilités dont nous étions menacés continuellement par les espagnols, le firent penser tout autrement sur les nouveaux desseins que nous méditions. Notre or & nos perles nous faisoient un fonds si considérable, qu'il nous conseilla d'abandonner une méthode fort périlleuse, & qui, pour lui donner de bonne foi le nom qu'elle devoit porter, n'étoit qu'une véritable piraterie. Il nous exposa les voies naturelles du commerce, qui lui paroissoient plus honnêtes & plus sûres. Son exemple étoit une preuve à laquelle nous ne pouvions rien objecter, & son âge lui faisant souhaiter le repos, depuis le mariage de sa fille, il nous offrit de nous substituer à toutes les espèces de négoce qui l'avoient enrichi. Je ne me sentoie pas d'éloignement pour son conseil & pour ses offres. Mais il étoit difficile de faire renoncer M. Rindekly à deux espérances dont il se repaissoit depuis long-tems. Plus nos différends s'échauf-

foient avec les espagnols , plus il croyoit voir de droit & de facilité à saisir les moyens de participer à leurs richesses. Rio de la Hacha & Rancherias lui revenoient sans cesse à l'esprit ; & depuis le bonheur que nous avons eu à la Marguerite , il s'imaginoit que nous devons tout espérer de la fortune par les mêmes voies. D'un autre côté , il lui restoit une forte envie de faire quelque nouvelle tentative sur les côtes d'Afrique avant que de retourner en Europe. Son étonnement , répétoit-il tous les jours , étoit que cette riche contrée fût si négligée par nos marchands , & que ceux qui alloient sur les côtes de la Guinée & de la Caffrerie parussent ignorer qu'il y avoit quelque chose de plus utile que la vente des nègres. Il portoit l'avidité de ses vues jusqu'à déguiser la véritable position des lieux que nous y avons découverts , & à me faire promettre le même silence. J'étois forcé , par notre expérience , de convenir avec lui que ses idées étoient justes ; mais je lui représentois qu'il y avoit plus de fable que d'or en Afrique ; c'est-à-dire , que si nous ne pouvions pas douter que ce vaste pays ne contint bien des richesses , il n'en étoit pas moins vrai qu'il falloit être conduits par d'heureux hasards pour les découvrir. Quoique notre aventure fût capable de nous donner des espé-

ranées, elle ne nous avançoit pas beaucoup pour en trouver d'aussi favorables; à moins que nous ne voulussions retourner directement à notre première entreprise. Mais le fruit que nous pouvions recueillir de ce voyage étoit-il assez considérable pour nous en faire essuyer les peines; & nos nègres, en les supposant toujours disposés à nous recevoir, avoient-ils eu le tems de faire de nouveaux amas de lingots & d'anneaux. Enfin, prenant M. Rindekly par le motif de l'honneur, auquel il étoit fort sensible, je le fis convenir que des gens tels que nous, qui n'avions point eu d'autres vues que de rétablir nos affaires en nous livrant au commerce, devoient être fort satisfaits d'avoir jeté les fondemens d'une fortune considérable, & de pouvoir l'augmenter encore par des soins modérés qui ne seroient pas nuisibles à notre repos. Il avoit pris le parti d'écrire à la Barbade, pour faire venir nos perles à Port-Royal, si elles n'étoient pas déjà parties pour l'Europe. Elles arrivèrent peu de jours après, & la vue d'une grande partie de nos biens, qui se trouvoient ainsi rassemblés, servit beaucoup à lui inspirer le goût du repos.

Cependant, après avoir fait examiner nos perles, nous ne trouvâmes point qu'elles répondissent à l'opinion que nous avions de leur va-

leur. Quelque belles qu'elles fussent , elles ne furent estimées qu'environ cinquante mille ducats. Mais comme cette estimation étoit celle des marchands , nous nous flattâmes qu'en les faisant vendre séparément dans les différentes cours de l'Europe , nous en retirerions un tiers de plus. Notre or satisfit mieux à nos espérances , & nous n'avions pu nous y tromper , parce que les anneaux étant sans alliage , il nous avoit été facile de juger de leur valeur par le poids.

Tandis que nous étions occupés du calcul de nos richesses , & de nos délibérations sur un nouveau plan de conduite , le capitaine d'un vaisseau nouvellement arrivé de la Virginie , avec lequel nous avions formé quelque liaison , nous raconta qu'ayant mouillé au port de la Providence , il y avoit été fortement sollicité d'y prêter son secours au petit nombre d'habitans de cette colonie , pour la pêche de l'ambre gris , qui s'y trouvoit cette année dans une abondance extraordinaire. Cette île , qui est la principale des îles de Bahama , est moins peuplée par des marchands que par des pirates : & quoiqu'elle appartienne à l'Angleterre , les gouverneurs anglois n'y sont pas toujours les maîtres. Le célèbre capitaine Woodes Rogers , après avoir achevé son voyage de la mer du



sud avec le duc & la duchesse de Bristol, obtint ce gouvernement en 1719, dans l'espérance que sa fermeté nettoieroit l'île des corsaires qui l'infestoient ; mais ayant reçu peu de troupes pour cette entreprise, & n'ayant pas trouvé plus de trois cens anglois dans la ville de Nassau, & dans les autres places de la Providence, il fut obligé de garder les mêmes ménagemens que ses prédécesseurs, c'est-à-dire, de bien vivre avec ceux dont il auroit souhaité de pouvoir se délivrer. On comprend que dans une situation si contrainte, le commerce ne peut être florissant dans l'île de la Providence, ni dans les autres petites îles voisines, qui appartiennent aussi à l'Angleterre malgré les prétentions de l'Espagne. Cependant, comme les corsaires, qui sont plus connus sous le nom de boucaniers, s'attachent peu à recueillir les richesses du lieu, il y auroit beaucoup d'utilité à s'en promettre si l'on n'étoit retenu par la crainte de leurs insultes.

L'ambre gris s'y trouvant quelquefois en abondance, les habitans ont le regret de voir disparaître ces trésors, qui sont bientôt emportés par les courans ; & le défaut de hardiesse éteint l'industrie. Mais ils avoient été si frappés de la quantité qu'ils en avoient vue cette

année sur leurs côtes , qu'ils avoient proposé au capitaine Madox de s'unir avec eux pour les aider dans cette pêche.

Nous n'ignorions pas la valeur de cette précieuse gomme. M. Rindekly ouvrit l'oreille au récit du capitaine. Quoique nous fussions sans équipage , il se persuada que pour une expédition peu éloignée , qui ne pouvoit causer de mécontentement ni d'ombrage à personne , nous avions si peu besoin d'armes & de soldats , qu'il étoit au contraire plus convenable à notre sûreté de partir avec peu de forces & de munitions , pour ne rien exposer à l'avidité des boucaniers. Dans cette pensée , il s'accommoda d'une bonne pinque , avec quelques marchands de Port-Royal , & n'ayant point eu de peine à trouver dix hommes accoutumés au travail , il résoiut de partir au premier vent qui lui ouvreroit la sortie du port. Ce qu'il y eut d'étrange , c'est qu'après tous les efforts que j'avois faits pour lui ôter le goût de ces voyages incertains , n'ayant osé me proposer de monter sur sa pinque avec lui , il avoit fait tous ses préparatifs sans me consulter , & probablement sans aucun espoir que je pusse me résoudre à le suivre. Mais j'avois fait observer toutes les démarches ; & lorsqu'il eut achevé ses arrange-

mens, je lui déclarai que mon dessein étoit de l'accompagner. Il reçut cette promesse avec des transports de joie & d'amitié.

Nous risquâmes le passage entre l'île de Saint-Domingue & celle de Cuba, quoique la saison n'eût point encore cessé d'être orageuse. Notre pilote étoit le même qui nous avoit conduits dans nos courses. Il connoissoit si parfaitement les détroits, que nous les ayant fait traverser sans cesser un moment d'avoir la vue de quelque île, il nous rendit en trente-six heures au port de Nassau. L'île de la Providence n'a pas moins de vingt-huit ou trente-six milles de longueur; mais dans sa plus grande largeur elle n'en a pas plus de dix ou onze. Le port y est meilleur qu'on ne se le persuade sur les récits d'une infinité de naufrages qui se sont faits de tout tems dans cette mer. On ne tomberoit pas dans cette erreur si l'on faisoit réflexion que le mal ne vient point de cette île, mais de la force des courans & de celle des vents du nord, qui secouent furieusement un vaisseau lorsque leur violence se trouve opposée. Mais l'île de la Providence, c'est-à-dire, la disposition de ses côtes, & la situation de son port, contribue si peu aux infortunes des gens de mer, qu'elle est au contraire leur asyle lorsqu'ils ont été trop maltraités par la tempête. Les sauvages qui l'haie

toient avant que le capitaine Williams Sayle en eût pris possession au nom de l'Angleterre en 1667, profitoient ordinairement de la disgrâce de ces malheureux pour s'emparer de ce qu'ils avoient pu sauver du naufrage, & les anglois qui leur ont succédé ne traitent guères plus humainement les vaisseaux qui arrivent brisés, ou qui viennent se briser sur leurs côtes. C'est peut-être de ce barbare usage, qui n'est pas sans exemple en Europe, puisqu'il s'exerce en Angleterre dans la province de Suffex, que les boucaniers ont pris droit de choisir l'île de la Providence pour retraite; & les habitans, qui leur ressembtent par le goût du pillage, auroient mauvaise grâce de les mépriser à ce titre.

M. Fitz-Williams, gouverneur de l'île nous reçut fort humainement; mais en nous accordant la liberté de pêcher de l'ambre gris, il nous déclara ouvertement que soit en argent, soit en nature, il s'attendoit que cette permission lui seroit payée. Nous lui promîmes le quart de notre pêche, & cette offre le fatisfit. Quoique nous eussions apporté très-peu d'argent, il nous auroit été facile d'en tirer de la vente de nos marchandises s'il eût exigé des droits pécuniaires; mais le but de M. Rindekly, en chargeant sa pinque d'une partie des denrées qui nous étoient restées de nos derniers voyages,

n'avoit été que de nous concilier dans le besoin & les habitans & les corsaires par des libéralités gratuites. Aussi affectâmes-nous de les distribuer avec beaucoup de noblesse ; & l'effet d'une générosité si rare parmi les marchands, fut d'engager tout le monde à nous servir par inclination.

Après avoir pris , pendant quelques jours , des éclaircissémens à Nassau , qui est une ville d'environ trois cens maisons , nous suivimes les conseils d'un ancien habitant , le même qui avoit invité le capitaine Madox à l'entreprise que nous exécutions. Il nous dit que l'ambre gris qui se trouvoit aux environs des îles Lucayes ou de Bahama , y étant apporté vraisemblablement par les vents du nord , il n'étoit pas surprenant qu'il y en eût toujours beaucoup plus dans la saison où ces vents règnent avec violence ; & que l'île de la Providence se trouvant la première du côté du nord , il ne falloit pas s'étonner non plus qu'elle en fût toujours , & plutôt , & mieux partagée que les autres. Mais ayant visité plusieurs fois les îles voisines , il avoit remarqué que les plus grandes richesses étoient entre la petite île d'Eleuthere , & celle de Harbour , par la raison sans doute que les branches d'ambre gris y étoient retenues plus aisément par la disposition du canal ; mais qu'au reste il ne doutoit pas

que les Bermudes n'en continssent encore plus, à cause de leur situation. Non-seulement il nous conseilla de commencer par l'île d'Eleuthere, mais il s'offrit à nous servir de guide.

Nous partîmes, non pas dans notre pinque, qui n'auroit point été propre à tourner autour des îles, mais dans une barque que nous louâmes du gouverneur. Nos provisions furent uniquement des vivres, & de grands crochets de fer, que nous avions apportés de la Havane, avec une espèce de filets que notre guide conseilla de prendre à Nassau, & dont nous reconûmes la nécessité dans plus d'une occasion. Nous étions sans armes, parce qu'il n'étoit pas question de guerre ni de défense, dans des lieux où l'on ne dispute rien aux boucaniers. Eleuthere, où nous abordâmes en moins de deux heures, est d'une fort petite étendue, puisque nos filets en embrassoient tout l'espace, & qu'elle n'est point habitée par plus de cinquante familles, sous un gouverneur qui est membre du conseil de la Providence. Ces anglois, demi-sauvages, qui ne connoissent guères d'autres richesses que celles d'un assez bon terroir, dont les productions servent presque uniquement à leur nourriture, furent charmés, non-seulement de notre visite, mais encore plus des petits présens que nous leur offrîmes. Ils nous confirmèrent que

nous trouverions plus d'ambre gris sur leurs côtes qu'ils n'en avoient vu depuis plusieurs années. Lorsque nous leur demandâmes pourquoi ils ne tiroient pas plus d'avantage de ces présents de la nature, ils nous répondirent que les boucaniers leur avoient enlevé tant de fois le fruit de leur travail, qu'ils n'avoient rien reconnu de plus solide que de cultiver la terre, dont les fruits servoient du moins à les nourrir, & leur concilioient en même-tems l'amitié de ces corsaires, qui étoient bien aises de trouver chez eux, pour un prix fort modique, de quoi renouveler leurs provisions de vivres. En effet, outre toutes sortes de grains qu'ils recueilloient de leurs campagnes, ils avoient des troupeaux admirables de vaches, de porcs & de moutons, qui leur faisoient le fond d'un commerce continuél avec les boucaniers.

M. Baxter, leur gouverneur, moins avide d'ambre gris que d'argent, nous fit entendre, avec aussi peu de formalité que celui de Nassau, que la pêche ne s'accordoit pas gratuitement. Nous lui offrîmes presque tout l'argent que nous avions apporté, c'est-à-dire, deux cens piastres, dont il eut l'honnêteté de se contenter.

Notre guide étoit un homme de soixante ans, mais si vigoureux, & tellement animé par l'espérance que nous lui avions donnée d'obtenir



ou d'acheter même de son gouverneur la permission de le conduire avec nous à la Jamaïque, & de lui faire passer une heureuse vieillesse si notre entreprise répondoit à l'opinion qu'il nous en faisoit prendre lui-même, que nous reprochant notre lenteur, il étoit le premier à nous solliciter sans cesse au travail. Nous commençâmes d'un tems fort calme, le 14 Mars. Dès le premier jour, nous rapportâmes douze livres d'ambre gris, & cette pêche ne nous coûta que la peine de plonger nos crochets de fer dans les lieux qu'on nous indiquoit. Nous éprouvâmes deux fois à nos dépens la nécessité des filets que nous avions apportés de Nassau. Lorsque nous sentions au long des rochers, ou que nos yeux nous faisoient quelquefois appercevoir une partie d'ambre, il suffisoit communément de la détacher avec les crochets, & molle comme elle étoit encore, elle se plioit si facilement d'elle-même, qu'en embrassant le fer elle se laissoit tirer jusques dans la barque. Cette première épreuve nous fit négliger l'usage des filets. Mais nous eûmes le regret de perdre ainsi deux des plus belles masses d'ambre que j'aie vues de ma vie. Leur forme étant ovale, elles ne furent pas plutôt détachées que glissant sur le crochet, elles se perdirent dans la mer. L'usage du filet étoit pour les recevoir, en l'appuyant contre le ro-

cher

cher avec d'autres crochets, qui le tenoient aussi étendu qu'il étoit nécessaire pour ne laisser rien échapper.

M. Rindekly s'applaudit beaucoup d'un si heureux essai. Nous admirâmes avec quelle promptitude ce qui n'étoit qu'une gomme mollasse dans le sein de la mer, prenoit assez de consistance en un quart-d'heure pour résister à la pression de nos doigts. Le lendemain notre ambre gris étoit aussi ferme & aussi beau que celui qu'on vante le plus dans les magasins de l'Europe. Le travail du second jour eut moins de succès. L'agitation des flots nous rendit si peu maîtres de notre barque, qu'il nous fut impossible de nous arrêter un moment dans le même lieu : & l'eau troublée par la même raison, ne nous laissoit rien appercevoir. Les parties d'ambre gris n'ont pas beaucoup de longueur ; & si les yeux n'aident la main, il n'est pas aisé, lors même qu'on les sent, de les distinguer avec les crochets. Pour celles qui sont au fond de la mer, il n'y auroit que des plongeurs, ou des machines fort difficiles à construire qui pussent les en tirer ; & l'on conçoit néanmoins que s'il est vrai qu'elles soient apportées des rivages du nord par le roulement des flots, c'est au fond qu'elles doivent être en grand nombre, puisqu'il n'y a que le hasard seul qui en fasse demeurer quelques-unes

entre les rochers. A quelque opinion qu'on s'arrête sur leur origine, je ne vis rien sur les côtés d'Eleuthere, point d'arbres gommeux, point d'abeilles ou d'autres animaux à qui je pusse l'attribuer, & je ne fais point si ce seroit une idée sans vraisemblance que de les regarder comme une congélation du sperme de quelques monstres marins.

En rentrant fort fatigués & les mains vides dans la rade d'Eleuthere, nous y aperçûmes auprès du fort, qui est défendu par six pièces de canon, une sorte de vaisseau qu'il nous fut aisé de reconnoître pour un corsaire. La tranquillité du gouverneur & des habitans étant une juste raison de ne pas nous alarmer, nous abordâmes librement au milieu d'une troupe de boucaniers qui étoient arrivés depuis notre départ. Ils nous traitèrent avec douceur, & loin de nous prendre notre ambre gris ou nos provisions, ils nous donnèrent un souper où la joie ne manqua pas plus que la bonne chère. La plupart étoient anglois, mais il s'y trouvoit des françois & des espagnols, & jusqu'à des sauvages de la Floride. Leur nombre étoit de quarante soldats, sans compter quelques matelots qui ne s'étoient engagés que pour la manœuvre. Ils nous racontèrent une partie de leurs exploits. Leur chef qui étoit un irlandois nommé Credan, avoit six pieds de hauteur, & le regard si terrible, que

Je le trouvai digne de son emploi par sa figure. Le seul privilège qu'il eût parmi ses compagnons, outre l'autorité du commandement, étoit d'entretenir une femme sur le vaisseau. Elle fut de notre festin. C'étoit une créole d'Antego, qui, malgré le désordre de son habillement & la couleur brune de son teint, auroit passé dans tous les pays du monde pour une très-belle femme. Nous admirâmes qu'avec une taille & un visage qui l'auroient assurée par tout d'un sort plus heureux, elle parût si contente de sa condition. Mais à peine eût-elle ouvert la bouche, que ses discours nous firent connoître son caractère. Elle s'exprima d'un air si libre, & les aventures auxquelles sa situation l'exposoit tous les jours, avoient tant de charmes pour elle, qu'elle auroit été moins contente dans un autre genre de vie.

Credan revenoit de croiser dans le golfe; mais il n'avoit pris que deux barques espagnoles, & pillé un petit bourg sur la côte de Saint-Joseph. Le butin qu'il avoit fait dans les deux barques, se réduisoit à des cordages & des voiles, qui étoient toujours pour eux une provision fort utile. Ils avoient enlevé dans le bourg quantité de meubles, mais peu de piastres, parce que les habitans qui sont continuellement exposés à ces insultes, ont soin de mettre

leur argent en sûreté. Credan avoit l'humeur aussi violente que sa figure étoit terrible. Le chagrin d'avoir été trompé par quelques avis qui lui avoient fait espérer une proie plus considérable , l'avoit emporté à plusieurs excès qu'il paroïssoit se reprocher. En nous parlant de sa profession, dans laquelle il confessoit qu'il étoit encore fort éloigné de s'être enrichi, il nous raconta un trait fort remarquable. Après avoir passé quelques années à la Barbade , où il étoit venu pour servir suivant les engagements ordinaires, il avoit proposé à son maître de l'employer à quelque entreprise où il pût exercer les dispositions qu'il se sentoît pour les aventures périlleuses. Ce négociant avoit entendu parler de toutes les fables qu'on raconte de l'île de Saint-Vincent, & sur-tout de ce fameux serpent qui fait sa demeure, dit-on, dans une profonde vallée qui est au milieu des montagnes, & qui a sur la tête une pierre précieuse dont les yeux humains ne peuvent soutenir l'éclat. On ajoute que la même vallée est remplie de diamans. Enfin, si le négociant ne se persuadoit pas tout ce qu'on en publioit il ne doutoit pas du moins que dans une île, qui n'a point encore d'autres maîtres que les caraïbes, & qui demeure contestée, comme celle de Sainte-Lucie, entre les anglois & les françois, il n'y

eût bien des avantages à espérer, soit de l'observation du terroir, soit du commerce des sauvages. Il confia à Credan un vaisseau qu'il avoit dans le port avec un équipage composé de douze hommes, & quelques denrées pour se concilier la faveur des sauvages. Credan trouva dans l'île de Saint-Vincent des caraïbes & des montagnes; mais il ne put s'y procurer aucune lumière sur le serpent & sur la vallée. Cependant ayant entrepris de visiter toutes les parties de l'île, il s'engagea dans les montagnes, qui sont d'une hauteur extraordinaire, avec ses douze hommes bien armés. Au centre de ces lieux déserts, il découvrit, non pas une vallée, dans le sens qu'on donne à ce nom, mais une fosse d'une profondeur étonnante & large d'environ mille pas, au milieu de laquelle il aperçut quantité d'objets brillans & qui lui parurent se mouvoir. La distance ne lui permit pas de les distinguer, mais étant porté à croire que c'étoit la demeure du serpent & le lieu des pierres précieuses, il employa plus de huit jours à tourner sur le sommet des montagnes pour trouver à toutes sortes de risques le moyen de descendre dans la fosse : tous les efforts de ses gens & les siens furent inutiles. Enfin, Credan, rebuté d'une entreprise impossible, abandonna Saint-Vincent; mais n'ayant point d'autre com-

mission de son maître, & n'étant pas disposé à reprendre la qualité de domestique mercenaire à la Barbade, il prit le parti de proposer à ses compagnons le métier de pirate, qu'ils embrasèrent avec lui. Leur vaisseau étoit encore le même, quoiqu'ils l'eussent radoubé assez souvent pour lui donner une autre forme; & depuis quatre ans qu'ils exercoient leur profession, ils n'avoient point acquis de richesses qu'ils n'eussent tellement prodiguées à leurs plaisirs, qu'à peine avoient-ils de quoi se couvrir sur le vaisseau; à moins que cette espèce de nudité ne fût une affectation pour se rendre plus redoutables. Ils faisoient des festins continuels dans les îles où ils se retiroient, & les vivres étoient toujours en abondance sur leur vaisseau, avec une provision surprenante de liqueurs fortes. Enfin leur vie se passoit entre les excès de la débauche & ceux de la fatigue, touchant sans cesse au plaisir ou à la mort.

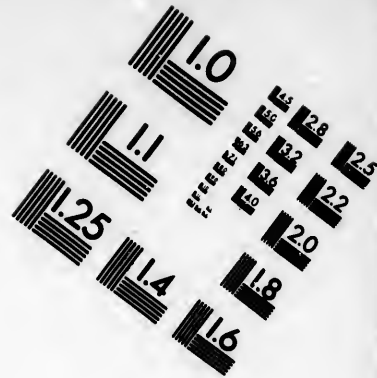
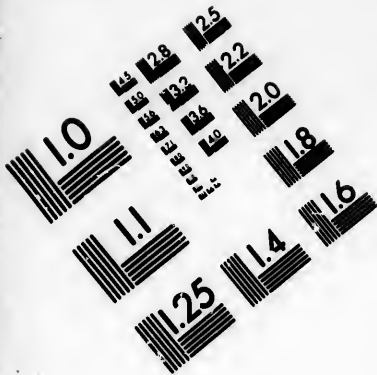
Quinze jours que nous employâmes à la pêche de l'ambre gris, ne nous en rapportèrent qu'environ cent livres. Notre guide nous reprocha d'être venus trop tard, & de n'avoir pas profité, au commencement de l'hiver, des premiers vents du nord, qui apportent ces richesses. Mais il nous pressa de risquer le voyage des Bermudes, où il osa presque nous ré-



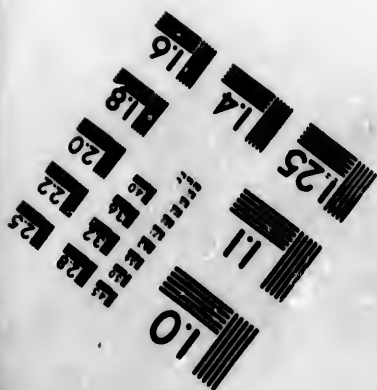
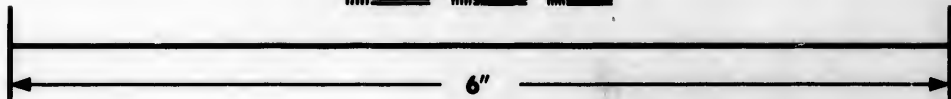
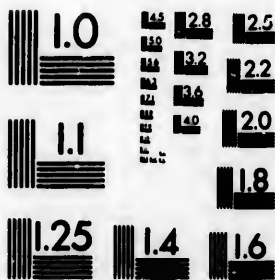
pondre que la prodigieuse quantité de ces îles & leur voisinage entre elles, servoient à retenir l'ambre gris; sans compter que les habitans, quoiqu'anglois d'extraction, étoient des espèces de sauvages qui ayant peu de commerce avec le reste du monde, négligent des productions de la nature dont ils ne font point d'usage, & se bornent à la culture du pays. L'éloignement n'étoit pas immense, & la saison s'adoucissoit tous les jours. M. Rindekly, plus animé que jamais par l'essai que nous avions fait, me pressa de ne pas manquer une occasion d'achever peut-être tout d'un coup notre fortune.

Etant retourné à Nassau, nous exécutâmes notre traité avec le gouverneur, & nous remîmes à la voile dans notre pinque. Le tems nous servit si bien que nous arrivâmes le sixième jour à la vue des îles Bermudes. Nous fûmes frappés de leur multitude. Quelques habitans nous ont assuré qu'ils en avoient compté plus de quatre cens; mais la vingtième partie n'en est pas habitée, & la plupart sont si petites qu'elles demeurent sans nom, & qu'elles ne méritent point d'en recevoir. Les trois plus grandes sont celles de Saint-Georges, de Saint-David, & de Cooper, & les seules qui soient habitées régulièrement, car on ne trouve dans les au-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
20  
22  
25

10  
01

tres qu'un petit nombre de maisons dispersées.

Notre guide nous conseilloit d'éviter les grandes, & son conseil eût été fort juste si mes vues s'étoient bornées à la pêche de l'ambre gris. Mais, suivant le projet que j'avois exécuté dans tous mes voyages, j'étois bien aise de jeter sur mon journal, les principales observations qu'il y avoit à faire sur chaque lieu que j'avois l'occasion de visiter; & les Bermudes sont si peu connues que cette raison redoubloit ma curiosité. Je fis consentir M. Rindekly à chercher l'entrée du port de Saint-Georges. Nous distinguâmes facilement cette île, parce qu'elle surpasse toutes les autres en grandeur. Quoiqu'elle n'ait guères plus d'une lieue dans sa plus grande largeur, elle est longue d'environ seize milles de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. La nature l'a fortifiée par une chaîne continue de rochers qui s'étendent fort loin dans la mer; & du côté de l'est où cette chaîne est moins forte, les habitans y ont ajouté des forts, des batteries, des parapets & des lignes. Toutes les Bermudes forment ensemble la figure d'un croissant, & malgré leur multitude elles sont contenues dans l'espace d'environ six ou sept lieues.

Nous eûmes assez de peine à trouver le moyen d'aborder au port de Saint-Georges. Il

n'y a que deux endroits par lesquels il puisse recevoir les vaisseaux ; & les rochers , dont une partie est cachée sous l'eau jusqu'à la surface , en rendent l'accès si difficile , que sans un bon pilote , il est presque impossible de trouver le canal. Mais les plus grands vaisseaux entrent sans peine par la véritable route. La difficulté de l'accès , & la certitude du naufrage pour ceux qui s'approchent sans précaution , a fait donner par les espagnols le nom d'îles du Diable aux Bermudes. Après beaucoup d'observations nous entrâmes heureusement dans le port. Il est défendu par six ou sept forts , où l'on ne compte pas moins de soixante-dix pièces de canon. La ville de Saint-Georges est située au fond. Les noms des forts sont King's-Castle , Charles-Fort , Pembroke-Fort , Cavendis-Fort , Davyes-Fort , Warwick-Fort , & Sandy's-Fort.

Quoique la dépendance des îles Bermudes ne soit pas fort gênante , elles ont un gouverneur nommé par l'Angleterre. Nous ne lui communiquâmes point le projet de notre pêche , qui nous auroit obligé peut-être à quelque nouveau traité ; mais feignant d'être partis de la Jamaïque pour nous rendre à la Caroline , nous lui demandâmes seulement la permission de profiter , pour satisfaire notre curiosité , du vent qui nous avoit jetés dans son île. Il y joignit

toutes fortes d'honnêtetés & de careffes. La ville est composée d'environ mille maisons, assez bien bâties. Elle est ornée d'une très-belle église, & d'une bibliothèque publique, dont elle a l'obligation au chevalier Thomas-Bray, le patron des sciences en Amérique. On y voit aussi une fort belle salle pour les assemblées publiques.

Outre la ville de Saint-Georges, qui est le centre de son canton, il y a dans l'île huit autres habitations qui portent le nom de tribus. Leurs noms sont, Hamilton-Tribe, Smith's-Tribe, Devonshire-Tribe, Pembroke-Tribe, Paget's-Tribe, Warwick-Tribe, Southampton-Tribe, & Sandy's-Tribe, Devonshire au nord, & Southampton au sud, sont des paroisses qui ont chacune leur église, avec une bibliothèque. Il n'y a point de paroisses dans aucune des petites îles, & tous leurs habitans sont rangés sous quelqu'une des huit tribus de l'île de Saint-Georges. Dans le quartier de Southampton, est un petit port de même nom. On en trouve quelques autres autour de l'île, comme celui du Great-Soud, celui d'Harrington dans la tribu d'Hamilton, & celui de Paget dans la tribu qui porte ce nom.

Le climat, dans les Bermudes, est un des plus sains & des plus agréables du monde; &, si l'on excepte les désordres qu'y causent quel-



quelquefois les ouragans , rien n'égale la beauté & la sérénité qui paraissent continuellement la face du ciel. On n'y connoît point d'autre saison que le printems ; & quoique les arbres y perdent leurs feuilles, il leur en renaît de nouvelles pendant que les autres tombent. Les oiseaux s'y accouplent dans tous les mois de l'année, & tout le pays est sans cesse rempli de grains, de fleurs, & de fruits délicieux. A la vérité, le tonnerre y cause souvent des ravages extraordinaires, jusqu'à fendre les rochers les plus durs & les plus épais. Ces fortes d'orages ne manquent point de revenir au commencement des nouvelles lunes, & l'on observe que lorsqu'il paroît un cercle autour de la lune, la tempête est toujours terrible. Les vents du nord dominent aussi dans l'île vers les mois qui répondent à notre hiver. La pluie n'y est pas fréquente, mais elle n'y est jamais modérée ; & l'obscurité qu'elle répand dans l'air, a quelque chose d'effrayant. On y voit rarement de la neige. Le terroir est de différentes couleurs dans toutes les îles, & par une conséquence assez ordinaire, il y est de différente nature. Le brun est le meilleur, Celui qui est blanchâtre, & qui tire sur le sable, n'est guère inférieur ; mais le rouge, qui ressemble à l'argile, est absolument mauvais, Deux ou trois pieds au-dessous de la

première couche, on trouve une matière solide que les habitans appellent le roc, mais avec peu de raifon; car il n'est pas plus dur que la marle, & les pores en font auffi larges que ceux de la pierre ponce. Ces pores contiennent beaucoup d'eau, & malgré les raifons qui lui font donner le nom de roc, les racines des arbres y pénètrent, & n'en reçoivent pas moins leur nourriture. On trouve communément de l'argile au-deffous. La plus dure de cette espèce de roc est toujours fous les terres rouges. Elle reçoit un peu d'eau; & fa forme est par couches, comme celles des ardoifes dans leur carrière.

Il n'y a presque point d'eau fraîche dans les Bermudes. Celle dont les habitans font ufage vient de ces rocs, au travers defquels elle se diftile; mais elle conferve toujours des particules de fel, comme l'eau de la mer, après avoir passé par le fable. Il n'y en a point d'autre néanmoins que de cette espèce, & celle de pluie qu'on recueille dans des citernes.

Sans m'arrêter au témoignage des habitans, je fus persuadé par nos yeux, en parcourant toutes les parties de l'île, que le terroir, tel que je le viens de représenter, est d'une fécondité admirable. Il produit régulièrement deux fois l'année. On sème en Mars pour recueillir

au mois de Juillet ; & dans le cours du mois d'Août , pour être payé de ses peines au mois de Décembre. Le bled d'Inde est le principal pain qu'on recueille dans les Bermudes , comme dans toutes les parties de l'Amérique ; il sert à la subsistance du commun des habitans. Mais on trouve dans les campagnes la plupart des autres plantes , qui sont propres aux Indes occidentales , particulièrement celle du tabac , qui n'y est pas néanmoins excellente. Les bois méritent plus d'admiration que l'ancien Liban. Il n'y a point d'arbre , utile ou agréable , dans l'Amérique & dans l'Europe , qui n'y croisse sans culture. Les orangers y sont d'une beauté , & leur fruits d'une excellence , qui surpasse tout ce qu'on rapporte des autres lieux.

A l'égard des animaux , le chevalier Georges Sommers , & les premiers anglois qui se sont établis aux Bermudes , n'y en trouvèrent point d'autres que des porcs , des insectes , & des oiseaux. M. Sommers , ayant été jeté dans l'île par un naufrage , fit sortir de son bord quelques porcs qui lui restoient , pour les faire paître à découvert. Ils furent bientôt joints par un monstrueux porc sauvage , qui les suivit à leur retour ; les gens de l'équipage le tuèrent , & trouvèrent sa chair d'un excellent goût. Ceux qui furent tués dans la suite avoient tous le

poil noir ; ce qui fit juger aux anglois qu'ils y avoient été laissés par les espagnols , & qu'ils s'y étoient multipliés , parce que ceux qu'on a portés d'Espagne au continent de l'Amérique , étoient tous de cette couleur.

La première mention qu'on trouve des îles Bermudes dans les auteurs anglois , est dans le voyage du capitaine Lancafter , parti de Londres en 1593 , pour aller tenter de nouvelles découvertes. Ce capitaine renvoyant , d'Hispaniola en Angleterre , un homme de son équipage , nommé Henry May , obtint son passage dans un vaisseau françois , commandé par M. de la Barbotiere , qui fut jeté sur le rivage d'une des îles qu'on appelloit déjà les Bermudes. Il est fort vraisemblable qu'elles n'avoient point alors d'habitans ; car étant à trois cens lieues de la plus proche partie du continent de l'Amérique , les indiens n'entendoient point assez la navigation pour s'être écartés si loin de leurs bords. On prétend qu'elles avoient reçu le nom de Bermudes , d'un espagnol nommé Jean Bermudes , qui les découvrit plusieurs années avant M. May. Cependant on ne lit nulle part qu'il y ait pris terre. Si d'autres espagnols y ont abordé après lui , il paroît que c'est par des naufrages ; & nos anglois ont trouvé dans la suite , entre les îles , des restes de vaisseaux &

d'autres débris, qu'ils ont reconnus pour françois, hollandois, & portugais, autant que pour espagnols. Philippe second, ne laissa point d'accorder en 1572, la propriété des Bermudes à Ferdinand Camelo ; mais il n'en prit jamais possession.

La relation que May fit de sa découverte, à son retour en Angleterre, fut confirmée ensuite par les chevaliers Georges Sommers & Thomas Gates, qui y furent jetés comme lui par un naufrage, en 1609. Cependant personne ne fut tenté d'y former aucun établissement jusqu'au second voyage du chevalier Sommers, qui y fut envoyé de la Virginie, & qui y trouva la fin de sa vie. C'est de lui que ces îles ont pris dans nos auteurs le nom de Sommers-Ilands. Ses gens, au lieu de retourner à la Virginie, suivant l'ordre qu'il leur avoit donné en mourant, prirent le parti de se rendre en Angleterre avec le corps de leur capitaine, dont ils ne laissèrent aux Bermudes que le cœur & les intestins. Douze ans après, le capitaine Butler, qui fut renvoyé directement de Londres aux mêmes îles, y fit construire un fort beau monument sur le lieu où les restes de monsieur Sommers étoient enterrés. Cet ouvrage subsiste encore, & nous le visitâmes avec le respect qu'inspirent toujours ces fortes de lieux.

On nous raconta que la première fois que le chevalier Sommers avoit été aux Bermudes, il y avoit laissé à son départ deux de ses gens, qui étant menacés de la mort pour un crime capital, s'étoient sauvés dans les bois. Ils y étoient encore au second voyage du chevalier. La nécessité leur ayant servi d'aiguillon, ils avoient trouvé le moyen de vivre des productions naturelles du pays; & sans autre instrument que leurs mains, ils s'étoient bâti une cabane qu'ils habitoient ensemble dans l'île de Saint-Georges. Leurs noms étoient Christophe Carter, & Edouard Waters. Après la mort de Sommers, & lorsqu'ils virent ses gens dans la résolution de retourner en Angleterre, ils pensèrent si peu à les suivre qu'ils persuadèrent à l'un d'entr'eux de demeurer avec eux dans leur île. Il se nommoit Edouard Chard. Leur société ne pouvoit augmenter. Ils étoient tous trois seigneurs de l'île; mais semblables aux autres rois, ils ne furent pas long-tems sans prendre querelle. Chard & Waters en étoient au point de se battre, lorsque Carter, qui ne les haïssoit pas moins tous deux, mais qui appréhendoit de demeurer seul, les menaça de se déclarer contre celui qui donneroit le premier coup. Enfin la nécessité les fit redevenir amis; ils se joignirent pour faire quelque découverte utile.

Le

Le hafard leur fit trouver , entre les rochers , la plus grande pièce d'ambre gris qu'on ait jamais vue dans une feule maffe. Elle pefoit quatre-vingt livres. Ils en pêchèrent quantité d'autres petites pièces , & la poffeffion d'un tel tréfor leur fit lever la tête. Dans les transports de leur joie ils ne cherchèrent plus que les moyens d'en faire ufage pour fe rendre riches & heureux. Toutes les idées qui peuvent tomber dans l'efprit s'étant préfentées à eux fuccelfivement , ils s'arrêtèrent enfin à la réfolution défefpérée de conftruire une barque le mieux qu'il leur feroit poffible , & de fe rendre à la Virginie , ou à Terre-Neuve , fuyant qu'ils feroient aidés par le vent & les flots. Mais avant qu'ils euflent pu fe mettre en état d'exécuter un projet fi peu fensé , le capitaine Mathieu Sommers , frère du chevalier de ce nom , arriva d'Angleterre avec un vaiffeau qu'il commandoit , & foixante hommes d'équipage. Depuis la mort du chevalier , & fur le rapport de fes gens , il s'étoit formé à Londres une compagnie des Bermudes , qui y envoyoit pour gouverneur M. Richard Moor. Le capitaine Sommers & M. Moor , descendirent dans une plaine de l'île de Saint-Georges , où ils bâtirent la première maifon , ou plutôt une cabane , puifqu'elle n'étoit compofée que de feuilles de palmier. Cependant elle étoit affez grande pour M. Moor



& sa famille. Tous les gens ayant suivi son exemple, ils firent une espèce de ville, qui reçut le nom de Saint-Georges, & qui est devenue dans la suite une des plus belles de nos colonies d'Amérique; car toutes les maisons sont de bois de cèdre, & les forts qu'on y a joints, des plus belles pierres du monde.

M. Moor n'étoit qu'un charpentier; mais il entendoit le génie & l'architecture, & ses talens naturels le rendoient fort propre à l'emploi dont il étoit chargé. Il employa tous ses soins à fortifier l'île, & ne poussa pas avec moins d'ardeur l'entreprise de la plantation. Il traça le plan de la ville, telle qu'elle est aujourd'hui. Il forma ses gens aux exercices de la guerre, & leur procura des munitions. Il bâtit aussi une église de cèdre; & le vent l'ayant renversée, il en rebâtit aussitôt une autre dans un lieu moins exposé aux tempêtes.

Dans la première année de son gouvernement, il lui arriva un autre vaisseau, avec une recrue de trente hommes, & de nouvelles provisions. Quelque tems après, il découvrit la pièce d'ambre gris que Carter, Waters & Chard avoient cachée, & prétendant qu'elle lui appartenoit en qualité de gouverneur, il s'en mit en possession. N'ayant point manqué d'en envoyer une partie à la compagnie de Londres, avec du cèdre, des

drogues, du tabac, & les autres productions de l'île, il inspira beaucoup de zèle aux négocians anglois pour la propagation de cette colonie. Les espagnols l'attaquèrent, mais sans succès. Enfin, dans l'espace de quelques années, l'établissement devint assez considérable pour se soutenir par ses propres forces, & pour négliger la liaison qu'il avoit eue jusqu'alors avec l'Angleterre. Il se rendit, par degrés, si indépendant, que si l'on a continué d'y envoyer des gouverneurs, c'est moins pour y exercer leur autorité que pour y soutenir un vain nom dont ils ne retirent presque aucun avantage.

Ce fut pendant le gouvernement de M. Moor qu'arriva ce fameux événement qui a causé tant d'embarras à nos physiciens. On ne connoissoit point de rats dans l'île. Cependant il s'y en trouva tout d'un coup un si prodigieux nombre que la terre en fut couverte. Il n'y avoit point d'arbre au pied duquel ils n'eussent des nids. Ils mangèrent tous les fruits, & jusqu'aux arbres qui les portoient. Le bled, & tous les autres grains furent dévorés dans les champs & les greniers. Les trapes, le poison, les chats mêmes & les chiens furent des secours inutiles. Ce fléau dura cinq ans entiers, après lesquels il cessa tout d'un coup, sans qu'on ait mieux expliqué sa fin que son origine. La seule explication qui ait quelque

vraisemblance, est celle qui attribue l'arrivée des rats aux vaisseaux. On conçoit qu'il put en sortir un grand nombre, & que le climat s'est trouvé propre à leur prompte multiplication. Mais comment comprendre qu'elle ait pu devenir si prodigieuse, & qu'elle ait cessé tout d'un coup ?

Tandis que je me procurois toutes ces informations dans l'île de Saint - Georges, M. Rindkly, sous prétexte de visiter les autres îles, s'exerçoit ardemment à la pêche de l'ambre gris, & réussissoit beaucoup mieux qu'aux îles de Bahama. En moins de huit jours, il en pêcha une quantité si considérable, que se bornant à ce qu'il avoit dans sa pinque, autant par la crainte de s'attirer quelque persécution des habitans de l'île, que pour se ménager le pouvoir d'y revenir, il me rejoignit à Saint-Georges beaucoup plutôt que je ne m'y étois attendu. Nous prîmes le parti de remettre à la voile dès la même nuit, sans avoir été soupçonnés d'autre dessein que celui d'aller directement à la Caroline.

M. Thorough, qui n'avoit pas goûté notre entreprise, fut agréablement surpris de nous voir arriver avec une cargaison si précieuse. L'ambre gris étant rare à la Jamaïque, nous aurions trouvé sur le champ à nous défaire du nôtre avec beaucoup d'avantage, si nous n'avions espéré d'en tirer beaucoup plus en Europe.

Mais cette augmentation de richesses avoit changé toutes nos vues. Au lieu de prendre le commerce de M. Thorough, nous étions résolus de l'abandonner à mon fils, en nous associant à ses entreprises, & de retourner à Londres par les plus courtes voies. Le bruit de notre expédition s'étant répandu par l'indiscrétion de nos matelots, il n'y eut pas de marchands à Port-Royal qui ne fussent tentés de suivre notre exemple. Round, qui avoit été notre guide, & que nous avions amené, suivant notre promesse, pour lui procurer quelque petit établissement, fut sollicité par des offres beaucoup plus considérables que les nôtres. Mais ce bon vieillard n'ayant point eu d'autre vue que de se procurer le repos dont il jouissoit déjà dans un petit emploi que M. Thorough lui avoit fait obtenir à notre sollicitation, refusa de s'engager dans de nouvelles entreprises.

Pendant le peu de séjour que nous avons fait à la Jamaïque, je n'avois pas négligé de prendre, suivant mon usage, des informations sur l'intérieur du pays. Je laisse à part tout ce qu'on trouve de sa situation dans les relations ordinaires. Elle est à cent quarante lieues de Carthagène au sud-ouest, & à cent soixante de Rio de la Hacha. Sa figure est ovale. Suivant

les dimensions qu'on avoit prises assez récemment , on lui donnoit dans sa plus grande longueur cent soixante-dix mille , & soixante-dix dans sa plus grande largeur , qui est à peu près au milieu de l'île. Vers ses deux extrémités, elle se rétrécit par degrés , jusqu'à ce qu'elle se termine en deux pointes. On prétend qu'elle contient environ cinq millions d'acres , dont la moitié est cultivée. Elle est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes , qui s'étendent des deux côtés jusqu'à la mer , & d'où coulent quantité de rivières , qui répandent la fécondité dans toutes les parties de l'île. Du côté du midi elle a quantité d'excellentes baies , telles que Port-Royal , Port-Morant , Oldharboug , Point-Negril , le Port Saint-François , Michael's-Hole , Micarry-Bay , Alligator-Pound , Point-Pedro , Paratta-Bay , Luana-Bay , Blewfield's-Bay , Cabarita's-Bay , & plusieurs autres , qui peuvent recevoir commodément toutes sortes de vaisseaux. L'île est divisée en seize paroisses , dont voici la situation , en faisant le tour du pays depuis Port-Morant.

1. La paroisse de Saint-David. Elle contient outre Port-Morant , qui est une baie sûre & commode , la petite ville de Cree-Town : le pays est bien planté. Il est défendu par un petit

fort, où l'on entretient douze soldats en tems de guerre. Cette paroisse fournit beaucoup d'eau fraîche & de bois.

2. La paroisse de Port-Royal, où l'on voit les restes d'une des plus belles & des plus riches villes de l'Amérique, qui donne son nom à la paroisse. La ville de Port-Royal s'appelloit autrefois Coguay, & lorsqu'elle subsistoit sous ce nom elle occupoit toute cette langue de terre qui ne s'étend pas moins de dix milles dans la mer, mais qui est si étroite dans quelques endroits qu'elle n'a pas la largeur d'un trait de flèche. C'est à la pointe de cette langue que les anglois avoient bâti leur nouvelle capitale, parce que le port y est si commode & la mer si profonde, que les vaisseaux les plus pesans y sont en sûreté. La pointe forme elle-même le port, qui est sans difficulté un des meilleurs de toute l'Amérique. Il a le corps de l'île au nord & à l'est, la ville au sud, de sorte qu'il n'est ouvert qu'au sud-ouest. Mille vaisseaux y peuvent tenir, sans rien craindre du vent. L'entrée est défendue par le Fort-Charles, qui est le meilleur de tous les forts anglois dans l'Amérique. Il contient soixante pièces de canon, & une garnison constamment entretenue par la couronne Britannique. On donne trois lieues de largeur au port,

La grande rivière sur laquelle est situé Saint-Jago, ou Spanish-town, se jette dans cette baie. C'est là que tous les vaisseaux viennent faire de l'eau & du bois. La facilité de l'ancrage, & la profondeur de l'eau qui met un vaisseau de mille tonneaux en état de communiquer au rivage par des planches, avoient rendu Port-Royal, la principale ville de l'île, en y attirant d'abord les marchands. Ils y furent bientôt suivis par les artisans de toute espèce; de sorte qu'en 1692, lorsque l'île fut presque abîmée par le plus terrible de tous les ouragans, on y comptoit deux mille maisons qui se louoient aussi cher qu'à Londres. Les habitans y étoient en si grand nombre, qu'on y avoit levé un régiment complet de milice. Cependant, à la réserve des commodités du port, elle n'a rien d'avantageux dans sa situation, puisqu'on ne trouve aux environs ni bois, ni pierres, ni herbe, ni même d'eau fraîche. Le terroir est un sable toujours échauffé, & l'abondance des marchands, qui y tiennent comme une foire perpétuelle, y met une cherté excessive dans toutes les denrées. Le revenu du ministre de cette paroisse est de deux cens cinquante livres sterling. La ville après avoir été renversée par l'ouragan de 1692, avoit été rebâtie fort promptement; mais dix ans après elle fut ruinée encore une fois par le feu: sur quoi



l'assemblée du conseil résolut que, sans penser à la rétablir, tous les habitans se retireroient à Kingston dans la paroisse de Saint-André. Elle avoit ordonné aussi que la foire & les marchés seroient transférés au même lieu : mais les avantages du port, ont fait négliger ces loix. On a recommencé à bâtir Port-Royal, & dans peu de tems, il y a beaucoup d'apparence que la ville sera plus belle & plus peuplée que jamais.

3. La paroisse de Saint-André, où est la ville de Kingston, se trouve située sur la même baie; mais elle est devenue moins considérable depuis qu'on a fait de Kingston même une paroisse séparée.

4. La paroisse de Kingston. En 1695, les cours de la justice & les chambres de l'amirauté, y furent transférées par un acte du parlement. La ville s'est augmentée après la ruine de Port-Royal, jusqu'à sept ou huit cens maisons; mais il n'y a point d'apparence qu'elle conserve longtemps ses avantages, quoiqu'elle soit située sur la même baie que Port-Royal.

5. Sainte-Catherine. Dans cette paroisse est la petite ville de Passage-Fort, à l'embouchure de la rivière qui vient de Spanish-Town, & à six mille de cette ville & de Port-Royal. On y compte environ deux cens maisons, qui ne sont pour la plupart que des hôtelleries pour les pas-

sans qui vont de Port-Royal à Spanish-Town. La rivière est gardée par un fort & une batterie de dix ou douze pièces de canon. Il y a dans cette paroisse une autre rivière qu'on nomme Black-River, ou la rivière Noire.

6. A six mille dans les terres est la paroisse de Saint-Jean, une des plus agréables, des plus fécondes & des mieux peuplées de l'île entière. On en peut juger par les noms de ses plantations qui sont Spring-Valley, Golden-Valley, Spring-Gardea, &c. c'est-à-dire la vallée du printems, la vallée d'or, &c.

7. On trouve ensuite Spanish-Town ou Saint-Jago, autrefois capitale de l'île lorsque les espagnols en étoient les maîtres, & qui conserve même encore cette prérogative. Avant que les anglois l'eussent réduite en cendres, en la conquérant, elle contenoit plus de deux mille maisons, avec seize églises. Mais depuis qu'ils y ont exercé leur furie, on n'y voit que les restes de deux églises, & sept ou huit cens maisons, qui sont encore fort agréables, & fort commodes. Saint-Jago avoit été bâtie par Christophe Colomb, qui lui donna le nom de San - Jago de la Vega, d'où il tira lui-même ensuite son titre de duc de la Vega. Il y a derrière la ville une plaine spacieuse où l'on voyoit paître du tems des espagnols, une multitude innombrable de

toutes sortes de bestiaux. Ses murs sont arrosés par la rivière qui se décharge à Passage-Fort. Le canal en est fort beau & procure mille agrémens à la ville, mais il n'est pas navigable. Les espagnols l'appeloient Cobre-Rio, ou rivière de Cuivre, parce qu'elle coule sur des mines de ce métal. Spanish-Town est à douze milles de Port-Royal, & les anglois ont pris tant de goût pour cette ville, que non-seulement ils lui ont conservé le nom de capitale, mais qu'aux cinq ou six cens maisons qui restent de l'établissement des espagnols, ils en ont ajouté plus de quinze cens, ce qui en fait une place considérable. Les habitans aiment le faste & les plaisirs. La plaine qu'ils appellent la Serana, & qui sert de promenade aux personnes de bel air, est aussi remplie vers le soir que le parc de Saint-James à Londres & le Cours à Paris. La ville est gardée pendant la nuit par un guet à pied & à cheval.

8. Sainte Dorothee. C'est dans cette paroisse qu'est Oldharbour, ou le vieux port, à quatre ou cinq lieues de Saint-Jago. Ce port, qui est une espèce de petit golfe, peut contenir cinq cens vaisseaux de la première grandeur.

9. La paroisse de Vere. On y trouve Carlisle, petite ville de quarante ou cinquante maisons, & la baie de Macary, qui est excellente pour la construction des vaisseaux,

10. Sainte-Elisabeth est la dernière paroisse du côté du sud. Dans la baie où tombe la rivière Blewfeld, étoit autrefois située fort proche du rivage, une ville nommée *Oristan*, qui avoit été bâtie par les espagnols. Il y a sur cette côte un grand nombre de rochers, & quelques petites îles à peu de distance, comme *Serranilla*, *Quitelvena*, *Serrana*, &c. On raconte qu'un espagnol nommé *Serrano*, ayant été jeté par un naufrage dans la dernière de ces îles y passa trois ans seul, tandis qu'un de ses compagnons qui s'y trouvoit par la même disgrâce, y mena aussi une vie solitaire, dans l'opinion que l'île n'avoit pas d'autre habitant que lui. Enfin, s'étant rencontrés, ils vécurent encore quatre ans ensemble, avant que d'autres accidens leur procurassent le moyen d'en sortir. Jusqu'à la pointe de *Negril*, il y a d'autres plantations à l'occident. Cette pointe, qui a une fort bonne rade, nous sert beaucoup dans les guerres avec l'Espagne, pour observer les vaisseaux ennemis qui viennent de la Havane ou qui s'y rendent.

Un peu plus loin, au nord-ouest, étoit située *Seville*, sur la côte de la mer. C'étoit la seconde ville que les espagnols avoient bâtie à la Jamaïque. Elle étoit grande. On y voyoit une riche abbaye, dont *Pierre Martyr*, qui a écrit les *décades des Indes occidentales*, étoit abbé. Onze

lieues plus loin, à l'est étoit la cité de Mellila, le premier lieu où les espagnols eussent bâti, ou du moins qu'ils eussent honoré du nom de ville. C'est-là que Christophe Colomb fit naufrage, en revenant de Veragua au Mexique. Elle étoit située dans la paroisse de Saint-Jacques, qui est l'onzième, & qui a peu d'habitans. La douzième, qui se nomme Sainte-Anne, n'est pas mieux peuplée. 13. Celle de Clarendon contient un grand nombre d'habitans, & ne touche à la mer d'aucun côté. 14. Sainte-Marie, qui suit celle de Sainte-Anne, contient Rio-Novo, où les espagnols se retirèrent après avoir été forcés d'abandonner les parties méridionales de l'île. 15. On trouve ensuite Saint-Thomas en vallée, où l'abondance répond au soin de la culture, & qui est suivie de Saint-George, dernière paroisse de la Jamaïque. Saint-Thomas fait la partie nord-est du pays. On y trouve le port Francis, nommé par d'autres le port Antonio, un des meilleurs ports de la Jamaïque. Il est bien fermé & parfaitement couvert. Son seul défaut est d'avoir une entrée fort difficile, parce que le canal est trop resserré par la petite île de Lynch qui est à la bouche du port, & qui appartient aux Comtes de Carlisle, de la maison des Stuarts. La côte du nord aussi bien que celle du sud, ont plusieurs ports excel-

lents ; mais c'est la côte du sud qui est la mieux peuplée ; l'une & l'autre sont remplies de curiosités naturelles, dont M. le docteur Sloane a publié la relation, après avoir passé plusieurs années à la Jamaïque.

On pourra connoître tout d'un coup la proportion des richesses de toutes les paroisses, en jetant les yeux sur la répartition d'une taxe de 450 livres sterling, qui fut levée dans tout le pays pour l'entretien de leurs agens en Angleterre.

	l.	s.	d. ft.
Port-Royal ;	49	10	10
Saint-André,	52	17	5
Sainte-Catherine,	56	16	3
Sainte-Dorothée,	25	3	1
Vere,	47	1	8
Clarendon,	42	1	8
Sainte-Elisabeth,	51	6	8
Saint-Thomas au nord-est,	27	10	0
Saint-David,	16	11	0
Saint-Thomas en vallée,	29	9	0
Saint-Jean,	15	8	3
Saint-Georges,	3	15	6
Sainte-Marie,	11	13	7
Sainte-Anne,	7	2	6
Saint-Jacques,	2	16	8
Kingston,	19	5	0

Le terroir de la Jamaïque est bon & fertile dans toutes ses parties, sur-tout du côté du nord, où la terre est blanchâtre & mêlée en plusieurs endroits de terre glaise. Au sud-est elle est rougeâtre & sablonneuse. Mais en général, le fond de l'île est excellent & répond fort bien à l'industrie de ceux qui le cultivent. Les arbres & les jardins y sont toujours verts, toujours chargés de fleurs ou de fruits, & chaque mois de l'année ressemble pour l'agrément à nos mois d'Avril & de Mai. Il y a dans toutes les parties de l'île, mais particulièrement au sud & au nord, un grand nombre de savanas, ou de plaines dans lesquelles il croît naturellement du bled d'Inde. On en trouve jusqu'au centre des montagnes. C'est comme l'asyle des bêtes féroces, quoiqu'il y en ait aujourd'hui beaucoup moins qu'à l'arrivée des anglois. Les espagnols y nourrissoient de grands troupeaux, qu'ils étoient obligés de garder avec beaucoup de soin, & qui se sont tellement multipliés, qu'on en trouve en plusieurs endroits qui sont devenus tout-à-fait sauvages. Les anglois en tuèrent une prodigieuse quantité, lorsqu'ils se furent emparés de l'île, ce qui n'empêche point qu'il n'en reste encore beaucoup dans les montagnes & dans les bois. Les savanas peuvent passer pour la plus stérile partie de la Jamaïque;

éux  
cu-  
pane  
leurs

pro-  
s, en  
ce de  
out le  
An-

d. ft.

10  
5  
3  
1  
8  
8  
8  
0  
0  
0  
3  
6  
7  
6  
8  
0



ce qui vient uniquement de ce qu'elles demeurent fans culture. Cependant la feule nature y produit de l'herbe fi épaiſſe que les habitans font quelquefois forcés d'y mettre le feu & de la brûler.

Comme la Jamaïque eſt la dernière des Antilles du côté du nord, elle eſt celle dont le climat eſt le plus tempéré; & de tous les pays qui ſont entre les tropiques, il n'y en a point où la chaleur ſoit moins incommode. Les vents d'eſt, les pluies fréquentes, les roſées de la nuit y tempèrent continuellement l'air; & juſqu'à la terrible révolution de 1692, on auroit eu peine à trouver au monde un lieu plus agréable & plus ſain. A l'orient & à l'occident, l'île eſt plus ſujette aux vents & à la pluie qu'au nord & au ſud, à cauſe de la multitude & de l'épaiſſeur des forêts. Dans les parties montagneuſes l'air eſt moins chaud, & l'on s'y plaint quelquefois de la fraîcheur exceſſive des matinées.

Avant le terrible ouragan de 1692, on ne connoiſſoit point à la Jamaïque, comme dans les autres Antilles, ces tempêtes furieuſes qui détruifoient les vaiſſeaux juſques dans les ports, & qui faiſoient voler les maiſons dans l'air, mais depuis ce tems-là elle eſt expoſée à ce fléau comme les îles voiſines. En général les mois de Mai & de Novembre y ſont humides,  
&

& l'hiver n'y est différent de l'été que par la pluie & le tonnerre, qui sont alors plus violens que dans les autres saisons : le vent d'est commence à souffler vers neuf heures du matin, & devient plus fort à mesure que le soleil s'élève sur l'horison, ce qui facilite le travail à toutes les heures du jour. Les jours & les nuits sont presque égaux en longueur pendant toute l'année, & l'on n'y apperçoit presque point de différence. Voici d'autres observations, qui paroîtront curieuses.

Pendant la nuit le vent souffle de tous côtés à la fois sur l'île de la Jamaïque, de sorte que les vaisseaux ne peuvent alors en approcher sûrement, ni en sortir avant le jour. Lorsque le soleil se couche, les nuées qui s'assemblent prennent différentes formes, suivant les montagnes; & les vieux matelots distinguent vers le soir chaque montagne par la forme qu'ils voyent prendre aux nuées. On a raison d'attribuer ce phénomène aux arbres qui attirent ou qui arrêtent les nuées, puisqu'à mesure qu'on rase les forêts, les nuées, & par conséquent les pluies, deviennent plus rares & moins épaisses. A la pointe de la Jamaïque, où est situé Port-Royal, il pleut à peine quarante fois dans l'année. Vers Port-Morant, on ne voit guères d'après midi sans pluie pendant huit ou neuf mois, à éom-

mencer du mois d'Avril, pendant lequel il ne tombe aucune pluie. A Spanish-Town, il ne pleut que trois mois dans le cours de l'année.

Les étrangers qui arrivent à la Jamaïque suent continuellement à grosses gouttes pendant les trois quarts de l'année, après quoi cette incommodité cesse. Mais une sueur si excessive n'affoiblit point. La soif, qu'elle procure souvent, s'apaise avec un peu d'eau-de-vie. La plus chaude partie du jour est vers huit heures du matin, lorsqu'il n'y a presque point de vents.

Dans la plaine, qu'on appelle des *Magots*, qui est au milieu de l'île, entre les paroisses de Sainte-Marie & de Saint-Jean, lorsqu'il pleut; & que la pluie s'arrête dans les plis de quelque habit, elle se change, dans l'espace d'une demi-heure, en magots. ( 1 ) Cependant le séjour de cette plaine n'est pas mal sain; & quoiqu'on y trouve par-tout de l'eau à cinq ou six pieds sous terre, on peut y passer la nuit à découvert sans en recevoir aucune incommodité. Le vent de mer ne se fait point sentir à la Jamaïque avant huit ou neuf heures du matin, & cesse ordinairement à quatre ou cinq heures après-midi. Mais dans les mois d'hyver le même

---

( 1 ) Petits vers semblables à ceux qui s'engendrent dans le fromage.

vent souffle quelquefois quatorze jours & quatorze nuits de suite. Alors il n'y a point de nuées; & ce qui tombe du ciel est seulement de la rosée. Mais pendant le vent du nord, qui dure quelquefois aussi long-tems dans la même saison, il n'y a ni nuées ni rosée. Les nuées commencent vers quatre heures du soir à s'assembler sur les montagnes, tandis que le reste du ciel demeure serein jusqu'au soleil couchant.

Les productions de l'île sont les mêmes qu'à la Barbade, & dans la plupart des Antilles. Mais le sucre de la Jamaïque est plus brillant & d'un grain plus fin. Aussi se vend-il en Angleterre cinq ou six schellings de plus par cent. En 1670, on ne comptoit à la Jamaïque, que soixante dix moulins à sucre, qui en produisoient 2000000 de livres; mais cette quantité est fort augmentée. L'indigo y est en plus grande abondance que dans aucune autre colonie angloise. Le cacao n'y est plus aussi bon qu'il étoit autrefois; parce qu'à force d'en planter, la terre ou le fruit se sont altérés. Il faut consulter monsieur Sloane pour toutes les autres plantes de la Jamaïque: Elle abonde sur-tout en drogues & en herbes médicinales, telles que le gaine; la false-pareille; la casse, le tamarin, la vanille; &c. On y trouve des gommés & des racines

précieuses. La cochenille, ou plutôt la plante qui la produit, croît aussi à la Jamaïque; mais les habitans, faute d'industrie, n'en tirent pas beaucoup d'avantages; sans compter que le vent d'est, qui lui est contraire, l'empêche de parvenir à sa maturité.

Il n'y a peut-être point de colonie au monde où les bestiaux soient en aussi grand nombre qu'à la Jamaïque. Les chevaux y sont à si bon marché qu'on en achète de fort bons pour sept ou huit francs. Les ânes & les mulets s'y donnent aussi pour rien. Les moutons y sont gros & fort gras. La chair en est fort bonne, mais leur laine n'est d'aucun usage. Elle est d'une longueur extraordinaire & mêlée de mauvais poil. Les chèvres & les porcs y sont aussi en abondance, & d'un aussi bon goût que ceux de la Barbade. J'ai déjà dit quelle quantité de vaches & de taureaux l'on y trouve dans les montagnes; mais la difficulté de les tuer fait qu'on en tire des autres colonies.

Les baies, les étangs, & les rivières sont remplies des meilleurs poissons de l'Europe & de l'Amérique. Le principal est la tortue, parce qu'on en tire un double avantage. Il s'en trouve une quantité prodigieuse sur les côtes, à la gauche de Port-Negril, & sur-tout proche des petites îles de Camaros, où tous les ans il vient

plusieurs vaisseaux des îles Caraïbes, qui en emportent des cargaisons entières. La chair de ce poisson passe pour la meilleure & la plus saine de toutes les nourritures de l'Amérique. Le docteur Stubb a remarqué que le sang des tortues est plus froid qu'aucune sorte d'eau de la Jamaïque, ce qui n'empêche point que le battement de leur cœur ne soit aussi vigoureux que celui des animaux les plus vifs, & leurs artères aussi fermes que celles d'aucune espèce de créature. Il n'y a point d'espèce d'oiseaux ni de gibier qui manque à la Jamaïque, & l'on y trouve plus de perroquets que dans toutes les autres îles. Les fleurs, les fruits, & les herbes, y sont les mêmes qu'à la Barbade.

On remarque néanmoins quelques différences singulières dans leur nature. Les arbres de la même espèce ne mûrissent point dans le même tems à la Jamaïque; c'est-à-dire, que dans une rangée de pruniers, par exemple, les uns poussent des feuilles & les autres des fleurs, tandis que d'autres portent déjà des fruits. On voit souvent les jasmins pousser leurs fleurs avant leurs feuilles, & pousser aussi de nouvelles fleurs après que leurs feuilles sont tombées. Je ne dirai rien du cacao, qui y croît si heureusement. Monsieur Louth a traité cette matière avec beaucoup d'étendue. Une seule remarque qui fera

juger des profits du cacao , c'est qu'un arpent a valu , pour ceux qui le cultiveient , jusqu'à 200 livres sterling de revenu. Le piment est une autre richesse propre à l'île , & qui en tire le nom de *poivre de la Jamaïque*. M. Sloane lui attribue des qualités merveilleuses pour la guérison de quantité de maladies.

On ne doute point qu'il n'y ait des mines de cuivre ; & les espagnols rapportent que les grosses cloches de Saint-Jago viennent des mines du pays. Pourquoi n'y en auroit-il pas d'argent comme dans l'île de Cuba ? Mais les anglois se sont plus attachés à cultiver la superficie de la terre qu'à chercher des trésors incertains dans ses entrailles. Quelques années après mon retour en Europe , un habitant fort grossier a eu le bonheur de trouver sur les côtes , une masse d'ambre gris qui pesoit cent quatre-vingt livres. M. Louth , en parle dans son second volume , page 492 , & M. Tredway , qui avoit vu cette pièce , a laissé aussi par écrit , qu'il y avoit remarqué un bec , des ailes , & quelque partie d'un corps ; d'où il concluoit que l'ambre gris , dans son origine , a été quelque créature animée. Il ajoute même qu'un homme de foi l'avoit assuré qu'il avoit vu cette créature en vie ; d'autres sont persuadés que c'est l'excrément de la baleine ; d'autres , que c'est le suc de quelque arbre ,



qui se distille sur le bord de la mer par ses racines.

On pourroit faire beaucoup de sel à la Jamaïque; car il s'y trouve quantité de lieux propres à cette opération. On se borne néanmoins à la quantité nécessaire pour l'usage des habitans. Dans l'année de mon séjour on y en avoit fait cent mille boisseaux.

Je laisse toutes les différentes sortes d'animaux dont M. Sloane a donné la description. Mais l'impression qui me reste encore du monstre, qui se nomme Alligator, m'oblige de rapporter ce que j'en ai vu. C'est la plus terrible créature que j'aie jamais rencontrée dans mes voyages. Je revenois seul de la maison de campagne de M. Thorough, où j'avois laissé mon fils & ma belle-fille. Une odeur fort agréable, que je sentis au long de la rivière, me fit bien juger qu'il s'y trouvoit quelque chose d'extraordinaire; mais ne pensant à rien moins qu'à la véritable cause, je marchois sans précaution, lorsque je découvris presque à mes pieds une bête dont la seule vue m'auroit causé le plus vif effroi, quand elle ne m'auroit pas fait rappeler tout d'un coup ce que j'avois entendu raconter de l'alligator. Mon bonheur voulut que je ne me trouvassé point dans la ligne directe du monstre, sans quoi je n'aurois jamais échappé à ses cruelles dents. Je

retournai tout tremblant sur mes pas, & prenant avec moi mon fils & tous ses gens, nous revînmes bien armés, & nous n'eûmes pas de peine à tuer le monstre, en le prenant comme l'usage en est ordinaire aux habitans. Il étoit long de dix-huit pieds. Son dos étoit couvert d'écailles impénétrables. J'assistai à l'ouverture qu'on en fit dans la maison de M. Thorough, & je trouvai beaucoup de plaisir à l'odeur qui sortoit de ses entrailles.

Les alligators sont des animaux amphybies. Ils vivent de chair, & la cherchent avidement; mais ils dévorent peu d'hommes, parce qu'il est aisé de les éviter. Ils ne peuvent se mouvoir qu'en ligne droite, ce qu'ils font en s'élançant avec beaucoup de vitesse; mais il leur faut beaucoup de tems pour se tourner. Leur dos est défendu par des écailles si fortes qu'elles sont impénétrables; & la seule manière de les blesser est de les prendre par les yeux ou par le ventre. Ils ont quatre pieds, ou quatre nageoires, qui leur servent à nager & à marcher. On ne leur connoît aucunes sorte de cris; ce qui les fait croire aussi muets que les poissons. Voici leur manière de chasser; ils se tiennent sur le bord des rivières, pour y attendre les animaux qui y viennent boire, & lorsqu'ils les voient à leur portée, ils se jettent dessus &

les dévorent. Comme ils ressemblent beaucoup à de longues pièces de bois, cette forme trompe facilement les yeux, & rend leur chasse plus certaine. Mais le mal qu'ils sont capables de causer, est compensé par l'utilité qu'on tire de leur graisse, qui est admirable pour toutes les maladies des os & des jointures. L'excellente odeur qu'ils exhalent sans cesse est une espèce d'avertissement contre leurs surprises; & par un instinct naturel, on voit jusqu'aux bestiaux se détourner lorsqu'ils commencent à la sentir. Ils sont leurs petits comme les crapaux; c'est-à-dire, par des œufs, qui demeurent dans le sable sur le bord des rivières, & qui reçoivent leur fécondité de la chaleur du soleil. Ces œufs ne sont pas plus gros que ceux des poules d'Inde, & leur ressemblent beaucoup par l'écaille, excepté qu'ils n'ont aucune tache. Dès que les petits en sortent, ils gagnent aussitôt la rivière.

La forme générale des alligators est la même que celle des lézards. Il n'y a point de différence non plus dans leur marche. Mais leurs dents sont aussi grandes & aussi fortes que celles des plus grands chiens. Il est surprenant qu'un animal si terrible puisse être tué si facilement. Les domestiques de mon fils, qui étoient versés dans cette sorte d'expédition, s'en approchèrent sans aucune crainte, en observant seulement de le

prendre de travers, & de tourner à mesure qu'ils le voyoient s'agiter pour regagner la ligne droite. Avec de grands bâtons armés d'un fer pointu, qu'ils avoient apportés, ils lui firent des blessures si profondes au ventre & derrière les pattes, que nous le vîmes bientôt sans autre signe de vie qu'un tremblement qui avoit encore quelque chose d'effroyable.

Entre les curiosités naturelles de la Jamaïque, on compte plusieurs sources d'eau minérale, dont quelques-unes sont naturellement si chaudes qu'on y cuit non-seulement des œufs, mais jusqu'à des écrevisses & des poulets. On leur attribue des qualités surprenantes, parmi lesquelles on met celle de guérir les maladies vénériennes.

Rien ne donne une si haute idée du commerce de la Jamaïque, que le faste des négocians & des chefs de plantations. Ils ne sortent que dans des carrosses à six chevaux, précédés & suivis d'une livrée nombreuse à cheval. On y comptoit, pendant mon séjour, soixante mille anglois, & cent mille nègres. Les plaisirs y sont les mêmes qu'en Angleterre. Il y arriva, peu de tems avant mon départ, un évènement qui dut servir d'exemple à tous les prodigues. Deux jeunes gens, fils de deux frères, se trouvoient si riches, après la mort de leurs pères, qu'ils passioient pour les plus considérables partis de l'île. La passion du

jeu, qu'ils entretenoient depuis long-tems, leur fit tellement oublier le soin de leurs affaires, & celui de leur établissement, que le jour & la nuit ils étoient enfermés avec des gens moins riches qu'eux, mais plus habiles, qui travailloient ardemment à les ruiner. Quelques parens qui leur restoient, craignant les suites de cette ivresse, & voyant leurs remontrances inutiles, s'adressèrent au gouverneur, pour le faire servir du moins à troubler une société dont l'exemple pouvoit devenir pernicieux à la jeunesse. Le duc de Portland entra dans leurs vues. Il envoya quelques-uns de ses gardes porter aux joueurs l'ordre de rompre leur assemblée. Mais ils arrivèrent dans le tems qu'un des associés venoit de perdre une très-grosse somme. Le chagrin où il étoit de sa perte, l'ayant porté à faire aux gardes une réponse fort brusque, ceux-ci la repoussèrent par d'autres injures, & la querelle devint si vive qu'il y eut de leur part, & de celle des joueurs, plusieurs personnes dangereusement blessées. Un mépris si éclatant de l'autorité du gouverneur choqua toute la ville. Il en fut lui-même si offensé, qu'il fit enlever sur le champ tous les joueurs qui se trouvèrent assemblés, entre lesquels les deux cousins étoient encore. Ils furent conduits à la prison publique. Mais au lieu de les y renfermer étroitement, on leur laissa la

liberté de voir leurs amis ; & malheureusement les seuls qui les visitèrent furent des gens qui cherchoient moins à les consoler qu'à contribuer à leur ruine, Ils gagnèrent tous ensemble les geoliers par leurs profusions , & la prison même devint bientôt pour eux un lieu de plaisir & de dissipation, où le jeu, la bonne chère, & toutes les autres débauches furent poussées secrètement à l'excès. Les deux cousins s'y marièrent avec les deux filles du geolier , qui étoient d'ailleurs aimables & fort bien élevées. Mais leur père, qui croyoit avoir fait la fortune de ses filles, & qui voulut approfondir les affaires de ses gendres, fut surpris d'apprendre, des compagnons mêmes de leurs débauches, qu'ils devoient aux uns & aux autres la valeur de tout leur bien. A la vérité, c'étoient les dettes du jeu, qui étoient encore sans autre engagement que leur parole. Cependant il crut devoir s'adresser au gouverneur, pour assurer du moins la dot de ses filles. Le duc de Portland, aigri par les parens mêmes des deux cousins, qui étoient au désespoir de leur infame conduite, renvoya cette affaire au tribunal ordinaire de la justice, avec des recommandations particulières aux juges pour la pousser vigoureusement. Par leur première sentence, ils nommèrent des curateurs. Mais ce premier remède ne servit qu'à rendre le mal plus pressant,

Le soin qu'ils prirent pour l'éclaircissement du bien des deux prodigues, fit voir que leurs affaires étoient déjà ruinées sans ressource. Le geolier, homme violent, fut si désespéré d'avoir si mal placé ses filles, qu'ayant querellé ses deux gendres dans leur prison, il en vint aux mains avec eux. La supériorité des forces l'emporta. Ils le tuèrent à force de coups, & l'une de ses deux filles, qui se présenta dans ce furieux moment pour le défendre, eut le même sort que son père. Mais cette tragédie n'étoit pas terminée. Celui des deux cousins qui vit sa femme expirante sous les coups de l'autre, tourna aussitôt sa rage contre le meurtrier de ce qu'il aimoit. Il le tua dans le même lieu. Une si affreuse scène fut bientôt suivie de l'exécution publique du dernier coupable, qui fut condamné quatre jours après à perdre la tête. Ce qui lui restoit de bien, à lui & à son cousin, fut sauvé des mains des joueurs, qui n'osèrent se présenter pour faire valoir leurs prétentions. La justice assigna une dot considérable à la fille du geolier qui survivoit, & le reste retourna aux héritiers naturels.

Cette fille, qui devenoit un fort bon parti, & qui ne manquoit d'aucun des agrémens de son sexe, fut recherché aussitôt par quantité de jeunes gens. Mais le chagrin qui lui restoit de son aventure, la fit penser à quitter la Jamaïque, pour



aller chercher un établissement en Angleterre. Nous commençons à faire les préparatifs de notre départ. Elle vint nous prier de lui accorder le passage. Rien n'empêchoit que nous ne lui fissions cette faveur. Cependant M. Thorough, qui se trouvoit lié avec un de ses nouveaux amans, nous pria de la solliciter en faveur de son ami, & de nous dispenser même, sous quelques prétextes, de la recevoir dans notre bord. Elle attribua nos sollicitations à des motifs tous différens ; & s'étant figurée que nous attachions quelque honte à l'aventure de sa famille & à la sienne, qui nous faisoit sentir de la répugnance à l'obliger, elle s'accorda pour son départ avec le capitaine d'un autre vaisseau.

Le père d'Helena, cette jeune espagnole dont nous avons favorisé la fuite, arriva dans le même tems de Carthagène, avec une suite qui fit prendre une haute opinion de ses richesses. Quoique l'amour paternel lui eût fait perdre tout d'un coup le souvenir de l'offense, il n'avoit pas voulu entreprendre le voyage de la Jamaïque sans avoir obtenu un passeport du gouverneur ; & ce soin avoit été la seule cause de son retardement. Sa fille, qui n'avoit reçu dans cet intervalle aucun avis de ses dispositions, commençoit à se croire abandonnée de son père, & paroïssoit résolue de fixer son établissement à la Jamaïque. M. le duc

de Portland, à qui son aventure avoit donné la curiosité de la connoître, lui marquoit tant d'estime & d'amitié, que la malignité du public l'avoit déjà soupçonné de sentir pour elle quelque chose de plus tendre. J'aurois pu servir à la justifier, moi qui la voyois beaucoup plus familièrement, & qui n'avois pas fait difficulté de la proposer à ma belle-fille, pour sa compagne & son amie. Je lui dois ce témoignage, que pendant plus de six mois qu'elle passa dans le plus intime commerce avec nous, il n'y eut rien dans sa conduite, ni dans celle de son mari, qui ne répondit parfaitement à la première idée qu'ils nous avoient donné tous deux de leur caractère. Le vieil espagnol eut la prudence, à son arrivée, de s'adresser à M. Rindekly, & à moi, pour apprendre de nous quelle avoit été la conduite de sa fille, avant que de lui rendre son amitié. Il nous fit d'abord quelques plaintes du secours que nous avions prêté à leur évasion; mais en lui expliquant les circonstances, nous lui fîmes confesser que l'humanité nous en avoit fait une loi. Il finit par nous en faire des remerciemens, & recevant avec une vive satisfaction le témoignage que nous lui rendîmes en faveur de ses enfans, il nous marqua tous les sentimens d'une vive amitié. M. le duc de Portland, qui étoit le plus galant de tous les hommes, & qui

méloit peut-être quelques sentimens de tendresse à l'estime qu'il avoit pour sa fille, le traita, pendant son séjour à Spanish-Town & à Port-Royal, avec toute la politesse qu'il auroit eue pour un espagnol du premier rang.

M. Rindekly avoit réparé notre équipage, en recevant à notre service tous les matelots qui s'étoient présentés, & les circonstances ne lui avoient pas permis d'être fort difficile sur le choix. Comme nous ne pensions plus qu'à retourner directement en Angleterre avec une cargaison des meilleures marchandises de l'Amérique, il se présenta plusieurs personnes qui nous demandèrent le passage. Le bonheur de ma famille nous fit recevoir M. Speed, un riche marchand, qui, ayant perdu depuis quelque tems sa femme, & se trouvant dans un âge fort avancé, avec deux fils qu'il aimoit tendrement, s'étoit déterminé, sur leurs instances, à retourner à Londres avec toute sa fortune. Il avoit disposé d'une excellente plantation en faveur d'un quaker de Philadelphie, qui l'avoit à la vérité payée tout ce qu'elle valoit, mais qui avoit mérité de lui cette préférence, par un service fort singulier. M. Speed, revenant de la Virginie, où ses affaires l'avoient conduit, s'étoit embarqué sur un vaisseau qui apportoit du bled & d'autres grains à la Jamaïque. En  
faisant

faisant le tour des îles, comme j'ai remarqué qu'on y est presque toujours forcé dans certaines saisons, il avoit été jeté, par un ouragan, dans l'île de Nevis, où il tomba malade à Charles-Town. Le vaisseau qui l'y avoit apporté reprit sa route, & laissa M. Speed à Charles-Town, dans un état si désespéré; qu'il passoit pour mort. Cette nouvelle fut apportée à sa famille, qui faisoit son séjour à Spanish-Town, & s'y confirma d'autant plus qu'ayant été plus de six mois sans se rétablir, & sans trouver la moindre occasion pour informer sa femme & ses enfans de sa situation, il fut réduit à la dernière nécessité dans l'île de Nevis. Quelques honnêtes gens, à la vérité, prirent soin de lui, sur la seule foi de ses discours; car il n'y étoit connu de personne. Mais n'ayant pu obtenir qu'on fit les frais de le reconduire exprès à la Jamaïque; le chagrin de se trouver comme abandonné à son infortune, lui fit prendre la téméraire résolution de partir dans une petite barque, avec deux matelots à qui elle appartenoit, & qu'il avoit gagnés par la promesse d'une grosse récompense. Leur voile n'ayant pas long-tems résisté au vent, ils se trouvèrent sans secours pour se conduire, & jetés, après deux ou trois jours d'agitation, dans une petite île à peine connue, quoiqu'ha-

bitée par quelques familles angloises. Elle se nomme Anguilla. Les habitans en sont si pauvres, & si accoutumés à la paresse & à l'oisiveté, qu'on auroit peine à se le persuader d'une colonie d'anglois si l'on n'en étoit informé par des relations certaines. Ils sont sans commerce avec les îles voisines, sans prêtres, sans juges, & presque sans chefs; car chaque famille ne reconnoît point d'autre autorité que celle du plus ancien, & n'y défère même que dans les cas où le bien public est intéressé. Leurs occupations, comme leurs richesses, consistent dans la culture de leurs terres, dont ils ne tirent que ce qui est purement nécessaire à leur nourriture. Leur ignorance & leur grossièreté sont si excessives, qu'ils ne savent point l'origine de leur établissement. Leurs voisins, dans d'autres îles, n'en sont pas mieux informés; & si l'on considère qu'il n'y a pas deux siècles que nos anglois occupent quelques-unes des Antilles, on admirera sans doute que dans un espace si court les mœurs, & même la raison, soient capables d'une si étrange révolution.

M. Speed fut reçu néanmoins fort humainement de ces anglois barbares. Sa maladie, dont l'impatience de retourner dans sa famille ne lui avoit pas permis d'attendre tout-à-fait la fin, se renouvela avec plus de danger que jamais.

Il fut encore près de trois mois à l'extrémité, dans l'île d'Anguilla. Enfin, ses forces étant revenues, il reprit la résolution de se confier aux flots dans sa barque, avec les secours que ses deux matelots purent se procurer pour rendre leur navigation plus certaine. Mais en avançant dans une mer dangereuse, ils donnèrent contre un rocher qu'ils n'avoient point apperçu, & qui fendit si malheureusement leur barque qu'elle coula presque aussitôt à fond. Ils se trouvèrent tous trois sans autre ressource que deux rames, qu'ils avoient eu le tems de lier ensemble à la première vue de leur malheur. Ils s'y tinrent si fortement attachés que malgré l'agitation des vagues, ils passèrent un jour presque entier dans cette affreuse situation. Vers le soir, un vaisseau qui alloit d'Antego à la Jamaïque, se trouva si près d'eux qu'ils eussent pu se faire entendre si l'extinction de leur voix ne les eut empêchés de jeter des cris. Mais par le plus heureux hasard, le quaker, qui étoit à bord, apperçut un corps qu'il prit pour quelque monstre marin. Sans autre soupçon, il prit lui-même un croc, qu'il lança dessus, & qui saisit les rames dans l'endroit où elles étoient liées. La facilité qu'elles eurent à suivre lui fit bientôt découvrir trois hommes, & l'on trouva aussitôt le moyen de les secourir. M. Speed, tout af-

foibli qu'il étoit encore par une longue maladie , avoit résisté plus vigoureusement que ses deux compagnons à l'impression de la crainte & des flots. Il en vit mourir un presqu'au moment qu'ils furent tirés dans le vaisseau , & l'autre peu de jours après. Son bienfaicteur , avec les principes de charité qui sont ordinaires dans sa secte , continua , sans le connoître , de lui rendre tous les services dont il avoit besoin dans sa misère ; & par la crainte d'en diminuer le mérite aux yeux du ciel , il refusa ensuite toutes les récompenses que la générosité & la reconnaissance portèrent M. Speed à lui offrir. Dans le marché même qu'il fit avec lui pour sa plantation , il voulut , par le même motif , qu'elle fût estimée sa juste valeur ; de sorte que l'unique obligation qu'il eut à M. Speed fut de l'avoir préféré à quantité d'autres qui s'étoient présentés pour l'acheter.

Nous eûmes encore pour compagnon de voyage , le colonel du Bourgay , françois réfugié , fort aimé de M. le duc de Portland , qui l'avoit nommé son lieutenant-général dans le gouvernement de la Jamaïque. Il devoit retourner à Londres sur le *Kingston* , qui l'avoit amené avec M. le duc ; mais une querelle qu'il prit avec le capitaine , lui fit naître l'envie de nous demander le passage. Cet officier françois



n'eut pas le tems de se faire des amis à la Jamaïque par son mérite, & s'y fit un grand nombre d'ennemis par ses prétentions. Ayant vu les appointemens du gouverneur augmentés jusqu'à 5000 livres sterling, c'est-à-dire presque au double, il s'étoit cru en droit de demander la même augmentation pour les siens, & la faveur de M. le duc de Portland avoit fait une espèce de loi au conseil de lui accorder sa demande. Mais tout le monde avoit murmuré de cette exaction. Son emploi même étoit un surcroît de charge que la colonie croyoit inutile lorsque le gouverneur y faisoit sa résidence, & dont elle avoit espéré se délivrer à l'arrivée du duc. Cependant ce seigneur, qui vouloit rendre service à M. du Bourgay, avoit déclaré dans son premier discours, que l'intention du roi étoit qu'il fût reçu avec des honneurs & des appointemens. L'assemblée avoit d'abord écouté cette déclaration d'un air fort mécontent, ce qui n'empêcha point qu'elle n'accordât 1000 liv. sterling au colonel. Mais les défaits qu'il prévint dans un office si peu goûté du public, lui fit prendre le parti de retourner en Angleterre, pour y jouir tranquillement de son titre & du revenu.

Toutes nos affaires étant arrangées avec M. Thorough & mon fils, nous mîmes à la

voile dans un tems si serein, que nous devions espérer la plus favorable navigation. Cette espérance fut renversée dès le premier jour par une horrible tempête, qui brisa deux de nos mâts, & qui nous fit regarder comme un bonheur d'être jetés sur la côte de Saint-Domingue, entre le petit port de Ceresa & la capitale Espagnole. Le vent ayant changé pendant la nuit, nous aurions pu nous garantir du danger qui nous menaçoit, si notre vaisseau n'avoit pas eu besoin de réparations. Mais il s'y étoit fait plusieurs voies d'eau, qui nous forcèrent de demeurer deux jours à l'ancre. Un pressentiment secret m'avoit rendu l'humeur extrêmement chagrine, lorsque nous fûmes abordés par deux vaisseaux de guerre espagnols, auxquels nous ne vîmes aucune apparence de pouvoir résister. Quoiqu'il ne nous fissent point appréhender d'hostilités, & que retournant à Londres en qualité de marchands, notre malheur ne dût nous en faire attendre que des politesses & du secours, il n'étoit que trop à craindre, dans des circonstances où les plaintes des deux nations augmentoient tous les jours, qu'ils ne nous fissent essuyer du moins des recherches incommodés. M. du Bourgay, qui étoit homme de courage, paroissoit aussi désespéré que nous de n'être pas en état de rejeter toutes les pro-

positions dont nous pouvions craindre des suites désagréables. Mais il fallut céder à la nécessité. Les espagnols, qui n'avoient pas moins de quatre cens hommes sur leurs deux bords, vinrent à nous avec toute la hauteur qu'ils pouvoient tirer d'une telle supériorité. Ayant reconnu que nous étions chargés en marchandises pour l'Europe, il ne leur resta, pour chercher des prétextes à nous quereller, que de visiter exactement notre cargaison. Elle consistoit en sucre, en indigo, en ambre gris, & en drogues des meilleures espèces, qu'ils ne purent méconnoître pour des effets de la Jamaïque; mais en portant leurs recherches jusques dans la chambre qui m'étoit commune avec M. Rindekly; ils trouvèrent nos trois caisses de perles, dont ils nous demandèrent aussitôt l'origine. Comme il ne nous restoit de notre ancien équipage que le pilote & deux valets, ils auroient mal réussi à tirer de nos gens d'autres lumières que celles qu'ils reçurent de nous. Je leur avois répondu qu'ayant fait le voyage de la plupart de nos établissemens, j'avois ramassé le trésor qu'ils me voyoient, dans différentes colonies; ils prirent là-dessus plusieurs de nos matelots à l'écart, & les menaces ne furent pas moins employées que les offres pour leur arracher notre secret. Mais tandis qu'ils se donnoient des mouvemens inutiles, un de leurs

gens trouva dans un petit tiroir, qui tenoit à l'une des caiffes, le mémoire qui contenoit non-seulement le nombre des perles, mais quelques observations sur celles qui avoient été pêchées en notre présence, & sur les différens lieux de la Marguerite, d'où nous avions tiré les autres. Si ce n'étoit point assez pour découvrir tout le mystère de notre voyage, il n'en falloit pas tant pour fournir à nos ennemis le prétexte qu'ils cherchoient. Ils conclurent que les perles étoient un bien qui venoit des pays Espagnols, & sur la seule contradiction qu'ils prétendirent trouver entre nos premières réponses & le mémoire, ils se saisirent des perles comme d'un vol qu'ils étoient en droit de réclamer. A toutes nos plaintes, ils ne répondirent qu'en faisant valoir la bonté qu'ils avoient de nous laisser notre ambregris, parce qu'ils ne voyoient pas si clairement, nous dirent-ils, qu'il vint des colonies d'Espagne, quoiqu'ils n'eussent que trop de raisons de le soupçonner. Ils ajoutèrent qu'ils vouloient nous apprendre les procédés justes & honnêtes, & qu'ils exhortoient notre nation à profiter de ces exemples. Je ne puis douter que M. Rindekly & M. du Bourgay ne ressentissent des agitations cruelles en se voyant forcés de souffrir cette raillerie. Mais les miennes furent si vives, que m'étant jeté sur mon lit j'y demurai long-

tems sans connoissance , & que je ne revins de cet état que pour tomber dans une dangereuse maladie.

Nous eûmes la liberté de remettre à la voile. Ce ne fut pas sans avoir consulté entre nous si nous ne devions pas porter nos plaintes au gouverneur de Saint-Domingue , & lui demander la restitution d'un bien qui nous étoit arraché contre toutes fortes de droits. Mais outre que mille exemples nous apprennent trop clairement qu'il n'y avoit point de justice à espérer, les deux vaisseaux de guerre avoient cinglé en pleine mer , & nous devions juger que s'ils n'étoient pas partis du port pour quelque voyage, ils s'éloignoient peut-être pour aller partager nos dépouilles.

M. Speed , dont le caractère étoit la bonté & la douceur , ne me quitta pas un moment pendant ma maladie. Comme il ne pouvoit douter qu'elle ne vînt de ma perte , & qu'en s'efforçant de me consoler, il me donna lieu de lui raconter l'histoire de ma fortune , & combien le malheur qui venoit de m'arriver mettoit de changement dans mes espérances, il fut informé par degrés de la situation de ma famille. L'intérêt qu'il prit ensuite à ma santé me parut encore plus vif. Ses deux fils même partagèrent les affinités & les soins de leur père. Enfin , profi-

tant un jour de quelques momens de relâche que la fièvre m'avoit accordés, il me fit tant de questions sur l'âge & le caractère des deux filles qui me restoient à marier, que je ne crus pas sa curiosité sans dessein. M. Rindekly me dit le même jour, qu'il lui avoit parlé de moi dans les termes les plus tendres, & qu'il avoit voulu savoir comment il se trouvoit d'avoir épousé ma fille. Ces discours néanmoins ne produisirent point d'autre ouverture pendant le reste de notre voyage.

Ma santé empirant de jour en jour, monsieur Rindekly, dont l'amitié pour moi ne s'étoit jamais refroidie, prit la résolution, sans me consulter, de relâcher au premier lieu où je pourrois recevoir du secours & du soulagement. Nous étions sans chirurgien; & dans l'abondance de mille drogues dont notre vaisseau étoit chargé, personne ne se fioit assez à ses lumières pour me proposer d'en faire usage. Je fus saigné trois fois par mon valet, qui n'avoit que son adresse naturelle pour me rassurer; car il portoit des lancettes dont il n'avoit jamais fait d'usage. Cependant je me trouvai beaucoup mieux en arrivant à la vue des Canaries, & si M. Rindekly s'étoit rendu à mes instances, nous aurions continué notre route sans nous arrêter. Nous avons rencontré depuis deux jours le *Kinston*, qui avoit

fait une fort heureuse route, puisqu'il étoit parti de la Jamaïque après nous. C'étoit une escorte qui me faisoit insister à le suivre. Et monsieur du Bourgay, qui ne désiroit que de se revoir à Londres, aima mieux se réconcilier avec son ennemi que de manquer l'occasion de hâter son retour. Il nous quitta pour passer dans son bord, tandis que l'amitié de M. Rindekly, & de monsieur Speed, fit tourner nos voiles vers le port de Ferro. Nous connoissions ce lieu, & ce fut la raison qui nous le fit préférer à celui de Canarie; sans compter que le ressentiment dont nous étions remplis contre les espagnols, nous faisant relâcher à regret sur leurs terres, le port où nous pouvions aborder avec moins de répugnance, étoit celui où leur nation étoit en plus petit nombre.

Les hafards ne sont jamais surprenans sur mer, parce que c'est proprement l'empire de la fortune. Il me parut bien merveilleux néanmoins que le premier visage que je reconnus en débarquant à Ferro, fut celui de M. King qui se promenoit sur le port. Je l'avois laissé dans l'île de Java, si content de sa fortune & si accoutumé au pays, qu'il étoit résolu d'y passer le reste de ses jours. Cependant la perte de ses enfans, que la petite vérole avoit emportés dans un espace fort court, lui avoit inspiré du dé-



goût pour son établissement. Il avoit chargé un vaisseau de tout son bien, & s'y étoit embarqué avec sa femme ; il retournoit à Londres pour se procurer la satisfaction de laisser du moins ses richesses à des héritiers qui lui appartenissent de plus près que les hollandois. Sa femme s'étoit trouvée fort mal sur son vaisseau, & c'étoit une raison de santé qui l'avoit porté comme nous à relâcher dans l'île de Ferro. Il devint bientôt l'ami de M. Speed & de M. Rindekly, autant qu'il étoit le mien. Mais sa femme, moins heureuse que moi, mourut quelques jours après de sa maladie.

Trois semaines de repos, me rétablirent si parfaitement que je fus le premier à parler de notre départ. M. Rindekly n'avoit pas tant perdu le souvenir des côtes d'Afrique que les desirs de son cœur ne tournassent encore de ce côté-là. Il s'imagina même que dans le regret que je sentoie de notre perte, j'aurois plus de facilité à former avec lui quelque nouveau projet, & n'ayant rien de réservé pour M. Speed, il me renouvela cette proposition dans sa présence. Mais outre que la cargaison de notre vaisseau ne nous permettoit pas de risquer témérairement tant de richesses, je commençois à sentir une vive impatience de me revoir à Londres. Les réflexions que notre perte & la dou-

leur même qu'elle m'avoit causée, me faisoient faire tous les jours sur la fragilité des biens de la fortune, m'apprenoient à borner plus que jamais mes desirs, & à me croire trop heureux de pouvoir jouir tranquillement d'une situation aussi douce que celle où j'allois me voir encore. Je considérois que M. Speed, M. King, monsieur Thorough, après avoir passé toute leur vie à s'enrichir par le commerce, n'en avoient pas d'autre fruit à recueillir que celui que je pouvois déjà m'assurer comme eux, & que si j'étois moins riche, je ne laissois pas de l'être assez pour me procurer toutes les douceurs qu'un esprit raisonnable peut attendre des richesses. J'avois sur eux cet avantage qu'étant plus jeune, l'avenir me promettoit plus de tems pour jouir. C'étoit un bien dont je ne pouvois me priver sans folie, puisque j'étois capable de le sentir. Mon fils & l'aînée de mes filles étoient heureusement établis. N'étois-je point en état de faire une condition aussi heureuse à mes autres enfans? & pourquoi risquer non-seulement ma santé & ma vie, mais la certitude présente de ma fortune pour des espérances incertaines? Je fis entrer d'autant plus facilement M. Rindekly dans ces principes, qu'ils furent secondés par les raisonnemens & les conseils de M. Speed. La tristesse que M. King ressentoit de la mort de

la femme, ne l'empêcha point de fortifier mon parti par ses réflexions. Enfin nous remîmes à la voile; avec le seul désir d'arriver promptement en Angleterre. Je n'ose dire que ma modération fut récompensée par la justice du ciel; mais en passant à la vue de Madere, nous rencontrâmes une chaloupe montée de six personnes qui luttoient contre les flots, c'est-à-dire; qui se servoient de toute leur adresse & de toutes leurs forces; pour gagner l'île. Les flots leur étoient si contraires que le secours des rames paroissoit peu leur servir. Aussitôt qu'ils nous eurent apperçus, ils abandonnèrent tout autre dessein; pour se laisser conduire au vent qui les pouffoit vers nous. A mesure qu'ils approchoient, nous remarquâmes qu'ils étoient si mouillés par les vagues qu'on ne pouvoit distinguer la couleur de leurs habits. Enfin nous les reçûmes à bord; mais ce ne fut pas sans difficulté. Deux femmes qui étoient dans cette malheureuse troupe tombèrent évanouies, lorsque leur chaloupe fut accrochée au vaisseau. Les hommes qui les conduisoient n'étoient guères dans un meilleur état. Nous apprîmes d'eux en fort peu de mots qu'ils étoient échappés au plus affreux de tous les naufrages, & que voguant depuis deux jours dans la chaloupe à la merci des flots, ils nous devoient la vie qu'ils recevoient de notre

secours. La foiblesse où ils étoient tous ne leur permettant point de parler davantage, ils nous demandèrent la liberté de se reposer & le tems de reprendre leurs forces. On tira de la chaloupe avec eux quelques malles ; & un coffre fort pesant, dont ils nous recommandèrent de prendre un soin particulier. Dès le même jour, une des deux femmes, qui paroissoit âgée de cinquante ans, mourut entre les bras de l'autre qui étoit sa fille ; & des quatre hommes, deux nous parurent si mal que nous espéâmes peu pour leur vie.

Nous leur faisons rendre toutes sortes de soins, sans permettre à notre curiosité de les interroger. A peine avions-nous pu distinguer leur nation, parce que nous ayant reconnus pour anglois, ils nous avoient parlé dans notre langue, mais avec peu d'exactitude ; & nous ne nous trompions point en les croyant espagnols. Pendant trois jours ils eurent toute la liberté qu'ils souhaitoient, dans une cabane qu'on leur avoit abandonnée. Le quatrième, ils firent prier le capitaine d'y passer. M. Rindekly qui avoit toujours porté ce titre, ne laissa point de me demander si je voulois paroître pour lui, & m'en pressa même, par la seule haine qu'il portoit aux espagnols. J'y consentis pour l'obliger. On me fit approcher d'un homme qui paroissoit

expirant. Il lui restoit néanmoins assez de voix pour faire entendre le discours qu'il me tint, & à ses compagnons qui étoient dans la même chambre que lui.

Il me déclara qu'il étoit espagnol; & qu'ayant commandé long-tems un vaisseau de guerre en Amérique, il revenoit avec sa famille pour jouir en Espagne de quelques richesses qu'il avoit amassées. Il avoit essuié une furieuse tempête, qui l'avoit forcé de se mettre dans sa chaloupe avec sa femme, sa fille, trois hommes de son équipage, & ce qu'il avoit pu sauver de plus précieux. Son vaisseau avoit péri presqu'au même moment à ses yeux, & l'intérêt de son propre salut, lui avoit fait une cruelle nécessité de s'éloigner du reste de ses gens, dont la plupart s'étoient efforcés inutilement de gagner sa chaloupe à la nage. Après avoir erré pendant deux jours, il s'étoit apperçu que la force des vagues lui avoit fait manquer l'île de Madere, & nous l'avions trouvé dans les efforts qu'il faisoit pour reprendre le dessus du vent. Il doutoit qu'il y eût pu réussir, puisqu'ayant passé deux jours & une nuit presque sans nourriture, sa vigueur & celle de ses gens étoit aussi épuisée par le besoin que par le travail. J'en pouvois juger par l'état où je les avois trouvés, par la mort de sa femme, & par la sienne qu'il  
ne

ne sentoit point éloignée. Les trois espagnols qu'il avoit avec lui étant des domestiques auxquels il n'avoit qu'une confiance médiocre, il se flattoit de pouvoir faire plus de fond sur des gens tels que nous, dont la politesse & l'humanité le prévenoient en notre faveur. Son plus cher trésor étoit sa fille, quoiqu'il n'estimât pas moins de cent mille ducats les coffres qu'il avoit sauvés du naufrage. Il me la confioit avec tout le bien qui alloit être son héritage; & puisque nous allions passer au long de l'Espagne, il me conjuroit de la remettre dans le premier port où elle voudroit débarquer. Il ajouta qu'il plaignoit le sort de cette chère fille; qui alloit se trouver plus étrangère dans sa patrie qu'en Amérique, & qu'il ne pouvoit trop se reprocher un malheureux voyage qu'il n'avoit entrepris que par l'ambition de paroître en Espagne avec une fortune pour laquelle il n'étoit pas né.

Je l'assurai que dans son malheur, il devoit rendre grâces au ciel de l'avoir fait tomber entre nos mains, & je lui promis avec serment que nous nous ferions un point d'honneur de répondre à sa confiance. Il donna ordre à ses gens d'exécuter toutes mes volontés, & à sa fille de m'obéir comme à lui. Elle n'avoit pas plus de dix-sept ans. L'abattement où je la voyois me fit craindre que sa vie ne fût pas plus longue

que celle de son père. Je l'embrassai en lui promettant de prendre pour elle tous les sentimens qui pouvoient adoucir sa perte & faciliter ses affaires. Notre familiarité devint plus étroite après cette explication. J'étois à tous momens dans leur cabane , & je leur rendis toutes fortes de soins ; mais le père n'en eut pas besoin long-tems. Je le vis mourir entre les bras de sa fille , après m'avoir répété , dans les termes les plus tendres , la prière qu'il m'avoit faite de lui tenir lieu de ce qu'elle alloit perdre.

M. Rindekly à qui j'avois rendu un compte fidèle de mes engagemens , n'approuva pas beaucoup la proposition que je lui fis de nous arrêter à Cadix. Il craignoit les espagnols autant qu'il les haïssoit. Cependant mes promesses étoient si formelles , que l'honnêteté ne me permettoit pas d'y manquer. Je le forçai d'en convenir , & j'obtins sa parole qu'il ne s'y opposeroit point. Dans cet intervalle je consolais la jeune espagnole , qui se nommoit Anna Pelez , & je m'apercevois avec plaisir que mes consolations n'étoient pas inutiles. Elle perdit encore un de ses trois domestiques , & la santé des deux autres ne paroïssoit pas plus assurée ; mais la sienne se fortifia de jour en jour. Nous commençons à découvrir les côtes d'Espagne , sans qu'elle m'eut encore fait connoître ses des-



seins, & je persistois toujours dans la pensée de nous arrêter à Cadix; mais lorsque je lui en fis la proposition, elle me pria d'écouter ce qu'elle avoit médité depuis la mort de son père. Elle étoit née, me dit-elle, en Espagne, mais fille d'un soldat; & sans aucune connoissance de sa famille, qui de l'aveu de son père, étoit fort obscure. Il étoit parti avec elle & sa mère, dans un vaisseau qui menoit quelques troupes à la Havane; & s'étant distingué par son courage & sa conduite; il étoit parvenu de degrés en degrés à commander un vaisseau de guerre; sur lequel il avoit trouvé les occasions de s'enrichir. Le désir de s'établir dans sa patrie, lui avoit fait quitter l'Amérique; & sous la conduite d'un père, elle n'avoit pas douté qu'elle ne pût trouver quelque agrément en Espagne. Mais le malheur qu'elle avoit eu de le perdre, changeoit entièrement sa situation. A qui s'adresseroit-elle à Cadix, ou dans une autre ville; lorsqu'elle n'y connoissoit personne; & si elle cherchoit ses parens dans les Asturies d'où elle savoit que son père étoit originaire; comment pourroit-elle supporter le désagrément de tomber dans une famille vile & pauvre; avec l'éducation qu'elle avoit reçue, & l'habitude où elle étoit de vivre dans le commerce des honnêtes gens? Sa répugnance étoit si forte à pa-

roître en Espagne sans connoissances & sans appui, que dans l'impuissance de retourner sur le champ à la Havane, & remplie de la confiance que celle même de son père lui avoit inspirée pour moi, elle ne balançoit point à me demander la permission de me suivre en Angleterre. Il n'y avoit point de lieu au monde où elle ne pût vivre heureuse lorsqu'elle y vivroit avec honneur. Je rendrois témoignage de son aventure, & de sa naissance. Je la tenois des mains de son père. Elle ne doutoit pas qu'avec le caractère d'honnête homme, tel qu'elle devoit me le supposer dans ma patrie, & le témoignage de tous les gens de notre vaisseau, je ne pusse contribuer à son établissement.

Sa résolution me parut si bien affermie, que je n'entrepris point de la combattre. M. Rindekly & nos autres amis ne manquèrent pas de l'approuver. Nous doublâmes la pointe de l'Espagne sans penser davantage à Cadix, & le reste de notre route fut heureux jusqu'à Londres. Je dois remarquer seulement que mademoiselle Pelez ne gardant plus de réserve avec moi, remit à mes soins tous les biens qui lui restoit de son père, & qu'elle m'abandonna de même, la disposition de sa demeure & de sa conduite en Angleterre.

J'étois le seul de notre société qui eût à Lon-

dres une maison prête à la recevoir ; car M. Rindekly avoit laissé sa femme avec la mienne, qui étoit sa mère, & ne pouvoit pas se donner tout d'un coup un autre logement. M. Speed, avec ses deux fils, & M. King, étoient comme étrangers dans leur patrie, après avoir passé plus de trente ans dans les Indes. Je ne pouvois leur offrir de les recevoir tous chez moi. Mais leur voyant pour moi tant de confiance & d'amitié qu'ils sembloient compter sur mes services pour leurs premiers arrangemens, je dépêchai mon valet de Gravesend, pour avertir ma femme & madame Rindekly de notre arrivée, avec ordre de louer, dans le voisinage de ma maison, trois appartemens, pour M. Speed, M. King, & mademoiselle Pelez. L'impatience de nos femmes les amenèrent au-devant de nous dans un bateau de la Tamise. Quelle joie de se revoir en bonne santé, après une longue absence & de si dangereux voyages ! Madame Rindekly avoit mis heureusement au monde le premier fruit de son mariage, & n'avoit pas manqué de le faire apporter avec elle. Mes deux autres filles n'étoient pas moins aimables que leur aînée, & mon second fils s'étoit formé par une fort bonne éducation. Il faut être père, mari, & aussi charmés que nous l'étions de tous ces titres, pour juger des transports de M. Rindekly & des miens. Quoi-

que ma femme eût déjà pris des mesures pour les appartemens que je lui avois fait recommander , elle avoit conçu que nos amis ne se sépareroient pas de moi le même jour , & ses ordres étoient donnés pour un souper magnifique où nous devions tous nous réunir.

Jamais la joie ne produisit des effets plus vifs & plus naturels. Mademoiselle Pelez s'attacha dès le premier jour à ma famille , & s'en fit aimer comme si j'eusse été véritablement son père. M. Speed observa beaucoup mes filles , & ses deux fils ne parurent pas moins sensibles aux agrémens de leurs manières & de leur figure. Notre souper fut une des plus délicieuses fêtes du monde. Mais lorsqu'on parla de se retirer, je fus surpris de voir M. Speed appeler ses deux fils dans une salle voisine , où il fut quelques momens avec eux. Ensuite m'ayant fait prier d'y passer aussi , il m'adressa un discours auquel j'étois fort éloigné de m'attendre. Les obligations , me dit-il , qu'il avoit à mon amitié , le goût qu'il avoit pris pour moi & pour ma famille , & celui que ses deux fils venoient de concevoir pour mes filles , ne lui permettoient pas de remettre au lendemain la proposition de s'unir plus étroitement à moi. S'il l'avoit différée jusqu'à Londres , c'est qu'il avoit souhaité , comme il venoit de s'en assurer heureusement , que ses fils trou-

vassent dans leur propre cœur des raisons de se conformer à ses volontés. Il ne perdoit pas un moment, parce qu'il prévoyoit qu'à mon retour il se présenteroit plus d'un mari pour mes filles. Il me prioit de tenir compte à ses enfans de l'ardeur qu'ils avoient à s'offrir les premiers; & se trouvant riche de 60000 liv. sterlings, il me promettoit de leur en donner chacun 25000, en attendant les 10000 autres, qu'il se réservoir pour vivre, & qu'ils partageroient après sa mort,

Je l'embrassai avec reconnoissance. Mais étant sans empressement pour marier mes filles, qui étoient fort jeunes, & que j'étois bien aise de voir quelque tems autour de moi, je me contentai de lui répondre que sensible comme je devois l'être à tant d'amitié, je m'engageois volontiers à ne pas recevoir d'autres gendres que ses fils. J'ajoutai qu'à l'âge où ils étoient encore, un peu de culture étoit nécessaire à leurs qualités naturelles, & que je travaillerois de mon côté à rendre mes filles plus dignes d'eux. Monsieur Speed prit ce compliment pour une excuse honnête, & m'en marqua tant de chagrin, que partagé entre le penchant que je me sentoís pour lui & la crainte de blesser l'inclination de mes filles, je me réduisis à lui demander quelques jours pour laisser naître leur penchant, contre

lequel il ne devoit pas fouhaiter plus que moi qu'elles fussent à ses fils. Il ne put rien opposer à cette demande ; mais pour commencer lui-même à les gagner, il leur fit aussitôt présent de quelques diamans d'un grand prix, que je ne les empêchai point d'accepter ; & leur offrant ses deux fils, il leur dit galamment que c'étoient deux amans qu'il leur avoit amenés de l'extrémité du monde. Ma femme, qui avoit pris de l'inclination pour mademoiselle Pelez, en apprenant son aventure, & qui craignoit les dangers auxquels une personne de son âge pouvoit être exposée dans un appartement de louage, trouva le moyen de la loger avec mes filles.

Parmi tant de contentemens, j'eus le lendemain un sujet d'inquiétude dont je craignis les suites. Les parens de l'écrivain que nous avions emmené n'eurent pas plutôt appris nôtre retour, que dans la surprise de ne le pas revoir, & de n'en apprendre aucune nouvelle des gens de notre équipage qui avoit été renouvelé entièrement depuis sa mort, ils s'adressèrent directement à M. Rindekly. Nous avions peu pensé à sa cassette dans un si long intervalle. Cependant elle se trouvoit encore entre les nôtres, & M. Rindekly, après avoir raconté à ses parens les circonstances de sa mort, ne fit pas difficulté de leur remettre tout ce qui lui avoit appartenu,

En visitant la cassette, ils y trouvèrent l'ordre du ministère, qui concernoit nos entreprises. Des gens avides, qui étoient fâchés que l'héritage de l'écrivain se réduisît à d'inutiles papiers, s'imaginèrent qu'ils avoient quelque récompense à prétendre du ministère en lui remettant une pièce qui sembloit intéresser le gouvernement. En effet, la cour se rappela les circonstances où elle avoit donné cet ordre, M. Rindekly reçut, dès le jour suivant, celui de se rendre à Saint-James, où le roi lui-même avoit souhaité de l'entendre. On le pressa beaucoup sur le détail de nos voyages. Il raconta ingénument les entreprises que nous avions formées en divers tems, sans craindre d'avouer les avantages que nous en avions tirés. Il avertit même le roi que dans la même cassette, où la commission de l'écrivain s'étoit trouvée, on trouveroit une description fort étendue de toute la côte occidentale de l'Afrique, dont le respect que nous avions cru devoir aux ordres de la cour nous avoit empêchés de nous saisir ; & ne faisant pas difficulté d'offrir au roi la lecture de notre journal, il se fit honneur d'avoir tenté plusieurs projets extraordinaires que la fortune avoit fait réussir. Le roi voulut savoir pourquoi nous n'étions pas retournés en Afrique après un essai si avantageux. Il répondit que sans y renoncer pour l'avenir, nous avions



été refroidis par la difficulté de tomber dans les cantons qui portent de l'or, après avoir tiré fort bon parti du premier, & qu'assez différens d'ailleurs de la plupart des négocians, nous avons su borner nos desirs lorsque nos besoins avoient été remplis.

Notre entreprise à la Marguerite surprit beaucoup le roi. Mais lorsque M. Rindekly lui eut expliqué avec quelle facilité elle nous avoit réussi, & combien d'autres espérances auroient pu nous réussir de même si les vents n'avoient été nos plus grands obstacles; il s'étonna beaucoup plus qu'à l'égard du moins des perles, on laissât recueillir aux espagnols des richesses dont tous leurs droits n'excluent point les autres nations, puisque c'est du fond de la mer qu'elles se tirent, & que dans un élément commun à tous les hommes du monde, elles devoient n'être que le partage du travail & de l'industrie. D'ailleurs, en supposant, par des principes assez reçus à d'autres égards, que certaines parties de la mer n'aient pas moins leurs maîtres que les différens pays de la terre, l'état de piraterie mutuelle où nous étions depuis long-tems avec les espagnols, justifioit assez nos entreprises. Aussi le roi regretta-t-il beaucoup nos perles, & nous permit-il de les mettre au rang des vols continuels dont il demandoit la restitution à la cour d'Espagne.

L'ambre gris, dont nous avons rapporté une quantité fort considérable, fut un autre sujet d'étonnement pour le prince. Il ne concevoit pas, dit-il, à M. Rindekly, comment les marchands anglois négligeoient une pêche si riche. Un seigneur qui étoit présent qui n'ignoroit aucune des voies du commerce, lui répondit, avec vérité, que cette pêche dépendoit beaucoup de la fortune, parce que pour une année heureuse, il s'en trouvoit quinze & vingt qui ne produisoient rien; que les vents apportoient vraisemblablement ces richesses par le roulement des vagues; & que notre bonheur consistoit sans doute à nous être trouvés aux Bermudes dans une excellente année. Il interrogea M. Rindekly, & ses réponses, qui se trouvèrent d'accord avec les idées qu'il avoit sur cette matière, lui causèrent beaucoup de satisfaction. Le roi souhaita de voir le plus gros morceau d'ambre gris que nous eussions trouvé; il pesoit vingt-quatre livres. Nous mêmes en délibération si nous ne devons pas l'offrir à sa majesté. Mais, pour m'expliquer franchement, le souvenir des ordres dont on avoit chargé notre écrivain, nous persuada que nous pouvions nous dispenser de cette générosité. Le roi fit ôter les cartes géographiques aux héritiers de l'écrivain, & leur

donna une somme honnête pour leur faire tirer quelque fruit du service de leur parent.

Pendant ce tems-là, les soins que M. Speed se donnoit pour se loger régulièrement, & mettre de l'ordre dans ses affaires, ne l'empêchoient point de suivre les vues auxquelles il s'étoit attaché. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels ses deux fils ne s'éloignèrent point un moment de ma maison. Je découvris aisément que mes filles les souffroient sans répugnance, & je m'éloignois moins que jamais de ces deux mariages. Mais lorsqu'on vint à s'expliquer ouvertement, il se trouva que celle de mes filles, que l'ainé des Speed aimoit le mieux, étoit celle qui avoit du goût pour son frère, & qu'il en étoit de même de l'autre. Ce caprice de l'amour suspendit tous nos projets; car malgré l'extrême jeunesse de mes filles, je m'étois rendu au désir de M. Speed, à la seule condition que ses deux fils passeroient un an ou deux à Oxford ou à Cambridge avant que d'entrer dans les droits du mariage. Ils me firent des plaintes de leur malheur, comme s'il eut dépendu de moi d'y remédier. Je m'expliquai avec mes filles, que j'aurois cru trop jeunes encore pour être capables de ces délicatesses de cœur. Mais en m'assurant de leur soumission,

elles me protestèrent qu'il n'y avoit qu'une déclaration absolue de mes volontés qui pût leur faire surmonter leur inclination.

Je ne vis point d'autre ressource que d'envoyer les jeunes Speed à l'université; dans l'espérance que le tems rendroit les uns ou les autres plus raisonnables. Leur père y consentit à regret. Nous leur permîmes d'écrire chacun à leur maîtresse, c'est-à-dire, à celle en faveur de qui leur cœur étoit prévenu; mais après l'aveu que mes deux filles m'avoient fait, elles se crurent autorisées à refuser, chacune de leur côté, des lettres qui ne flattoient pas leur inclination; & ce ne fut qu'après en avoir rejeté plusieurs, qu'elles convinrent de se remettre l'une à l'autre celles de l'amant qu'elles auroient souhaité. Cette comédie ne fut pas sans agrément pour moi. Mais M. Speed en étoit inconsolable. Dans l'absence de ses enfans, il faisoit leur rôle, en s'efforçant de tourner le cœur de mes filles vers celui dont chacune d'elles étoit aimée. Je lui faisois sentir en vain que ce n'étoit que la moitié de ce qu'il désiroit, puisqu'il n'y avoit pas moins de changement à faire dans le cœur de ses fils.

Il arriva dans mon voisinage un évènement qui changea beaucoup toutes nos idées. Monsieur... chevalier Baronet, fut assassiné dans

son lit avec les affreuses circonstances qui ont été connues du public. Son frère, qui étoit sans bien, se trouvant tout d'un coup l'héritier de ses richesses & de son titre, me fit l'honneur de venir me demander une de mes filles en mariage. Il s'étoit passé si peu de tems depuis l'infortuné de son aîné, que je ne pus me persuader que le désir de se marier lui fut venu tout d'un coup. Mes soupçons étoient fortifiés par la demande qu'il me faisoit de la cadette. Elle étoit la plus jolie, quoique sa sœur le fût beaucoup aussi. Je m'expliquai avec politesse, sans m'ouvrir assez pour lui faire connoître mes véritables inclinations. Mais je ne perdis pas un moment pour approfondir la vérité de mes conjectures. Je fis appeler Henriette ma seconde fille, & je lui demandai si elle connoissoit le chevalier. Sa rougeur m'instruisit mieux que ses réponses. Elle me dit pourtant qu'elle l'avoit vu dans quelques maisons où elle s'étoit trouvée avec sa mère. Je feignis d'être mieux informé. Elle me confessa que depuis trois ou quatre mois, il étoit passionné pour elle; & par d'autres demandes, je lui fis avouer qu'elle avoit reçu ses soins. J'étois si bon père que la confiance ne devoit rien coûter à mes enfans. Mes caresses, aidant autant que mes instances à faire parler Henriette,

elle m'apprit enfin qu'elle aimoit le chevalier, & que le rôle qu'elle avoit joué jusqu'alors à l'égard des jeunes Speed, n'avoit été que pour servir sa sœur aînée, qui n'avoit pas en effet d'inclination pour celui de ces deux amans qui en marquoit pour elle. Cet aveu ne me donnoit pas plus de facilité à satisfaire M. Speed, & me jetoit dans un cruel embarras du côté du chevalier, à qui je n'avois point de raison honnête à donner de mon refus, lorsque tout s'accordoit réellement en sa faveur. Il étoit fort galant homme. Je pris le parti de lui ouvrir naturellement mon cœur, en lui apprenant les engagemens que j'avois avec M. Speed, & la bizarre passion de ses deux fils. Le chevalier, qui comptoit sur le cœur d'Henriette, ne parut point effrayé de cet obstacle. Il consentit aisément à suspendre ses desirs, sur la seule promesse que je lui fis de ne pas forcer l'inclination de ma fille. Je ne fais comment je me serois délivré de cet embarras, si la mort du fils aîné de M. Speed n'eût servi au dénouement. L'aînée de mes filles, dont l'inclination pour lui s'étoit fortifiée de plus en plus, tandis qu'il n'en avoit que pour Henriette, en fut quitte pour de la douleur & des larmes, après quoi son cœur se tourna facilement vers celui dont elle étoit aimée. M. Speed, consolé de la perte de son fils par

ce changement, ne tarda point à me l'apprendre lorsqu'il s'en aperçut. J'entrai avec joie dans toutes ses propositions, & le chevalier n'ayant pas manqué de prendre le même tems pour me renouveler ouvertement les siennes, j'eus la satisfaction de voir mes deux filles heureuses par deux mariages aussi favorables à leur goût qu'à leur fortune.

J'aurois eu trop à me louer des faveurs du ciel, si le cours de tant de prospérités n'eût jamais été interrompu. Trois mois après le mariage de mes filles, j'eus le malheur de perdre ma femme, que j'aimois avec la plus constante passion. Elle étoit fille du célèbre M. Rogers, qui avoit passé vingt ans dans les cours du nord, chargé des plus importantes affaires du gouvernement. Il n'en avoit rapporté qu'un bien médiocre qui s'étoit dissipé avec le mien dans les malheureux engagemens que nous avions pris au système de la mer du sud. Comme il vivoit encore dans une heureuse vieillesse, j'avois eu la consolation de lui procurer une vie fort douce depuis le rétablissement de mes affaires. Il me rendit ce service avec usure par les soins qu'il prit pour calmer la douleur de ma perte. Rien n'eut plus de force pour la modérer que son propre exemple. Il me racontoit qu'étant à Copenhague en 1709, il avoit essuyé la même  
disgrâce



disgrâce par un accident beaucoup plus cruel :  
 Il n'étoit pas moins passionné que moi , pour sa  
 femme , & toutes les démarches de sa vie se  
 rapportoient au bonheur d'une personne si chère.  
 Etant au lit avec elle , dans une chambre sans  
 poêle , parce qu'elle n'en pouvoit supporter  
 l'odeur , il l'entendit se plaindre si souvent de  
 l'excès du froid , qu'ayant appelé ses domesti-  
 ques , il leur donna ordre d'apporter près de  
 son lit un grand bassin de feu rempli de char-  
 bons allumés. L'air en devint plus doux , & sa  
 femme s'endormit comme lui ; mais en s'éveil-  
 lant le matin il la trouva morte à son côté.  
 Un malheur de cette nature , dont il se repro-  
 choit d'être la cause , le jeta dans un désespoir  
 si terrible , que n'en écoutant plus que les mou-  
 vemens , il résolut de se délivrer de la vie par  
 le même genre de mort qui lui avoit ravi sa  
 femme. Dès la nuit suivante , au lieu d'un bassin  
 de charbon , il en fit mettre plusieurs dans sa  
 chambre , & se faisant un plaisir d'avalet la va-  
 peur empoisonnée , il se flatta de rejoindre bien-  
 tôt ce qu'il aimoit. Cependant , soit que ses  
 domestiques eussent pris secrètement des me-  
 sures pour en empêcher l'effet , soit que son tem-  
 pérament se trouvât plus fort que le poison , il  
 ne parvint pas même à causer le moindre désor-  
 dre dans sa santé. Ce fut en réfléchissant sur

l'excès où sa douleur l'avoit emporté, qu'il reconnut par degrés que le sort des hommes étant entre les mains du ciel, il est également contraire à la raison de se plaindre de la mort & de la vie, & que la soumission seroit indispensable quand elle ne seroit pas nécessaire. Cependant les plus sages réflexions ont si peu de force contre le sentiment, que j'eus besoin d'une année entière pour mettre quelque modération dans mes regrets.

Je n'étois pas d'un âge auquel on pût donner encore le nom de vieillesse. J'avois quarante-deux ans, & la fatigue de mes voyages n'avoit point été assez violente pour altérer mon tempérament. Cette raison m'avoit fait penser, après la mort de ma femme, que la bienfiance ne permettoit plus à mademoiselle Pelez de vivre chez moi, & sa propre vertu lui avoit fait naître là dessus des scrupules. Cependant M. Rogers même, qui demuroit aussi dans ma maison, & mes filles, qui y étoient continuellement, furent d'avis que ce changement n'étoit pas nécessaire. Leur conseil renfermoit d'autres vues que je ne pénétrois pas. Ils avoient jugé que la confiance & l'amitié qu'ils voyoient pour moi à mademoiselle Pelez, pouvoit être utile à ma consolation, & que tôt ou tard je penserois peut-être à me lier plus étroitement avec elle.

Ils m'aimoient; ils me devoient tous leur bonheur; leur passion commune étoit de contribuer au mien. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins qu'ils me firent l'ouverture de leurs idées. Ils commencèrent par mademoiselle Pelez, dont ils voulurent connoître les dispositions. Après avoir employé beaucoup d'adresse à les pressentir, ils crurent s'appercevoir que son attachement pour moi étoit aussi propre que l'amour à lui faire recevoir agréablement la proposition de notre mariage, & de ce moment, ils s'attachèrent tous ensemble à m'en inspirer le désir. Je n'ai pas compté de combien cette entreprise avoit précédé la guérison de ma tristesse; mais il est certain que je fus très-long-tems sans comprendre leurs intentions. Je voyois dans mademoiselle Pelez des bontés & des soins que je n'attribuois qu'à son amitié. Mes enfans ne s'éloignoient pas un instant de chez moi, pour lui donner la facilité d'être incessamment comme eux dans mon appartement. Je m'applaudissois de l'excellence de leur naturel, & je ne demandois pas au ciel d'autres plaisirs ni d'autres biens.

Enfin, M. Rogers crut l'amour satisfait & la bienveillance remplie par une année de deuil. Il me proposa naturellement, pour la satisfaction de mes enfans & pour la mienne, de m'enga-

ger dans un second mariage ; & fans me laisser le tems de répondre , il me parla de mademoiselle Pelez comme d'une femme à qui il verroit occuper avec joie la place de sa fille. Je laisse toutes les objections qui furent prises encore de ma perte ; mais lorsque la raison m'eût fait confesser que les plus justes douleurs ne peuvent être éternelles , j'eus peine à me persuader qu'une fille de vingt ans pût accepter l'offre de ma main. On n'attendoit que cette difficulté pour m'assurer qu'on ne tarderoit point à la détruire. Sur le champ M. Rogers passa chez mademoiselle Pelez ; & me l'ayant amenée , je fus surpris de lui entendre dire , que la proposition qu'elle venoit de recevoir étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. En vain je combattis & ses bontés , & mes propres desirs qu'un incident si flatteur fit naître avec plus d'empressement que je ne m'en serois défié. Je lui représentai mon âge , sa jeunesse & ses espérances. Enfin lui 'entendant répéter qu'elle se devoit toute entière à son père & à son bienfaicteur , je lui proposai mon fils , qui n'avoit besoin que de peu d'années pour être en état de lui offrir son cœur & de l'épouser avec plus d'égalité. Elle se plaignit d'être moins heureuse à m'inspirer de la tendresse que de la générosité & de la compassion , & la fin de ce com-

bat fut de régler le jour de notre mariage.

Je me dois ce témoignage, que l'estime & l'amitié étoient encore les seuls sentimens qu'elle m'eût inspirés. Ma complaisance pour mes enfans fit le reste. Mais que de charmes ne découvris-je point dans cette aimable espagnole, lorsqu'elle m'eût rendu le maître de son cœur & de tout son bien. Tout ce que je devois à la fortune ne me parut pas comparable à ce nouveau bienfait. Aussi ne puis-je représenter la douceur de ma vie, ni l'air de prospérité & de joie qui sembloit distinguer ma famille entre les plus heureuses de Londres. Il ne me restoit qu'un fils, dont l'établissement ne pouvoit me causer d'inquiétude. Mon étoile me dispensa encore de ce soin, en lui procurant une fortune indépendante de moi.

Ma femme m'ayant donné un fruit de notre mariage dès la première année, il sembloit que cet accroissement d'héritiers retranchât quelque chose aux espérances de mon fils. Quoique je fusse assez riche pour ne pas craindre de laisser pauvre aucun de mes enfans, je songeai aussitôt à faire tout ce qui dépendroit de moi pour celui qui avoit les premiers droits à mes soins. Je pensois à lui céder la part que j'avois au fond du commerce de la Jamaïque, & même à le faire partir pour cette colonie avec un

vaisseau richement chargé dont je voulois lui abandonner la propriété. Mais l'amitié avoit déjà pourvu à son établissement dans le cœur de M. King. Ce riche vieillard se trouvoit sans autres héritiers que des parens qu'il connoissoit à peine, & dont la parenté même étoit fort obscure. Il avoit pris de l'inclination pour mon fils. Aussitôt qu'il m'en vit un de ma seconde femme, il forma la résolution d'adopter l'autre; & ce qui n'étoit encore qu'un projet pour l'avenir, lui parut une nécessité pressante lorsqu'il eut appris que je destinois mon fils pour la Jamaïque. Il ne s'ouvrit à moi que pour obtenir mon consentement; & sans me communiquer le détail des articles, il institua, par un acte dans les meilleures formes, mon fils pour son héritier principal. Sa succession valoit mieux que tout mon bien. Aussi mit-il, pour la première clause de l'adoption, que mon fils renonceroit à mon héritage, & prendroit même son nom en se mariant. Il n'eut pas la consolation de jouir long-tems du fruit de sa générosité; mais ne voulant pas quitter la vie sans avoir achevé son ouvrage, il souhaita au lit de la mort de voir célébrer à ses yeux le mariage de l'héritier qu'il s'étoit donné. Il avoit consulté ses inclinations pour lui choisir une femme qui n'étoit pas sans bien, & qui méritoit encore

plus l'attachement d'un honnête homme par son esprit & son mérite. Cependant comme les plus belles espérances se trouvent quelquefois démenties par l'événement, ce mariage n'a pas été le plus heureux de ma famille, & divers incidens, qui n'ont eu que trop d'éclat, ont conduit enfin mon fils & sa femme à leur séparation.

Pendant six ans qui s'étoient passés depuis mon retour des Indes jusqu'à la séparation de mon fils & de sa femme, je n'avois pas eu d'autres chagrins que ceux que j'ai rapportés, & comme ils étoient des suites nécessaires de la condition humaine, j'avois trouvé dans les circonstances de ma situation de quoi me consoler. Mais cette première altération de la paix de ma famille, & l'impuissance où je me vis, après beaucoup de soins, d'y apporter du remède, fut une source de chagrins qui a répandu de l'amertume sur toute ma vie. Peu de tems après je fus un peu dédommagé par le retour de mon aîné, qui après la mort de M. Thorough, son beau-père, prit le parti de laisser toutes ses affaires entre les mains d'un facteur, & de revenir à Londres avec sa femme. Leur fortune qui étoit déjà fort considérable, n'avoit fait qu'augmenter par son application. Mais il s'étoit engagé fort avant dans les nouvelles entreprises de la Géorgie; &



quand le désir de se revoir dans le sein de sa famille n'auroit pas suffi pour le rappeler en Angleterre, son intérêt l'auroit obligé d'y revenir pour solliciter la cour en faveur de la nouvelle colonie.

Il étoit un des principaux membres de l'honorable compagnie qui avoit entrepris de peupler, sous le titre de Géorgie, tout ce grand espace qui est au sud de la Caroline, entre la rivière de Savannah, celle d'Alatamaha, & les monts Apalaches. D'une rivière à l'autre on compte environ cent milles; & dans l'enfoncement, depuis la mer jusqu'aux Monts, on n'en compte pas moins de trois cens. Vers la fin du mois d'Août 1732, le chevalier Gibert Heathcote avoit obtenu une charte de sa majesté pour l'établissement régulier de cette colonie. Il en fit avertir le public, pour engager d'autant plus, dans son entreprise, les personnes riches & charitables, qu'il se proposoit, avec l'utilité de sa compagnie, d'aider une infinité de pauvres familles, en leur procurant le moyen de subsister par leur travail. Sans compter que l'espérance qu'on avoit de tirer de la soie de la Géorgie, & d'épargner par conséquent à l'Angleterre plus de cinq cens mille livres sterling qu'elle fait passer tous les ans en Italie pour s'en procurer, étoit un avantage

considérable pour notre commerce. Mon fils, qui demouroit encore à la Jamaïque, se sentit porté, par un penchant particulier, à mettre une grosse somme dans cette association, surtout lorsqu'il eut appris que le Parlement l'avoit encouragée jusqu'à fournir dix mille livres sterling. Comme il avoit eu continuellement les yeux sur les essais du premier embarquement, il me communiqua ce qu'il crut propre à orner le journal de mes voyages.

Le 6 de Novembre de la même année, le capitaine Thomas partit de Londres, à bord de l'*Anne*, vaisseau de deux cens tonneaux, avec cent hommes destinés à jeter les fondemens de la nouvelle colonie. Ils emportoient toutes sortes d'instrumens, d'armes & de munitions. Le 15 M. Jacques Oglethorpe, un des directeurs, qui étoient au nombre de vingt-trois, parmi lesquels on comptoit milord Antoine Shaftsbury, milord Jean Percival, milord Jean Tyrconnel, milord Jacques Limerick, & milord Georges Carpenta, se rendit à Gravesend où il s'embarqua sur le même vaisseau, & le 15 de Janvier de l'année suivante, ils arrivèrent heureusement à la Caroline.

Le gouverneur de cette province leur fit un accueil favorable. Il chargea M. Middleton, pilote du roi, de conduire leur vaisseau à Port-

Royal ; il donna des ordres pour faire accompagner de-là l'équipage jusqu'à la rivière de Savannah , & ses soins allèrent jusqu'à faire construire , sur leur route , des cabannes pour les loger pendant la nuit. En dix heures ils arrivèrent à Port-Royal. Le 18 M. Oglethorpe prit terre dans l'île de Trench , & laissa une garde sur la pointe de cette petite île qui commande le canal , & qui est à moitié chemin , entre Beaufort & la rivière de Savannah. M. Watts , lieutenant d'une compagnie franche de Beauford , M. Farrington , enseigne , & d'autres officiers des places voisines , se joignirent encore à lui pour l'escorter ; enfin ils arrivèrent le vingt à la vue de la rivière de Savannah , & leur première entreprise fut de choisir un lieu pour s'établir. Ils s'arrêtèrent à dix milles au-dessus de l'embouchure. La rivière forme dans ce lieu une belle demi-lune en tournant au sud. La plaine est large de cinq ou six milles sur la longueur d'un mille. On peut faire remonter jusqu'à ce lieu des vaisseaux qui demandent douze pieds d'eau. Ce fut au centre de la plaine , sur le bord de la rivière , que M. Oglethorpe résolut de former une ville. Le paysage y est d'une beauté infinie.

Toute la colonie s'y étant rassemblée le 1<sup>er</sup> de Février , on se logea sous des tentes pour com-

mencer par le travail des fortifications. A cinquante milles, au long de la rivière, est une petite nation indienne qu'on avoit eu la précaution de gagner par des caresses & des présens, de sorte que l'entreprise fut poussée sans aucune crainte. On avoit même plusieurs raisons d'espérer que ces indiens reconnoitroient la juridiction de l'Angleterre, & dans une espèce de traité qu'on avoit fait avec eux, on étoit convenu qu'on leur apprendroit notre méthode de cultiver la terre, & qu'on prendroit leurs enfans pour les instruire dans nos écoles. Monsieur Oglethorpe donna le nom de Savannah à sa ville, par la seule raison qu'elle est sur cette rivière. Il n'en eut pas d'autre non plus pour choisir ce lieu que l'agrément de sa situation & la persuasion qu'il seroit fort sain, parce qu'il avoit remarqué que les arbres n'y étoient pas couverts de mouffe, ce qui marque beaucoup d'humidité.

Tandis qu'on s'animoit au travail, monsieur Oglethorpe vit arriver de la Caroline le colonel Bull, chargé d'une lettre de M. Jones, gouverneur de cette province, pour lui apprendre ce que le conseil de Charles-Town vouloit faire en faveur du nouvel établissement. Monsieur Oglethorpe résolut, sur cet avis, de se rendre lui-même à Charles-Town, Mais ayant

que de s'éloigner de ses gens , il traça les rues , la place des maisons , celle du marché. La première maison fut faite entièrement de planches.

Les secours que M. Oglethorpe reçut à Charles-Town , consistèrent en blé , en semences , & dans une somme d'argent , qu'il employa promptement à se fournir de bestiaux. Il retourna aussitôt à Savannah par la maison du colonel Bull , qui est située sur la rivière Ashley , où il reçut la visite de M. Guy , ministre de la paroisse de Saint-Jean , qui lui apporta une honnête contribution de ses paroissiens. En arrivant à Savannah , il trouva que M. Wiggan , son interprète , avoit commencé un traité fort avantageux avec les creeks , nation indienne , composée autrefois de dix tribus , mais réduite aujourd'hui à huit , qui ont chacune leur roi , quoiqu'elles vivent dans une étroite alliance , & qu'elles parlent la même langue. M. Oglethorpe reçut les chefs de cette nation dans une des maisons de sa nouvelle ville. Il y avoit un air de dignité dans leur cortège :

*De la tribu de Coweta.*

Yahou Lakee , roi de la tribu , qu'ils appellent mico.

Essaboo , chef de la guerre.

Huit hommes de suite & deux femmes.

*De la tribu de Cuffetas.*

Cuffeta, roi ou mico.  
Tatchiquatchi, chef de la guerre.  
Quatre hommes de suite.

*De la tribu d'Owseecheys.*

Ogece, mico.  
Neathlouthko, Chef de la guerre, & Ougaki,  
conseiller.  
Trois hommes de suite.

*De la tribu de Cheechaws.*

Outhletebva, mico.  
Thlauthothlukce, chef de la guerre, Figer  
& Sootamilla, autres chefs.

*De la tribu d'Echetas.*

Chutabeeke & Robin, deux chefs de guerre.  
Le second avoit été élevé parmi les anglois.  
Quatre hommes de suite.

*De la tribu de Palachucolas.*

Gillatee, chef de la guerre.  
Cinq hommes de suite.

*De la tribu d'Oconas.*

Oeckachumpa, mico.  
Coowoo, chef de la guerre, & quatre hom-  
mes de suite.

*De la tribu d'Enfaule.*

Tomanmi, chef de la guerre, & quatre hommes de suite.

Tous ces indiens s'étant assis, Oeckachumpa, vieillard d'une fort haute taille, fit un discours, qui fut interprété par M. Wiggan & M. Mufgrave. Il commença par réclamer toutes les terres qui sont au sud de la rivière de Savannah, comme l'ancienne possession des creeks indiens. Il dit ensuite que quoique leurs peuples fussent pauvres & ignorans, celui qui avoit donné la vie aux anglois l'avoit donnée aussi aux creeks, mais qu'à la vérité celui qui avoit donné la sagesse aux uns & aux autres en avoit donné beaucoup plus aux blancs; qu'il étoit persuadé que le grand pouvoir qui résidoit au ciel, (en prononçant ces paroles il étendit les bras, & il éleva le son de sa voix) avoit envoyé les anglois dans le pays pour l'instruction des indiens, & pour celle de leurs femmes & de leurs enfans; que par conséquent les indiens leur abandonnoient volontiers les terres dont ils ne faisoient pas d'usage; que ce n'étoit pas seulement sa propre opinion, mais encore celle des sept autres tribus qui composoient la nation des creeks, & qui avoient envoyé leurs chefs avec des présens de peaux, qui étoient toute



leur richesse. A ces mots, tous les chefs jetèrent un paquet de peaux devant M. Oglethorpe. Le prince creek ajouta, que c'étoit ce que sa nation possédoit de plus précieux, & qu'elle l'offroit de bon cœur aux anglois. Il finit en remerciant M. Oglethorpe du bon accueil qu'il avoit fait à un creek, nommé Tomochichi, qui étoit son parent, & fort brave homme, dit-il, quoiqu'il eut été banni par la nation des creeks. Il dit encore qu'il n'ignoroit pas que la nation des cherokees avoit tué quelques anglois; mais que si M. Oglethorpe en marquoit quelque désir, les creeks feroient une incursion dans leur pays, ravageroient leurs maisons, & tireroient d'eux une pleine vengeance.

Après cette harangue, Tomochichi, qui étoit dehors avec quelques indiens de sa suite, se présenta dans l'assemblée. C'étoit un homme de fort bonne mine. Il fit une profonde inclination à M. Oglethorpe, & lui dit : J'étois un malheureux banni. Je me suis adressé à vous dans ma pauvreté, avec l'espérance que vous m'accorderiez quelque part à cette terre, proche le tombeau de mes ancêtres, mais non sans crainte qu'étant plus fort que moi vous ne me causassiez quelque mal. Vous m'avez reçu humainement; vous m'avez donné de la nourriture & des terres.

Tous les autres micos firent successivement leur harangue ; ensuite on dressa les articles du traité , qui furent signés par tous les micos , & par M. Oglethorpe. On leur donna pour présent à chacun , une chemise , un habit galonné , & un chapeau bordé. Tous les chefs de guerre eurent un habit & un manteau. On distribua aux gens de la fuite, de gros drap pour se vêtir , & d'autres présens de peu d'importance.

Les articles du traité furent : 1°. Que les creeks auroient la liberté d'apporter dans les villes & les habitations de la colonie toutes sortes d'effets propres au commerce , qui seroient payés suivant le prix dont on conviendrait par le traité.

2°. Que de part & d'autre les injures seroient réparées , & les restitutions faites avec beaucoup d'exactitude , & que les criminels seroient jugés & punis suivant les loix angloises.

3°. Que les anglois ne seroient point , avec les autres indiens , de commerce préjudiciable au traité.

4°. Que les anglois posséderoient les terres dont les creeks ne faisoient point d'usage ; mais à condition qu'à l'établissement de chaque ville nouvelle les chefs anglois s'assembleroient avec les chefs des creeks , pour régler les limites de chaque territoire.

5°. Que

5°. Que les creeks rendroient tous les nègres qui s'étoient sauvés des habitations angloises, & qu'ils les conduiroient eux-mêmes, ou à Charles-Town ou à Savannah, ou à Patachucola, à condition qu'on leur payeroit pour chaque nègre deux habits, ou l'équivalent en autres effets; & que pour les nègres qui prendroient la fuite en retournant chez les anglois, & que les creeks pourroient tuer & représenter morts, on payeroit seulement un habit ou l'équivalent.

6°. Que les creeks ne recevroient point dans le pays d'autres blancs, & n'aideroient pas d'autres nations à s'y établir.

Les chefs indiens mirent à ce traité la marque de leurs familles: C'étoit faire beaucoup que de lier si solennellement ces barbares. M. Oglethorpe chargea messieurs Saint-Julien & Scott de présider à la continuation des ouvrages, & se rendit à Charles-Town pour retourner de-là en Angleterre.

Le 14 de Mai on vit arriver, à la nouvelle ville de Savannah, le *Jacques*, Vaisseau de cent tonneaux, commandé par le capitaine Yoakley, avec un bon nombre de passagers, & des provisions pour la colonie. Il s'approcha contre la ville, où il reçut le prix qui avoit été proposé pour celui qui remonteroit le premier la rivière

jusqu'à ce lieu. Il trouva l'entrée & le canal fort bons pour des vaisseaux d'un beaucoup plus grand poids que le sien. M. Yoakley apportoit des secours considérables pour la colonie. On appliqua les sommes d'argent à divers usages : Une partie fut employée à des usages religieux , c'est-à-dire , à la construction d'une église , & au salaire des ministres & des maîtres d'école. L'agritulture & la botanique en emportèrent aussi une grande partie. Il se trouvoit déjà 14822 livres sterling de dépenses utiles. Le nombre des habitans de Savannah montoit à six cens dix-huit personnes, c'est-à-dire trois cens vingt hommes, cent treize femmes, cent deux garçons , & quatre-vingt-trois filles , entre lesquels on comptoit vingt-un maîtres & cent six domestiques qui avoient fait le voyage à leurs dépens , & sans autre engagement que leur volonté.

Avant que de partir pour l'Europe , monsieur Oglethorpe envoya M. Jones pour faire un traité d'alliance & de commerce avec la nation des Chaçtaws.

Tel étoit l'état de la Géorgie en 1733 , lorsque mon fils revint de la Jamaïque à Londres. Il s'employa aussitôt pour obtenir du ministère, de nouveaux secours d'hommes & de provisions , & sur-tout pour procurer à la colonie quelques pièces d'artillerie , sans lesquelles on n'est jamais

sûr de contenir les Indiens dans la soumission. Mais l'année suivante, M. Oglethorpe arriva lui-même à Londres, ayant à bord le mico Tomochichi, la reine Senauki sa femme, le prince Toonakouki leur neveu, avec Hispilli, chef de la guerre, & cinq autres chefs, nommés Apakouki, Stimalcki, Sintouki, Stingvitski, & Umpiki. Ils furent logés à l'office de Géorgie, dans la cour du vieux palais, où l'on prit soin qu'il ne leur manquât rien. On les fit habiller proprement, & la cour étant alors à Kensington, ils y furent conduits par les officiers du roi. Tomochichi présenta au roi quantité de plumes d'aigles, qui sont le plus respectueux de leurs présens, & lui fit ce discours. « Je vois aujourd'hui la majesté de votre face, la grandeur de votre maison, & le nombre de votre peuple. Je suis venu pour le bien de toute la nation, qui se nomme les creeks, renouveler la paix qu'ils ont depuis long-tems avec les anglois. J'ai fait un long voyage dans mes vieux jours, quoique je n'en aye aucun avantage à recueillir pour moi-même. Je suis venu pour le bien des enfans de la nation des creeks, afin qu'ils puissent être instruits dans la science des anglois. Ces plumes sont des plumes d'aigle, qui est le plus léger de tous les oiseaux, & qui fait le tour de toutes les nations. Elles signi-

» fient parmi nous la paix & l'union. Nous vous  
 » les présentons , ô grand roi , comme le signe  
 » d'une paix éternelle. O grand roi ! s'il vous  
 » plaît de me charger de vos ordres , je les rap-  
 » porterai fidèlement à tous les rois de la nation  
 » des creeks ».

Le roi fit une réponse gracieuse à ce discours , en assurant Tomochichi de son amitié & de sa protection. Le jour suivant , un indien de sa suite mourut de la petite vérole , & fut enterré à la mode de leur pays , dans le cimetière de Saint-Jean. On enveloppa le corps dans deux couvertures de laine ; on mit une planche dessus & une dessous , qui furent liées avec une corde , & dans cet état on l'enferma dans un cercueil. Il n'y eut de présent à la sépulture que Tomochichi , trois ou quatre de ses gens , le marguillier de l'église de Saint - Jean & le fossoyeur. Lorsque le corps fut mis dans la fosse , on y jeta les habits du mort , avec quantité de colliers de verre , & quelques pièces d'argent. On n'oublia point d'y jeter aussi une petite plaque de cuivre , sur laquelle on avoit gravé le nom du mort , la nation & le sujet de son voyage.

Les ambassadeurs creeks passèrent quelques mois en Angleterre , pour attendre un secours extraordinaire qui se préparoit du côté de l'Allemagne , & que les sollicitations de mon fils

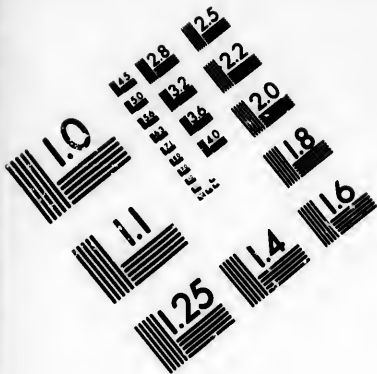
ne servirent pas peu à faire recevoir. C'étoient des émigrans de l'archevêché de Saltzbourg, qui ne firent pas difficulté d'aller à l'extrémité du monde pour se dérober aux persécutions de leur archevêque. Ils s'embarquèrent, avec Tomochichi & toute sa suite, à bord du vaisseau *le Prince de Galles*, sous le commandement du capitaine Georges Dumbar, qui étoit un des meilleurs amis de mon fils. Ils arrivèrent le 27 de Décembre à Savannah, d'où M. Dumbar écrivit aussitôt cette lettre à mon fils.

Nous avons heureusement atteint la côte de la Géorgie, & les rives de la Savannah. En débarquant dans la nouvelle ville du même nom, j'appris que les espagnols avoient passé la rivière d'Ogeeche, je remis à la voile aussitôt pour aller faire mes observations sur les côtes. Tomochichi m'auroit accompagné si ses affaires ne l'avoient forcé de retourner chez les siens; mais trois chefs de la même nation se sont offerts à me suivre, & sont effectivement avec moi.

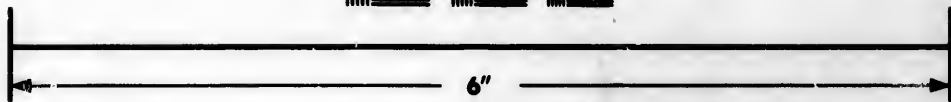
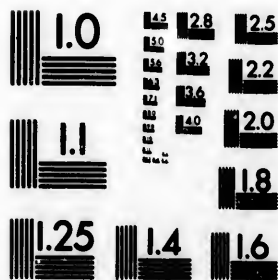
Le 8 de Janvier, j'arrivai à Thunderboit, où les habitans de cette colonie ont si bien nettoyé le terrain & l'ont semé avec tant d'industrie, qu'ils ne peuvent manquer de recueillir une moisson abondante à la première saison. Ils y ont déjà bâti plusieurs maisons, & tous







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14590  
(716) 872-4303

1.8  
1.9  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

10  
11  
12  
13  
14

leurs projets s'avancent fort heureusement. Le soir je passai à Skidaway , où les progrès me parurent encore plus considérables , soit pour la culture des terres, soit pour la construction des édifices. On s'est d'ailleurs assez bien fortifié dans ces deux nouvelles places de la Géorgie. La garde s'y fait la nuit & le jour avec une régularité extrême. J'ai laissé , suivant mes ordres , quatre canons dans chacune. C'est autant qu'il est nécessaire pour tenir les indiens dans le respect. Le 9 je continuai ma route , & sortant de la Savannah , je pris au sud , en visitant non-seulement les côtes , mais toutes les petites îles , jusqu'à celle de Jekil qui est à l'embouchure de la rivière d'Altamaha ; mais je ne trouvai nulle part ni d'espagnol ni d'autres ennemis , & les indiens que je rencontrai me comblèrent de caresses. Je suis retourné le 19 à Savannah , d'où je vous écris par le *Hopewell* , qui va mettre à la voile. Je ferai ici ma cargaison. Je suis en marché pour huit cens barils de riz , pour de la poix , du tar , & d'autres productions naturelles de la Géorgie , dont j'espère de l'avantage. Que ne doit-on point attendre de cette belle colonie , lorsqu'elle sera fortifiée & soigneusement cultivée ?

Au mois de Mai 1735 , les habitans de Sa-

vannah avoient fini prefqu'entièrement leur fort, & leurs maifons, dont la plupart font de brique, étoient déjà en fort grand nombre. Au commencement de Janvier de l'année fuivante, cent cinquante montagnards écoffois arrivèrent à Savannah, dans le deffein de s'établir fur la frontière de cette colonie qui touche aux terres des efpagnols. Ils s'arrêtèrent quelque tems à Savannah, pour attendre M. Oglethorpe qui devoit y retourner de Londres; mais ennuiés de fon retardement, ils fe rendirent d'eux-mêmes fur les bords de la rivière Alatomaha, & s'y firent un établiffement à douze milles de la mer. Ils commencèrent par construire un petit fort, où ils mirent quatre pièces de canon qu'ils avoient apportées. Ils bâtirent un corps-de-garde, un magafin, une chapelle & plusieurs barraques, auxquels ils donnèrent le nom de Darien.

Le 5 de Février, deux vaiffeaux, l'un nommé le *Symonds*, fous le capitaine Cornish, & l'autre le *London-Merchant*, fous le capitaine Thomas, ayant à bord M. Oglethorpe & trois cens hommes, paffèrent la barre de Tybée, & mirent à l'ancre dans la route de Savannah. M. Oglethorpe vifita l'établiffement de Tybée, pour en reconnoître les progrès. Le 6, il arriva au port de Savannah, où il fut reçu avec une décharge de l'artillerie, par tous les citoyens fous les

armes. Son premier soin fut de faire bâtir une église solide , & construire un quai au long de la rivière. Il forma une compagnie de cent hommes pour achever les fortifications , & pour percer des chemins de communication d'un établissement à l'autre outre celui des Saltzbourgeois, qui avoient fondé une ville nommée Ebenezer , celui des écossois, qui portoit le nom de Darien , & ceux des anglois, qui s'étant dispersés dans les endroits les plus fertiles du pays, en avoient formé plusieurs autres dont j'ai déjà rapporté les noms, une colonies des suisses, rassemblés à Calais en 1734, où les vaisseaux d'Angleterre les étoient allés prendre avec la permission de la cour de France , & rendus enfin à la Géorgie dans le cours de la même année , avoit jeté aussi les fondemens d'une ville nommée Puryssbourg , du nom de M. Pury leur chef.

Le 7, tous les chefs de la colonie suisse, dont les principaux étoient M. Hutor , Berenger de Beaufain , M. Holzindorff & M. Fifsley Dechillon, vinrent faire leurs complimens à monsieur Oglethorpe , & lui communiquer l'état de leur établissement. Le jour suivant M. le baron Vankeek, chef des Saltzbourgeois, accompagné de deux ministres , vint d'Ebenezer , à la prière de son peuple , pour supplier M. Oglethorpe

de trouver bon que leur établissement fût transféré du lieu où il étoit, à l'embouchure de la rivière, & que les nouveaux Saltzbourgeois qui étoient arrivés avec lui eussent la liberté de se joindre à leur colonie. M. Oglethorpe se rendit à Ebenezer avec le baron, pour examiner les raisons qu'ils avoient de souhaiter ce changement. La distance est d'environ une journée de chemin. Il fut surpris de trouver déjà un pont de brique, long de quinze pieds & large de dix, bâti sur la rivière, quatre bons édifices de charpente pour l'église & les écoles, un magasin public, un corps de garde, & quantité de maisons, que les Saltzbourgeois étoient résolus d'abandonner pour s'établir dans un autre lieu. Il s'efforça de leur ôter cette pensée; mais leurs raisons leur paroissant les plus fortes, il fut obligé de se rendre à leurs prières & à leurs larmes. Le lieu où il leur permit de fonder une autre ville a pris le nom du nouvel Ebenezer. M. Oglethorpe alla prendre possession le 12, de l'île de Saint-Simon, où il arriva en deux jours. Il y laissa du monde pour bâtir un fort & s'y former aussi un établissement.

Ensuite il visita les écossois dans leur ville de Darien, dont il trouva les ouvrages fort avancés, & la campagne déjà changée de forme aux environs. Etant retourné quelques jours après



à l'île de Saint-Simon, il n'admira pas moins la diligence des gens qu'il y avoit laissés. Le fort dont il avoit tracé le plan devoit être flanqué de quatre bastions défendus par un large fossé & par quelques ouvrages extérieurs. Il avoit déjà pris sa forme, & l'entreprise fut achevée au mois d'Avril de la même année. Derrière le fort, M. Oglethorpe marqua le lieu d'une bonne ville; & distribuant le terrain à ses gens, il les exhorta à profiter de la saison pour la culture des terres autant que pour les édifices.

Après son retour de l'île de Saint-Simon, le mico Thomochichi & son neveu vinrent le visiter à Savannah avec un corps de leur nation, & lui apportèrent une si grande quantité de chevreuils, que pendant plusieurs jours toute la colonie n'eût pas d'autre nourriture. Ils lui dirent que leur dessein étoit d'aller à la chasse du buffle jusqu'aux frontières des espagnols. Mais jugeant par quelques mots qui leur échappèrent, qu'ils pensoient à tomber sur les gardes de l'Espagne, il leur proposa, dans cette crainte, de partir avec eux & de les accompagner. Tomochichi le prit au mot, en lui disant qu'il étoit bien aise de lui faire voir jusqu'où s'étendoient les terres de sa nation. Le premier jour ils le conduisirent dans une île qui est à l'entrée du fond de Jekil, où il fut charmé de la situation

d'un lieu qui lui parut commander absolument les embouchures de cette rivière. Il y laissa un parti d'écossois, sous la conduite de M. Hugh Mackay, & leur ayant tracé le plan d'une ville, il la nomma Saint-André, Toonakowki, neveu du mico, ayant tiré par hasard une montre qu'il avoit reçue à Londres de monsieur le duc de Cumberland, on en prit occasion de donner à l'île le nom d'*île de Cumberland*.

Le jour suivant, ils passèrent le Clothogotho, qui est une branche de la rivière d'Alatamaha, après laquelle ils découvrirent une autre île, de la longueur d'environ seize milles, qui charma leurs yeux par la multitude d'orangers, de myrthes, & de vignes sauvages qu'ils y aperçurent. On lui donna le nom de *l'île Amelie*. Le troisième jour, étant assez près des vedettes espagnoles, M. Oglethorpe remarqua que ses indiens sembloient se disposer à leur aller faire une insulte. Il eut assez de pouvoir sur Tomochichi pour l'en empêcher, & descendant la rivière de Saint-Jean, il doubla la pointe de Saint-Georges, qui est du côté septentrional de cette rivière, & le point le plus méridional du domaine des anglois dans le continent de l'Amérique. Les espagnols ont une garde de l'autre côté de la rivière.

M. Mackay, dont on a déjà cité le nom, ayant reçu ordre de faire par terre le voyage de Darien à Savannah, pour mesurer l'éloignement, trouva soixante-dix milles de distance en droite ligne, & quatre-vingt-dix par les chemins praticables.

La ville de Savannah est augmentée aujourd'hui jusqu'à cent quarante maisons régulières, outre les barraques & les magasins. Elle a une cour de justice, qui se tient toutes les semaines. Avec les villes d'Ebenezer, de Purisbourg, & les autres lieux que j'ai nommés, on fonda, dans le cours de la même année, la ville d'Augusta, dans un canton fort agréable, & si fertile, qu'un arpent de terrain produit près de trente boisseaux de blé d'Inde, qui est l'aliment ordinaire pour toutes les personnes du commun, & qui continuera vraisemblablement de l'être, comme dans nos autres colonies du continent. Augusta de la Géorgie s'est déjà fait un commerce fort avantageux avec les indiens; & le voisinage de tant de nations, avec lesquelles le tems ne manquera point de la lier, pourra le rendre quelque jour un de nos meilleurs établissemens. Elle est par eau à deux cens trente-six milles de l'embouchure de la rivière, & les plus grandes barques peuvent descendre jusqu'à la ville de Sa-

Savannah. Il s'y rend au printems une multitude d'indiens de la Caroline & de la Géorgie. On y compte déjà près de six cens blancs, & les directeurs y entretiennent une petite garnison, qui sert beaucoup à fortifier le commerce par la sûreté qu'elle y établit. La ville est située sur un terrain assez élevé, au bord de la rivière. On a ouvert des chemins de plusieurs côtés, de sorte qu'on peut aller sûrement par terre d'Augusta à Ebenezer, à Savannah, & dans les habitations des cheokes, qui sont au nord-ouest d'Augusta. Les creeks sont à l'ouest; leur principale habitation se nomme Cowetas, à deux cens milles d'Augusta; & sur leur frontière, on a bâti un petit fort nommé Alhamas. Au delà des creeks on trouve les chickesaws qui habitent les bords de la rivière de Mississipi; de sorte qu'en faisant alliance avec cette nation nous pouvons participer au commerce de ce grand fleuve.

On a formé quantité d'habitations au sud de Savannah, dont les principales portent le nom de Highgate & de Hamstead; le reste de la province commence à n'être pas plus désert. L'île de Saint-Simon se peuple aussi, & la ville de Frederica est déjà fort augmentée. Dans le voisinage est une belle prairie de trois cens vingt arpens, où l'on nourrit toutes sortes de bestiaux.

A quelque distance , M. Oglethorpe a formé un camp pour le régiment qui porte son nom. Il a distribué des terres aux soldats, dont la plupart sont mariés ; & dès la première année ils ont produits cinquante-cinq enfans. Les habitans de Frederica ont commencé à faire de la biere & d'autres liqueurs. Les femmes des soldats filent du coton du pays. Il y a dans cette ville une cour de justice , qui préside à la partie méridionale de la province , & qui a le même nombre d'officiers que celle de Savannah.

La Géorgie étoit une partie de la Caroline , & c'est à ce titre que les propriétaires de la Caroline ont vendu leur droit à la couronne. C'est une preuve fort claire , que les espagnols qui ont reconnu le droit des anglois sur la Caroline dans tous leurs traités avec l'Angleterre , seroient mal fondés à former des prétentions sur la Georgie ; comme ils l'ont tenté nouvellement.

La latitude de cette nouvelle colonie , qui est entre 29 & 32 degrés , montre quelle doit être l'excellence du climat & du terroir pour les habitans & pour les fruits de la terre. Outre les productions naturelles du pays , on a déjà remarqué qu'il est favorable à toutes les semences & à toutes les plantes de l'Europe.

Il n'y a personne qui ne sente de quel avan-

tage la Géorgie est aux anglois pour la sûreté de leur commerce & de toutes les autres colonies dans le continent de l'Amérique. C'est une garde continuelle contre les espagnols; car Savannah, qui en est la capitale; ne se trouve qu'à soixante dix-sept milles au sud-ouest de Charles-Town, capitale de la Caroline, & à cent cinquante milles au nord-est de Saint-Augustin, capitale de la Floride espagnole & le plus grand obstacle au commerce anglois entre le golfe du Mexique & leurs provinces.

On pourroit s'imaginer qu'un pays aussi fertile que les anglois ont trouvé la Géorgie, étoit couvert d'arbres, qui pouvoient rendre l'air mal sain pour les habitans. Mais on ne s'est aperçu de rien qui ait confirmé cette crainte. A mesure qu'on nettoiera le terrain, ce qu'on a fait jusqu'ici sans relâche, il arrivera que ces arbres dont la quantité seule est incommode, tourneront à l'avantage des habitans. Les plus communs sont le chêne, l'orme, le cedre, le noyer, le cyprès, le myrthe, la vigne & le murier. C'est du dernier qu'on espère le plus; & la principale attente de tous ceux qui sont allés former la colonie, est fondée sur les vers à soie. Dès le premier embarquement, deux ou trois piémontois firent le voyage pour apprendre aux habitans la méthode d'élever les vers. Ils y por-

tèrent des œufs d'Italie, & les premières expériences furent si favorables qu'on en vit bientôt quelque fruit en Angleterre. Le chevalier Thomas Lombe, à qui l'on envoya plusieurs paquets de soie de la Géorgie, & qui passe avec raison pour l'homme du monde le plus entendu dans ces matières, en ayant fait l'épreuve à Derby avec sa machine; assura » que cette soie étoit » la meilleure qu'il eût jamais vue, & qu'elle » surpassoit celle qu'on appelle la superfine du » Piémont. » On est donc sûr de la qualité; & ce qui manque encore est un nombre d'ouvriers suffisant pour nous en procurer une grande abondance. Les autres productions de la Géorgie sont les mêmes que celles de la Caroline. L'avenir nous apprendra s'il s'y trouve des mines; mais quoique rien n'empêche encore de s'en flatter, ce n'est pas cette espérance qui a fait naître la colonie, & l'on peut se borner aux richesses extérieures du pays, sans fatiguer la terre jusque dans ses entrailles. Le prix des vivres & des denrées y est déjà fort médiocre. (1)

---

(1) Cette évaluation est suivant la monnoie d'Angleterre, de sorte que c'est à peu près le double en monnoie de France. On fait que l'établissement de la Géorgie a été ruiné par les espagnols: mais il se rétablit.



Le bœuf y est à deux sols la livre ; le porc & le veau au même prix, le mouton à quatre sols, la biere forte à trois sols la quarte, le cidre à quatre sols, le vin de Madere à douze sols, le thé à un écu la livre, le café à dix-huit sols, la fleur de farine à un sol, le ris à cinquante-quatre sols le quintal.



es expé-  
 t bientôt  
 lier Tho-  
 s paquets  
 vec raison  
 endu dans  
 à Derby  
 soie étoit  
 & qu'elle  
 perfine du  
 qualité ; &  
 d'ouvriers  
 ne grande  
 de la Géor-  
 a Caroline  
 trouve des  
 e encore de  
 rance qui a  
 se borner  
 ans fatiguer  
 Le prix des  
 médiocre.(1)

noie d'Angle-  
 ouble en mon-  
 t de la Géor-  
 e rétablit.

Le

G

---

---

SUPPLÉMENT  
A L'HISTOIRE  
DE LA  
BAIE D'HUDSON.

MON fils s'étant associé à la nouvelle compagnie qui a recommencé le commerce de pelletterie dans la baie d'Hudson, m'a communiqué le mémoire qu'il a fait faire de l'état de cette entreprise, & de ce qui s'est passé dans ce pays-là depuis les premières relations des anglois & des françois.

On fait qu'en 1576, le capitaine *Martin Frobisher* entreprit son premier voyage pour la découverte d'un passage à la Chine & au Cathay, par le nord-ouest, & que le douze de Juin ayant découvert la terre de Labrador à soixante-trois degrés huit minutes, il entra dans le détroit auquel il a donné son nom. Il revint en Angleterre le premier d'Octobre. L'année suivante, ayant remis à la voile pour la même découverte,

il regagna le même détroit, & tous ses efforts furent employés à lier quelque commerce avec les naturels du pays, dans l'espérance d'en tirer les lumières qui convenoient à son dessein; mais il les trouva si féroces qu'ils ne cherchèrent qu'à le détruire avec tous ses gens. Il revint encore au commencement de l'hiver; & le printems d'après il tenta pour la troisième fois ce dangereux voyage, mais avec aussi peu de succès. Nous avons ses trois relations, qui ne contiennent que le détail de ses périls & de ses craintes.

Six ans après, c'est-à-dire en 1585, Jean David partit de Darmouth dans les mêmes espérances, parvint à la latitude de 64 degrés 15 minutes, & continua de s'avancer jusqu'au 64<sup>e</sup> degré 40 minutes. L'année d'après il alla jusqu'au 66<sup>e</sup> degré 20 minutes, & suivit les côtes au sud jusqu'au 56<sup>e</sup> degré. Reprenant ensuite au 54<sup>e</sup> degré, il trouva une mer qui s'ouvroit à l'ouest, & qu'il prit pour le passage qu'il cherchoit; mais la saison devenant fort orageuse, il fut forcé de retourner en Angleterre. Il recommença la même entreprise l'année suivante.

Ce dessein fut ensuite abandonné jusqu'en 1607, qui est celle de la découverte du capitaine Henri Hudson. Il s'avança jusqu'à 80 degrés 23 minutes, sous un climat si froid que la seule relation est capable de glacer le lecteur & l'écrivain.

En 1608, il se remit en mer, & revint sans avoir rien ajouté à ses découvertes. Deux ans après, c'est-à-dire (1) en 1610, il recommença encore le voyage, toujours résolu de trouver un passage au nord-ouest. Il s'avança cent lieues plus loin qu'on n'avoit encore fait, jusqu'à ce que l'excès du froid, l'abondance des glaces, & la force du danger, l'obligèrent de s'arrêter. Se trouvant même coupé pour son retour, il passa l'hiver dans ces terribles lieux, & son courage n'ayant fait que s'animer par le péril, il continua au printems de pousser ses découvertes. Mais il fut pris par les sauvages avec sept de ses compagnons. Le reste de ses gens n'eut point un sort plus heureux. Enfin il périt d'une manière misérable, payant ainsi bien cher l'honneur d'avoir donné son nom à cette baie.

On a prétendu que c'étoient les danois qui avoient fait cette découverte, & qu'ils avoient appelé ce détroit *Christiana*, du nom de Christiern IV. qui étoit alors leur roi régnant. Mais sans entrer dans cette discussion, il est sûr du moins que c'est Henri Hudson qui a pénétré le premier jusqu'au fond de la baie.

---

(1) La relation de M. Jérémie met faussement ce voyage en 1612.

L'année de sa mort, sir Thomas Button entreprit, sur les instances du Prince Henri, de continuer le même voyage. Il passa les détroits de Hudson, & laissant la baie au sud, il s'avança l'espace de deux cens lieues au sud-ouest, où il découvrit un grand continent qu'il nomma la *Nouvelle Galles*. Il y passa l'hiver dans un lieu qu'on a nommé depuis le port de Nelson; il visita toute la baie qui a pris ensuite le nom de baie de Button, & il retourna dans l'île de Digg.

En 1616, M. Baffin entra dans la baie de sir Thomas Smith, jusqu'au 78<sup>e</sup> degré, & revint après avoir perdu l'espérance de découvrir un passage de ce côté-là.

Ainsi toutes les entreprises de nos aventuriers, du côté du nord, n'avoient pour but que de trouver un passage à la Chine.

En 1631, le capitaine James fit voile au nord-ouest, & marchant au hasard dans ces mers, arriva dans l'île de Charlton, où il passa l'hiver au 52<sup>e</sup> degré. Le capitaine Fox fit aussi cette année un voyage dans la même vue; mais il n'alla pas plus loin que le port Nelson.

Les guerres civiles d'Angleterre firent perdre assez longtems le goût de ces découvertes. On ne trouve le nom d'aucun aventurier jusqu'en 1667, que Zacharie Gillam passa le détroit d'Hudson, & la baie de Baffin jusqu'au 75<sup>e</sup>

degré, ensuite reprenant vers le sud au 51, il entra dans une rivière, nommée depuis la rivière du prince Rupert, où il lia une correspondance assez favorable avec les sauvages. Il y bâtit un fort, qu'il nomma le fort Charles, & revint en Angleterre.

Pendant ce tems-là deux François, l'un nommé M. des Groseillers, & l'autre M. Ratiffon, son beau-frère, étant au Canada vers le lac d'Assimponalo, poussèrent si loin qu'ils se procurèrent quelque connoissance de la baie d'Hudson. Etant retournés à Quebec, ils se joignirent à quelques bourgeois, armèrent une barque, & prirent la résolution d'entreprendre de nouvelles découvertes. Après avoir navigué long-tems au nord, ils entrèrent dans une rivière où ils firent un établissement du côté du sud, dans des îles qui sont à trois lieues de l'embouchure. Pendant l'hiver, tout étant glacé, les Canadiens que M. des Groseillers avoit avec lui, étant à la chasse au long de la mer, trouvèrent avec beaucoup de surprise, un établissement d'Européens. Ils retournèrent promptement vers leur chef sans avoir été découverts. M. des Groseillers ne manqua point de faire armer aussitôt tous ses gens, & de se mettre à leur tête pour approfondir la vérité de cette aventure. Il fit ses approches, & ne voyant qu'une mauvaise chau-

mine, couverte de terre, dont la porte n'étoit pas même fermée, il y entra les armes à la main. Il y trouva six matelots anglois, qui mouroient de froid & de faim, & qui, loin de se mettre en défense, s'estimèrent fort heureux de se voir prisonniers des françois, puisque cette rencontre leur assuroit la vie. Ces six matelots avoient été abandonnés, par un navire qui avoit armé à Boston, dans la nouvelle Angleterre, & qui n'avoit aucune connoissance des voyages entrepris à Londres. Etant arrivé fort tard, le capitaine les avoit envoyés à terre dans sa chaloupe pour chercher un lieu d'hivernement. Mais le froid étoit devenu si grand pendant la nuit, que les glaces ayant entraîné le navire, ils n'en avoient plus entendu parler.

Pendant le cours de l'hiver, M. des Groseliers se lia avec quelques sauvages du pays, qui lui apprirent qu'à sept ou huit lieues de son établissement, il y en avoit un d'anglois. C'étoit celui du port Nelson. Il se disposa aussitôt à les aller attaquer; mais comme ils étoient fortifiés, il eut besoin de précautions. Il attendit le jour des rois, pour les surprendre dans l'ivresse. Cette idée lui réussit avec tant de bonheur, que quoiqu'ils fussent au nombre de quatre-vingt, & que celui des françois ne surpassât point quatorze, il se saisit d'eux sans la moindre résistance. Ainsi



M. des Groseliers demeura maître absolu du pays.

L'été suivant, ayant laissé son fils avec cinq hommes pour garder le poste qu'il avoit conquis, il revint à Quebec avec Ratisson, chargé de pelleteries & d'autres marchandises angloises. Mais quoiqu'ils eussent assez réussi dans leur entreprise pour avoir mérité d'être bien reçus, on les chagrina beaucoup sur quelques pillages prétendus dont ils n'avoient pas donné connoissance aux armateurs. Le ressentiment qu'ils en eurent les fit passer en France, où ils se promirent plus de justice de la Cour. Ils présentèrent des mémoires, ils employèrent beaucoup de tems & d'argent pour se faire écouter, & leur malheur voulut qu'ils ne le furent pas plus qu'à Quebec. L'ambassadeur que l'Angleterre avoit alors à Paris, apprenant leurs plaintes, s'imagina qu'ils pouvoient rendre service à sa nation, & leur persuada de passer à Londres. Ils y furent bien reçus de plusieurs personnes de qualité & d'un grand nombre de marchands qui n'avoient pas perdu le souvenir des anciennes entreprises. Le capitaine Gillam fut invité à se remettre en mer avec eux. Ceux qui firent les frais de cette nouvelle entreprise, obtinrent du roi Charles II, une patente pour eux & pour leurs successeurs, sous le nom de Com.

pagnie de la baie d'Hudson, dont la date est le deux de Mai 1670, la vingt-deuxième année du règne de ce prince.

Les premiers propriétaires furent le prince Rupert, le chevalier Jacques Hayes, MM. Guillaume Young, Gerard Weymans, Richard Craddock, Jean Letton, Christophe Wren, Nicolas Hayward.

La baie prend depuis le soixante-quatrième degré de latitude du nord jusqu'au cinquante & unième degré, & peut avoir six cens milles de longueur. L'entrée des détroits est au-dessus. A la bouche même est l'île qu'on a nommée la Résolution. L'île Charles, l'île Salisbury, & l'île de Nottingham, sont dans les détroits, & servent à les former. Celle de Mansfield est à la bouche de la baie.

On donne aux détroits d'Hudson, qui conduisent à la baie, environ cent vingt lieues de longueur. La terre des deux côtés est habitée par des sauvages qui sont peu connus. La côte du sud porte le nom de Terre de Labrador. Celle du nord a reçu autant de noms différens, qu'il y est venu de différentes nations qui ont prétendu à l'honneur de la découverte. A l'ouest de la baie les anglois ont fondé, comme on l'a déjà remarqué, le port Nelson, & tout ce pays est connu à présent sous le nom de Nouvelle

Galles. La baie porte en ce lieu le nom de Button ; c'est l'endroit le plus large de toute la baie d'Hudson , il n'a pas moins de treize cens lieues. Sur la côte de Labrador sont plusieurs îles qui portent différens noms. Le fond de la baie, par où l'on entend toute cette partie qui s'étend depuis le cap Henriette-Marie au sud de la Nouvelle Galles, jusqu'à *Redonda*, au-dessous de la rivière du prince Rupert, a quatre-vingt lieues de longueur. Les françois prétendent que le continent qui est au fond de la baie fait partie de la Nouvelle France ; effectivement il faut confesser que depuis la rivière de Sainte-Marguerite, qui se jette dans celle du Canada, jusqu'à la rivière du prince Rupert, qui est au fond de la baie d'Hudson, il n'y a pas plus de quinze cens milles.

J'ai dit que M. Gillam avoit bâti sur la rivière de Rupert un fort auquel il avoit donné le nom de Fort-Charles. Les anglois n'avoient jamais eu d'établissement dans ce lieu, & ne seront peut-être jamais tentés d'y en former un nouveau, car le pays n'est guères habitable. L'excessive rigueur du froid les forçoit de s'y tenir renfermés dans leurs hutes. Au long de la nouvelle Galles est une île longue de cinq ou six lieues, qu'on appelle *Little-Rocky-Isle*, ou la petite île aux rochers, qui n'est en effet qu'un affreux

amas de rochers & de pierres, & dans laquelle on ne laisse pas de voir quantité de grands oiseaux. Environ trois milles au-dessous de la partie de cette île qui est au sud-sud-est, on rencontre un dangereux banc de sable.

L'île de Charlton, qui est aussi dans la baie, est composée d'un sable blanc & léger, & couverte de mousse blanche. On y voit des arbres en grand nombre. Cette île présente un spectacle agréable à ceux qui, après un voyage de trois ou quatre mois au milieu d'une mer extrêmement dangereuse & parmi des montagnes de glace, qui exposent continuellement un vaisseau à mille dangers, commencent à découvrir ici de la verdure, du moins si leur navigation se fait au printems.

Si l'air au fond de la baie est excessivement froid pendant neuf mois, il est très-chaud pendant les trois autres mois. Sur les deux côtes de Labrador & de la nouvelle Galles, la terre ne produit aucune sorte de grains; mais vers la rivière de Rupert on trouve dans la bonne saison quelques fruits tels que des groseilles, des fraises, &c. Le soleil se couche dans le cours du mois de Décembre à deux heures trois quarts, & se lève à neuf heures & demie. Pour peu qu'il paroisse, & que le froid soit tempéré, on tue autant de perdrix & de lièvres qu'on en désire.

A la fin d'Avril les oies, les outardes, les canards & quantité d'autres oiseaux y arrivent, pour s'y arrêter environ deux mois. On voit aussi dans le même tems une quantité prodigieuse de cariboux. Ces animaux viennent du nord & vont au sud. On auroit peine à croire quel est leur nombre. Ils occupent en profondeur le long des rivières plus de soixante lieues d'étendue, & les chemins qu'ils font dans la neige sont plus entrecoupés que les rues des plus grandes villes. La manière de les prendre, pour les sauvages, est d'abattre des arbres qu'ils entassent les uns sur les autres, entre lesquels ils laissent des ouvertures où ils tendent des collets. Aux mois de Juillet & d'Août les mêmes troupes retournent du sud au nord; & lorsqu'elles passent les rivières & l'eau, les sauvages les tuent facilement de leurs canots, à coups de lance.

Mais ce qui peut engager les européens à mépriser les obstacles que la nature leur oppose dans ces horribles lieux, c'est la multitude de castors, d'originaux, de renards noirs & d'autres animaux qui fournissent les plus précieuses pelleteries, avec la certitude de se les procurer presque sans aucuns frais. Voici une pièce curieuse qui fera juger du profit des marchands. C'est le tarif des échanges de la compagnie. J'en ai tiré de ma propre main cette copie sur l'original,

*Regle d'échange pour les marchandises  
de la Compagnie.*

Un fusil,	dix bonnes peaux de castor.
Poudre à tirer,	un castor pour une de- mie livre.
Plomb à tirer,	un castor pour quatre livres.
Haches,	un castor pour une gran- de & une petite.
Couteaux,	un castor pour six grands couteaux.
Grains de colliers,	un castor pour une livre.
Habits galonnés,	six castors pour un habit.
Habits sans galon,	cinq castors pour un habit rouge.
Habits de femme avec galon,	six castors pour un habit.
Habits de femme sans galon,	cinq castors.
Tabac,	un castor pour une livre.
Boîte à poudre de corne,	un castor pour une gran- de boîte ou pour deux petites.
Chau don,	un castor pour le poids de chaque livre.
Peigne & miroir,	deux peaux.

On voit par ce tarif quel immense profit la compagnie devoit faire à la baie d'Hudson, si ce commerce eût été bien soutenu. On ne gagna pas d'abord moins de quatre cens pour cent: mais à mesure qu'on avança, la paresse ou d'autres obstacles arrêterent tellement les progrès, que les charges montèrent bientôt plus haut que les retours.

En 1670 la compagnie envoya Charles Bayly; avec le titre de gouverneur. Il partit accompagné de M. Ratiffon, un de ces mêmes françois qui avoient fait le voyage avec M. Gillam: Ils menoiert avec eux vingt hommes, qui devoient rester au fort Georges, bâti par M. Gillam sur la rivière de Rupert. M. Bayly nomma pour son secrétaire, Thomas Gorst, & lui donna ordre de tenir un journal de leur voyage que j'ai actuellement entre les mains: mais j'y trouve tant de remarques triviales & qui sont dans toutes les autres relations, que je n'en tirerai que les plus curieuses.

Le chef des sauvages qui habitoient les environs du fort, reçut de nos anglois le nom de prince. Peu de jours après leur arrivée, il vint avec d'autres indiens & leurs familles demander des vivres au gouverneur, en lui déclarant que les sauvages ne pouvoient rien tuer cette année, & qu'ils mouroient de faim. Cet incident fit faire



de terribles réflexions aux anglois qui n'avoient que des provisions médiocres, & qui ne faisoient pas trop de fond sur l'espérance d'en recevoir d'Angleterre. Cependant M. Bayly nourrit le prince & sa famille, avec plusieurs autres qui s'étoient adressés à lui les premiers. Mais les excitant aussi à ne rien négliger pour se procurer des vivres, il se mit à leur tête avec une partie de ses gens, & les conduisit à la chasse dans des lieux affreux. Ils n'y tuèrent que douze renards, qui ne pouvoient leur faire une nourriture fort abondante ni fort agréable. Tout leur paroissoit excellent, parce que la faim devenoit plus pressante, & que l'air étant insupportable, on devoit compter pour un bonheur de trouver quelques-uns de ces animaux hors de leurs trous. Quelques jours après cette chasse le prince sauvage apporta de fort bonne foi au gouverneur quatre jeunes chevreuils qu'il avoit tués, suivant la convention qu'ils avoient faite ensemble de se communiquer mutuellement leurs provisions.

Pendant ce tems-là M. des Groseliers, qui étoit demeuré au port de Nelson avoit cherché des routes pour gagner la rivière de Rupert, mais sans en pouvoir découvrir. Il trouva dans ses courses plusieurs baraques qu'il reconnut pour d'anciennes habitations de quelques européens qui s'étoient retirés ou qui avoient péri de froid.

Il trouva aussi les débris du vaisseau de sir Thomas Button; & ses compagnons rapportèrent par curiosité quelques pièces de ses meubles qui s'étoient conservées depuis soixante ans. M. des Groseliers retourna sans avoir réussi dans son entreprise, quoiqu'il fût sûr que la rivière étoit dans la baie où il faisoit ses recherches.

M. Bayly, qui s'étoit soutenu avec les provisions qu'il avoit apportées d'Angleterre, tomba dans une horrible frayeur au passage des oies qui commencèrent à se rendre du nord au sud. C'étoit la marque que le froid alloit augmenter, & que l'hiver dont il n'avoit encore senti que les approches devoit être extrêmement rude. Quelle attente pour lui & pour ses gens ! N'ayant néanmoins aucune espérance de pouvoir gagner un climat plus temperé, il commença par se précautionner contre l'excès du froid en faisant couvrir toutes les hutes des peaux qu'il avoit & de celles que les sauvages lui apportèrent en abondance. Il fit couper une grande quantité de bois, afin de l'avoir prêt autour du fort dans les tems où il n'espéroit pas que ses gens pussent supporter la rigueur de l'air. Il envoya sa chaloupe à la pointe de Confort, entre la rivière Rupert & l'île de Charlton, pour y ramasser des coquillages dont on pouvoit tirer une espèce d'huile qui servoit au défaut de chandelles, se-

cours

cours absolument nécessaire dans un pays où les nuits sont si longues. Ensuite s'imposant des loix sévères dans la distribution des alimens qui lui restoient, il exhorta les gens & les sauvages qui avoient lié commerce avec lui à faire de nouveaux efforts pour rendre leurs chasses plus heureuses. Ils s'y employèrent effectivement pendant huit jours avec un peu plus de bonheur; mais il tomba tant de neige dans une seule nuit, que la terre en étant couverte à deux pieds de hauteur, il fallut abandonner la chasse. Les oies & d'autres oiseaux de passage, qui continuoient de traverser le pays, voloient si haut, qu'il étoit impossible d'y prétendre par les armes à feu. L'unique espérance qui leur resta fut que la gelée durcissant bientôt la neige, on pourroit recommencer la chasse & tuer toujours par intervalles quelques bêtes sauvages. M. Bayly, à qui l'on a reproché depuis d'avoir accordé trop facilement la communication de ses vivres au prince sauvage & à ses gens, se justifioit en répondant que toute compensation faite, il avoit tiré plus de secours de ces barbares qu'il ne leur en avoit donné; sans compter qu'étant plus entendus que les européens à chasser dans des lieux qui sont autant d'horribles précipices pour ceux qui ignorent comment il faut avancer au milieu de la glace & de la neige, jamais nos anglois

n'auroient pu trouver l'art de tuer le moindre animal au milieu de l'hiver.

Enfin le froid devint si perçant, la glace si dure, & la neige si épaisse que les sauvages confessèrent eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vu d'exemple d'un hiver si rigoureux. Mais ce qui fut beaucoup plus terrible que le froid, c'est que la faim paroissant augmenter à mesure que les provisions diminoient, on se vit à la veille de manquer tout-à-fait d'alimens. M. Bayly se réduisit comme tous ses gens à une demi-livre de biscuit par jour & un quarteron de viande salée. Le prince sauvage, à qui l'on déclara qu'il falloit renoncer au secours des anglois, se remit à chasser, au mépris de la saison, mais avec si peu de succès que souvent dans quatre jours il ne tuoit pas une seule pièce de venaison. Soit que les bêtes sauvages se fussent retirées au sud, soit que gardant leurs tanières dans ces froids extraordinaires, elles y vivent quelque tems sans nourriture; soit enfin, comme les sauvages le prétendent, qu'elles s'entremangent dans leurs tanières mêmes; on couroit des jours entiers sans appercevoir sur la neige aucune trace de leurs pas. Dans une chasse où nos anglois accompagnèrent les sauvages, sur le récit d'un de ces barbares qui avoit découvert la piste de quelques bêtes, on tua deux ours blancs d'une pro-

le moindre  
 , la glace si  
 sauvages con-  
 ent jamais vu  
 Mais ce qui  
 roid, c'est que  
 esure que les  
 à la veille de  
 Bayly se sé-  
 demi - livre de  
 le viande salée.  
 lara qu'il falloit  
 se remit à chaf-  
 avec si peu de  
 ours il ne tuoit  
 . Soit que les  
 au sud, soit que  
 froids extraor-  
 tems sans nour-  
 uvages le pré-  
 dans leurs ta-  
 urs entiers sans  
 trace de leurs  
 glois accompa-  
 it d'un de ces  
 a piste de quel-  
 blancs d'une pro-

digieuse grosseur ; mais ces animaux , affamés eux-mêmes , avoient attaqué si furieusement les chasseurs, qu'ils avoient tué plusieurs sauvages & blessé deux anglois. M. Bayly en laissa un au prince, & subsista de l'autre pendant quelques jours.

On n'étoit encore qu'au milieu du mois d'Octobre ; de sorte que ces premiers embarras sembloient annoncer de cruelles extrémités dans le cours de l'hiver. La neige avoit déjà sept ou huit pieds de hauteur ; & la nécessité de l'écarter presque continuellement des huttes n'étoit pas une peine médiocre. M. Bayly, en exhortant ses gens à la patience, leur annonça que si le tems ne s'adoucissoit point, ou si la chasse ne devenoit pas plus abondante dans l'espace de quinze jours, la portion de nourriture seroit réduite encore à la moitié. Cette crainte faisoit déjà trembler tout le monde, lorsque le 23 d'Octobre on vit paroître un grand nombre de perdrix aussi blanches que la neige. Nos anglois en tuèrent d'abord cinquante, qui leur firent un festin délicieux ; mais le bruit de la poudre les ayant bientôt effarouchées, l'approche en devint si difficile, qu'en huit jours de tems ils n'en purent tuer que douze. Il fallut se cacher dans la neige pour les surprendre, & la violence du froid y fit périr trois hommes. M. Bayly eut le visage

gelé, c'est-à-dire que son nez, ses lèvres, ses oreilles & plusieurs endroits de ses joues devinrent absolument insensibles, & demeurèrent dans cet état jusqu'à la fin de l'hiver.

Le 25 de Janvier, il arriva au fort trois indiens qui apportèrent un castor & trois douzaines de perdrix. C'étoient des chasseurs du prince qui s'étoient fort écartés de leur habitation, & qui avoient risqué de passer plusieurs nuits dehors, ce qu'aucun de leurs compagnons n'osoit entreprendre. Ils apportoit leur proie à M. Bayly plus volontiers qu'à leur prince, dans l'espérance d'obtenir quelques verres d'eau-de-vie, dont il restoit encore plusieurs barils aux anglois. Ils racontèrent qu'à plusieurs journées de la rivière ils avoient trouvé quelques corps morts, qu'ils croyoient être de la nation des Onachanves, parce qu'elle avoit été en guerre avec celle des Nodwayes, & qu'elle en avoit beaucoup souffert. Le premier de Février on s'aperçut sensiblement qu'il dégeloit, & ce changement dura trois jours. Les anglois n'avoient pas senti jusqu'alors, qu'en vivant presque uniquement de viande salée ils avoient gagné le scorbut. Mais quoique leurs douleurs devinssent cuisantes pendant le dégel, ils profitèrent si heureusement de cet intervalle pour la chasse des perdrix, que pénétrant dans des lieux où elles

n'étoient point encore effrayées , ils en tuèrent un fort grand nombre. Cependant la gelée recommença le quatre , & fut en deux jours plus insupportable que jamais. La provision de perdrix qu'on avoit faite , & quelques autres animaux qu'on avoit tués dans le même tems , servirent à faire passer assez tranquillement le reste du mois.

Au commencement de Mars , il arriva plusieurs indiens des nations 'écartées qui construisirent des hutes à l'est du fort , se proposant d'y passer le reste de l'hiver pour être à portée de trafiquer au commencement du printems. Ceux qui se trouvèrent les plus voisins du fort , étoient de la nation des Cuscudahs. Leur prince envoya dire à M. Bayly de lui venir parler. Cette sommation parut incivile aux anglois , & quoiqu'il ne soit pas question de politesse avec des barbares , M. Bayly ne jugea point à propos de les accoutumer à ces airs de hauteur. Il sortit du fort le vingt-trois Mars , accompagné de Jean Abraham & de dix autres de ses gens. Mais au lieu de se rendre aux hutes du prince des Cuscudahs , il affecta de passer outre , & d'aller jusqu'à la pointe de Confort , aux tentes des autres nations , où il acheta toute la viande fraîche qu'on voulut lui céder.

Le prince des Cuscudahs prit la peine de venir lui-même au fort le vingt-sept. Il se fit précéder



de six de ses gens pour annoncer son arrivée. Elle ne produisit pas beaucoup de changement parmi les anglois. On le conduisit au gouverneur, qui lui fit donner un verre d'eau-de-vie, & qui attendit ensuite ce qu'il avoit à lui demander. Le prince sauvage lui dit qu'il avoit apporté peu de castors, parce qu'il avoit été obligé d'en envoyer cette année un grand nombre en Canada; mais qu'il avoit néanmoins quelques belles peaux, dont il étoit prêt à faire l'échange. Il ajouta que pour marquer son affection au gouverneur, il vouloit l'avertir que la nation des Nodways, sur les terres desquels il avoit passé, étoit résolue de venir au printems attaquer & détruire les anglois. Ensuite il fit présent à M. Bayly d'une fort belle peau, qu'il avoit apportée pour lui.

Le 31 de Mars on commença de tous côtés à voir paroître les oies, les canards, les outardes, & plusieurs autres fortes d'oiseaux qui annoncent l'approche du printems. Les anglois en prirent un si grand nombre qu'on se trouva dans l'abondance au fort. Pendant ce tems-là, les indiens étoient toujours dans leurs cahutes. Le bruit s'étoit répandu parmi eux, qu'ils devoient être attaqués par quelques nations sauvages que les missionnaires avoient animés contr'eux, parce qu'ils tournoient leur commerce du côté des

anglois. Les françois du Canada n'avoient pas employé moins d'artifices pour les empêcher de nous apporter leurs pelleteries. Ils les leur avoient payées beaucoup plus cher ; & quelque tems avant l'hiver, ils étoient venus former un établissement à huit journées de chemin du fort anglois de la rivière de Rupert. M. Bayly mit en délibération s'il ne devoit pas transporter son établissement dans un autre lieu. Le conseil fut assemblé le 3 d'Avril 1674. L'opinion de M. Bayly fut de quitter un lieu dangereux. Mais le capitaine Cole soutint que ce changement le feroit encore plus. Ce fut pendant ce débat que M. des Groseliers arriva heureusement au fort avec quelques-uns de ses gens. Il fut d'avis que sans abandonner le fort, qui étoit en état de faire une bonne défense, il falloit aller trafiquer dans d'autres lieux avec les barques, & prendre pour cela le tems où les nations indiennes dont on avoit à se défier, seroient occupées à la chasse.

Pendant ce tems-là les indiens qui étoient venus pour le trafic, bâtirent leurs wigawams ou leurs hutes fort près du fort ; & se retranchant avec presqu'autant d'habileté que les anglois, ils avoient étendu si loin leurs palissades qu'elles touchoient presqu'aux nôtres. Cependant la communication étoit encore assez libre.

Un de ces barbares, devenu jaloux de sa femme, & l'ayant trouvée dans le fort des anglois, tira une hache qu'il portoit cachée sous son habit, & la blessa mortellement à la tête. La crainte d'être puni lui fit prendre aussitôt la fuite dans les bois. Un exemple si dangereux porta M. Bayly à donner ordre qu'on ne reçût plus dans le fort que le prince de Cuscudah, avec un petit nombre de ses principaux courtisans, & l'on mit à la porte une garde bien armée.

Comme la neige, & la glace même, commençoit à fondre, elle manquoit souvent sous les pieds des sauvages; mais ils se tiroient d'embaras en nageant & en barbotant comme des canards, de sorte qu'il y en eut fort peu de noyés. Le grand dégel arriva le 20 d'Avril. Alors les anglois, qui avoient consumé leur eau-de-vie, leur biere, & leurs autres liqueurs d'hiver, recommencèrent à boire de l'eau. Les oiseaux & les animaux de toute espèce devinrent si communs, qu'on fut dédommagé des souffrances passées par l'abondance des vivres. Le commerce alloit fort bien avec les sauvages. Outre les peaux qu'ils avoient apportées, ils se répandoient déjà dans les forêts, où leurs chasses étoient fort heureuses. Le gouverneur ayant été trompé par les indiens de la pointe de Con-

fort , qui lui avoient vendu beaucoup de mauvaise viande, les alla retrouver avec une partie de ses gens , & se fit faire satisfaction.

Le 20 de Mai , douze indiens , sujets du prince des Cuscudahs , arrivèrent dans sept canots. Leur prince les amena au fort. Ils dirent au gouverneur qu'il ne falloit pas s'attendre cette année à voir venir beaucoup de sauvages des terres d'en haut , parce que les françois les avoient engagés à tourner du côté du Canada. Cet avis n'empêcha point le gouverneur de faire préparer sa chaloupe pour remonter la rivière. L'arrivée des douze indiens , entre lesquels étoit le frère de leur prince , fut l'occasion d'une fête éclatante pour tous ces barbares. Ils s'assirent tous en cercle. Un homme de la troupe , qui étoit parent du roi , partagea la viande , & sur-tout la graisse , en petites pièces. Le roi fit ensuite un petit discours , dont la substance fut qu'il devoient prendre courage contre leurs ennemis. Alors toute l'assemblée jeta un grand cri , après quoi le distributeur fit le partage de la viande. Il est impossible de s'imaginer la prodigieuse quantité de nourriture que ces affamés dévorèrent. La chair de toutes sortes d'animaux les flattoit indistinctement. Ils avaloient , pour liqueur , l'eau qui avoit servi à la cuire , grasse , épaisse , & noire

comme de l'encre. Ce dégoûtant repas ne dura pas moins d'une heure. Ensuite on distribua dans l'assemblée de petits bouts de tabac. Ils commencèrent à fumer tous ensemble. Ce fut comme le second acte de la fête. Le troisième fut la danse & le chant, au son d'une espèce de timbale, c'est-à-dire d'un chaudron sur lequel ils avoient tendu une peau séchée. Ils passèrent dans cet exercice le jour entier jusqu'à la nuit; & lorsqu'ils se retirèrent, chacun emporta les restes du festin pour en faire part à sa famille; car il est rare qu'ils y amènent leurs femmes.

Le 22 de Mai, il y eut une autre cérémonie, qui ne parut pas moins extraordinaire à nos anglois. Les indiens avoient avec eux une sorte de devin, ou de prétendu magicien. Ils lui bâtirent une petite tour, haute d'environ huit pieds, découverte par le sommet; mais si bien environnée de peaux, que la vue n'y pouvoit pénétrer. A l'entrée de la nuit, le devin, qu'ils nommoient Pouaou, se renferma dans la tour. Tous les sauvages s'étant attroupés aux environs, vinrent successivement le consulter sur les événements dont ils vouloient savoir le succès. Quelques-uns lui demandèrent s'il n'étoit point à craindre que les nodwayes vinssent les attaquer. Il répondit qu'ils viendroient bientôt, & que sa na-

tion devoit être sur ses gardes, aussi bien que les mistigoufes; c'est le nom qu'ils donnent aux anglois.

Ils renouvellent souvent cette cérémonie, suivant leurs craintes ou leurs espérances; mais sur-tout lorsqu'ils commencent leurs chasses, & lorsqu'ils se marient. Chaque sauvage a communément deux femmes, qu'il tient dans une dépendance qui approche de l'esclavage. Ils leur font couper du bois, faire du feu, nettoyer les peaux. Les hommes tuent les animaux sauvages, & ce sont les femmes qui les ramassent, qui en coupent les chairs, & qui prennent soin de les conserver ou de les préparer.

Le 24 de Mai, M. Bayly, accompagné de quelques anglois, & de quelques sauvages, alla jusqu'au fond de la baie, pour découvrir les nodwayes, & s'assurer si le bruit qui s'étoit répandu de leur approche avoit quelque fondement; mais il ne rencontra ni eux, ni personne qui pût l'éclaircir.

A la fin de Mai, les oies partirent pour gagner le nord, où elles vont faire leurs œufs.

Le 27, il arriva sur vingt-deux canots, cinquante sauvages, tant hommes que femmes & enfans. Ils avoient peu de castors. Leur nation étoit celle des Pichapacanos, qui est fort voisine de celle des Esquimaux. Elles sont également

pauvres. M. Bayly conçut mieux que jamais que les françois attiroient vers eux la meilleure partie du commerce. Cependant, comme il avoit fait ses préparatifs pour remonter la rivière, il envoya M. des Groseliers, le capitaine Cole, & M. Gorst, avec quelques autres anglois, & plusieurs sauvages; pour tenter quelque chose par cette route. Ils revinrent, après un voyage de quinze jours, avec deux cens cinquante peaux. Le chef de la nation des Tabitis leur avoit dit que les missionnaires jésuites engageoient tous les indiens de cette contrée à fuir les anglois, & à se lier avec les nations qui étoient en traité avec les françois.

M. Bayly résolut d'attendre pendant une partie de la belle saison, à quoi pourroit aboutir le commerce de ceux qui venoient volontairement. Dans les entretiens qu'il avoit avec eux par le moyen de M. des Groseliers & de quelques anglois qui favoient leur langue, il leur demanda comment ils avoient fait dans un hiver aussi rude que le dernier, pour se procurer des alimens. La plupart avoient eu des provisions si abondantes, qu'ils s'étoient peu ressentis des incommodités de la saison. Mais ils avouèrent que dans d'autres tems, lorsqu'ils avoient été pressés par la faim, ils avoient été jusqu'à tuer leurs enfans pour les manger. Il s'étoit même trouvé des



occasions où le mari & la femme s'étoient battus jusqu'à ce que le plus fort avoit tué & mangé l'autre. Ces affreux récits se trouvent confirmés par toutes les relations. Un sauvage, qui avoit dévoré dans un hiver sa femme & six enfans, disoit qu'il n'avoit été attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé, parce qu'il l'aimoit plus que les autres, & qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'étoit senti touché de l'affection naturelle qu'un père doit ressentir pour ses enfans. La pitié l'avoit tellement saisi, qu'il n'avoit point eu la force de lui casser les os pour en sucquer la moëlle.

Quoique ces gens-là effuient beaucoup de misère, ils ne laissent pas de vivre fort vieux. Lorsqu'ils arrivent dans un âge tout à fait décrépit, qui les met hors d'état de travailler, ils font un festin, si leurs facultés le permettent, auquel ils invitent toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue par laquelle ils les invitent à se bien conduire & à vivre dans une parfaite union, ils choisissent celui de leurs enfans qu'ils aiment le mieux, ils lui présentent une corde qu'ils se passent eux-mêmes au col, & prient cet enfant de les étrangler pour les délivrer de cette vie où ils se croient à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas d'obéir aussitôt aux ordres de son père, & l'étrangle le plus

promptement qu'il lui est possible. Les vieillards s'estiment heureux de mourir à cet âge, parce qu'ils croient qu'en mourant vieux ils doivent renaître dans un autre monde comme de jeunes enfans à la mamelle, & vivre de même toute l'éternité; au lieu que lorsqu'ils meurent jeunes, ils croient renaître vieux, & par conséquent toujours incommodés comme les vieilles gens.

Cependant ils n'ont aucune espèce de religion; chacun se fait un dieu suivant son caprice. Ils l'appellent Maneto; & dans leurs besoins ou dans leurs maladies, ils ont recours à ce dieu imaginaire, qu'ils invoquent en chantant, en hurlant autour du malade, & en faisant des contorsions & des grimaces moins propres à le secourir qu'à précipiter sa mort. Ils n'ont pas moins de confiance à leur Pouaou. Ils croient si aveuglément ce que ce charlatan leur dit, qu'ils n'osent rien lui refuser; de sorte qu'il en obtient tout ce qu'il veut dans leurs maladies. Lorsqu'on lui demande la guérison de quelque fille ou de quelque jeune femme, il ne consent à les servir qu'après en avoir obtenu quelque faveur. Quoique tous ces barbares vivent dans une ignorance & une grossièreté qui fait honte à la nature, ils ne laissent pas d'avoir une connoissance confuse de la création du monde & du déluge, dont les vieillards font des histoires absurdes aux jeunes gens.

Ils sont d'ailleurs fort charitables à l'égard des veuves & des orphelins. Ils donnent tout ce qu'ils possèdent avec beaucoup de désintéressement. Aussi sont-ils aussi riches les uns que les autres. Leurs tentes sont de peaux d'originaux ou de cariboux, qu'ils portent l'été sur leur dos lorsqu'ils décampent d'un lieu pour aller dans un autre; & l'hiver ils les traînent sur la neige. Ils se servent de raquettes pour marcher sur la neige, comme les sauvages du Canada.

Il y a beaucoup de castors dans la baie d'Hudson, & meilleurs même que ceux du Canada. Mais il est surprenant de voir la peine que les sauvages ont à les prendre en hiver, parce que la peau n'en vaut rien l'été & qu'elle n'a point de poil. Il faut qu'ils rompent les glaces à coups de haches & d'autres ferremens, quoique la glace ait dans le fort de l'hiver plus de quatre ou cinq pieds d'épaisseur. Ces animaux ont un instinct particulier pour se loger. Ils choisissent une petite rivière qu'ils barrent dans l'endroit le moins large, pour arrêter l'eau qui leur sert d'étang, au bord duquel ils font une cabane qu'ils couvrent de terre assez épaisse. Ils y font leurs amas de branches d'arbres, pour en manger l'écorce pendant l'hiver.

Ils ont divers appartemens dans ces cabanes. Ils ne mangent point dans le lieu où ils couchent,

pour n'y pas faire de saleté. Le jour, ils n'approchent de leurs lits que lorsqu'ils ont envie de dormir. Ils sont ordinairement dans ces cabanes, deux, quatre ou six, toujours nombre pair, mâles & femelles, parmi lesquels il y a un maître qui a soin de faire travailler les autres. S'il se rencontre quelque paresseux, les autres le battent tant qu'ils le contraignent d'abandonner la cabane & de chercher parti ailleurs. Les castors ont les jambes fort courtes. Leur ventre traîne toujours à terre. Ils ont quatre dents fort grandes, deux dessous, deux dessus, avec lesquelles ils coupent le bois si facilement, que dans un espace très-court, ils abattent un arbre aussi gros qu'un homme l'est par le corps. Ils ont la queue plate comme une truelle de maçon, avec laquelle ils portent la terre & maçonner leurs cabanes & leurs écluses, avec plus d'industrie que l'artisan le plus habile.

Outre le castor, il se trouve des loups-cerviers, des ours, des martres, des pequans, des orignaux, des élans, enfin de toutes sortes d'animaux dont les peaux sont les plus recherchées en Europe. La baie d'Hudson est sans contredit le lieu de toute l'Amérique, qui est le plus fécond dans cette sorte de richesse. On y a aussi l'agrément de la pêche pendant l'été. On tend des filets dans les rivières, avec lesquelles on  
prend

prend des brochets, des truites, des carpes, & quantité de cette sorte de poissons qu'on appelle du poisson blanc. Il ressemble à-peu-près au harang blanc, & c'est sans contredit la meilleure espèce de poisson qu'il y ait dans l'univers. On en peut faire des provisions pour l'hiver, en les mettant dans la neige, comme on y met la viande qu'on veut conserver. Lorsqu'ils sont une fois gelés, ils ne se gâtent plus jusqu'à ce qu'il dégèle. On conserve aussi de cette manière des oies, des canards & des outardes, que l'on met à la broche pendant l'hiver, pour accompagner les perdrix & les lièvres; de sorte que pour ceux qui ayant passé la belle saison dans le pays ont eu le tems de se précautionner pour l'hiver, il y a mille moyens de se rendre la vie commode sous un si mauvais climat, pourvu qu'on y ait seulement du pain & du vin de l'Europe. Quoique l'été soit fort court, il donne le tems de cultiver de petits jardins, d'où l'on tire des laitues, des choux verts & d'autres légumes qu'on peut même faler pour l'hiver.

Enfin les Nodways se firent voir à un mille du fort, & l'alarme fut aussi vive parmi les indiens que pour les anglois. Mais l'ennemi n'eut point la hardiesse d'avancer plus loin. M. Bayly se mit en marche pour tomber sur ces barbares dans leur retraite. N'ayant pu les joindre, il

profita de la tranquillité que leur départ lui laissa pour faire un voyage sur différentes rivières d'où il rapporta quinze cens peaux. Le 24 de Juin, tous les indiens qui étoient proche du fort abandonnèrent leurs Wigwams pour commencer leur grande chasse.

Le gouverneur entreprit un autre voyage pour découvrir la rivière de Shechitawam, dans le dessein de gagner delà le port Nelson où l'on n'avoit point encore bâti de fort. Dans le même tems M. Gorst qui étoit demeuré dans le fort avec la qualité de lieutenant, envoya quatre hommes bien armés dans une barque jusqu'à la rivière des Nodways, à laquelle ils trouvèrent cinq mille de largeur dans le lieu où les chutes d'eau les obligèrent de s'arrêter. Elle est pleine de rocs & de petites îles, qui servent de retraite à une prodigieuse quantité d'oies.

Après deux mois d'absence M. Bayly revint au fort, & fit cette relation de son voyage. Il avoit trouvé la rivière de Shechitawam où les anglois n'avoient point encore pénétré. Il y étoit demeuré jusqu'au 21 de Juillet, à la recherche des castors dont il n'avoit trouvé qu'un fort petit nombre. Cette rivière est belle. Elle est au 52<sup>e</sup> degré de latitude du nord. Ses bords & les environs sont habités par une nation assez nombreuse dont il avoit vu le roi. Ayant promis à

ce prince de venir l'année suivante avec un vaisseau bien fourni de marchandises, on s'étoit engagé aussi à tenir prête une bonne provision de castors, & à faire naître aux indiens d'en haut l'envie de venir trafiquer avec les anglois. Le 21, M. Bayly ayant continué de voguer dans sa chaloupe vers le cap Henriette-Marie, avoit découvert à quatorze lieues de l'embouchure de la même rivière, une grande île, entre le nord-nord-est, & le sud-sud-est. Il ne lui croyoit pas moins de trente lieues de tour, & ne lui connoissant point de nom, il lui donna celui d'île de Viner.

Le 23, suivant la côte pour doubler une pointe, il découvrit une épaisse fumée, qui lui fit prendre le parti de descendre à terre. Il trouva sept indiens dans une affreuse langueur. Les ayant pris dans sa chaloupe, il les conduisit jusqu'à une petite rivière nommée Equan, au bord de laquelle on trouva plusieurs cadavres de sauvages. La mortalité s'étoit mise parmi eux après les souffrances du dernier hiver. M. Bayly laissa des vivres à ceux qu'il avoit laissés à bord, & leur vit remonter la rivière d'Equan dans un canot; mais la trouvant trop étroite, il n'osa s'y engager avec sa chaloupe.

Le 27 sa chaloupe faillit d'être submergée entre les glaces. Son pilote étoit un sauvage de



la nation des Washaos, qui avoit aux deux mâchoires une double rangée de dents. Il ne pouvoit supporter la présence de l'aiguille aimantée, parce qu'il la prenoit pour quelque dangereux animal; ce qui le rendit si incommodé aux gens de M. Bayly qu'on prit de concert le parti de le mettre à terre. On ne trouvoit point de castors, & quelques sauvages, qu'on rencontroit toujours sur les côtes assurèrent qu'au-delà du Cap, la mer étoit encore remplie de glaces. Les vivres d'ailleurs commençoient à manquer dans la chaloupe. M. Bayly résolut de s'en retourner au fort. Il fut forcé, dans son retour, d'aborder à l'île de Charlton, où il souffrit pendant deux jours une faim violente, sans y rien trouver qui fût propre à la soulager. Enfin il arriva au fort le 30 d'Août.

Quelques jours après son arrivée, on vit descendre dans la rivière un canot, chargé de deux hommes. L'un étoit un missionnaire jésuite, né en France de parens anglois; & l'autre, qui n'étoit avec lui que pour l'accompagner, se donna pour un sauvage de la nation des Cusdidahs & parent du prince. Le jésuite présenta au gouverneur anglois une lettre du gouverneur de Quebec, datée le 8 d'Octobre 1673, par laquelle il prioit les anglois, en vertu de la bonne intelligence qui régnoit entre les deux couronnes,

de traiter civilement ce missionnaire. Il étoit parti depuis longtems de Quebec, mais il avoit été arrêté par diverses aventures & par l'exercice de sa mission. Quoiqu'il prétendit que sa lettre n'étoit qu'une recommandation hafardée, pour les occasions où il pourroit rencontrer des anglois, M. Bayly s'imagina avec beaucoup de vraisemblance qu'il étoit envoyé pour observer nos établissemens; & fans le traiter avec moins de civilité, il prit le parti de le garder jusqu'à l'arrivée des vaisseaux d'Angleterre. Ces soupçons furent augmentés par une lettre que le missionnaire remit à M. des Groseliers. Elle étoit de son gendre, qui demouroit à Quebec, & qui s'étant mis en chemin avec le jésuite & trois autres françois, pour venir jusqu'à la baie d'Hudson, s'étoit rebuté des fatigues du voyage & du risque de passer entre tant de nations sauvages. Il étoit retourné à Quebec avec les trois françois. M. des Groseliers même ne fut pas à couvert de la défiance de M. Bayly, & tous les anglois ne jugèrent pas mieux de cette correspondance avec son gendre.

Cependant lorsqu'on eut donné des habits au jésuite, qui avoit été dépouillé des siens dans sa route, & qu'on lui eut fait assez de caresses pour lui inspirer de la reconnoissance & de la tranquillité, il s'ouvrit d'un air si naturel qu'on

revint aisément sur le sujet de son voyage. Quelque zèle qu'il conservât pour la conversion des sauvages, il déclara que ses soins ayant eu peu de succès, il n'étoit pas d'humeur à recommencer un voyage de quatre cens milles pour regagner Quebec, & que son dessein étoit de repasser en Europe sur les vaisseaux anglois.

M. Bayly étoit souvent alarmé par la crainte des incursions d'un certain nombre de nations indiennes, qui s'étoient retirées mécontentes, parce qu'elles prétendoient que les anglois leur avoient vendu leurs denrées trop cher. Il fit mettre toutes ses marchandises en sûreté dans sa grande barque, & se voyant à la veille de manquer de bien des choses nécessaires, il commença sérieusement à réfléchir sur sa situation. On étoit au 7 de Septembre, & jusqu'alors il n'étoit point encore arrivé de vaisseau d'Angleterre plus tard que le 22. La poudre lui manquoit. Il ne lui restoit pas plus de trois cens livres de farine ou de biscuit. Il ne falloit plus compter sur la viande fraîche, puisque les gens ne pouvoient plus faire usage de leurs fusils, & les provisions de chair salée n'étoient pas assez abondantes pour lui faire envisager tranquillement l'avenir. La pêche étoit une ressource; mais il se souvenoit que la patience avoit manqué plus d'une fois à ses gens, & de quoi ne de-

voit-il pas se croire menacé si la saison se passoit sans qu'ils vissent arriver aucun vaisseau d'Angleterre? Toutes ces réflexions lui causèrent tant d'inquiétude, que dans le chagrin qu'il eut lui-même de se voir négligé par la compagnie, il fixa un terme, au-delà duquel il prit la résolution de tout entreprendre pour retourner en Angleterre. C'étoit le dix-sept qu'il devoit partir, & ce dessein, qu'il déclara publiquement fut applaudi de tout le monde. On n'avoit à la vérité qu'une chaloupe & deux grandes barques, mais le désespoir rend tout facile, ou fait perdre du moins la vue du danger à des gens accoutumés à la mer.

Telle étoit la disposition de toute la colonie, lorsque le jésuite, étant vers le soir dans ses exercices de religion, à quelque distance du fort, avec M. des Groseliers & un autre catholique, crut avoir entendu fort distinctement sept coups de canon. Ils revinrent au fort dans le mouvement de leur joie, pour communiquer cette nouvelle au gouverneur. On tira aussitôt les plus gros canons du fort, quoique sur une nouvelle si incertaine on eut peut-être mieux fait d'épargner la poudre. Cependant un sauvage de la pointe de Confort vint donner avis le jour suivant qu'on y avoit entendu plusieurs coups de canon. Comme on avoit fait partir la chaloupe pour aller à la découverte jusqu'à cette pointe,

l'impatience fut extrême jusqu'à son retour. Le jour entier se passa sans qu'on la vît paroître, & tout le monde auguroit mal de ce retardement. Enfin elle se fit voir, mais sans signal. Ce fut un nouveau sujet de défiance qui réduisit tous les anglois presqu'au désespoir. Mais à son approche on découvrit six matelots, qui n'étoient pas du fort, & qui avoient été députés pour avertir que le capitaine Gillam étoit arrivé à la pointe de Confort, commandant le *Prince Rupert*, à bord duquel il avoit M. Williams Lyddal nouveau gouverneur.

Le jour suivant M. Bayly & M. Gorst se rendirent à la pointe de Confort, où le *Shafhsbury*, commandé par le capitaine Shepherd, arriva aussi d'Angleterre. Le nouveau gouverneur ayant lu sa commission, tout le monde ne pensa plus qu'à réparer les vaisseaux qui avoient beaucoup souffert du voyage, & qu'à les charger promptement, ayant que la saison devint plus mauvaise pour le retour.

Le 18 de Septembre M. Lyddal arriva au fort, & prit possession de son gouvernement. Mais l'air étoit déjà si froid, & les pronostics si fâcheux pour l'hiver suivant, que les matelots les plus expérimentés commencèrent à douter s'il n'y auroit pas trop d'imprudence à se remettre en mer. On tint là-dessus plusieurs conseils. En-

fin l'on résolut que les deux vaisseaux passeroient l'hiver dans la baie, & que pendant quelques beaux jours qui restoit à espérer, les deux équipages s'employeroient à couper du bois, à bâtir des maisons pour eux-mêmes, & à construire quelques édifices communs.

Mais en calculant les provisions qui étoient arrivées par les deux vaisseaux, & le nombre de bouches qu'il y avoit à nourrir pendant un hiver, dont la durée pouvoit aller jusqu'à dix mois, M. Bayly fit confesser à M. Lyddal que la résolution du conseil étoit beaucoup moins prudente que celle du départ. Il se trouvoit par un compte clair, qu'on ne pouvoit faire fond pour chaque tête que sur quatre livres de farines par semaines, M. Lyddal, qui avoit l'humeur fort vive, répondit à cette objection que le pis aller étoit de mourir de faim tous ensemble. Mais les raisonnemens de M. Bayly prévalurent enfin, & les deux vaisseaux retournèrent cette année avec une partie des gens qui avoient souffert les rigueurs de l'hiver précédent. Entre plusieurs curiosités qu'ils rapportèrent, on a conservé dans les papiers de la compagnie, quelques mots du langage des indiens de la baie, que M. Bayly même avoit pris soin d'écrire de sa main.

Arakana ,	du pain.
Aftam ,	venez ici.
Affine ,	du plomb.
Apit ,	un gril.
Arremitogify ,	parler.
Anotch ,	tout-à-l'heure.
Chickahigon ,	une hache.
Esckon ,	des cifeaux.
Pishihs ,	une petite chose.
Pastofigon ,	un canon.
Pistofigou à hish ,	un pistolet.
Pihikeman ,	un grand couteau.
Petta à Shum ,	donnez-moi une pièce.
Peguish à congau moon ,	je mange du potage ou du pudding.
Spog ,	une pipe.
Stenna ,	du tabac.
Shckahoun ,	un peigne.
Tapoy ,	cela est vrai.
Manitohinggin ,	un habit rouge.
Metus ,	des fouliers.
Mokeman ,	un couteau.
Mickedy , ou Pickau ,	de la poudre.
Mekihs ,	des colliers.
Mouftodauhish ,	une pierre.
No munnish e to ta ,	je ne vous entends point
Owma ,	celui-ci, ceci.



Tancey,	ou.
Tinifonec iso?	comment appelez-vous cela ?
Tequan?	que dites-vous ?

M. Bayly, à son retour en Angleterre, rendit compte de toutes ses observations, & des facilités qu'on pouvoit trouver à donner plus d'étendue à notre commerce dans la baie d'Hudson. Les espérances qu'il fit concevoir, dépendant particulièrement de la certitude des vivres pendant l'hiver, on résolut de pourvoir si libéralement à cet article, qu'il y eût toujours pour chaque tête le double de la nourriture nécessaire. Ce fut sur ce fondement qu'on résolut de fortifier l'année suivante le port Nelson, qui avoit été si négligé jusqu'alors, que monsieur des Groseliers avoit été forcé de l'abandonner avec le petit nombre d'anglois qu'il y avoit eu pendant quelque tems. M. Jean Bridger fut nommé pour cette entreprise, sous le titre de gouverneur de la partie occidentale de la baie d'Hudson, depuis le cap Henriette-Marie, qui fut compris dans le gouvernement de la partie occidentale.

M. Jean Nixon succéda l'année suivante à M. Lyddal, & ce fut sous lui que la compagnie transféra l'établissement du fort Rupert à la ri-

vière de Chickewan, lieu plus fréquenté par les indiens. L'île de Charlton commença aussi dans le même tems à se peupler, & à devenir le rendez-vous de tous les facteurs de la baie, qui y transportèrent leurs marchandises, pour y charger les vaisseaux à mesure qu'ils arrivoient d'Angleterre.

Ce ne fut qu'en 1682, que M. Bridger s'embarqua pour le port Nelson. Avant qu'il y put arriver, Benjamin Gillam, capitaine d'un vaisseau de la nouvelle Angleterre, & fils du capitaine Gillam, qui commandoit le *Prince Rupert* au service de la compagnie, s'étoit établi au même lieu : & par un autre hasard, à peine y avoit-il passé quinze jours que messieurs des Groseliers & Ratiffon, qui avoient quitté le service de la compagnie angloise sur quelques mécontentemens, y étoient venus aussi du Canada, à la tête d'une nouvelle compagnie de françois. Gillam n'avoit point été assez fort pour les repousser. Mais il étoit demeuré au port Nelson, où M. Bridger arriva dix jours après les françois. A son arrivée, messieurs des Groseliers & Ratiffon lui firent signifier, sur son vaisseau, qu'il eût à se retirer promptement, parce qu'ils avoient pris possession de ce lieu au nom du roi de France. M. Bridger ne laissa point de débarquer une partie de ses marchandises, & de

mettre ses gens à l'ouvrage pour former son établissement. Les françois demeurèrent aussi sans aucune marque d'hostilité. M. Ratiffon se lia même fort étroitement avec M. Bridger, & cette amitié dura depuis le mois d'Octobre 1682 jusqu'au mois de Février de l'année suivante; mais sur quelque différend qui s'éleva, Groseliers & Ratiffon se saisirent de Bridger, de Gillam, de leurs gens, & de tous leurs effets. Les ayant gardés prisonniers pendant quelques mois, ils partirent enfin pour Quebec, où ils menèrent avec eux Bridger & Gillam; mais ce fut après avoir embarqué le reste des anglois dans une fort mauvaise barque, avec laquelle ils eurent le bonheur de joindre un vaisseau anglois près du cap Henriette-Marie.

Groseliers & Ratiffon repassèrent de Quebec en France: La compagnie d'Angleterre ayant appris leur retour en Europe, leur écrivit pour leur promettre d'oublier le tort qu'ils lui avoient fait, & de les employer avec des appointemens considérables, s'ils vouloient entreprendre de chasser du port Nelson les françois qu'ils y avoient établis, & de faire tomber entre les mains des anglois toute la pelletterie qu'ils y avoient amassée, comme une sorte de dédommagement pour les pertes que la compagnie avoit essuyées. Cette proposition leur fut si agréable, que s'é-

tant rendus en Angleterre , ils reprirent la route du port Nelson , d'où ils chassèrent en effet leurs compatriotes. Le capitaine Jean Abraham fut nommé gouverneur à la place de M. Bridger , & conserva cet emploi jusqu'en 1684.

De l'autre côté , M. Nixon , gouverneur du fort Rupert , fut rappelé en 1683 , & reçut pour successeur Henri Sergeant , sous lequel , ou du moins par les instructions duquel je trouve que cet établissement fut transféré sur la rivière de Chickewan , qu'on a nommée depuis la rivière d'Albany. On y bâtit un nouveau fort , dont le gouverneur fit le lieu de sa résidence. Il est au fond de la baie , au-dessous de la rivière Rupert. M. Sergeant eut ordre d'apporter tous les ans , au commencement du printems , toutes les pelleteries qu'il auroit amassées à l'île de Charlton ; pour y attendre les vaisseaux de la compagnie , & de visiter les autres établissemens , pour en faire apporter la pelleterie au même rendez-vous :

Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'en 1686 , que M. le chevalier de Troies vint de Quebec avec un corps de françois , qui nous chassèrent de nos établissemens. Nous y rentrâmes en 1696 ; mais l'année suivante nous perdîmes dans les glaces , à l'entrée de la baie , deux vaisseaux , le *Hamshire* & l'*Owners*. Cette perte

découragea la compagnie, & le commerce fut languissant jusqu'à la guerre du commencement de ce siècle, qui nous fit tout perdre, à l'exception du seul fort d'Albanie, où M. Knight eut l'art de se soutenir jusqu'en 1706, qu'il résigna son poste à M. Fullerton. Rien ne marque mieux la décadence de nos affaires que le silence de tous nos gens de mer jusqu'à la paix d'Utrecht. Mais on trouve dans la relation d'un étranger, nommé M. Jérémie, le récit suivant. Il parle comme témoin.

» J'étois de l'embarquement qui se fit en France par les soins de M. de la Forêt. Nous nous rendîmes à Plattsburgh avec quatre vaisseaux, dont M. d'Iberville gouverneur du Canada, prit le commandement. Il s'embarqua sur le *Pelican*, de 50 canons. M. de Serigny, son frère commandoit le *Palmier*, de 40 canons. Le *Profond*, étoit commandé par M. du Gué; & M. de Chartier commandoit le *Vespe*.

Lorsque nous fûmes entrés dans le détroit d'Hudson, les glaces nous forcèrent de nous séparer. M. d'Iberville prit le devant & M. du Gué fut poussé par les courans, tout-à-fait du côté du nord, où il rencontra trois navires anglois contre lesquels il se battit depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir, sans que les anglois le pussent prendre. M. d'Iber-

ville arriva le 5 de Septembre à la rade du port Nelson, que les françois avoient nommé en 1694 le fort Bourbon, comme ils avoient donné à la rivière le nom de Sainte-Thérèse, parce qu'ils avoient réduit ce jour-là le pays sous leur obéissance. Il envoya sa chaloupe à terre, avec 25 hommes de son équipage.

Le 6 les navires anglois arrivèrent. M. d'Iberville se disposa à les recevoir. Il leva les ancres & fut au devant d'eux. Le voyant seul contre trois, ils se flattoient de l'enlever; mais ils furent extrêmement surpris de l'intrépidité avec laquelle il alla les attaquer. Dès sa première volée, il en traita un si bien qu'il le força de se rendre sans oser lui résister. Ensuite, il perça le côté à l'*Amiral* qui étoit de 50 pièces de canon, contre lequel il fit tirer si à propos sa volée, qu'avant que les anglois eussent le tems de changer de bord, ils virent la moitié de leurs voilures dans l'eau, & coulèrent à fond devant leur troisième vaisseau qui ne pensa qu'à se sauver. M. d'Iberville lui donna la chasse, mais il ne put l'empêcher de s'éloigner à la faveur de la nuit, & retournant vers sa prise il s'en mit en possession.

La nuit du sept au huit, il s'éleva une si furieuse tempête du vent du nord, que M. d'Iberville & sa prise furent jetés sur la côte sans pouvoir

voir l'éviter. Le navire anglois fut perdu comme l'autre , avec vingt-trois hommes qui se noyèrent. Tous les autres se sauvèrent à terre , parce qu'heureusement la marée se trouva basse.

Tous nos vaisseaux s'étant rassemblés , nous commençâmes l'attaque du fort. Les anglois firent peu de résistance , & lorsqu'ils eurent appris de leurs gens mêmes le fort de leurs navires , ils se rendirent sans capitulation. M. d'Iberville ayant fait son entrée dans le fort , y mit l'ordre qui convenoit aux intérêts de la France ; après quoi il s'embarqua le 24 de Septembre sur le *Profond* pour retourner en Europe. Il n'emmena que le *Vespe* , parce que le *Palmier* avoit cassé son gouvernail en touchant sur une barre ; & M. de Serigny qui le commandoit , demeura gouverneur du fort.

En 1698 , il vint un autre navire à qui l'on avoit eu soin de faire apporter un gouvernail , parce que dans tout ce pays , qui n'est couvert que de sapins , on ne trouve point de bois qui puisse servir à cet usage. Alors les deux vaisseaux repassèrent en France , & M. de Serigny laissa le commandement du fort à M. de Matigny son parent. Pour moi j'y restai avec le titre de lieutenant & ma qualité d'interprète. Il y eut successivement trois gouverneurs , sous lesquels il ne se passa rien de remarquable.



En 1707, après avoir demandé plusieurs fois mon congé à messieurs de la compagnie pour repasser en France, j'eus le bonheur enfin de l'obtenir. A mon arrivée à la Rochelle, je fus proposé à la cour pour aller relever celui qui commandoit au fort Bourbon. C'étoit alors monsieur de Lille, frère de M. de Saint-Michel, qui étoit autrefois capitaine de port à Rochefort.

Je levai une nouvelle garnison à la Rochelle, avec laquelle je partis en 1708. Mais lorsque nous eûmes gagné l'entrée de la baie d'Hudson, les vents nous furent si long-tems contraires, qu'il nous forcèrent de relâcher à Plaisance, où nous tirâmes des vivres du Canada. L'année suivante ayant eu le vent plus favorable, je me rendis au fort Bourbon, & j'y trouvai M. de Lille dans le dernier embarras. Il étoit à la veille de manquer de vivres. Comme j'étois arrivé fort tard, & que le navire avoit été fort maltraité par les glaces, il fallut faire un second hivernement; ce qui causa une perte considérable à messieurs de la compagnie, qui avoient tout à la fois deux garnisons, avec un gros équipage, à payer & à nourrir. Pendant l'hiver M. de Lille fut attaqué d'un asthme dont il mourut. Je suis resté pendant six ans gouverneur du fort Bourbon, où j'avois eu l'honneur d'être établi par une commission du roi que je garde encore,

quoique mes prédécesseurs n'eussent jamais eu cet avantage; & je n'ai quitté mon emploi qu'en 1714, lorsque je reçus des ordres de la cour, avec des lettres de M. de Pontchartrain, pour remettre le poste aux anglois, suivant le dixième & le onzième article du traité d'Utrecht, par lesquels la France restituoit aux anglois tout ce qu'ils avoient possédé dans la baie d'Hudson, avec les stipulations contenues dans ces deux articles.

J'ai acquis dans un si long intervalle des connoissances dont je ne suis redevable qu'à mes observations. Quoique le fort soit bâti sur la rivière que nous avons nommée Sainte-Thérèse, c'est par la rivière de Bourbon que descendent tous les sauvages qui viennent en traite. Cette rivière est d'une si grande étendue qu'elle passe par plusieurs grands lacs, dont le premier, éloigné de la mer d'environ 150 lieues, n'a pas moins de 100 lieues de circonférence. Les sauvages le nomment Tatusquoiaoufecahigan, ce qui veut dire lac des forts. Il s'y décharge du côté du nord une rivière que l'on nomme Quissiquatchiouen, c'est-à-dire *grand courant*. Cette rivière prend sa source d'un lac éloigné du premier de plus de 300 lieues, qui se nomme Michinipi ou *grande eau*, parce qu'en effet il est le plus grand & le plus profond de tous les

lacs. Il a plus de 600 lieues de tour, & reçoit plusieurs rivières, dont les unes correspondent avec la rivière danoise & les autres dans le pays des placotes de chiens. Autour de ce lac & le long de toutes ces rivières, il y a quantité de sauvages, dont les uns se nomment gens de la grande eau & les autres sont les affinibouels. Il faut remarquer qu'autant que les esquimaux sont farouches & barbares, autant ceux-ci sont humains & affables, aussi-bien que ceux avec qui l'on entretient commerce dans la baie d'Hudson. Ils ne traitent les françois qu'avec les noms de pères & de patrons. Ils sont amis de la vérité & de la justice, & le mensonge passe parmi eux pour un grand crime.

A l'extrémité du lac des forts, la rivière Bourbon reprend son cours, qui procède d'un autre lac, nommé Anisquaounigamou, c'est-à-dire, jonction des deux mers, parce que dans son milieu les terres s'approchent & se joignent presque entièrement. La partie du côté de l'est, qui est située en long, à peu près nord & sud, est un pays de terres épaisses, où l'on trouve beaucoup de castors & d'originaux. Là commence le pays des cristimaux. Le climat y est beaucoup plus temperé qu'au fort Bourbon. Le côté de l'ouest de ce lac est rempli de fort belles prairies, dans lesquelles il y a quantité de bestiaux.

Ce sont des affinibouels qui occupent tout ce pays. Ce lac n'a pas moins de quatre cens lieues de tour, & deux cens lieues environ du premier.

A cent lieues plus loin, vers l'ouest-sud-ouest, toujours le long de cette rivière, il y a un autre lac qu'ils nomment Ouenipigouchi, ou la petite mer. C'est à peu près le même pays que le précédent. Ce sont des affinibouels, des cristimaux & des fauteurs qui occupent les environs de ce lac. Il a trois cens lieues de tour. A son extrémité, est une rivière qui se décharge dans un lac que l'on nomme Tacamiouen, & qui est moins grand que les autres. C'est dans ce lac que se décharge la rivière du Cerf, qui est d'une si grande étendue que les sauvages de la baie n'ont encore pu aller jusqu'à sa source. Par cette rivière on en peut joindre une autre, qui porte son courant du côté de l'ouest, au lieu que toutes celles, dont je viens de parler, se déchargent dans la baie d'Hudson, ou dans la rivière du Canada. J'ai fait tous mes efforts, pendant que j'étois au fort de Bourbon, pour envoyer des sauvages de ce côté là, dans la vue de découvrir s'il n'y a point quelque mer dans laquelle cette rivière se décharge. Mais ils sont en guerre continuelle avec une nation qui leur barre le passage : j'ai interrogé des prisonniers

de cette nation que nos sauvages avoient amenés exprès pour me les faire voir. Ils me dirent qu'ils étoient en guerre avec une autre nation beaucoup plus éloignée qu'eux à l'ouest; & cette nation, ajoutèrent-ils, avoit pour voisins des hommes barbus qui se fortifient avec de la pierre & se logent de même. Ces hommes portant barbe ne sont pas vêtus comme eux & se servent de chaudières blanches. Ils cultivent la terre avec des outils qui sont aussi d'un métal blanc; & de la manière dont le sauvage que j'interrogeois me dépeignit le grain qu'ils recueillent, il faut que ce soit du maïs.

Pendant que j'étois à Québec, M. Begon, intendant du Canada, me pria de lui donner les connoissances que j'avois de ce pays-là, pour faire entreprendre quelque découverte par la nouvelle France. Mais elle seroit beaucoup plus facile par les routes que je viens de marquer, si nous possédions encore le fort Bourbon. Outre que le chemin seroit beaucoup plus court, ce sont presque toujours de beaux pays, où l'on ne manqueroit point de chasse par la quantité d'animaux de toutes sortes d'espèces qu'on rencontre dans toutes ces contrées; sans compter que la terre y produit quantité de fruits sans culture, tels que des pommes, des prunes, du raisin, &c. Au sud-ouest du lac Tacamiouen, on trouve

une rivière qui se décharge dans un autre lac, nommé le lac des chiens, & qui n'est pas fort éloigné du lac supérieur, où nos voyageurs vont tous les jours par la rivière de Montreal.

La rivière de Sainte-Thérèse, que les anglois nomment rivière de port Nelson, n'a pas plus d'une demi-lieue de large à son embouchure où le fort est situé. En 1710, on fit bâtir, à deux lieues du fort, du côté du sud, le fort Phelipeaux, & un grand magasin, pour servir de retraite dans les cas pressans. C'est dans ce lieu que commencent les îles dont la rivière est entrecoupée. A vingt lieues du fort, elle se partage en deux bras, & celui qui vient du côté du nord, que les sauvages nomment *Apitibi*, ou rivière du Batefeux, communique à la rivière de Bourbon. C'est par cette route que la plupart des sauvages qui viennent en traite, descendent, à l'aide d'un portage qu'ils font, du lac des forêts jusqu'à cette rivière.

Vingt lieues au-dessous de cette première division, il y en a une autre qui vient du sud, & qui communique à la rivière des Saintes-Huiles dont je vais parler. Le bras qui vient de l'ouest n'a pas beaucoup d'étendue. Il est divisé en plusieurs petits ruisseaux, sur lesquels on trouve quantité de castors, de loups-cerviers, de martres & d'autres pelleteries.

Entre le fort Bourbon, & celui de Phelipeaux, est une petite rivière, qu'on nomme l'Égarée, par laquelle on tire quelquefois du bois de chauffage; commodité précieuse, parce qu'il est fort rare autour du fort. Plus bas, tout-à-fait à l'ouverture de la mer, il y a une autre petite rivière, nommée la Gargouffe, dans laquelle les hautes marées amènent quantité de marsouins. Elle est si étroite qu'il seroit facile d'y former une pêche; & si cette entreprise étoit une fois bien établie, on y seroit tous les ans plus de six cens barriques d'huile. Les premiers frais ne monteroient peut-être pas à deux mille écus, & la dépense annuelle de l'entretien ne surpasseroit pas deux mille francs; ce qui seroit néanmoins d'un grand profit en France, où les huiles valent toujours de l'argent.

Il n'y a de remarquable au long de la mer, vers le fond de la baie d'Hudson, que la rivière que nous nommons des Saintes-Huiles, & que les anglois appellent Hayes, où ils avoient formé un établissement pour faciliter leur commerce avec les sauvages. Mais se voyant attaqués par les françois, ils mirent volontairement le feu à leur fort, & brûlèrent tout ce qu'ils ne purent emporter. Leur espérance étoit de se réfugier par terre au fort Bourbon; mais ils furent poursuivis & faits prisonniers. Alors ce



poste fut abandonné jusqu'en 1702, que M. de Flamanville, commandant au fort Bourbon, reçut ordre de messieurs de la compagnie de Canada d'envoyer M. de Beaumefnil son frère pour le rétablir. Il y fit construire une petite maison, qu'on ne put entretenir plus de deux ans, parce qu'il en coutoit plus à la compagnie qu'elle n'en retiroit de profit. Cependant le haut de cette rivière est rempli de castors. Il y viendroit quantité de sauvages en traite. On pourroit même y attirer une grande quantité de ceux qui trafiquent avec les anglois & qui sont établis au fond de la baie. La rivière est fort plate à son entrée, ce qui n'en permettroit l'accès qu'à des bâtimens de 50 à 60 tonneaux. Il seroit facile de s'y loger, parce que le bois y est commun. Je ne connois pas le continent de la baie qui tire vers le poste que les anglois occupoient pendant la durée de mon emploi. Mais pour revenir au fort Bourbon, j'ai reconnu que ce poste est très-avantageux pour son commerce lorsqu'il est bien entretenu. On y traite avec les sauvages à des conditions très-favorables, pourvu qu'on ait des marchandises telles qu'ils les demandent. Le fort est situé au 57<sup>e</sup> degré de latitude du nord. Par conséquent le froid y est extrême pendant l'hiver, qui commence à la Saint-Michel & ne finit qu'au mois de Mai.

Le soleil se couche dans le mois de Décembre à deux heures un quart, & se lève à neuf heures un quart. Lorsque le tems s'adoucit un peu, les perdrix & les lièvres y paroissent en abondance. Pendant un hiver que M. de la Grange, capitaine de flûte du roi, passa au fort Bourbon avec son équipage, nous eûmes la curiosité de compter combien il en feroit apporter au fort. Au printems nous trouvâmes qu'entre quatre vingts hommes que nous étions, tant de garnison que d'équipage, nous avions mangé quatrevingt-dix mille perdrix & vingt-cinq mille lièvres.

A la fin d'Avril les oyes, les outardes, & les canards, arrivent dans le pays pour s'y arrêter deux mois. Ces animaux sont en si grand nombre qu'on en peut tuer autant qu'on en veut, & lorsque les chasseurs de la garnison sont occupés au travail, on envoie des sauvages à la chasse, en leur donnant une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt oiseaux qu'ils sont obligés d'apporter. Les cariboux passent aussi dans ce tems, pour repasser au mois d'Août, & leurs troupes sont véritablement innombrables. On les tue dans les bois, & plus facilement encore au passage des rivières, qu'ils traversent à la nage.

Quoique les peuples qui habitent tous ces

pays soient fort dociles, & naturellement amis des françois, il m'arriva une aventure fort triste à l'occasion des cariboux. En 1712, je me trouvais dans la nécessité d'envoyer une partie de mes gens à cette chasse, parce que je n'avois point reçu de secours de France depuis que j'en étois parti en 1708, & que je n'avois plus assez de plomb & de poudre pour faire chasser au gibier avec des fusils. J'avois député mon lieutenant, les deux commis, & les meilleurs hommes de ma garnison, auxquels je m'étois efforcé de donner tout ce que je pouvois retrancher de ma poudre, & de mon plomb. Ils se campèrent malheureusement proche d'un camp de sauvages, qui jeûnoient beaucoup & manquoient de poudre, parce que je ne voulois pas en trafiquer avec eux, & que je la conservois précieusement pour ma défense. Ces sauvages se voyant bravés par mes gens, qui tuoient toute sorte de gibier, & qui faisoient bonne chère à leurs yeux sans leur en faire part, formèrent le dessein de les massacrer pour se saisir de leur proie. Il y avoit deux françois qu'ils redoutoient plus que les autres. Pour les surprendre, ils les invitèrent à une fête qu'ils devoient faire la nuit dans leurs cabanes. Les deux françois s'y rendirent sans défiance, & leurs compagnons, qui étoient au nombre de six, se couchèrent tran-

quillement , parce qu'ils se croyoient en sûreté. Lorsque les deux convives voulurent entrer dans la cabane des sauvages , ils trouvèrent ces perfides rangés en haye , avec des bayonettes à la main , dont ils se servirent pour les poignarder. Après cette exécution , ils ne pensèrent qu'à prendre des mesures pour égorger les six autres. Ils prirent des armes à feu avec leurs bayonettes , & fondant sur ces malheureux , qui étoient enfevelis dans le sommeil , ils commencèrent par faire leur décharge , & les achevèrent à coups de poignard. Il y en eut un néanmoins , qui n'ayant eu que la cuisse percée d'un coup de balle , feignit d'être mort : les assassins le voyant sans mouvement se contentèrent de lui ôter ses habits comme aux autres , avec toute la précipitation qu'inspirent le remords & la crainte. Mais lorsque le françois se vit seul , & qu'il n'entendit plus de bruit , il laissa ses compatriotes étendus , & se traîna de son mieux jusqu'au bois , où dans l'effort qu'il fit pour se lever , il s'aperçut que le coup n'avoit percé que les chairs. Il boucha ses plaies avec des feuilles d'arbres , parce qu'il perdoit tout son sang , & revint au fort , nud , & presque sans forces. Il avoit fait dix lieues dans cet état. Son récit me causa autant d'inquiétude que de douleur. Je ne pensai plus qu'à me tenir sur mes gardes , dans la crainte que

tes perfides ne firent quelque tentative sur le fort. Comme nous ne restions que neuf hommes, en y comprenant l'aumonier, un petit garçon, un chirurgien, il m'étoit impossible de garder les deux postes. Je rappelai autour de moi la petite garnison qui me restoit, pour faire bonne garde nuit & jour, sans oser sortir du fort. Les sauvages affamés de nos marchandises autant que de nos vivres, vinrent au fort Phelipeaux, où ils ne trouvèrent personne. Ils pillèrent tout ce qui tomba sous leurs mains; & ce qu'il y eut de plus chagrinant pour moi, ils me prirent onze cens livres de poudre que je n'avois pas eu le tems de faire transporter au fort Bourbon, & qui étoit absolument mon reste. Ainsi nous passâmes tout l'hiver dans le fort sans oser mettre le pied dehors, sans vivres & sans poudre, toujours dans la crainte de revoir ces malheureux à notre porte. Mais heureusement ils n'ont pas paru depuis.

En 1713, messieurs de la compagnie envoyèrent un navire qui nous apporta toutes sortes de rafraîchissemens, & de marchandises pour la traite. Les sauvages avoient un besoin extrême de notre secours; car il y avoit quatre ans qu'ils étoient dans la disette parce que je n'avois plus de marchandises à trafiquer avec eux. Aussi en étoit-il mort de faim un grand nombre. Ayant

perdu l'usage des flèches depuis que les européens leur portent des armes à feu, ils n'ont d'autre ressource pour la vie que le gibier qu'ils tuent au fusil. Ils ne savent ce que c'est que de cultiver la terre pour faire venir des légumes. Ils sont toujours errans, & jamais on ne les voit plus de huit jours dans le même endroit. Lorsqu'ils sont tout-à-fait pressés par la faim, le père & la mère tuent leurs enfans pour les manger; ensuite le plus fort des deux mange l'autre.

Voilà ce que j'ai pu tirer des relations françoises, pour remplir le vide des nôtres depuis le commencement de ce siècle. Le traité d'Utrecht ayant été fidèlement exécuté, nos anglois recommencèrent à former des projets de commerce, & d'établissement dans la baie d'Hudson. Mais après un si long intervalle il ne se trouvoit personne qui connût assez cette mer & le pays pour faire renaitre la confiance des marchands. Il se passa quelques années, pendant lesquelles il n'y eut point de compagnie régulière, & le premier vaisseau qui fut envoyé dans la baie, n'ayant trouvé que des masures dans les forts, ne rapporta rien qui fût propre à ranimer les espérances. Le fort d'Albanie & l'île de Charlton paroissent toujours les lieux les plus commodes & les plus sûrs pour rentrer dans les anciennes voies. On savoit que les raisons qui

avoient déterminé la première compagnie à choisir l'un pour le principal établissement, & l'autre pour l'entrepôt de toutes les marchandises, étoient celles qui devoient encore engager les marchands au même choix. Mais il falloit un guide, dont la fidélité & les lumières fussent également sûres, & ce n'étoit pas du hasard qu'on devoit l'attendre. Enfin, il se présenta un capitaine de vaisseau, nouvellement arrivé d'Antejo, nommé Georges Best, arrière-petit-fils d'un des premiers aventuriers, qui avoient fait, avec le chevalier Frobisher, la découverte des pays qu'on nommoit alors *Meta incognita*. Il conservoit dans sa famille un mémoire de son ayeul, qui faisoit foi des lumières qui s'y étoient perpétuées. Cette pièce mérite d'autant plus de voir le jour qu'elle en peut jeter beaucoup sur les anciennes relations de Frobisher.





---

---

# M É M O I R E

D U

## CAPITAINE BEST.

**D**EUX voyages qu'on avoit fait successivement au nord, dans l'espérance de trouver quelque ouverture qui conduisît à la mer du sud, & de pénétrer jusqu'au Catay par cette route, n'avoient encore procuré que la connoissance de plusieurs terres ignorées; mais le mauvais succès de ces deux entreprises, & les dangers terribles qu'on y avoit essuyés, n'avoient pas refroidi l'ardeur des matelots, ni diminué les espérances de la cour. Les derniers aventuriers avoient rapporté une grande quantité de pierres minérales, où quelques veines jaunes qu'on y voyoit briller, faisoient espérer de trouver de l'or. Soit qu'ils fussent persuadés de la réalité de ce trésor, soit que ce fût une amorce pour exciter leurs compatriotes à favoriser leurs projets, l'opinion qui s'en répandit servit beaucoup à répandre la même ardeur dans toute la nation. La cour nomma des commissaires

Commissaires pour examiner la matière minérale, & leur rapport; vrai ou feint, fit recevoir ces nouvelles espérances comme une religion. Enfin la cour, après avoir fait toutes sortes de caresses au chevalier Frobisher, & à ses compagnons, résolut d'envoyer un plus grand nombre de vaisseaux à la découverte, & de leur faire prendre la route du nord-ouest. On fit faire une maison portative qui pouvoit se démonter, & l'on régla que cent hommes, dont quarante seroient matelots, trente soldats, & le reste pour les mines, hiverneroient dans ce pays-là, & seroient provision de marcaffites pour l'année qui suivroit leur hivernement. On leur donna un chef, des raffineurs, des boulangers, des charpentiers; & tous ceux-ci furent compris sous le nom de soldats.

La flotte, qui fut de quinze vaisseaux, mit à la voile le 31 de Mai, avec un vent si favorable que le 6 Juin nous étions déjà sur les côtes d'Islande, à la hauteur du cap Cleare. Nous fîmes route au nord-ouest avec un vent médiocre. La force du courant nous fit dériver, suivant notre calcul, beaucoup plus au nord que nous ne le souhaitions. On jugea que ce courant portoit aux côtes de Norwege, & aux parties les plus septentrionales. Il ressembloit à celui que les portugais trouvèrent au sud de l'Afrique, & qui les

porta du cap de Bonne Espérance au détroit de Magellan. Ce courant ne passe point dans le détroit, parce que la mer y est trop pressée; mais il revient du sud au nord dans le golfe de Mexique, d'où étant repoussé par les terres, il reprend son cours au nord-est. Du 6 au 20 Juin nous navigâmes sans voir de terre, & sans rencontrer aucun autre animal vivant que quelques oiseaux. Le 20 à deux heures du matin notre amiral cria terre. C'étoit celle d'*Ouestfrise*, qui fut nommée cette fois-ci *Ouest Angleterre*. L'amiral débarqua avec quelques volontaires. Il prit possession de ce pays au nom de la nation. On y découvrit un fort bon havre pour nos vaisseaux, & quelques cabanes des habitans du pays, construites à-peu-près comme celles qu'on avoit vues dans les premiers voyages. Ces gens sauvages & farouches, s'imaginant sans doute qu'ils étoient seuls au monde, ne nous virent pas plutôt paroître qu'ils se mirent à fuir, abandonnant leurs cabanes, & tout ce qui étoit dedans. Nous y trouvâmes entr'autres choses une espèce de tiroir avec des clous, des harengs, des fèves rouges, des planches de sapin assez bien faites, & plusieurs autres choses qui portoient des marques d'industrie; d'où nous conclûmes que si ces sauvages ne sont pas plus adroits que ceux des autres pays, ils doivent être en commerce avec quel-

qu'autre peuple plus poli qu'eux. Nous ne leur primes que deux chiens, que nous amenâmes; & pour échange on leur laissa des sonnettes, de petits miroirs, & quelques bagatelles de verre. On pourroit croire que cette Ouestrife, que nous nommâmes Ouestr Angleterre, ne fait qu'un même continent avec le *Meta incognita*, par le côté de cette dernière terre qui regarde le nord-est, & qu'elle peut même être jointe au Groenland. Cette conjecture est fondée sur la ressemblance des habitans d'Ouestrife avec ceux de Groenland, & sur ce que leurs cabanes, & leurs armes ne se ressemblent pas moins.

Nous remîmes à la voile le 23 & nous primes avec un bon vent vers le détroit, auquel M. Frobisher avoit donné son nom. Le 30 nous vîmes des baleines en si grand nombre, que nous les primes pour des marsouins. Un de nos vaisseaux passa à pleines voiles sur un de ces monstrueux animaux, mais non sans danger, puisqu'il demeura d'abord comme échoué sur son corps, sans aucune sorte de mouvement. La baleine se haussant ensuite, fit réjaillir l'eau d'un grand coup de queue, & replongea aussitôt. Deux jours après ayant trouvé un très-monstrueux poisson mort & flottant sur l'eau, nous fûmes persuadés que c'étoit celui sur lequel le vaisseau avoit fillé. Le 2 de Juillet, nous eûmes la vue de Queen's-

Foreland, que M. Frobisher avoit découvert dans son premier voyage. C'est un cap fort haut qui est à la bouche du détroit auquel il avoit donné son nom. Après avoir fillé toute la journée au travers des glaces, nous voulûmes entrer le soir dans le détroit; mais nous le trouvâmes absolument fermé par les glaces accumulées à l'entrée, qui formoient comme une multitude de montagnes. Dans les efforts que nous fîmes pour gagner un havre, nous perdîmes de vue deux de nos vaisseaux, la *Judith* & la *Minerve*, & nous passâmes vingt jours sans en avoir aucune nouvelle. Le sort du *Denis* fut beaucoup plus triste. Il fut brisé par les glaces à la vue du reste de la flotte. Tout l'équipage se sauva dans la chaloupe, mais nous perdîmes avec ce vaisseau une partie de la maison portative qui étoit destinée pour hiverner.

Un affreuse tempête qui suivit cette perte nous fit appréhender la même infortune. Nous étions environnés de glaces qui ne nous permettoient pas de retourner & beaucoup moins d'avancer. Dans cette situation nous essuyâmes en pleine mer un orage du sud ouest. Il fut terrible par la nécessité où nous étions continuellement de nous défendre contre le choc des glaces. Nous ne pouvions nous en garantir que par des cables, des planches & des paillasses

dont nous armions les flancs des vaisseaux. Il y falloit joindre le secours des piques, des planches & des crocs pour détourner l'impétuosité des coups. Encore y en eut-il de si violens que des planches de trois pouces d'épaisseur furent coupées plus net, qu'elles ne le seroient avec la hache. La pression des glaces qui nous seroient de tous côtés éleva plusieurs de nos bâtimens au-dessus de l'eau. Nous passâmes quatorze heures dans cette effrayante situation. Enfin l'obscurité se dissipa, & le vent d'ouest-nord-ouest chassa les glaces. Tout le monde apporta ses efforts à relever les mâts & à radouber les vaisseaux; après quoi l'on résolut de tenir la mer jusqu'à ce que le soleil & le vent eussent achevé de fondre les glaces.

Nous tournâmes le 7 de Juillet vers la terre que nous prîmes pour la côte septentrionale du détroit. On crut que ce pouvoit être le *North-Foreland*. Mais le brouillard & la neige ne nous permettoient pas d'en porter un jugement certain. Notre situation fut dangereuse pendant vingt jours, que le brouillard nous cacha notre route. Nous avions été poussés au sud-ouest par un courant nord-est; & lorsque nous nous croyions au nord-est du détroit de Frobisher, nous nous trouvions au sud-ouest de *Queen's-Foreland*.

Ici nous découvrîmes une pointe, que nous prîmes mal-à-propos pour le mont Warwick dans le détroit. Cependant les plus habiles de nos matelots ne purent se persuader qu'en si peu de tems on se fût si fort avancé. Les courans étoient à la vérité plus sensibles, & faisoient tourner nos vaisseaux comme des tourbillons. Mais M. Beare, lieutenant de l'*Anne*, qui avoit dressé dans les deux voyages précédens une carte exacte des côtes, ne put se reconnoître; & notre premier pilote, homme fort entendu, déclara que la terre que nous découvrions ne pouvoit être dans l'intérieur du détroit.

Le brouillard & la neige continuant d'obscurcir le jour, on balança si l'on ne devoit pas retourner au travers des glaces, pour chercher une mer libre, ou se livrer au courant pour se laisser porter dans une mer inconnue. Le *vice-amiral*, à bord duquel étoit notre premier pilote & deux autres vaisseaux, perdirent la flotte de vue & prirent le parti de tenir la mer. L'*Anne* qui s'égara seul, fit la même chose, & rejoignit néanmoins la flotte aussitôt que le tems fut éclairci. L'*Amiral* & toute la flotte, à la réserve des trois vaisseaux égarés, firent plus de soixante lieues, en se flattant toujours d'être dans le détroit. Mais la neige ou le brouillard, qui recommençoient sans cesse, nous déroboient à tous



momens les uns aux autres. L'amiral auroit avancé à tout hafard, s'il n'eût eu des ordres précis de ne pas s'éloigner de sa flotte, car il ne doutoit pas que cette route ne pût le conduire dans la mer du sud. Il remarquoit en avançant, que la mer s'élargiffoit & qu'on y rencontroit moins de glaces, parce que la force des courans les écartent à l'est & au nord. Suivant le rapport de quelques-uns de nos gens, ils trouvèrent à plus de soixante lieues dans ce prétendu détroit, une terre peuplée, fertile en pâturage, abondante en gibier & en bétail. Ils trafiquèrent même avec les habitans du pays, des couteaux, des sonnettes, des miroirs, &c. pour des oiseaux, & de la pelleterie. Leur désir auroit été d'enlever quelques sauvages, mais ils ne purent en engager un seul à se laisser approcher, & leur traite se fit en laissant sur le bord de la mer ce qu'ils vouloient donner en échange. Après une navigation de plusieurs jours, l'amiral jugea que son devoir le rappeloit vers sa flotte. On fit voile entre une côte qui est le derrière du continent de l'Amérique & la terre de Queen's-Foreland. Mais en faisant route dans ce parage, on remarqua une espèce de baie qui s'étendoit jusqu'au détroit de Frobisher. On y envoya le *Gabriel*, pour essayer si l'on pouvoit la traverser d'un bout à l'autre & rentrer ensuite par l'autre

côté dans le détroit. Cette entreprise réussit , & l'on ne put douter après cela , que *Queen's-Foreland* ne fût une île. Il y a beaucoup d'apparence qu'une partie de ces terres sont aussi des îles. Enfin comme la saison demandoit qu'on cherchât sérieusement les havres, où nos vaisseaux devoient se délivrer de leur charge, nous reprîmes vers l'entrée du détroit de *Frobisher* par un tems extrêmement obscur, à travers diverses terres, & entre des rochers à fleur d'eau ; c'est - à - dire dans un continuel danger. *L'Anne* tourna pendant plus de vingt jours autour de *Queen's-Foreland* pour découvrir le havre où nous devons relâcher, sans pouvoir s'ouvrir un passage au travers des glaces. Il eut enfin le bonheur d'arriver le 23 de Juillet à *Haltions-Headland*, dans le détroit, où nous étions à l'ancre au nombre de sept vaisseaux. Le *François* nous rejoignit aussi le 24. Il nous donna des nouvelles du *Vice-Amiral*, du *Bridgewater*, & des deux autres qui nous manquoient. Le *Gabriel* étoit entré dans le détroit de *Frobisher* par une autre ouverture que nous, où il avoit trouvé le courant si impétueux que sans un vent favorable, il ne l'auroit pas surmonté. Le 27 nous vîmes arriver le *Bridgewater* près de nous, en si triste état que pour le tenir à flot, on en tiroit par heure une prodigieuse quantité d'eau. Nous

apprîmes de lui que le détroit étoit barricadé par les glaces, & que le passage étoit impossible pour nous rendre à la baie de Warwick.

Ce rapport jeta une consternation incroyable dans tous les équipages. Les plaintes & les murmures s'étant bientôt fait entendre, l'amiral qui savoit combien j'étois attaché à notre entreprise, me chargea de ramener les mutins à la soumission. Mais sans me soucier des murmures, je fis donner brusquement le signal pour se rendre à bord, à quoi l'on obéit avec joie dans l'opinion que c'étoit un ordre pour le retour. L'*Amiral* par mon conseil mit aussitôt à la mer. En dérivant à petites voiles vers les glaces, il y trouva heureusement un passage. La flotte suivit sans rien distinguer à la route; & le 31 de Juillet, après mille inquiétudes & mille fatigues, l'on se vit enfin réunis au lieu qu'on cherchoit. A l'entrée de la baie de Warwick, l'*Amiral* fut heurté si violemment par un glaçon, qu'après avoir sauté de dessus ses ancres, il s'y fit une large voie d'eau. Le *Lieutenant-Amiral*, commandé par monsieur Fenton, arriva dix jours après les autres.

Tous les officiers étant à terre, on tint conseil sur l'ordre qu'on devoit observer, & sur le lieu qu'on choisiroit pour bâtir un fort & une maison. Le second jour d'Août, après avoir fait débarquer les soldats & les travailleurs, on

en fit la revue & l'on publia au nom de l'amiral Probisher les résolutions du conseil. Mais sur l'examen qu'on fit ensuite de ce que chaque vaisseau avoit apporté pour l'édifice de la maison, il se trouva qu'il n'y avoit de matière que pour deux côtés. Outre ce qui s'étoit perdu dans le *Denis*, il avoit fallu employer diverses planches, des appuis, des poteaux & d'autres pièces de bois contre le tranchant des glaces. D'ailleurs l'absence de quatre vaisseaux qui nous manquoient encore, retardoit nécessairement le travail, parce qu'ils avoient à bord les meilleurs ouvriers, & la plus grande partie des provisions de bouche. On reconnut après un calcul exact, que si les quatre vaisseaux ne reparoissoient pas, on n'auroit point assez de boisson pour les cent hommes qui étoient destinés à passer l'hiver dans le pays. Je m'offris d'hiverner à toutes fortes de risques avec soixante hommes. On appela les maçons & les charpentiers, qui demandèrent neuf semaines pour construire un logement capable de mettre soixante hommes à couvert. Ils supposoient même qu'on pût leur fournir assez de bois. Mais comme on ne pouvoit retarder le départ de la flotte plus de vingt-six jours, l'amiral conclut qu'il falloit renoncer au dessein de faire une habitation, & cette résolution fut enrégistrée pour en rendre compte à la cour &

à la compagnie de commerce. Le 6 d'Août trois de nos vaisseaux gagnèrent avec beaucoup de peine la pointe de Leycester, dans l'espérance de trouver le côté méridional du détroit sans glaces; mais ils furent pris d'un calme qui leur ôta le pouvoir d'avancer, & bientôt ils se trouvèrent plus engagés que jamais dans les glaces qui étoient sans cesse amenées par le courant.

Tant de disgrâces, les dangers continuels dont on étoit menacé, & l'impossibilité de s'arrêter plus long-tems dans une mer où les cordages durcissoient tellement par la gelée qu'on ne pouvoit plus faire la manœuvre, sembloient faire une loi de prendre incessamment d'autres résolutions. On proposa au conseil de chercher un port dans le détroit, pour rétablir les vaisseaux & l'équipage, & de retourner ensuite en Angleterre. Mais cet avis me parut si honteux que je le combattis de toute ma force, en protestant que je demeurerois plutôt seul que de me couvrir d'opprobre par un retour si précipité. Je représentai aussi que chercher un port dans un lieu si dangereux, c'étoit augmenter le danger; qu'il falloit pour cela ranger long-tems les côtes, & que si l'on avoit le bonheur d'éviter les rochers qui y étoient en grand nombre, on n'échapperoit pas si près du rivage à la fureur

des glaces, que les courans & les marées y jettent continuellement. D'ailleurs que faire dans un port, où l'on courroit risque d'être renfermé tout l'hiver ! L'air étoit déjà si froid qu'il menaçoit d'une violente gelée. Mon sentiment fut donc qu'il valoit mieux tenir la mer & continuer, suivant les occasions, nos recherches & nos découvertes. J'avois dans mon vaisseau une chaloupe de cinquante tonneaux en fagots, qui avoit été destinée pour ceux qui devoient hiverner. J'offris de la monter, & de m'en servir pour essayer de franchir les glaces. Je promettois de courir au long de la côte, & de chercher si les vaisseaux qui nous manquoient n'auroient pas trouvé quelque abri où ils étoient peut-être à se radouber. Enfin je m'en tins à la résolution de croiser le plus long-tems qu'on pourroit dans le voisinage de la haute mer, parce qu'il y avoit moins à craindre des glaces; & si l'on vouloit chercher un bon mouillage, je soutins qu'il falloit laisser ce soin aux chaloupes, sous la conduite de deux ou trois de nos meilleurs pilotes, mais que les vaisseaux ne devoient plus s'exposer au risque de s'écarter les uns des autres.

Malgré la vérité de ces raisonnemens, qui fut reconnue du plus grand nombre, l'*Ipswich* nous quitta la nuit suivante pour retourner en Angle-

terre. Mais je ne laissai pas d'exécuter ce que j'avois proposé. J'allai, avec la chaloupe & le canot de la *Lune*, vers les îles qui sont situées au-dessous de Hatton's-head-land. Il falloit beaucoup de précautions & d'adresse pour nous défendre des glaces. Enfin je trouvai un ancrage qui me parut assez bon, dans une grande île dont la terre est noirâtre, & ressembloit beaucoup à celle d'où l'on avoit tiré de la matière minérale. Je ne perdis pas un moment pour en faire mon rapport aux équipages, & j'engageai deux de nos vaisseaux à venir tenter l'aventure. Nous trouvâmes en effet dans l'île une si prodigieuse quantité de minéral, que si la bonté eût répondu à l'épreuve qu'on prétendoit en avoir faite à Londres, il y auroit eu de quoi satisfaire les plus avides. Une découverte qui nous parut si heureuse fit donner mon nom à l'île, avec l'addition d'un mot qui marquoit mon bonheur, *Best-Blessing*. Mais la joie que tout le monde en ressentit fut troublée par le malheur de l'*Anne*, qui en entrant dans le havre échoua sur un rocher à fleur d'eau. On le délivra néanmoins d'un si grand danger, & pendant que les travailleurs se hâtoient de recueillir le plus de matière minérale qu'il fût possible, les matelots n'épargnèrent rien pour radouber & calfeutrer les vaisseaux. J'entrepris



de faire monter la chaloupe que j'avois apportée en fagot ; mais il se trouva qu'il ne nous restoit plus assez de clous & de chevilles de fer pour achever cet ouvrage. J'avois heureusement un forgeron dans mon équipage , quoique je n'eusse ni enclume ni marteau. La nécessité excite l'industrie. Deux petits soufflets tinrent lieu d'un grand ; une pièce d'artillerie servit d'enclume , les pincettes , les grils , & les péles furent employées à faire des clous & des chevilles de fer. Tandis qu'on pouffoit cet ouvrage , je pris avec moi quelques-uns de mes gens , & j'allai au cap de Hatton's-head-land , qui est la partie la plus élevée de tout le détroit , dans le dessein de monter au sommet , & non-seulement d'y découvrir , autant qu'il seroit possible , s'il restoit beaucoup de glaces dans le passage , mais encore d'y lever le plan de toutes les parties basses de cette côte. Je n'eus pas autant de peine que je l'avois appréhendé à gagner le sommet du Cap. Dans la saison où nous étions encore , tandis que la mer étoit remplie de glaces , les terres étoient découvertes , & dans un grand nombre d'endroits elles ne se sentoient plus des rigueurs de l'hiver précédent. Nous trouvâmes en chemin quantité de cette matière qu'on croyoit propre à donner de l'or. Etant arrivé le 13 d'Août au sommet du Cap , j'y fis dresser

une croix de pierre, pour marquer qu'il y étoit venu des chrétiens. Après avoir levé mes plans, sans avoir tiré beaucoup d'éclaircissement de ma situation pour ce qui concernoit les glaces, je ne pensai qu'à rejoindre nos vaisseaux. Mais en descendant au long d'une forêt de sapins, nous vîmes venir à nous un grand ours blanc, qui sembloit chercher sa proie. Nous pensâmes si peu à l'éviter que souhaitant au contraire d'en faire notre nourriture, nous nous disposâmes à l'attaquer. L'entreprise n'étoit pas téméraire puisque j'avois six hommes avec moi. Cependant il se défendit avec tant de force & de furie que deux de mes gens furent blessés, & qu'après avoir essuyé cinq ou six coups de feu, il paroissoit encore en état de se faire redouter; mais un coup de pique, la seule que nous eussions avec nous, l'abattit à nos pieds; & le bras de celui qui l'avoit frappé fut si vigoureux, que le tenant ferme contre la terre au bout de sa pique, il nous donna le tems de l'achever avec nos autres armes. Comme nous n'avions qu'à descendre, il nous fut aisé de faire rouler ce monstrueux animal jusqu'au rivage, & de le mettre dans la chaloupe. Les vingt hommes dont mon équipage étoit composé eurent de quoi se nourrir de sa chair pendant plusieurs jours.

Le 18, ayant trouvé à mon retour la cha-

loupe montée par l'industrie de mes matelots, je résolus de m'y hasarder avec les plus résolus, pour trouver au travers des glaces, le moyen d'entrer dans le détroit de Frobisher. Tout le monde s'efforça de me faire abandonner cette entreprise, & les charpentiers mêmes qui avoient monté la chaloupe me protestèrent qu'ils ne s'y hasarderoient pas eux-mêmes; parce que ce petit bâtiment n'étoit lié qu'avec de mauvaises chevilles de fer. Leur témoignage refroidit ceux qui devoient m'accompagner. Je n'aurois pas voulu moi-même qu'on eût pu m'accuser d'obstination & d'imprudence. Ainsi me tournant vers mon lieutenant, & mes plus fidèles matelots, je leur représentai que l'honneur ne nous permettoit pas d'abandonner légèrement notre entreprise; qu'il falloit du moins retrouver notre amiral, dont nous n'avions point eu de nouvelles depuis plusieurs jours; qu'avec le grand dessein de trouver une route à la mer du sud, qui faisoit l'attente commune de toute l'Angleterre, nous avions le motif de nous enrichir par le minéral que nous avions découvert, & qu'il falloit nous donner le tems de recueillir; qu'à la vue seule il paroïssoit plus riche que celui dont on avoit déjà fait l'essai à Londres, quoiqu'au fond il pût fort bien être vrai que l'un & l'autre ne fussent que des pierres inutiles; mais enfin que le bon sens

nous obligeoit de ne pas négliger de si belles apparences. Et m'adressant ensuite aux charpentiers, je les sommai publiquement de me dire en conscience si la chaloupe étoit assez forte pour s'y pouvoir hasarder. Après s'être consultés un moment, ils me répondirent qu'oui, pourvu qu'on évitât les glaces, & qu'il ne s'élevât point d'orage.

Il ne m'en falloit pas davantage, & je m'aperçus aisément que la réponse des charpentiers avoit rendu le courage à mes matelots. Ceux mêmes de quelques autres vaisseaux s'offrirent à partager avec moi les périls & la gloire de mon entreprise, & Jean Gray pilote de l'*Anne*, déclara généreusement que rien ne seroit capable de l'en empêcher. Je partis enfin dans la chaloupe, accompagné de dix-neuf personnes; avec des vivres & d'autres provisions. Mon vaisseau que je laissai à l'ancre, demeura sous la conduite de mon écrivain, rien n'ayant pu engager mon lieutenant & mon pilote à me voir partir sans me suivre.

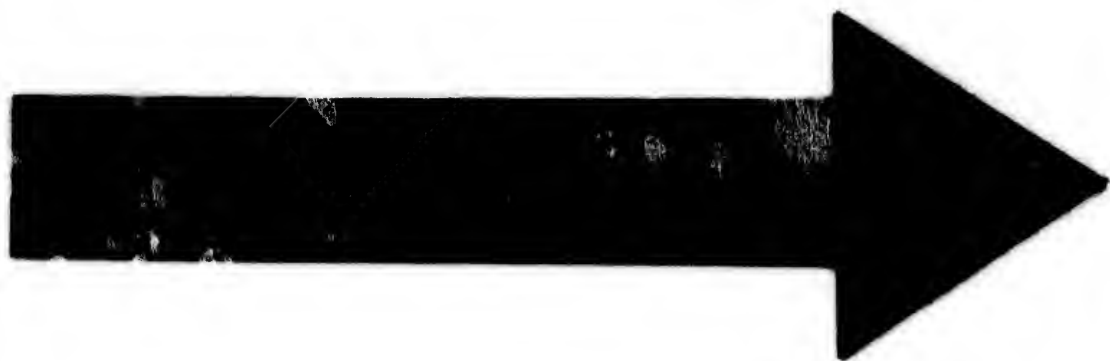
Il fallut ranger d'abord la côte en ramant l'espace de trente lieues, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit le plus dangereux du détroit. Nous passâmes alors à l'autre bord, & le suivant au nord, nous tîmes route vers l'île Comtesse, dans la baie de

Warwick, espérant ainsi découvrir l'*Amiral* & les autres vaisseaux qui nous manquoient, ou trouver quelques débris de leur naufrage. Ce ne fut pas sans risque que nous traversâmes vers l'autre rivage. La force du courant nous fit dériver avec tant de vitesse, que la nuit suivante nous fûmes obligés de mouiller entre des rochers, près de la côte brisée de l'île de Gabriel, un peu au-dessus de la baie de Warwick. Nous trouvâmes près du rivage des pierres élevées en croix, signe qu'il y étoit venu des chrétiens.

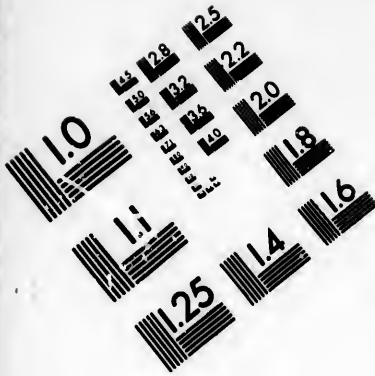
Le 22 d'Août nous eûmes la vue de la baie de Warwick. Nous descendîmes à terre pour nous en assurer encore davantage, en la reconnoissant du sommet d'une colline. Nous continuâmes de ranger la côte du nord; mais en passant sous une montagne, nous apperçûmes de la fumée, & lorsque nous fûmes plus près du rivage, on distingua des hommes qui faisoient voltiger une espèce de drapeau. L'usage des naturels du pays étant de nous donner ces signaux quand ils apperçoivent quelque chaloupe, nous fûmes portés à croire que c'étoient des sauvages. On découvrit ensuite quelques tentes, & l'on distingua la couleur de ces drapeaux qui étoient blancs & rouges. Cependant comme on ne voyoit ni vaisseau ni havre à quatre ou cinq lieues à la ronde, & que d'ailleurs on ne s'imaginoit pas qu'aucun de nos gens

eût pris cette route , on ne savoit à quel jugement s'arrêter. Je résolus , à tout hasard , de descendre à terre avec la meilleure partie de mes gens , & si c'étoit des sauvages , de fondre brusquement sur eux ; non pour leur causer aucun mal , mais dans l'espérance d'en saisir quelqu'un au milieu du désordre , pour les engager au contraire à traiter sans crainte avec nous. Aucun de nos vaisseaux n'avoit encore pu parvenir à commercer personnellement avec eux , & nous admirions néanmoins la bonne foi avec laquelle ils n'avoient pas manqué d'apporter des équivalens pour nos marchandises dans les lieux où nous leur en avions laissé.

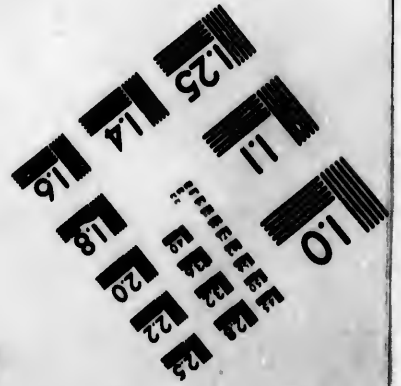
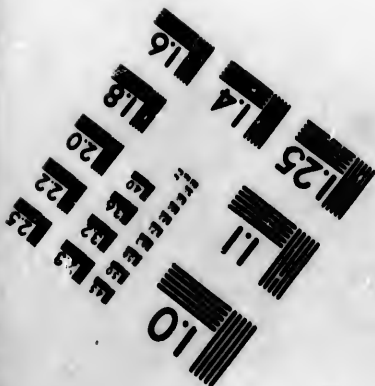
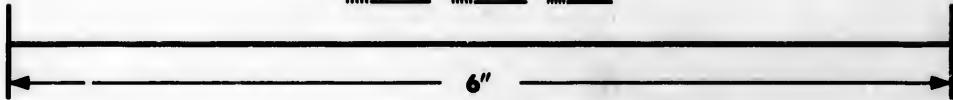
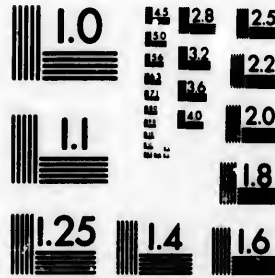
Notre incertitude ne dura pas long-tems. C'étoient les gens de l'*Yorck* , notre vice-amiral , qui se hâtèrent de venir au-devant de nous , On s'embrassa tendrement , avec toute la joie qu'on devoit trouver à se revoir ; après avoir essuyé tant de dangers. Leur vaisseau étoit depuis peu de jours dans un fort bon havre , qu'ils avoient découvert sur cette côte , & s'étant hasardés à pénétrer plus de dix lieues dans les terres sans avoir pu joindre un seul sauvage , ils y avoient trouvé une mine qu'ils avoient fouillée fort heureusement. Ils m'assurèrent que le chevalier *Frobisher* étoit dans la baie de *Warwick*. Je pris le parti de le chercher aussitôt , pour lui faire voir







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4303

18  
20  
22  
25

18  
20  
22  
25

le minéral que j'avois découvert dans l'île Best-bleffing, & dont j'avois apporté des montres. La route me fut si facile, que ne perdant point la terre de vue, rien ne m'empêcha d'y descendre à chaque occasion que j'eus de voir quelque hute des sauvages, & d'espérer de pouvoir les y joindre. Après l'avoir tenté deux fois inutilement, je me déterminai enfin, aux premières hutes que j'apperçus, à demeurer caché le long du rivage jusqu'à l'entrée de la nuit; & suivant dans l'obscurité la route que mes yeux s'étoient tracées pendant le jour, je gagnai, avec dix de nos gens, une hute dont je me flattai que les habitans ne pourroient pas m'échapper. La porte en étoit fermée. J'avois apporté une chandelle & tout ce qui étoit nécessaire pour allumer du feu. Mais ayant frappé modestement à la porte aussitôt que j'eus de la lumière, je fus obligé de redoubler mes coups pour m'assurer que la hute étoit sans habitans, puisqu'il ne s'y faisoit aucun bruit, & qu'elle tarδοit si long-tems à s'ouvrir. Il ne fallut pas de grands efforts pour l'enfoncer. Nous n'y trouvâmes personne; mais quelques instrumens de fer, & quantité de pieux qui paroissoient avoir été travaillés nouvellement me firent juger que les sauvages y étoient venus pendant le jour. Je résolus d'y passer le reste de la nuit, dans l'espérance qu'ils y reviendroient le

lendemain, & qu'ils ne pourroient point nous échapper. En effet, un quart d'heure après la pointe du jour, nous vîmes, par un trou que nous avions ménagé dans le mur, deux hommes qui s'approchoient, avec une femme qui portoit un enfant dans ses bras. Nous les laissâmes venir si près, qu'étant fortis brusquement à leur rencontre, ils prirent en vain la fuite pour se dérober à nous. Nos caresses les firent bientôt revenir de leur effroi. Ils étoient vêtus de peaux de chiens marins. Nous les conduisîmes à la chaloupe, où tout l'équipage s'empressa par mon ordre de les traiter avec amitié, & lorsqu'on les eut fait bien boire & bien manger, je remis l'un des deux hommes sur le rivage avec plusieurs petits présents, dans l'espérance qu'il retourneroit aussitôt vers les gens de sa nation. Mais, soit que la femme & l'enfant fussent à lui, & que cette raison le retint, soit qu'il fût arrêté par d'autres motifs que nous ne pûmes pénétrer, il ne s'éloigna pas d'un seul pas, comme s'il eut attendu pour partir qu'on lui rendît les autres. Je balançai si je ne les emmenerois pas tous trois. Enfin je leur rendis la liberté, & je me figurai que s'il restoit quelque espoir de tirer d'entre leurs mains cinq hommes qu'ils nous avoient pris dans les navigations précédentes, c'étoit par la douceur qu'ils pourroient s'y laisser engager. Mais je ne voulus point

m'écarter sans avoir retourné vers leurs hutes. Celles que nous avons vues n'étoient que des espèces de tentes qui leur servent dans la belle saison. M'étant avancé avec la meilleure partie de mes gens, je découvris une douzaine de ces misérables, qui prirent la fuite à notre approche. Nous apperçumes leurs habitations d'hiver, ou plutôt leurs trous, que nous ne pûmes regarder sans surprise & sans compassion. Ce sont des lieux souterrains qui ont deux toises de profondeur sous terre, & qui sont ronds comme nos fours. Ils sont si près les uns des autres qu'on les prendroit pour des tanières de renards, où pour des trous de lapins. Les sauvages les creusent tellement par dessous, que l'eau qui vient d'en haut s'y écoule sans les incommoder. Leur situation est à l'abri des vents, & l'entrée regarde le sud. Les parois de ces logis souterrains sont comme incrustés d'os de baleine depuis le bas jusqu'en haut, & l'ordre en est aussi industrieux que celui de nos aix. Les ouvertures sont fermées exactement par des nerfs, qui joignent des peaux de chiens marins au lieu de tuiles. Ces maisons n'ont qu'un appartement, dont la moitié plus élevée d'un pied que l'autre, est pavée de larges pierres; & l'autre, qui est couverte de mousse, sert aux fonctions du ménage. Tout ce que nous y apperçumes me fit juger qu'ils y vivent comme des

bêtes, & qu'ils séjournent dans un même lieu jusqu'à ce que l'extrême faleté les en chasse. Nous y trouvâmes plusieurs arcs, & nous en emportâmes quelques-uns. Ils ont pour armes, avec l'arc, la fronde & le dard. Leurs arcs sont de bois, de la longueur d'une aune d'Angleterre. Ils sont renforcés par des nerfs, & les cordes sont aussi de nerf. Leurs flèches sont de trois pièces: le devant & le derrière est d'os, le milieu de bois, & la longueur est de deux pieds. Chaque flèche a deux plumes taillées sur le devant du tuyau, & pour la décocher ils font reposer le plat de la plume sur le bois de l'arc. Elles ont trois différentes têtes, de pierre, ou d'os, ou de fer en forme de cœur; ces têtes sont aiguillées des deux côtés & fort pointues. Elles sont peu fermes, parce qu'elles sont mal jointes à la flèche; ce qui les rend peu dangereuses si elles ne sont décochées de fort près. Leurs dards sont de deux sortes. Ils en ont à diverses pointes qui avancent par-devant. Le milieu est d'os. Ils ont des instrumens de bois qui leur servent à lancer ces dards avec beaucoup de vitesse. L'autre espèce est plus grande, & ressemble assez à nos épées.

Ils chassent aux oiseaux & aux autres bêtes avec leurs autres armes, & prennent le poisson au dard. Cependant tous ces instrumens sont si mal faits qu'ils ne peuvent s'en servir qu'avec

peine; & pour le fer dont ils les garnissent, je m'imagine qu'ils font en commerce avec quelque nation qui leur en fournissent. Ils ont sur la tête une espèce de capuchon long & pointu. S'ils veulent marquer de l'amitié à quelqu'un, ils lui font présent de la pointe de ce capuchon. Les hommes ne le portent pas tout-à-fait si pointu que les femmes. L'un & l'autre sexe porte la même chaussure, qui va jusqu'aux genoux sans aucune ouverture. Elle est de cuir, & les femmes en mettent deux ou trois paires l'une sur l'autre. Ils portent dans ces chaussures leurs couteaux, leurs aiguilles, & les autres petits instrumens de la même espèce; & pour empêcher qu'elles ne tombent, ils y passent un os qui les soutient, depuis le talon jusqu'au genou. Ils préparent leurs peaux avec le poil. Elles sont douces & unies. En hiver, & dans le tems humide, le poil est en dedans. Telle est leur parure. On n'a pu favoir encore quelle est leur religion, ni s'ils en ont une. On ignore aussi s'ils sont anthropophages; mais ils mangent crues toutes les sortes de viande qui leur servent d'alimens, chair & poisson. Je ne découvris aucun de leurs bateaux au long de cette côte; mais j'en ai vu dans plusieurs autres occasions. Ils en ont de deux sortes, qui sont de cuir, garnis en dedans de planches quarrées, jointes par des courroies avec beaucoup d'indus-



garnissent, je  
 avec quelque  
 ont sur la tête  
 pointu. S'ils  
 qu'un, ils lui  
 apuchon. Les  
 fait si pointu  
 fixe porte la  
 x genoux sans  
 , & les femmes  
 une sur l'autre.  
 leurs couteaux,  
 s instrumens de  
 her qu'elles ne  
 ui les soutient,  
 Ils préparent  
 sont douces &  
 humide, le poil  
 ure. On n'a pu  
 gion, ni s'ils en  
 anthropophages;  
 sortes de viande  
 & poisson. Je ne  
 aux au long de  
 plusieurs autres  
 rtes, qui sont de  
 nches quarrées,  
 beaucoup d'indus-

trie. Les grands ressemblent à nos bateaux à  
 rame, & peuvent tenir seize, dix-huit, & même  
 vingt personnes. Ils mettent vers la proue une  
 voile de boyaux de bêtes, cousus fort propre-  
 ment ensemble. L'autre sorte de canots est si pe-  
 tite qu'ils ne contiennent qu'un homme. En gé-  
 néral les pays qui environnent tous ces détroits  
 sont hauts & pierreux. On y voit dans toutes les  
 saisons des montagnes couvertes de neige. Il n'y  
 a presque rien de plein & d'uni, & point du tout  
 d'herbe, excepté un peu de mousse qui se trouve  
 dans les lieux bas & humides. A la réserve du  
 sapin, on peut dire aussi qu'il n'y a point de bois,  
 & que le pays est sans arbre & sans plantes. Mais  
 il n'en est pas moins rempli de gibier. On y trouve  
 des ours blancs en grand nombre, des loups,  
 des cerfs à-peu-près de la couleur de nos ânes,  
 & dont le bois est beaucoup plus large & plus  
 élevé qu'aux nôtres. Leur pied a sept ou huit  
 pouces de tour, & ressemble à celui de nos bœufs.  
 On y trouve des lièvres, des perdrix, &c. Il n'y a  
 point de rivière, ni d'eau courante dans le détroit  
 de Frobisher, & dans la baie de Warwick, ce  
 qui n'est pas surprenant, puisque le froid y durant  
 sans cesse pendant les quatre saisons de l'année,  
 endurec & resserre tellement la terre que les eaux  
 n'y peuvent avoir d'issue comme dans les autres  
 pays, ni former un bassin & se répandre dans

un lit. Dans plusieurs endroits la terre se trouve gelée à quatre ou cinq brasses de profondeur, & les pierres attachées si fortement ensemble qu'on ne peut les séparer qu'à coups de marteau. Cependant une partie des neiges fond en été, & coule des montagnes dans des cavités, comme dans un vivier ou dans un marais. A la longue elles s'y imbibent dans la terre.

Je trouvai l'amiral vers le soir du même jour. Son vaisseau étoit en fort bon état, par le soin qu'il avoit pris de le faire radouber. Il avoit ramassé beaucoup de matière minérale. Il me donna ses ordres, dont le principal étoit de nous rassembler tous à Haton's-head-land, où j'avois laissé mon vaisseau. Mais il parut fâché que j'eusse rendu la liberté aux trois sauvages que j'avois eus dans ma chaloupe. Son désir auroit été non-seulement d'en emmener quelques-uns en Angleterre, mais de s'en servir pour apprendre leur langue, ou leur donner quelque connoissance de la nôtre. Il en paroissoit de tems en tems, & l'on en avoit vu jusqu'à sept ou huit barques à la fois, qui rodoient sans doute pour surprendre ceux de nos gens qui travailloient aux mines. On se flatta de pouvoir les surprendre avec les chaloupes, car ils se gardoient bien de paroître lorsqu'ils découvroient un gros bâtiment. Mais avant que nos chaloupes se fussent rassemblées, ils furent avertis de ce

mouvement par d'autres sauvages qu'ils avoient postés sur les hauteurs ; ils prirent la fuite , & laissèrent près de leurs trous un des plus grands javelots dont ils aient l'usage. Cette défiance qui leur avoit appris à fuir dès qu'ils nous soupçonnoient de vouloir nous approcher , venoit sans doute de la pensée que nous cherchions à venger la captivité ou la mort de nos cinq hommes.

Je me rendis le 24 à Haton's-head-land , où je trouvai mon vaisseau chargé , & prêt à faire voile. Les autres navires n'avoient pas négligé non plus leur cargaison , & quoique les plus sensés d'entre nous ne pussent se persuader qu'une matière si commune dans des lieux maltraités de la nature , pût nous rendre tous les trésors qu'on nous avoit fait espérer , la simple imagination d'un si grand bien animoit tout le monde au travail , & nous faisoit regretter toutes les pierres minérales que nous ne pouvions emporter. Je retournai le 28 à la baie de Warwick. On y tint conseil à bord de *l'Anne* , & l'hiver qui commençoit sensiblement à s'approcher , nous forçant de penser au départ , on prit des mesures pour la conduite qu'on tiendrait dans un autre voyage. La maison qu'on avoit apportée en fagot étoit enfin achevée dans l'île de Warwick , où Fenton avoit voulu qu'elle fût bâtie. Nous avions jugé à propos qu'elle le fût à chaux

& à sable, afin qu'étant plus capable de résister aux injures de l'air, on pût voir l'année suivante si les neiges, les glaces, & les sauvages mêmes l'auroient épargnée. Il nous paroissoit toujours d'une importance extrême d'appriivoiser ces hommes farouches & brutaux; & pour les rendre plus dociles à notre retour, nous laissons dans la maison un grand nombre de bagatelles, comme des couteaux, des sonnettes, des figures d'hommes, de femmes & de cavaliers en plomb, des miroirs, des pipes, des colliers de verre & des sifflets. Nous y fîmes faire un four, où nous voulûmes qu'il restât du pain, afin qu'ils en pussent goûter. Le bois que nous avons apporté pour bâtir un fort fut enterré dans un lieu que nous couvrîmes avec beaucoup de soin. Et quoique le fonds du terroir, tel que je l'ai représenté, ne pût être que fort stérile, nous ensemencâmes quelques endroits moins pierreux, de froment, de pois & d'autres grains, pour essayer ce que la terre pourroit produire. Outre les raisons qui ne nous avoient pas permis de bâtir le fort, on comprend bien que le plus puissant motif pour s'établir sous un climat si triste étant les espérances qu'on fondoit sur le minéral, le doute qui nous restoit de sa valeur diminueoit le penchant qui nous y auroit arrêtés si nous avions eu plus de certitude, sur-tout lorsqu'étant tous

chargés, nous nous sentions le même empressement pour aller faire la vérification de notre matière à Londres. Aussi M. Frobisher ne remit-il pas plus loin à nous assembler. Il nous dit qu'il auroit souhaité que nous eussions pu étendre beaucoup plus loin nos découvertes, & qu'il prévoyoit que cet honneur nous seroit ravi par des aventuriers plus heureux; mais que les obstacles qui nous avoient empêchés jusqu'alors, devant augmenter incessamment par les brouillards, les neiges, les orages & les glaces que l'hiver alloit redoubler, il falloit se contenter cette année d'avoir chargé si heureusement les vaisseaux; d'autant plus que si nous avions le malheur d'être surpris par les vents contraires, nous devions nous attendre à périr de froid, de faim & de misère. Son discours & la résolution de partir furent encore fortifiés par la perte de *l'Anne*, auquel les rochers & les glaces firent huit ouvertures qu'il fut impossible de réparer. Le mouvement que cette disgrâce causa parmi les autres vaisseaux, excita sans doute la curiosité des sauvages. On en vit un s'approcher dans un canot, & l'amiral qui avoit encore quelques-uns de ses gens sur la côte dont on l'avoit vu partir, ne douta point qu'ils n'y fissent attention, & qu'ils ne trouvassent le moyen de prendre le canot par derrière. En effet nous

fimes partir une chaloupe avec dix rameurs, qui rangèrent quelque tems le rivage, & qui parurent tout d'un coup entre la terre & le sauvage. La facilité qu'il avoit de passer sur les glaçons, tandis que la chaloupe en étoit souvent arrêtée, n'auroit pas laissé de le sauver de nos mains, si deux gens de la chaloupe désespérant de le prendre n'eussent pris le parti de lui tirer chacun leur coup de fusil, dont ils l'abattirent. Ils nous amenèrent le canot avec le corps de ce miserable, qui étoit encore dans son trou. Ces petits canots, qui sont de cuir, n'ont qu'une petite ouverture au milieu, pour la place d'un homme assis. Cette ouverture est entourée d'une bourse qui se lie au travers du corps, de manière que les vagues peuvent passer sur la tête du sauvage, sans que le canot se remplisse d'eau. Ils ont des avirons plats par les deux bouts; ce qui leur sert comme de balancier, sans lequel ils auroient peine à se tenir dans leur situation. Aussi le canot étoit-il panché sur le côté en arrivant à nous. L'amiral le fit prendre pour l'emporter en Europe. Mais il se fâcha beaucoup contre les gens qui avoient usé de cette violence. Cependant avant que de partir, il voulut faire encore une nouvelle tentative pour surprendre quelque sauvage. Ne pouvant douter qu'il ne s'en trouvât plusieurs dans le lieu d'où le mort

étoit parti, il me pressa d'y aller sur le champ avec ma grande chaloupe. J'exécutai ses ordres, quoiqu'après l'expérience que j'avois déjà faite, j'espérois peu de réussir. Je descendis à terre, & je m'avancai plus d'une lieue dans les terres, sans rencontrer une seule créature vivante. A mon retour mes gens tuèrent un cerf qui se leva subitement devant nos pieds, & qui fut abattu aussitôt de plusieurs coups de fusil.

Enfin, nous sortîmes de la baie de Warwick le premier Septembre, & tous les autres vaisseaux se rassemblèrent autour de nous le jour suivant. Le tems devint si fâcheux, que nous fûmes exposés à mille nouveaux dangers au travers des rochers & des glaces. Une partie de la flotte se dispersa & ne se rejoignit qu'à Londres. J'eus le bonheur de ne pas m'éloigner de l'*Amiral*, mais nous fûmes poussés par un vent fort impétueux vers la terre ou l'île de Frisland. Nous ne la reconnûmes qu'à notre hauteur, qui étoit de 60 degrés & demi. Les montagnes y sont entièrement couvertes de neiges, & toutes les côtes de glace, comme d'un boulevard qui ne permet pas d'en approcher. On prétend que cette île est aussi grande que l'Angleterre & que les habitans sont fort bons chrétiens. Elle fut découverte au quatorzième siècle par deux frères vénitiens, Niccolo & Antonio Zeni que la tem-



pête poussa des côtes d'Islande en Frisland, où ils firent naufrage. Ils en ont laissé la relation; & ce qu'il y a de certain, c'est que nous trouvâmes la disposition des côtes tout à fait conforme à leurs cartes. Il est fort remarquable que dans cette mer, on trouve des îles de glace de plus d'une demi-lieue de tour, extrêmement élevées, & qui ont soixante-dix ou quatre-vingt brasses de profondeur dans la mer. Cette glace, qui est douce s'est peut-être formée dans les détroits des terres voisines, ou peut-être sous le pôle, d'où les vents & les courans l'ont détachée.

M. Frobisher qui avoit une parfaite connoissance de tous les effets de la nature par l'excès du froid, & qui avoit passé l'année précédente jusques dans la mer du nord qui est derrière les détroits d'où nous venions, m'a dit plus d'une fois, que ces îles ou montagnes de glace étoient si mobiles, que dans les temps orageux, il en avoit vu qui suivoient la course d'un vaisseau comme si elles eussent été entraînées dans le même fillon. Par cette raison, il ne les craignoit jamais que lorsqu'il avoit le vent contraire, parce qu'alors la détermination des vagues les amenoit à sa rencontre, & dans les tempêtes, son principe étoit de se laisser toujours entraîner par le vent, dans quelque lieu qu'il pût être jeté. Cependant le dernier orage que nous essuyâmes

en

en sortant de la baie de Warwick le fit changer de methode , au mépris des glaçons qui nous choquoient avec la dernière violence ; & la raison qu'il en eut , c'est que le vent nous poussant directement à l'ouest , (1) nous courions risque d'être jetés dans une mer inconnue , dont nous ne serions jamais sortis avant l'hiver. Aussi les efforts qu'on fit pour suivre les ordres servirent-ils à disperfer toute la flotte , qui ne se rejoignit qu'en Angleterre , après mille affreux dangers.

Telle étoit la relation que M. Best , petit-fils de celui qui l'avoit écrite , présenta aux directeurs de la nouvelle compagnie. Cette mer à l'ouest , où son ayeul avoit craint d'être jeté , étoit celle qui conduisoit directement à la baie d'Hudson. Ainsi , peu s'en fallut que M. Frobisher ne l'eût découverte trente ans avant monsieur Henri Hudson , & même avant les danois qui prétendent y être entrés les premiers. Il ne fera pas inutile pour la perfection de ce mor-

---

(1) Il ne faut pas manquer d'avertir à la fin de ce récit que toutes les espérances fondées sur la matière minérale s'en allèrent en fumée ; ce qui fait croire , avec beaucoup de raison , que la cour de Londres n'avoit eu que le dessein d'encourager les capitaines & les matelots , en paroissant satisfaite des premières épreuves.

ceau d'histoire, de joindre ici ce qu'on trouve de plus certain touchant ce voyage des danois.

On ne marque point l'année de leur entreprise ; mais il suffit de sçavoir qu'elle est entre le dernier voyage de Frobisher & celui d'Hudson. Après avoir navigué long-tems en droite ligne, vis-à-vis de leurs côtes, ils arrivèrent au travers de mille périls à l'entrée d'un détroit, qui est aujourd'hui celui d'Hudson, & dont l'écrivain qui me sert de guide ne donne pas la même mesure que nos anglois. Voici la description qu'il en fait. Il a, dit-il, 120 lieues de long, & 16 ou 18 de large. Il est bordé des deux côtés par des rochers escarpés d'une hauteur prodigieuse, tous entrecoupés de collines sombres, où le soleil ne communique jamais sa lumière. La neige & les glaces s'y voient toute l'année; ce qui cause des froidures terribles, & si l'on ne profitoit pas des tems où elles sont moins fortes, il seroit impossible d'y entrer. On ne peut y passer que depuis le 15 de Juillet jusqu'au 15 d'Octobre. Encore dans ces saisons-là est-on obligé de donner dans des bancs de glaces, & l'on ne s'imagine pas aisément comment un navire peut s'y faire passage; car elles sont quelquefois si pressées les unes contre les autres, qu'autant quela vue peut s'étendre, on ne voit pas même une goutte d'eau. On se grapine, c'est-à-

dire qu'à force de crocs on appuie les navires contre les glaces, & lorsque par la force des vents ou par la violence des courans, il se fait quelque ouverture aux glaces, alors on met les voiles au vent pour se faire un passage avec de longs bâtons ferrés qui servent à pousser ou à écarter les glaces. Mais malgré tous ces efforts on reste quelquefois un mois entier sans pouvoir avancer.

Quoique les côtes du détroit soient un pays tout-à-fait inculte, & le plus stérile de tous les pays du monde, il y a cependant des sauvages qui habitent ces malheureux déserts. On les nomme Esquimaux. Ils ont cela de commun avec le pays qu'ils occupent, qu'ils sont si farouches & si intraitables, qu'on n'a pu jusqu'à présent les engager dans aucun commerce. Ils sont la guerre à tous leurs voisins, & lorsqu'ils tuent ou prennent quelques-uns de leurs ennemis, ils les mangent tous crus & en boivent le sang. Ils en font même boire à leurs enfans, qui sont à la mamelle, pour leur communiquer dès leur plus tendre jeunesse la barbarie & l'ardeur de la guerre.

Ils sont presque toujours sans feu, à cause de la rareté du bois. Le froid y est cependant excessif dans quelque saison que ce soit. Ils logent pendant l'hiver dans le creux des rochers,

où ils se renferment avec leurs familles, & couchent tous ensemble, sans distinction de sexe & de parenté, Ils n'y restent pas moins de huit mois sans voir l'air, ni rien qui approche de la lumière. Pendant les trois ou quatre mois d'été, ils ont la précaution d'amasser de la chair de baleine & de vache marine, dont il se trouve une grande quantité dans tous ces pays-là. Ils vont à la chasse & tuent des animaux de toutes les espèces. Ils n'ont pas l'usage du fer, à moins qu'ils ne surprennent quelques-unes de nos chaloupes. Après avoir déchiré & mangé nos pauvres matelots, ils se servent de ces petits bâtimens pour aller d'un lieu à l'autre, & lorsqu'ils les voient hors de service, ils les brisent afin de profiter des clous, qu'ils forgent entre deux cailloux pour leur usage. Ils ont des canots de leur propre invention, (1) qui leur servent à passer d'un côté à l'autre.

Cette farouche nation diffère des autres, en ce que communément les autres sauvages n'ont point de barbe, & que ceux-ci au contraire en ont jusqu'aux yeux; cette abondance de poil, qu'ils ne coupent jamais, les rend si affreux qu'ils ont moins la figure humaine que celle d'autant

---

(1) On en a vu ci-dessus la description.

de bêtes farouches. Ils n'ont que les bras & les jambes qui leur donnent quelque ressemblance avec les autres hommes.

A l'extrémité de ce détroit du côté du nord, il y a une baie que nous nommons *baie de l'Assomption*, dont on n'a pas encore de connoissance certaine. Quelques-uns de nos navigateurs s'étant engagés insensiblement dans cette baie, environ quarante lieues, ils s'aperçurent que leurs bouffoles n'avoient plus leurs proportions ordinaires; ce qui fait juger qu'il y a infailliblement quelque mine le long de cette baie, qui attire l'aiman de tous côtés. On croit qu'il y a une communication du fond de cette baie au détroit de Davis. C'est de la même baie que sortent presque toutes les glaces qui se déchargent par le détroit d'Hudson. On ne fait point encore comment toutes ces glaces se forment. Il y en a de si grosses que leur superficie au-dessus de l'eau, surpasse l'extrémité des mâts des plus gros navires. Nous avons eu la curiosité de sonder au pied d'une glace qui étoit échouée. On y fila cent brasses de lignes, sans trouver le fond. Plus avant, du côté de l'ouest, il y a une grande île que les françois ont nommée *Phelipeaux*, où il y a quantité de vaches marines; & sans doute que si la saison permettoit d'y descendre, on pourroit y ramasser beaucoup

d'ivoire. Les dents des vaches marines ont une coudée de long, & sont grosses comme le bras, d'une ivoire presqu'aussi belle que celle de l'éléphant. Cette île n'est point élevée comme toutes les terres du détroit. Elle est au contraire fort plate; & son rivage sablonneux forme un aspect tout à fait agréable.

Mais pour revenir aux danois, après avoir passé tout le détroit, continuant toujours leur route vers le nord, ils abordèrent enfin la terre ferme, près d'une rivière que l'on a nommée *la Rivière danoise* & que les sauvages nomment *Monotcoufsbi*, qui signifie rivière des étrangers. Là ils mirent leurs vaisseaux en hivernement, & s'y logèrent le mieux qu'ils purent, n'ayant aucune expérience du pays, & ne se défiant pas du froid extrême qu'ils avoient à combattre. Enfin, ils essuyèrent tant de misère & de souffrances, que la maladie s'étant mise entre eux, ils moururent tous pendant l'hiver, sans qu'aucun sauvage en eût connoissance.

Le printems étant venu, les glaces débordèrent avec leur impétuosité ordinaire. Elles emportèrent le vaisseau danois avec tout ce qu'il contenoit, à la réserve d'un canon de fonte, d'environ huit livres de balles, qui y resta, & qui y est encore tout entier, excepté le tourillon de la culasse que les sauvages ont cassé avec des



pierres. Ces barbares furent extrêmement surpris l'été suivant, lorsqu'en arrivant dans ce lieu ils virent tant de corps morts, & des hommes auxquels ils n'en avoient jamais vu de semblables. La terreur s'empara d'eux, & les obligea de prendre la fuite. Mais lorsque la peur eut fait place à la curiosité, ils retournèrent dans le lieu où ils s'attendoient à faire un riche pillage. Malheureusement il y avoit de la poudre, dont ils ne connoissoient pas les propriétés. Ils y mirent imprudemment le feu, qui les fit tous sauter, brûla l'édifice des danois & tout ce qui étoit dedans, de sorte que ceux qui vinrent après eux, ne profitèrent que des clous & d'autres ferremens qu'ils ramassèrent dans les cendres.

La rivière danoise dans son embouchure n'a pas plus de cinq cens pas de largeur. Elle est fort profonde; ce qui forme un grand courant, lorsque la mer entre & sort rapidement à toutes les marées. Ce détroit n'a pas plus d'un quart de lieue de long, après quoi la rivière s'élargit & devient fort navigable pendant l'espace de cent cinquante lieues. Tout le pays est presque sans bois, hors les îles dont cette riviere est toute entrecoupée. Au bout de cent cinquante lieues, il y a une chaîne de hautes montagnes qui rendent la navigation impossible plus loin,

à cause des chutes d'eau qui s'y rencontrent ; après quoi elle reprend sa forme ordinaire.

A quinze lieues de la rivière danoïse, on en trouve une autre qui est remplie de loups marins, & qui en tire son nom. Entre ces deux rivières, il y a une espèce de bœufs qu'on nomme *bœufs musqués*, parce qu'ils sentent si fort le musc que dans certaine saison de l'année il est impossible d'en manger. La laine de ces animaux est fort belle, (1) & plus longue que celle des moutons de Barbarie. Quoiqu'ils soient plus petits que nos bœufs, ils ont les cornes beaucoup plus grosses & plus longues. Leurs racines se joignant sur le haut de la tête, forment un espèce de bourlet & descendent à côté des deux yeux, presque aussi bas que les nazeaux. Ensuite le bout remonte en haut, & forme une espèce de croissant. Il y en a de si grosses qu'on en voit de séparées du crâne qui pesent ensemble soixante livres. Ils ont les jambes si courtes, que leur

---

(1) Leurs peaux se peuvent passer, & sont très-belles, quoique diverses relations assurent qu'elles sont trop foibles pour souffrir l'apprêt. Il seroit à souhaiter qu'on fût mieux informé de leur bonté, car le nombre de ces animaux est réellement prodigieux.

rencontrent ;  
ordinaire.  
anoise, on en  
loupes marins,  
deux rivières,  
nomme *bœufs*  
et le musc que  
est impossible  
maux est fort  
des moutons  
us petits que  
beaucoup plus  
nes se joignant  
un espèce de  
s deux yeux ,  
Ensuite le bout  
spèce de croif-  
on en voit de  
semble soixante  
tes, que leur

laine traîne par terre lorsqu'ils marchent ; ce qui les rend si difformes qu'on a peine à distinguer d'un peu loin de quel côté ils ont la tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces animaux, & les sauvages les auroient d'autant plutôt détruits, s'ils s'étoient avisés d'en faire la chasse, qu'ayant les jambes très-courtes, on les tue dans les tems de neige sans qu'ils puissent fuir. Il y a dans le même pays une mine de cuivre rouge, si abondante & si pure, que sans le passer par la forge, les sauvages ne font que le frapper entre deux pierres, tel qu'ils le recueillent dans la mine, & lui font prendre la forme qu'ils veulent lui donner.

Les nations qui habitent de ce côté-là sont d'une physionomie fort douce & fort humaine ; mais le pays est d'ailleurs fort ingrat. Il n'y a point de castors ni d'autres pelleteries. Ils ne vivent que de poissons, & de cerfs qu'on nomme cariboux. Les lièvres y sont beaucoup plus grands qu'en France. Ils sont blancs l'hiver, & gris l'été : leurs oreilles sont fort grandes & toujours noires. Leur poil ne tombe point, comme aux lièvres de l'Europe ; de sorte que des peaux d'hiver on feroit de fort beaux manchons.

En suivant la mer vers le nord, on trouve un autre détroit, dont on découvre facilement les

& sont très-belles  
qu'elles sont trop  
à souhaiter qu'on  
e nombre de ces

terres d'un bord à l'autre. Mais on n'a pu jusqu'à présent pénétrer jusqu'au bout. Les glaces y font prodigieuses, & les courans insurmontables. Il y a beaucoup d'apparence que ce bras de mer communique à la mer de l'ouest. Ce qui donne lieu à cette conjecture, c'est que lorsque les vents soufflent du nord, la mer dégorge par ce détroit avec tant d'abondance que l'eau s'élève dans toute la baie d'Hudson dix ou douze pieds plus que la hauteur ordinaire. Les sauvages racontent qu'après avoir marché plusieurs mois à l'ouest-sud ouest, ils ont trouvé la mer, sur laquelle ils ont vu de grands navires, avec des hommes qui ont de la barbe & des bonnets, & qui ramassent de l'or sur le bord de la mer, c'est-à-dire sans doute à l'embouchure des rivières.

Il y a fort loin dans les terres une nation nombreuse, qu'on appelle les Plats-Côtés, qui n'a point d'autres ferremens que ceux qu'elle est venue ramasser dans les débris de l'incendie des danois, ou qu'elle a ravis aux autres sauvages qui y étoient venus avant elle. Ils se croyoient bien payés de la fatigue d'un long voyage, lorsqu'ils avoient pu recueillir trois ou quatre petits clous longs comme le doigt, & tout mangés de rouille. Les esquimaux du détroit d'Hudson y alloient aussi dans la même vue; & cette avidité

commune pour le fer des danois, a donné lieu à plusieurs batailles sanglantes.

Au reste, en prétendant que les danois ne font entrés qu'après nous dans la baie d'Hudson, nous ne défavouons point que notre premier établissement n'ait été postérieur à leur infortune. Ce fut Nelson, comme je l'ai déjà remarqué, qui bâtit le premier un fort dans la rivière à laquelle il donna son nom, & que les françois ont nommée depuis la rivière de Bourbon. Il y arriva d'abord en automne, & fit sa descente dans cette rivière du côté du nord. Tous les sauvages s'étoient déjà retirés dans la profondeur des bois. Nelson s'apercevant qu'il étoit trop tard pour se procurer la connoissance du pays, & craignant de s'exposer au même malheur que les danois, dont on ne dit pas néanmoins comment il avoit appris l'aventure, se contenta de planter un poteau auquel il arbora les armes d'Angleterre pour titre de possession, avec un grand carton sur lequel étoit destiné un navire. Il pendit aussi à une branche d'arbre une grande chaudière pleine de petites marchandises, dont les sauvages profitèrent à leur retour. Comme ils étoient déjà instruits de la nature de ces denrées par l'aventure des danois, ils ne doutèrent pas que les mêmes étrangers qui avoient quitté leur pays en y laissant

un si riche dépôt, ne revînssent l'année suivante. Ils attendirent jusqu'à la dernière saison. En effet les anglois arrivèrent, & trouvèrent ces sauvages, qui les reçurent humainement & qui les conduisirent dans les îles où ils bâtirent le port Nelson, c'est-à-dire à sept lieues dans la rivière. Ce fut là, comme on l'a rapporté, que M. des Groseliers fut surpris de trouver des anglois lorsqu'il y vint de Quebec, & que s'étant emparé du port Nelson, il en fut mal récompensé par les françois.

Quoique nous ayons joui paisiblement de nos droits depuis le traité d'Utrecht, il s'est passé plusieurs années pendant lesquelles on n'a pas vu renaître l'ancienne ardeur pour le commerce de ces rudes climats. Le goût des pelleteries étoit déchu en Angleterre. Celui des nouvelles découvertes étoit encore moins ardent, & l'on étoit assez occupé du soin des anciennes colonies. Celle de la Géorgie a fait une nouvelle diversion du côté méridional. Mais il faut espérer que ce qui commence à paroître utile, sera poussé avec une chaleur proportionnée aux avantages qu'on s'y propose. D'ailleurs, puisqu'il n'y a que la force des obstacles qui ait refroidi l'espérance de trouver par le nord-ouest un passage à l'autre hémisphère, il se trouvera peut-être quelqu'un qui joindra plus de bonheur à la hardiesse &

qui réussira dans l'entreprise que tant d'autres ont manquée. Il est certain que M. Frobisher qui a tenté le premier ce grand dessein, n'avoit point alors d'autre vue. Il en avoit parlé pendant quinze ans à tous ses amis ; il avoit sollicité tous les marchands de Londres ; enfin lorsqu'Ambroise Dudley, Comte de Warwick, lui fournit les moyens de l'exécuter, il partit de Londres sans aucun projet de commerce, & poussé par la seule espérance de trouver le passage qu'il vouloit chercher. Pourquoi ne se trouveroit-il personne aujourd'hui qui se sente le même courage, lorsque la moitié des difficultés est vaincue, & que s'il en reste encore de fort grandes, la vraisemblance du succès n'en subsiste pas moins toute entière ? Dans le dernier voyage de Frobisher, le *Bridgewater*, un des vaisseaux de sa flotte, qu'il avoit laissé en danger à son départ de la baie de Warwick, fut contraint de prendre sa route du côté du nord par un passage inconnu, très-dangereux & plein de rochers au-dessus de Bearbay, d'où il passa néanmoins fort heureusement dans la mer du nord, cette mer qui est derrière le détroit de Frobisher, dans laquelle Frobisher, comme on l'a dit, & d'autres après lui ont navigué, & où l'on a découvert une grande terre qui s'avance dans la mer. Le *Bridgewater* découvrit au sud-est de Frisland, à 57



degrés & demi de latitude , une grande île inconnue auparavant. Cette île, dont il rasa la côte pendant trois jours , lui parut fertile & agréable. Rien ne l'auroit empêché de pénétrer plus loin, si les vivres ne lui eussent manqué. Il n'avoit plus de glaces à combattre. On n'étoit qu'à la fin du mois d'Août. Le chagrin que le capitaine & les gens de l'équipage ressentirent de se voir forcés à retourner par les plus courtes voies, leur fit tenter une descente dans l'île, pour y chercher de quoi ravitailler leur vaisseau. Ils la trouvèrent sans habitans, & sans autre créature vivante que des oiseaux & des serpens. Le courage des matelots alla jusqu'à leur faire essayer, si les serpens ne pouvoient pas leur servir de nourriture. Ils en tuèrent quelques-uns, dont ils firent manger la chair à un chien qu'ils avoient à bord. Le chien s'en remplit d'autant plus avidement qu'on avoit pris soin de la faire cuire, pour lui ôter par le feu tout ce qu'elle pouvoit perdre de sa qualité venimeuse. Mais au bout d'un quart-d'heure il enfla prodigieusement, & peu de temps après il mourut dans des convulsions fort violentes.

Les gens du *Bridgewater* tuèrent d'abord facilement une assez grande quantité d'oiseaux. Ensuite ces animaux effarouchés par l'odeur & par le bruit de la poudre, se retirèrent dans

l'épaisseur des bois. Les arbres ressembloient à ceux de l'Europe & portoient des feuilles fort vertes. L'herbe étoit fort abondante dans les prairies, & les montagnes couvertes d'une forte de mouffe. Il y avoit des restes de glaces, qui firent juger à nos anglois que l'hiver y devoit être assez rude; mais ils jugèrent aussi qu'il n'y pouvoit pas être fort long, puisque les feuilles y étoient d'une grandeur à faire croire qu'elles étoient ouvertes depuis long-tems, & d'une force qui leur persuada qu'elles étoient encore éloignées de leur chute. Mais quoiqu'ils reconnussent divers arbres à fruit, tels que des poiriers & même des noyers, dont l'écorce & le bois sont plus tendres, ils n'y découvrirent ni noix ni poires, & le seul fruit qu'ils trouvèrent fut aux chênes & à d'autres arbres où il n'est d'aucun usage. Quoiqu'ils eussent raison de croire que l'île n'étoit point habitée, puisque le côté qu'ils parcoururent, & qui leur parut le plus agréable, étoit désert, ils virent en différens endroits des arbres coupés & les vestiges de plusieurs pieds; ce qui leur fit croire qu'il devoit se trouver à peu d'éloignement, quelque terre ou quelque autre île peuplée, dont les habitans passoient quelquefois dans celle-ci. Enfin la nécessité força le *Bridgewater* de remettre à la voile.

Les anglois ne sont pas les seuls qui ayent

tenté de trouver un passage du côté du nord. On trouve ce projet dans plusieurs relations françoises & hollandoises. Non-seulement les vaisseaux de ces deux nations l'ont entrepris par la mer ; mais depuis que les françois sont en possession du Canada , ils ont cherché le moyen de pénétrer au travers du continent jusqu'à la mer du sud par la communication des rivières. N'ôtons point au célèbre M. Cavelier de la Salle le mérite qu'on a voulu lui donner de n'avoir entrepris tous ses voyages en Amérique, que pour y répandre la religion chrétienne. » Il » résolut, dit l'auteur d'une fort belle relation , » d'entrer dans ces terres jusqu'alors inconnues » pour faire connoître aux habitans, malgré leur » barbarie, la vérité du christianisme & la puissance de notre grand monarque. Plein de cette » idée, il vint à la cour pour la communiquer » au roi, qui ne se contenta point d'approuver » son dessein ; mais qui lui fit expédier des ordres avec tout ce qui étoit nécessaire pour » les exécuter. » Celui qui commence ainsi sa relation (1) étoit un officier, homme d'esprit & d'honneur, qui accompagnoit M. de la Salle,

---

(1) Relation de la Louisiane & du Mississipi, imprimée à Amsterdam en 1720.

& qui partit de France avec lui le 24 Juillet 1668, pour le suivre dans tous ses voyages.

Cependant un missionnaire, (1) qui ne paroît pas moins honnête homme, & qui avoit commé l'officier le mérite d'être témoin oculaire, s'explique en ces termes : » J'ai demeuré près de » trois ans en qualité de missionnaire, avec le sieur » Robert Cavalier de la Salle, natif de Rouen, » dans le fort de Frontenac, dont il étoit le gou- » verneur & le propriétaire. Pendant ce séjour » nous nous occupions souvent à lire les voyages » de Jean Ponce de Léon, de Pamphile Narvaez, » de Christophe Colomb, de Ferdinand Soto, » & de plusieurs autres, pour nous préparer aux » découvertes que nous avions dessein de faire. » M. de la Salle étoit capable des plus grandes » entreprises, & mérite avec justice la qualité de » célèbre voyageur. En effet, il s'est épuisé pour » achever la plus grande, la plus importante, & » la plus traversée découverte qui ait été faite de » notre siècle. Il a conservé son monde dans des » pays où tous ces grands voyageurs ont péri, à » la réserve de Christophe Colomb, sans avoir

---

(1) Voyage en un plus grand pays que l'Europe, ou troisième relation du pere Hennepin, publié dans le même recueil.

» remporté aucun avantage de leur entreprise,  
» quoiqu'ils y aient employé plus de deux cens  
» mille hommes. Jamais personne, avant M. de la  
» Salle & moi, ne s'est engagé dans un tel dessein  
» avec si peu de monde. *Notre première pensée*  
» *lorsque nous étions au fort de Frontenac, avoit*  
» *été de trouver, s'il étoit possible, le passage qu'on*  
» *cherche depuis long-temps à la mer du sud, sans*  
» *passer la ligne équinoxiale.* Quoique le fleuve  
» de Mississipi n'y conduise pas, cependant M.  
» de la Salle avoit tant de lumières & de courage,  
» qu'on espéroit de le trouver par ses soins. Je  
» ne doute pas qu'il n'eût réuffi dans son dessein  
» si Dieu lui eût conservé la vie. Mais il fut massa-  
» cré dans cette recherche; & *il semble que Dieu*  
» *ait permis que je survécusse au sieur de la Salle,*  
» *afin que je fournisse au public le moyen de trouver*  
» *le chemin de la Chine & du Japon par le moyen*  
» *de ma découverte.*

Mais je n'ai fait cette remarque que pour relever les affectations des voyageurs; car il importe peu quel étoit le principal motif & la *première pensée* de M. de la Salle, lorsqu'il paroît constant qu'il y joignoit du moins la vue & l'espérance de découvrir un passage au sud. Il est plus difficile de pénétrer ce que le père Hennepin a voulu dire, lorsqu'il se vante *d'avoir fourni au public par sa découverte le moyen de*

*trouver le chemin de la Chine & du Japon.* S'il n'entend par sa découverte que celle du grand fleuve Mississipi, sur lequel il s'attribue la gloire d'avoir navigué le premier, on sent combien il est demeuré loin de son projet, puisqu'il reste delà une immense partie du continent à traverser. Et l'on ne peut croire qu'il ait supposé autre chose; puisqu'après avoir rapporté dans la même relation les circonstances tragiques de la mort de M. de la Salle, il ajoute: » Nos découvertes » nous ayant fait connoître la plus grande partie de l'Amérique septentrionale, je ne doute » point que si l'on nous y renvoyoit pour achever ce que nous avons si heureusement commencé, on ne développât enfin ce qu'on n'a » pu éclaircir jusqu'à présent, quelque tentative » qu'on ait faite pour cela. Il a été impossible jusqu'ici d'aller au Japon par la mer glaciale. On » a tâché plusieurs fois d'en faire le voyage, » mais on n'a pu y réussir, & je suis moralement assuré qu'on n'en pourra jamais venir à » bout, qu'au préalable on n'ait découvert le » continent tout entier des terres qui sont entre » la mer glaciale & le nouveau Mexique. »

Il ne parle donc de sa découverte que comme d'un 1<sup>er</sup> degré qu'il a cru nécessaire pour aller plus loin, dans la supposition que l'entreprise soit en effet possible, mais qui n'a rien ajouté jusqu'à

présent à la certitude de la possibilité. Dans un autre lieu, il dit : « que le pays des illinois est » le centre des découvertes qui peuvent conduire à la connoissance d'un passage au sud , » & qu'il faut que les princes qui travailleront » à cette entreprise s'assurent de ce vaste continent par des efforts & par des colonies, qu'ils » établiront de lieux en lieux. » Des indications si vagues font-elles dignes d'un homme à qui l'on ne peut refuser l'honneur d'avoir fait des voyages fort utiles dans le continent de l'Amérique?

La difficulté se réduit donc toujours, ou à trouver le passage par les détroits des mers glaciales, ou à découvrir, dans le continent, des rivières dont la communication puisse conduire jusqu'aux rivages du sud. On a publié à Londres, depuis quelques années, un voyage de quelques anglois de-la Virginie, qui prétendent avoir traversé tout le continent au travers des terres. Quand le succès de cette entreprise seroit bien vérifié, leur relation ne feroit qu'à satisfaire la curiosité des lecteurs, & l'on ne voit point qu'on en puisse tirer d'autre fruit. Il est question de trouver une voie qui soit propre au commerce, sans quoi il sert peu de nous apprendre qu'à force de marches & de fatigues on peut traverser le continent. Cependant il est



agréable de voir confirmer par le récit de nos anglois ce que le père Hennepin & d'autres voyageurs nous racontent de la beauté des campagnes, de la fertilité des terres, & de la multitude des nations différentes qu'on trouve au milieu du continent. Ce ne sont point des pays déserts & sans culture, tels que les françois & les anglois ont trouvé ceux où ils ont planté leurs premières colonies. Des fruits & des grains de toute espèce y enrichissent les campagnes. Plusieurs peuples y sont policés, jusqu'à se vêtir d'étoffes très-fines. Ils ont l'usage des chevaux avec des selles. Leurs villes sont bien bâties & régulièrement fortifiées. Enfin la nouvelle France, la Virginie & la Caroline semblent n'être, suivant ces relations, que des limites stériles & désertes d'une immense étendue de pays auquel toutes les faveurs de la nature ont été prodiguées ; à-peu-près comme la Moscovie & la Tartarie à l'égard de toutes les autres parties de l'Europe. Je ne citerai point la relation de nos anglois, parce qu'elle n'a point de caractère qui puisse forcer de la recevoir comme une histoire véritable ; mais celle du père Hennepin, je parle de la troisième, étant l'ouvrage d'un missionnaire, ne peut être regardée comme une fable, lorsqu'il prend toutes sortes de précau-

tions pour en garantir la vérité. Voici quelques-unes de ses remarques.

« Après avoir cotoyé la plus grande partie du  
» lac des illinois, nous vinmes aborder le pre-  
» mier de Novembre de l'année 1679, à l'em-  
» bouchure de la rivière des Miamis, qui se  
» décharge dans ce lac. Ce pays, situé entre le  
» 35 & le 40<sup>e</sup> degré de latitude, confine d'un  
» côté à celui des iroquois, & de l'autre à celui  
» des illinois, à l'orient de la Virginie & de la  
» Floride. Il est très-abondant en toutes choses,  
» en poissons, en bétail, & en toutes sortes de  
» grains & de fruits... Nous partîmes de cette  
» contrée au commencement de Décembre. Il  
» fallut conduire notre équipage & nos canots  
» par des traîneaux. Après quatre jours de  
» marche nous nous trouvâmes sur un des bords  
» de la même rivière, qui nous parut très-na-  
» vigable. Nous nous y embarquâmes au nombre  
» de quarante personnes. Nous la descendîmes à  
» petites journées, tant pour nous donner le  
» tems de reconnoître les habitans & les terres,  
» que pour nous fournir de gibier. Il est vrai  
» que tout ce pays est aussi charmant à la vue  
» qu'utile à la vie. Ce ne sont que vergers, bois,  
» prairies; tout y est rempli de fruits: en un  
» mot, on y voit une agréable confusion de tout

» ce que la nature a de plus délicieux pour la  
 » subsistance des hommes, & pour la nourri-  
 » ture des animaux. Cette variété si agréable,  
 » qui entretenoit notre curiosité, nous faisoit al-  
 » ler fort lentement.»

Dans un autre endroit, plus avant ils trou-  
 vèrent une belle rivière, plus grande & plus  
 profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus  
 beaux arbres du monde, comme si on les y avoit  
 plantés exprès, & l'on y voyoit des prairies d'un  
 côté & des bois de l'autre. On la passa avec des  
 canaux, & on l'appela la Maligne. En passant  
 ainsi au travers de ces beaux pays, de ces cam-  
 pagnes & de ces prairies charmantes, bordées  
 de vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & en-  
 tr'autres de mûriers....« Après quelques jours  
 » de marche, on entra dans des contrées en-  
 » core plus agréables & beaucoup plus déli-  
 » cieuses, où nous trouvâmes une nation nom-  
 » breuse, qui nous reçut avec toutes sortes de  
 » témoignages d'amitié. Les femmes mêmes al-  
 » loient embrasser les hommes qui étoient de  
 » notre troupe. Elles les firent asseoir sur des  
 » nattes très-bien travaillées.... Beaucoup plus  
 loin le missionnaire rapporte qu'on trouva des  
 peuples qui n'ont rien de barbare que le nom.  
 Un de ces sauvages, qui fut le premier qu'on  
 rencontra, revenoit de la chasse avec sa famille.

Il fit présent au chef des françois d'un de ses chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous ses gens. Enfin pour les engager mieux il leur laissa volontairement sa femme, sa famille & sa chasse, comme pour leur servir de gages, & cependant il se rendit au village, pour faire savoir leur arrivée. Au bout de deux jours, il revint avec des chevaux chargés de provisions, & plusieurs chefs des sauvages qui l'accompagnoient. Ils étoient suivis de guerriers habillés fort proprement de peaux passées & ornées de plumes. On les rencontra à trois lieues de l'habitation. Les françois y furent reçus comme en triomphe, & furent logés chez le grand capitaine. C'étoit un concours surprenant de peuple, dont la jeunesse étoit rangée sous les armes. Elle se releva jour & nuit pour les garder, les comblant de biens & de toutes sortes de vivres. Ce village qu'on appelle les Cenis, est un des plus considérables de toute l'Amérique, par sa grandeur & par le nombre de ses habitans. Il a bien vingt lieues de long au moins. Ce n'est pas qu'il soit contiguement habité, les maisons sont distribuées par dix ou douze, qui sont comme des cantons, & qui ont chacun des noms différens. Elles sont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dressées en manière de ruches à miel, & environnées d'arbres, qui

se rejoignent en haut par les branches. Nous trouvâmes chez ces cenis plusieurs choses qui viennent indubitablement des espagnols, comme des piaftres & d'autres monnoies, des cuilliers d'argent, de la dentelle de toutes sortes, des habits, &c. Nous y vîmes entr'autres une bulle du pape, qui exempte du jeûne les espagnols du Mexique pendant l'été. Les chevaux y sont si communs qu'on en donnoit un à nos gens pour une hache. Un cenis voulut donner un cheval pour le capuchon d'un père récollet de la troupe, parce qu'il en avoit envie.

Voici la relation que l'auteur fait d'une autre nation plus éloignée, qu'il nomme les tancas :

» Je fus député avec deux guides, pour leur  
 » apprendre notre arrivée. Comme leur premier  
 » village est au-delà d'un lac qui a huit lieues de  
 » tour, à demi-lieue du bord, nous nous mîmes  
 » dans un canot. Dès que nous fumes sur le ri-  
 » vage, je fus surpris de la grandeur du village,  
 » & de la disposition des cabanes. Elles sont dif-  
 » posées à divers rangs, & en droite ligne autour  
 » d'une grande place. Nous en remarquâmes d'a-  
 » bord deux plus belles que les autres : l'une  
 » étoit la demeure du chef, & l'autre le temple.  
 » Les murailles en étoient hautes de dix pieds,  
 » & épaisses de deux. Le comble, en forme de  
 » dôme, étoit couvert d'une natte de diverses

» couleurs. Devant la maison du chef étoient une  
» douzaine d'hommes armés de piques. Lorsque  
» nous nous présentâmes, un vieillard s'adressant  
» à moi, me prit par la main, & me conduisit dans  
» un vestibule, & delà dans une grande salle en  
» quarré, pavée & tapissée de tous côtés d'une  
» très-belle natte. Au fond de cette salle, en  
» face d'entrée, étoit un beau lit, entouré de  
» rideaux, d'une étoffe fine, faite & tissue d'é-  
» corce de mûriers. Nous vîmes sur ce lit comme  
» sur un trône, le chef de ce peuple, au milieu  
» de quatre belles femmes, environné de plus de  
» soixante vieillards armés de leurs arcs & de  
» leurs flèches. Ils étoient tous couverts de  
» cappes blanches & fort déliées. Celle du chef  
» étoit ornée de certaines houpes d'une toison  
» différemment colorée. Celles des autres étoient  
» toutes unies. Le chef portoit sur sa tête une  
» tiare d'un tissu de jonc très-industrieusement  
» travaillé, & relevé par un bouquet de plumes  
» différentes. Tous ceux qui y étoient avoient la  
» tête nue. Les femmes étoient parées de vestes  
» de pareille étoffe, & portoient sur leurs têtes  
» de petits chapeaux de jonc, garnis de diverses  
» plumes. Elles avoient des bracelets tissus de  
» poil, & plusieurs autres bijoux qui relevoient  
» leur ajustement. Elles n'étoient pas tout-à-fait  
» noires, mais bises, le visage un peu plat, les

» yeux noirs, brillans, bien fendus, la taille  
 » fine & dégagée, & toutes me parurent d'un  
 » air riant & fort enjoué.

» Surpris, ou plutôt charmé des beautés de  
 » cette cour sauvage, j'adressai la parole à ce  
 » vénérable chef, &c. Après m'avoir attentive-  
 » ment écouté, il m'embrassa, & me répondit  
 » d'un air doux & riant... qu'il auroit le lende-  
 » main l'honneur de voir notre chef, & de l'assurer  
 » de son amitié. Là-dessus je lui offris une épée  
 » damasquinée d'or & d'argent, quelques étuis  
 » garnis de rasoirs, ciseaux & couteaux, avec  
 » quelques bouteilles d'eau-de-vie. Je ne saurois  
 » exprimer avec quelle joie il reçut tous ces  
 » petits présens. Je m'aperçus cependant qu'une  
 » de ses femmes, maniant une paire de ciseaux,  
 » & en admirant la propreté, me fourioit de tems  
 » en tems, & sembloit m'en demander autant.  
 » Je pris mon tems pour m'approcher d'elle. Je  
 » tirai de ma poche un petit étui d'acier tra-  
 » vaillé à jour, où il y avoit une paire de ciseaux  
 » & un petit couteau d'écaille, & feignant d'ad-  
 » mirer la blancheur & la finesse de sa veste, je  
 » lui mis finement l'étui dans la main. En le rece-  
 » vant elle serra fortement la mienne. Une autre  
 » de la compagnie, qui n'étoit pas moins propre,  
 » ni moins agréable, nous étant venue joindre



» me fit comprendre en me montrant les attaches de sa juppe, que je lui ferois plaisir de lui donner des épingles. Je lui en donnai un rouleau de papier garni, avec un étui d'éguilles, & un dez d'argent. Elle reçut ces colifichets d'un air fort joyeux. J'en donnai autant aux deux autres. La mieux faite, & celle qui paroissoit la plus aimable, ayant pris garde que j'admirois le collier qu'elle portoit au cou, le détacha adroitement, & me l'offrit d'une manière tout-à-fait polie. Je me défendis quelques tems de l'accepter; mais le chef lui ayant fait signe de me le donner, je ne pus me dispenser de le recevoir, à dessein de le présenter à notre chef. Pour lui marquer ma reconnoissance, je lui donnai dix brasses de rasade bleue, dont elle me parut aussi contenté que je le fus de son présent. Cependant, comme le jour déclinait, je voulus prendre congé du chef de cette nation; mais il me pria fortement d'attendre au lendemain, & me remit entre les mains de quelques-uns de ses officiers, avec ordre de me faire bonne chère. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ses offres, & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes me fit demeurer avec plaisir. On me conduisit d'abord dans un appartement meublé

» à-peu-près comme celui du prince. On m'y  
 » donna une collation mêlée de gibier & de  
 » fruit. Je bus même quelques liqueurs.

» Pendant ce tems-là je m'entretenois avec un  
 » vieillard qui me satisfit sur tout ce que je lui  
 » demandois. Pour ce qui concernoit leur poli-  
 » tique, il me dit qu'ils ne se gouvernoient que  
 » par la seule volonté de leur chef, & qu'ils le  
 » révéroient comme leur souverain; qu'ils recon-  
 » noissoient ses enfans comme ses légitimes suc-  
 » cesseurs; que lorsqu'il mouroit, on lui sacrifioit  
 » sa première femme, son maître-d'hôtel, &  
 » vingt hommes de sa nation, pour l'accompagner  
 » dans l'autre monde; qu'on prend soin pendant  
 » sa vie, non-seulement de nettoyer les chemins  
 » par lesquels il passe, mais de le joncher d'herbes  
 » & de fleurs odoriférantes.

Ce que l'auteur ajoute de la religion & des  
 usages des tancas, ne marque pas moins une na-  
 tion riche & policée. En parlant du temple,  
 qu'on lui fit voir: » Le dedans, dit-il, m'en parut  
 » très beau. Je n'en pus voir que la voute, au  
 » haut de laquelle étoient suspendus les corps de  
 » deux aigles déployées & tournées vers le soleil.  
 » Je demandai à y entrer, mais on me dit que  
 » c'étoit-là le tabernacle de leur dieu, & qu'il  
 » n'étoit permis d'y entrer qu'à leur grand-prêtre.  
 » J'appris aussi que c'étoit-là le lieu destiné pour

» la garde de leurs trésors & de leurs richesses ,  
» c'est-à-dire , des perles fines , des pièces d'or  
» & d'argent , des pierreries , &c. Après avoir vu  
» toutes ces curiosités , je pris congé de ceux qui  
» m'accompagnoient , &c. Quelque tems après  
» nous vîmes le chef arriver dans une pirogue  
» magnifique , au son du tambour & de la musique  
» de ses femmes. Les unes étoient dans sa barque ,  
» les autres vogoient à côté de la sienne. . . . .  
» Après ces protestations d'amitié de part & d'au-  
» tre , on se fit des présens réciproques. Le chef  
» des françois lui offrit deux brasses de rasade ,  
» & quelques étuis pour ses femmes. Il donna à  
» son tour six de ses plus belles robes , un collier  
» de perles , une pirogue toute remplie de mu-  
» nitions & de vivres.

Mon dessein , dans ces extraits , que je crois dignes de foi par l'opinion que j'ai du caractère des écrivains , est de faire remarquer plus particulièrement que je ne l'ai déjà fait , qu'au fond il pourroit bien être du continent de l'Amérique comme de celui de l'Europe , où plus on pénètre , plus on trouve d'opulence & de politesse ; de sorte que , de l'aveu de tout le monde , la France , l'Angleterre , la Hollande & l'Allemagne , qui sont réellement au centre , l'emportent assez clairement sur toutes les autres nations. Ainsi quand l'espérance de trouver la mer du sud par la com-

munication des rivières, comme on a déjà trouvé le golfe du Mexique par celles d'Ouabache & de Mississipi, ne suffiroit pas pour faire entreprendre sérieusement de pénétrer cette vaste étendue de pays, d'autres vues presque aussi importantes pour le commerce, & la seule curiosité même devoient porter les françois & les anglois, que cette entreprise semble regarder par la situation de leurs colonies, à pousser de ce côté-là leurs découvertes.

*F I N.*

rs richesses,  
s pièces d'or  
près avoir vu  
gé de ceux qui  
e tems après  
s une pirogue  
& de la musique  
dans sa barque,  
la sienne.....  
de part & d'au-  
oques. Le chef  
rasses de rasade,  
mes. Il donna à  
robes, un collier  
remplie de mu-

bits, que je crois  
j'ai du caractère  
arquer plus parti-  
fait, qu'au fond  
ent de l'Amérique  
ù plus on pénètre,  
z de politesse; de  
monde, la France,  
l'Allemagne, qui  
nportent assez clai-  
ations. Ainsi quand  
du sud par la com-

